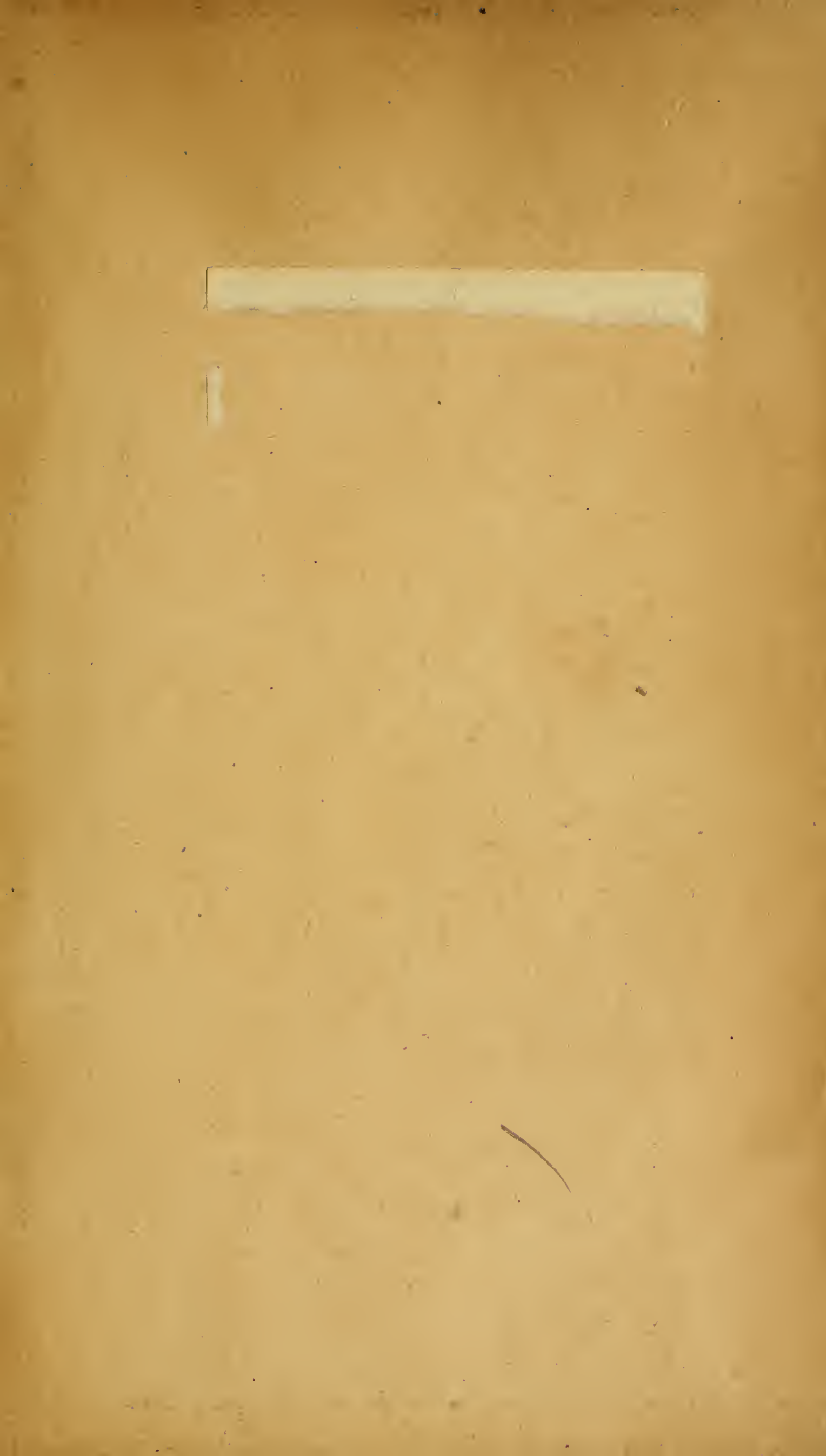


J. DE LA SERVIÈRE. S.J.
Docteur ès Lettres
Professeur d'Histoire Ecclésiastique
au Séminaire de théologie de Zi-ka-wei.

# HISTOIRE DE LA MISSION DU KIANG-NAN

JESUITES DE LA PROVINCE DE FRANCE (PARIS)

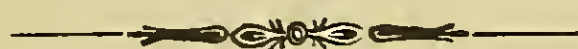
(1840-1899)

## TOME II

Mgr Borgniet
(1856-1862)

Mgr Languillat
(1864-1878)

J. DE LA SERVIÈRE. S. J.
Docteur es Lettres
Professeur d'Histoire Ecclésiastique
au Séminaire de théologie de Zi-ka-wei.

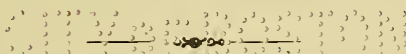


# HISTOIRE DE LA MISSION DU KIANG-NAN



JESUITES DE LA PROVINCE DE FRANCE (PARIS)

(1840-1899)



## TOME II

Mgr Borgniet
(1856-1862)

Mgr Languillat
(1864-1878)



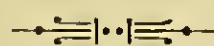
## PREMIÈRE PARTIE



# EPISCOPAT DE MGR BORGNIET

## (1856 - 1862)

# CHAPITRE I



## HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA MISSION.

### *I) JUSQU'A L'EXPÉDITION FRANCO-ANGLAISE DE 1860.*

Organisation nouvelle de la mission — Rupture de la Chine avec l'Angleterre et la France. — Le baron Gros à Chang-hai ; propositions faites aux pères. — Le traité de 1858. Le guet-à-pens de Ta-kou. — Le R.P. Lemaitre intermédiaire entre les mandarins du Kiang-nan et les autorités françaises. — Sacre de Mgr Borgniet. — La Cour de Pé-king refusant des réparations pour le guet-à-pens de Ta-kou, la guerre est déclarée. — Chang-hai pendant les pourparlers.

### *II) LA MISSION PENDANT L'EXPÉDITION DE 1860.*

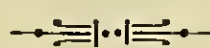
Le Général Montauban à Chang-hai. — Les T'ai-p'ing avancent sur la ville. — Les Européens décident de la défendre. — Chang-hai pendant l'expédition de 1860. — Massacre à Ts'ai-kia-wan (Ts'ah-ka-wè). — Occupation de Zi-ka-wei par les T'ai-p'ing. — Les T'ai-p'ing repoussés de Chang-hai. — Les succès de l'expédition anglo-française; le traité de 1860. — Les troupes françaises à Chang-hai. — Restitution de l'ancienne église. — Projet d'un établissement de la Compagnie à Pé-king.

### *III) DE L'EXPÉDITION DE 1860 A LA FIN DE LA GUERRE DES T'AI-P'ING (1861-1864).*

Les rebelles éloignés de Chang-hai. — L'amiral Protet et la mission. — L'invasion du P'ou-né (P'ou-nan) et du P'ou-tong par les Tch'ang-mao du Tche-kiang. — La "Campagne des trente milles".—Mort du P. Vuillaume et de l'Amiral Protet.—Reculade des Anglais. — L'armée toujours victorieuse, et Gordon. — Pacification du Kiang-sou. — Mort de Mgr Borgniet et du R.P. Lemaitre. — Nomination de Mgr Languillat.

## I

## *JUSQU'À L'EXPÉDITION FRANCO-ANGLAISE DE 1860.*



En même temps que le T.R.P. Beckx transmettait au R.P. Borgniet les documents qui le constituaient provicaire apostolique du Kiang-nan, et l'ordre d'accepter la charge imposée, il lui apprenait que le Saint Père, dans une audience, avait accordé verbalement que les pères des deux missions de Chine continueraient à être gouvernés, pour ce qui concernait la vie religieuse, par un supérieur régulier, nommé et révocable conformément aux constitutions de la Compagnie, et jouissant de tous les droits dont avaient joui les précédents supérieurs. (1)

Le R.P. Gotteland avait été choisi pour ce rôle délicat; le décret qui le nommait étant parvenu en Chine après sa mort, le R.P. Lemaitre garda les pouvoirs que lui avait confiés le R.P. Fournier mourant, et ils lui furent confirmés par le T.R.P. Général. (2)

Cependant, en vertu du décret de la Propagande donné en 1851 (12 Août) relativement aux vicaires apostoliques de la Compagnie, il était établi que, "par rapport aux prêtres de la Compagnie existant dans la Mission, le vicaire apostolique est leur premier supérieur régulier, et doit les diriger et gouverner, en ce qui concerne la discipline régulière, d'après les règles de l'Institut". (3) Ce décret resta en vigueur jusqu'au 4 Avril 1880, où le T.R.P. Beckx en obtint la modification, ainsi que nous le dirons dans la suite. (4)

---

(1) Le T.R.P. Général au R.P. Borgniet, 7 Mai 1856. ***Zi.*** B, 5. Id. au R.P. Lemaitre, 6 Mai 1856. ***Zi.*** F. 12.

(2) 3 Décembre 1856. ***Gén. Reg. Miss.*** 3, 331.

(3) "Si in vicariatu apostolico cujus cura committitur existant alii presbyteri ipsius Societatis, Electus habeatur etiam ut primarius superior regularis presbyterorum Societatis, adeoque juxta Instituti regulas, in iis quae ad disciplinam regularem pertinent, eosdem moderetur et regat". (Imprimé, ***Zi.*** G. 1).

(4) Cf. infra.

Le R.P. Borgniet, par égard pour Mgr Spelta, ne devait avoir pendant quelques mois que le titre de provicaire apostolique (1); le R.P. Languillat, au contraire, devait immédiatement se faire sacrer, et gouverner le Tche-li Sud-Est comme vicaire apostolique. (2)

Le 25 novembre 1856, les deux nouveaux élus tinrent une consulte, pour règler dans la pratique les pouvoirs respectifs de l'évêque et du supérieur régulier, "voulant maintenir intacte l'autorité du supérieur immédiat des Nôtres, sans cependant gêner l'action du vicaire apostolique" (3). Le R.P. Rubillon, assistant de France, envoya de plus, le 28 Janvier 1857, une consultation sur le même sujet. (4)

Le R.P. Borgniet aurait préféré, pendant les premières années de son administration, gouverner les religieux sans intermédiaire, en faisant fonction de supérieur régulier. Après réflexion, il se soumit volontiers à l'avis contraire du T.R.P. Général qui pensait que le vicaire apostolique, déja accablé de travail, ne pourrait pas suffisamment veiller au bien spirituel des missionnaires, et à l'observation des régles. (5)

Le R.P. Lemaitre resta donc supérieur régulier et grand vicaire de l'évêque.

Le nouveau provicaire apostolique prenait possession de sa charge dans les circonstances les plus critiques. Le gouvernement chinois, non content des difficultés que lui créait l'insurrection, toujours indomptée, des T'ai-p'ing, venait d'insulter, en deux circonstances graves, la France et l'Angleterre. En octobre 1856, les agents du gouverneur du Koang-tong ayant confisqué la lorcha *Arrow*, couverte par le pavillon britannique, et refusant toute réparation, les anglais avaient bombardé les forts et la ville de Canton. Les chinois ripostèrent, le 14 décembre 1856, en brulant les factoreries européennes. La France restait encore neutre, malgré les dommages subis à Canton par ses nationaux et protégés. Le refus de toute réparation pour le meurtre de M. Aug. Chapdelaine, des Missions Etrangères, martyrisé à Si

---

(1) Lettres citées du T.R.P. Général 6 et 7 Mai 1856; et au R.P. Lemaitre 20 février 1856. **Zi.** F. 12.

(2) Cf. t. 1, p. 318.

(3) Copie. ***Gén. Sin.*** 3, III, 21. Cf. le R.P. Borgniet, 4 décembre 1855. ***Ibid.*** III, 22.

(4) ***Zi.*** F. 13.

(5) Plusieurs lettres en 1856 et 1857. ***Gén. Sin.*** 3, III, 27, 28, 29. cf. P. Sica, ***De vita P. Lemaitre,*** p. 103 sqq.

lin-hien au Koang-si, le 29 février 1856, leva les dernières hésitations. Au commencement de 1857, l'Angleterre et la France décidèrent de contraindre par les armes la Chine aux concessions nécessaires. Une expédition s'embarqua, escortant deux ambassadeurs, lord Elgin pour l'Angleterre, et le baron Gros pour la France. (1)

Des évènements qui s'accomplirent entre 1857 et 1860, je n'ai à parler qu'en tant qu'ils eurent des conséquences pour la mission du Kiang-nan. Après la prise de Canton (19 Décembre 1857), des notes avaient été envoyées par la France, l'Angleterre, les Etats-Unis, la Russie, à la cour de Pé-king, établissant clairement les réclamations des puissances chrétiennes. MM. de Contades et Oliphant les remirent, le 26 Février 1858, au gouverneur du Kiang-sou, à Sou-tcheou (Sou-tseu). M. de Montigny, revenu à son poste au consulat de Chang-hai, avait organisé leur voyage, et les accompagnait. Le gouverneur reçut aimablement les secrétaires des ambassades, et se chargea de faire passer à la cour les lettres qu'ils apportaient. (2)

Il tint parole; la réponse de la Cour, en date du 21 mars 1858, fut transmise par le vice-roi des deux Kiang; elle refusait toutes réparations sérieuses.

Les ambassadeurs décidèrent alors de monter au Nord, et d'aller jusqu'à l'embouchure du Pei-ho. Au commencement d'avril 1858, ils étaient à Chang-hai. Le baron Gros, fort dévoué à la cause des missions, profita de son séjour pour avoir avec les pères d'importantes conférences. Le R.P. Borgniet était alors en visite dans les districts; ce fut le R.P. Lemaitre qui dut traiter avec notre ambassadeur. Il a rendu compte, dans plusieurs lettres au T. R. P. Général et au R. P. Provincial de Paris, des avances qui lui furent faites, et de ses réponses. (3)

La première préoccupation de notre ambassadeur était d'exiger la ratification officielle, et la mise en pratique des édits impériaux que M. de Lagrené avait su obtenir en faveur du christianisme. Or, un de ces édits était, presque partout, resté lettre morte; celui qui prescrivait la restitution aux chrétiens des églises et résidences confisquées au dix-huitième siècle. Ces édifices

---

(1) H. Cordier. ***L'expédition de Chine,*** 1857-1858. Paris. 1905. Id. ***L'expédition de Chine de 1860,*** Paris 1906. En abrégé, ***l'Extrême Orient*** dans ***l'Histoire Générale*** de Lavisse et Rambaud t. 11; p, 725 sqq.

(2) H. Cordier, ***L'expédition de Chine 1857-1858***, p. 310 sqq.

(3) ***Gén. Sin.*** 3, III, 46, 66. — ***Franc.*** 2667, 2676. — L'extrait cité a été publié dans ***N.M.*** 3. (2), 74 sq.

étaient, en particulier, nombreux à Pé-king. Plusieurs d'entre eux avaient été construits par les jésuites. Si leur restitution était obtenue, entre les mains de qui devait-elle se faire, des jésuites héritiers de leurs prédécesseurs, ou des lazaristes qui avaient alors l'administration du vicariat de Pé-king? Telle fut la question posée très nettement au R.P. Lemaitre, le 13 Avril, jour où le baron Gros devait s'embarquer pour Pé-king. "Tenez-vous, lui fut-il demandé, à la restitution de vos anciens biens et de vos anciennes églises?

"Réponse. — Nous ne tenons qu'à pouvoir faire du bien au peuple que nous venons évangéliser. Si on nous restitue ou donne quelque chose, nous l'emploierons pour le bien des chinois, mais nous ne demandons et ne désirons rien en particulier. Il pourrait même se faire qu'en exigeant trop de restitutions pour nous, on nous rendit odieux: ce qui empêcherait le bien que nous voulons procurer. Du reste, nous n'avons rien de mieux à faire que de tout remettre à la Providence, et à la charité de ceux que Dieu a chargés de ces sortes d'intérêts".

"Les Jésuites avaient autrefois des œuvres, des établissements à Pé-king; n'est-ce pas à eux d'y rentrer."

"Réponse. — De grâce, Messieurs, qu'il ne soit pas question ici des droits d'une Congrégation sur une autre : tous, nous n'avons qu'un droit, celui de nous dépenser, avec tout ce que nous avons, dans le poste assigné à chacun de nous. Puisque vous voulez bien me considérer ici comme le représentant de la Compagnie de Jésus, je vous déclare, au nom de cette Compagnie, que nous ne désirons aucune charge ni aucune administration, ni à Pé-king, ni autre part. Il y a plusieurs Congrégations en Chine : ce qui sera obtenu par les RR.PP. Lazaristes, Franciscains, Dominicains, ou Messieurs des Missions Etrangères, nous le verrons remis à leur disposition, dans les lieux qu'ils évangélisent, avec autant de plaisir que s'il nous était donné à nous-mêmes, dans les endroits où l'obéissance nous a placés; et nous ne songeons pas à considérer si ces biens appartenaient autrefois aux jésuites ou à d'autres missionnaires. Pourvu que l'évangile se prêche et que les âmes se sauvent, peu importe que ce soit par nous ou par nos frères".

"Comme je finissais ces mots, le premier secrétaire s'est levé, et en me serrant la main. "Voila ce que c'est que les missionnaires, a-t-il dit; mon père, je ne suis pas surpris que vos œuvres soient bénies de Dieu." Ce qui précède a été répété deux ou trois fois, toujours verbalement, avec quelques explications de circonstance. Je dois pourtant dire que la question de notre établissement à Pé-king, au détriment des Lazaristes, ne me parait

pas venir de M. l'ambassadeur; c'est un autre personnage qui a parlé en ce sens, et je ne crois pas que celui-ci ait saisi le sérieux de ma réponse. Il me semble au contraire que l'ambassadeur comprend bien quelle doit être la charité et l'union intime des missionnaire entre eux, et que faire mission n'est pas se disputer des postes et des établissements".

Cette réponse reçut la pleine approbation du T.R.P. Général, et fut par lui communiquée à Pie IX qui s'en montra fort satisfait. (1)

On sait comment, à la suite du refus des chinois de proposer des conditions acceptables, les forts de Ta-kou furent enlevès par les anglo-français le 20 Mai; deux plénipotentiaires munis de pouvoirs suffisants furent alors envoyés de Pé-king; et du 13 au 27 Juin 1858, les traités entre la Chine et les quatre puissances chrétiennes conclus ą T'ien-tsin. L'article 13 du traité français (27 juin) intéressait particulièrement les missions.

"La religion chrétienne ayant pour objet essentiel de porter les hommes à la vertu, les membres de toutes les communautés chrétiennes jouiront d'une entière sécurité, pour leurs personnes, leurs propriétés, et le libre exercice de lèurs pratiques religieuses; et une protection efficace sera donnée aux missionnaires, qui se rendront pacifiquement dans l'intérieur du pays, munis des passeports réguliers (des consuls) dont il est parlé dans l'article 8. Aucune entrave ne sera apportée par les autorités de l'Empire chinois au droit qui est reconnu à tout individu en Chine d'embrasser, s'il le veut, le christianisme, et d'en suivre les pratiques, sans être passible d'aucune peine infligée pour ce fait. Tout ce qui a été précédemment écrit, proclamé ou publié en Chine, par ordre du gouvernement, contre le culte chrétien, est complètement abrogé, et reste sans valeur dans toutes les provinces de l'Empire". (2)

C'était un progrès notable sur les décrets impériaux obtenus par M. de Lagrené, puisque les missionnaires recevaient la permission officielle de pénétrer dans l'intérieur de la Chine, pour y prêcher la religion chrétienne.

Pendant l'expédition du Pei-ho, le bruit courut à Chang-hai que les alliés avaient subi un désastre; d'aucuns ajoutaient que le R.P. Lemaitre, embarqué comme aumônier et interprète sur le bâtiment qui portait l'ambassadeur de France, avait péri dans

---

(1) T.R.P. Beckx, 13 Juillet 1858. ***Zi***. F. 11. R.P. Rubillon 4 Juil. 1858. ***Zi***. F. 13.

(2) H. Cordier, ***L'expédition de Chine de 1857-1858***, p. 445.

l'engagement. Tout était faux, même le voyage du R.P. Supérieur, qui ne quitta pas le Kiang-nan, mais ces nouvelles suffirent pour que de nombreux mandarins des environs de Chang-hai commençassent à molester les chrétiens. (1)

On changea de ton, lorsqu'en juillet le baron Gros et lord Elgin vinrent s'installer à Chang-hai après la ratification du traité par l'Empereur, (3 Juillet). Une commission de mandarins devait être nommée pour discuter, avec les représentants des nations chrétiennes, l'établissement des nouvaux tarifs de douane. Elle se fit attendre plus de trois mois. Les ambassadeurs en profitèrent pour se rendre au Japon, et passer avec cette puissance des traités qui devaient marquer pour elle le commencement d'une ère nouvelle. (2)

Les mandarins étant enfin arrivés à Chang-hai,d'interminables négociations commencèrent, (Octobre 1858-Mars 1859). Il devint bientôt évident que les plénipotentiaires chinois avaient mission, non d'appliquer le traité conclu, mais d'en retirer une à une toutes les clauses. Ils protestaient, en particulier, contre l'ouverture d'un certain nombre de ports du Yang-tse au commerce européen. Lord Elgin, pour les mettre en présence du fait accompli, remonta le fleuve jusqu'à Han-k'eou avec plusieurs navires (8 Novembre 1858-1er Janvier 1859). (3)

En Mars 1859, seulement, le baron Gros et lord Elgin purent reprendre la route d'Europe, leur mission étant accomplie.

Pendant leur séjour à Chang-hai, les ministres de France et d'Angleterre, et le comte Poutiatine, ministre de Russie, firent de fréquentes visites à Zi-ka-wei et Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), s'intéressant aux études des séminaristes et des élèves, et laissant de généreuses aumônes ; le comte Poutiatine assistait fréquemment à la messe dans les églises catholiques. Il n'oublia jamais la mission du Kiang-Nan. Lorsque, douze ans plus tard, Mgr Languillat et le P. Sica allèrent à Rome pour le Concile du Vatican, ils y rencontrèrent le diplomate russe, qui voulut les recevoir à sa table, et les combla d'attentions. (4)

---

(1) 26 Juin 1858. ***N.M.*** 3. (2), 84 sq. Cf. 29 Juillet ; ***ibid.*** 88 sqq.

(2) R.P. Lemaitre, 6 Novembre 1858. P. Della Corte, 1er Sept. 1858 ***N.M.*** 3 (2), p. 105 sqq.

(3) H. Cordier, ***L'expédition de Chine de 1860,*** p. 21 sqq. 33. sqq.

(4) Sica. ***Annales,*** p. 147, 151.—R.P. Lemaitre; 13 avril, 22 Juillet 1858. ***N.M.*** 3 (2); 75, 89.

Il avait été convenu que les ministres accrédités par les puissances chrétiennes près la cour de Pé-king se rendraient dans cette capitale en juin 1859, pour y faire l'échange solennel des traités ratifiés par leurs souverains. M. de Bourboulon fut désigné par la France, M. Frédéric W.A. Bruce, frère de lord Elgin, par l'Angleterre, pour cette mission. Arrivés à Chang-hai dans les premiers jours de Juin, ils y rencontrèrent des commissaires impériaux qui s'efforcèrent en vain de les empêcher de monter au nord. Le 20 juin 1859, ils étaient à l'embouchure du Pei-ho, où l'Angleterre avait une escadrille, sous les ordres du contre-amiral Hope, la France, un seul bâtiment de guerre, le *Du Chayla,* commandant Tricault. Le Pei-ho était barré par de formidables travaux de défense ; aucun mandarin ne se présentait pour recevoir les ambassadeurs ; l'amiral Hope, ne se rendant pas compte des préparatifs chinois (1), voulut s'ouvrir un passage par la force. Le 25 Juin, les forts de Ta-kou accueillirent par un feu terrible le débarquement des européens ; malgré l'héroïsme dont firent preuve officiers et marins, il fallut battre en retraite, et revenir à Chang-hai, attendre des renforts : 432 hommes avaient été mis hors de combat ; le commandant Tricault et l'amiral Hope grièvement blessés.

L'amiral Hope s'était montré d'une rare imprudence dans son attaque des forts de Ta-kou, mais la déloyauté des chinois était insigne ; ce mépris de la parole donnée, cette insulte aux ambassadeurs des puissances, excitèrent une vive indignation en Angleterre et en France ; une expédition en règle fut aussitôt résolue. Lord Elgin et le baron Gros devaient de nouveau l'accompagner (2). On peut se figurer l'impression produite à Chang-hai par les nouvelles de l'affaire de Ta-kou, que les chinois présentaient comme un triomphe de leurs armes. (3)

Dans l'intérieur du pays, des bruits de persécution commençaient à se répandre. A Chang-hai même, c'était de l'affolement. Pour la première fois la fète de Saint Ignace ne réunit pas de visiteurs étrangers à Zi-ka-wei ; personne n'avait osé abandonner les concessions, menacées, croyait-on, d'une attaque. "Depuis

---

(1) Dans une lettre au R.P. Provincial (30 Juillet 1859) le R.P. Lemaitre raconte qu'il avait mis en garde diplomates et officiers contre la fourberie chinoise, et les avait dissuadés de se présenter devant Ta-kou avec des forces insuffisantes. ***(Franc.*** 2664).

(2) H. Cordier. ***L'expédition de 1860,*** p. 61 sqq.

(3) H. Cordier, *l.c.* p. 74 sq. Nombreux documents chinois traduits dans les ***Parliam, papers, accounts and papers,*** 2587 (1860). ***Correspondence with Mr Bruce.***

deux ou trois jours, écrivait Mgr Borgniet le 1er août, une terreur panique s'est propagée par toute la ville de Chang-hai, à la suite de malheureuses rumeurs provoquées par les bâtiments européens chargés de transporter les émigrants chinois. L'alerte a été telle que, dans le quartier européen, à Yang-king-pang, la vie des personnes était en danger. Les européens se croyaient menacés par les chinois, et les chinois par les européens ; il y a eu voies de fait, blessures, et même quelques morts violentes. Les autorités européennes et chinoises viennent de s'entendre, et de prendre des mesures, pour que de pareilles scènes ne se renouvellent point". (1)

Les pères gardaient mieux leur sang-froid ; et en ces jours là mêmes, ils eurent la consolation d'exercer un ministère fructueux au milieu de ces braves marins du *du Chayla* qui venaient de se comporter si courageusement à Ta-kou. Plus de trente matelots et mousses furent préparés à la réception des sacrements; parmi eux, 14 firent leur première communion, 21 reçurent la confirmation, un abjura le protestantisme, et deux noirs de Gorée reçurent le baptême. Le R. P. Provicaire n'avait voulu laisser à personne l'honneur de ce ministère, et c'est lui qui, le 28 Juillet, présida à Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) la fête des marins français. Le commandant Tricault, souffrant encore de la blessure reçue à Ta-kou, n'avait pu quitter son bord; il envoya trois officiers le représenter, et le soir même il remerciait le R.P. Provicaire par quelques lignes charmantes. "Officiers, matelots, mousses, tous sont rentrés à bord profondément touchés, non seulement de la sainte cérémonie, mais encore de votre hospitalité, et de votre accueil si généreux, si cordial, si attrayant". (2)

Malgré le désastre de Ta-kou, les mandarins du Kiang-nan ne partageaient pas les illusions de la cour de Pé-king; ils connaissaient la force des marines française et anglaise, et se rendaient compte que la vengance qu'on tirerait du guet-à-pens serait terrible. Aussi, dès qu'ils connurent les faits, on les vit supplier le R.P. Lemaitre d'intervenir auprès des diplomates et des officiers pour que les maux de la guerre fussent épargnés au moins au pays de Chang-hai. (3)

Le 21 Juillet 1859, le R.P. Lemaitre recevait du tao-t'ai (dao-dai) de la ville une invitation à venir le trouver pour de graves affaires. Après avoir pris l'avis du R.P. Borgniet, le R.

(1) 1er Août 1859, *N.M.* 3. (3), 46.

(2) . *N.M.* 3 (3) 47.

(3) Lettre citée, 30 Juillet 1859 *Franc*. 3664. Juillet 1859. *N.M.* 3 (3) 92 sq.

P. Supérieur crut devoir se rendre à l'invitation. Le tao-t'ai Ou protesta, raconte le père, "que le gouvernement chinois ne veut pas la guerre, qu'il déplore ce qui est arrivé à Pei-ho par suite d'un malentendu, qu'il est tout disposé à échanger les traités et à les exécuter, qu'il invite les ministres de France et d'Angleterre à aller à Pé-king, et qu'il leur donnera toutes les garanties de sureté qu'ils désireront". Le vice roi du Kiang-nan venait d'envoyer une dépêche pour M. de Bourboulon ; le R.P. Lemaitre ne pourrait-il pas savoir si le ministre de France la recevrait volontiers ? Le R.P. Supérieur consentit à la démarche ; le lendemain, 22 juillet, il se rendit chez M. de Bourboulon en compagnie de Mgr Mouly, administrateur de Pé-king, qui était venu à Chang-hai pour traiter avec notre ministre des affaires de sa mission. M. de Bourboulon consentit à recevoir la dépêche; elle contenait une invitation à des propositions nouvelles de paix (1). Par une ruse vraiment trop grossiére, le vice-roi paraissait oublier qu'un bâtiment français avait été, aussi bien que les navires anglais, victime du guet-à-pens de Ta-kou, et il priait le ministre de France de disposer son collègue d'Angleterre à oublier l'injure reçue. (2)

On apprit, peu après, que la cour de Pé-king n'entretenait nullement les dispositions que lui prètaient les mandarins du Kiang-Nan ; un décret insultant parut à la gazette de Pé-king en ce même mois de juillet, glorifiant les auteurs du guet-à-pens de Ta-kou, et déclarant les barbares chassés de l'Empire (3). Les efforts des mandarins du Kiang-nan pour éviter la guerre avaient échoué, ils furent néanmoins reconnaissants au R.P. Lemaitre de les avoir aidés dans leur tentative. "Vous avez fait beaucoup, lui dit le tao-t'ai (dao-dai) de Chang-hai, en préparant les voies pour la réconciliation ; nous savons que vous ne pouvez entrer dans les négociations proprement dites.... Si plus tard il y avait encore quelque malentendu, nous aurions recours à vous." (4)

De fait, quelques jours plus tard, le R.P. Supérieur intervint de nouveau, cette fois avec plein succès, dans une affaire délicate. Des chinois étaient enrôlés en grand nombre pour travailler dans

---

(1) R.P. Lemaitre, lettre citée. N.M. 3 (3) 93. Le rapport de M. de Bourboulon, 30 Juillet 1859, est pleinement conforme à cette lettre (cf. H. Cordier, ***L'expédition de 1860***, p, 93 sq.)

(2) H. Cordier, *l.c.* p. 95 sq.

(3) Parliamentary papers, Accounts and papers 2587 (1860) t. 69, p. 90, 98, 99.

(4) Lettre citée, ***N.M.*** 3 (3) p. 93.

l'Amérique du sud et aux Antilles; le bruit courait, peut-être avec quelque fondement, que ces enrôlements n'étaient pas toujours volontaires, et que les émigrants étaient fort mal traités sur les bâtiments. Une révolte avait éclaté sur le navire français la *Gertrude*, ancré dans le Hoang-p'ou (Waong-p'ou) et plusieurs chinois avaient péri dans la répression. Les faits, grossis, comme toujours, par les narrateurs populaires, avaient fort irrité le peuple de Chang-hai. Plusieurs maisons européennes avaient été pillées, quelques individus assassinés. Les mandarins prièrent le R.P. Lemaitre d'obtenir du ministre de France que les émigrants embarqués sur le navire français la *Gertrude*, fussent rendus à leurs familles. Le R. P. supérieur, très hostile à ces entreprises d'enrôlement qu'il jugeait immorales et dangereuses, se prêta bien volontiers à la démarche; M. de Bourboulon fit débarquer 217 hommes, après que le tao-t'ai (dao-dai) de Chang-hai eut formellement reconnu que leur enrôlement avait été volontaire. (1)

Ces interventions du R.P. supérieur de la mission eurent pour effet de garantir aux œuvres catholiques la bienveillance des autorités du Kiang-nan "Au milieu des difficultés et du danger qui semblaient nous menacer depuis quinze jours, les mandarins se sont bien montrés, écrivait-il; ils ont affiché des proclamations, et le colonel a passé une nuit sous les armes près de Tong-ka-dou. Il a été impossible d'empêcher toute vexation, surtout à la campagne.... mais, grâce à Dieu, nous n'avons encore rien de grave à déplorer; et j'espère que cette tempête passera, comme les autres, sans nous faire beaucoup de mal." (2)

La paix parut même suffisamment assurée à Chang-hai pour qu'on ne différât pas plus longtemps une fête désirée de tous depuis plus de trois ans. Le 24 Mai 1859, deux Brefs avaient été expédiés sous l'anneau du Pêcheur au R.P. André Borgniet, le nommant vicaire apostolique du Kiang-nan, avec le titre de Bérisse i.p.i. (3)

La cérémonie du sacre eut lieu le 2 octobre de la même année, dans la cathédrale de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou). Le prélat consécrateur fut Mgr Mouly, auquel Mgr Languillat avait déjà dû la même grâce; ce dernier n'avait malheureusement pu venir à Chang-hai. "Mgr Mouly, écrit le R.P. Lemaitre, vient de nous consacrer un évêque qui reste notre père et notre frère. Mgr Borgniet, notre vicaire apostolique, est maintenant évêque de Bérisse. La cérémonie a été très bien. Une foule de chrétiens étaient

(1) R.P. Lemaitre, 15 Août 1859. ***N.M.*** (3), 82 sq.

(2) ibid. cf. 2 octobre 1859. ***N.M.*** 3 (3), p. 100. Cf. Sica, ***Annales*** p. 163 sq.

(3) ***Zi.*** B, 1. cf. T.R.P. Beckx à Mgr Borgniet, 25 Juin 1859, ***Zi.*** B. 5.

venus, de tous les points de la mission, pour y assister. De nombreux païens sont aussi venus voir et entendre." (1)

On apprit bientôt que la cour de Pé-king, s'obstinant dans ses illusions sur la véritable force des puissances européennes, multipliait les insultes. En décembre, des décrets de persécution furent affichés en plusieurs provinces, et mis à exécution au Tché-kiang, au Fou-kien, au Kiang-si (2). Au Kiang-nan, la bienveillance des mandarins locaux, plus encore, la crainte qui les dominait de terribles représailles, maintint vaille que vaille la paix. Cependant MM. de Bourboulon et Bruce jugèrent que tant de mauvaise foi et de grossiéreté de la part du gouvernement impérial ne pouvait plus être toléré. (3)

Le 8 Mars 1860, ils envoyèrent à Pé-king un ultimatum, exigeant les excuses et réparations convenables. Le vice-roi du Kiang-nan se chargea de le faire parvenir. La réponse, communiquée par la même voie, fut une lettre d'injures. Les diplomates n'eurent plus qu'à attendre les résultats de l'action militaire qui se préparait. (4)

---

(1) 2 Octobre 1859. *N.M.* 3 (3); p 100.

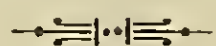
(2) Boulger, ***History of China,*** t. 3 p. 480 sq.

(3) H. Cordier. ***L'expédition de 1860,*** p. 158 sq.

(4) H. Cordier. ***L'expédition de 1860,*** p. 160 sqq.

## *II*

## *LA MISSION PENDANT L'EXPEDITION DE 1860.*



Le général de division Cousin Montauban avait le commandement du corps expéditionnaire français, le major général Sir James Hope Grant celui des anglais. Le vice-amiral Charner et le contre-amiral James Hope prirent la direction des forces navales (1). L'abbé Trégaro, que les souvenirs de 1853 rendaient cher aux pères de Chang-hai, était aumônier en chef de l'armée française (2).

Le 12 Mars, le général Montauban arriva à Chang-hai, où peu à peu le reste du corps expéditionnaire le rejoignit (3). Peu après son arrivée (15 avril), eut lieu à Yang-king-pang la pose de la première pierre de l'église des concessions, qui devait être dédiée à Saint Joseph. Le général Montauban fut parrain, Madame de Bourboulon marraine; les officiers du corps expéditionnaire contribuèrent par de généreuses aumônes à l'érection de la nouvelle église. (4)

A la même époque, le R. P. Lemaitre eut l'occasion de rendre un nouveau et signalé service à la ville de Chang-hai. Il avait été décidé par les généraux anglais et français que les jonques auraient défense de sortir du Yang-tse-kiang, le blocus de Chang-hai étant déclaré. C'était la ruine de la ville. "Les commerçants, chrétiens et païens, raconte le R.P. supérieur, vinrent me supplier de les aider. M. le Général (Montauban) voulut bien m'interroger lui-même. Sans rien préciser, je le priai d'avoir pitié du pays. J'admirai en même temps sa prudence et son zèle pour le succès de son entreprise, et le désir de ne faire aucun mal aux chinois sans nécessité; le lendemain, une députation de la ville

---

(1) *ibid.* p. 104 sq, 138 sq.

(2) R.P. Lemaitre à l'amiral Laguerre, 8 février 1861. ***N.M.*** 4, 16 sq.

(3) P. Ravary, 26 Janvier 1851. ***N.M.*** 4, 8 sqq. — Fr. Sécher, R.P. Lemaitre, Avril 1860. — ***N.M.*** 3 (3), 148 sq.

(4) Fr. Launay, 24 juillet 1860. ***N.M.*** 3, (3) 183. — Mutrécy ***Journal*** t. 1, p. 149.

présenta une supplique à M le consul, qui la reçut au nom du ministre et du général. Le jour suivant, 14 courant, M. le général me fit appeler, et me dit; "Nous venons de tenir un conseil, et j'ai plaidé la cause de Chang-hai. Allez de suite annoncer à ces braves gens que nous ne gênerons leur commerce ni par terre, ni par mer. Il faut leur montrer que nous avons de la charité, et faire aimer la religion". Je m'acquittai volontiers de la commission, et Chang-hai semble déjà s'être réveillé de sa mort". (1)

Bientôt on demanda plus encore aux troupes européennes ; et par une de ces anomalies que peut seule expliquer l'anarchie dans laquelle se trouvait alors la Chine, anglais et français durent défendre à Chang-hai l'autorité des représentants de cet empereur dont ils allaient combattre et écraser les troupes à Pé-king.

Les T'ai-p'ing, alors connus dans le peuple sous le nom de *Tch'ang-mao* (longues chevelures), parce qu'ils ne se rasaient pas la tête comme les autres chinois, avaient perdu leurs avantages pendant les années 1858 et 1859. La division s'était mise dans leurs rangs; deux de leurs chefs les plus vaillants, les Rois de l'Est et du Nord, avaient péri dans ces guerres intestines; les rebelles avaient du évacuer le pays entre Tchen-kiang et Tan-yang, conquis par eux en 1857. Le 27 Décembre de cette année, les impériaux étaient rentrés dans Tchen-kiang, et recommençèrent à bloquer Nan-king. Lorsque Lord Elgin remonta le Yang-tse à la fin de 1858, Ou-hou et Ngan-k'ing étaient encore au pouvoir des rebelles, mais Nan-king était environné de camps impériaux. (2)

Les mandarins qui les commandaient ne se hasardaient pas à donner l'assaut, mais attendaient paisiblement que la famine et les maladies leur livrassent la garnison.

Tout changea au début de 1860, lorsqu'on connut la folle résistance de la cour de Pé-king aux demandes de l'Angleterre et de la France. Les meilleures troupes impériales étaient rappelées dans le nord pour supporter le choc des armées européennes. Les mandarins du Kiang-nan, n'ayant aucune illusion sur l'issue de la campagne de Pé-king, avaient perdu tout courage, et ne songeaient plus à défendre la cause impériale. Les T'ai-p'ing, parfaitement renseignés sur l'état des affaires dans la

---

(1) R.P. Lemaitre, 17 Avril 1860. ***N.M.*** 3 (3), 157 sqq. — Les Anglais, de leur côté, avaient intercédé en faveur du commerce de Chang-hai. ***Parl. papers,*** 2754 (1861); t. 66, p. 57 sq.

(2) Oliphant, ***Narrative,*** p. 289 sq.

vallée du Yang-tse, résolurent de profiter de la situation pour s'emparer des riches provinces du sud ; ils pourraient peut-être alors lier partie avec les européens maîtres des ports, et ce serait le succès définitif. En février 1860, la garnison de Nan-king fit une sortie, par une nuit sombre, où la neige tombait abondante, et surprit un des camps impériaux ; les mandarins s'enfuirent ; les troupes passèrent aux rebelles ou se dispersèrent ; les vivres et les munitions accumulés ravitaillèrent la garnison. En mars, une campagne hardie porta les T'ai-p'ing jusqu'à Hang-tcheou, capitale du Tché-kiang; pendant cinq ou six jours la malheureuse ville fut en leur pouvoir; ils y commirent toutes les atrocités qui signalaient d'ordinaire leur passage, et se retirèrent paisiblement, chargés de butin ; d'autres villes opulentes du Tché-kiang furent razziées de la même manière en avril et en mai. Enfin, le 29 mai, les restes de l'armée impériale qui était censée assiéger Nan-king passèrent aux T'ai-p'ing, après avoir assassiné plusieurs de leurs officiers. (1)

Dès lors, les armées rebelles pouvaient s'avancer méthodiquement vers le sud. Tan-yang (Té-yang), Tch'ang-tcheou (Zang-tseu), Ou-si (Vou-sih), furent conquis sans peine, les troupes impériales que les Tch'ang-mao rencontraient devant eux, se débandant sans combat. Le vice-roi des deux Kiang, Ho-koei-ts'ing, réfugié à Sou-tcheou (Sou-tseu), commença, sous prétexte de faciliter la défense, par faire incendier les faubourgs de la ville; d'immenses richesses périrent dans les flammes. Ce sacrifice ne sauva pas l'opulente et voluptueuse capitale du Kiang-sou ; le 3 juin, à la première apparition des Tch'ang-mao, la garnison impériale fit défection ou prit la fuite, et les rebelles s'installèrent dans la ville; le vice-roi s'enfuit à Chang-hai. Les succès des T'ai-p'ing se complétèrent par les prises de Hang-tcheou, capitale du Tché-kiang, de la préfecture de Song-kiang (Song-kaong), et de plusieurs riches sous-préfectures des environs de Chang-hai. (Juin et juillet). (2)

Le vice-roi des deux Kiang, réfugié dans cette ville, se sentant impuissant à résister à l'invasion, vint humblement prier MM. Bruce et de Bourboulon de lui obtenir l'appui de ces troupes anglo-françaises qui se réunissaient alors pour attaquer son

---

(1) Le P. Clavelin, de Sou-tcheou (Sou-tseu), et le P. Sentinier, de Ou-si (Vou-sih), donnent dans leurs lettres d'affreux détails qu'ils tiennent d'acteurs et de témoins oculaires. cf. les résumés du Fr Sécher, 14 Avril 1860, et les lettres du P. Clavelin (1861) *N.M.* 3 (3), 148 sq. 4, 97 sqq.

(2) Fr. Launay juillet et août 1860. *N.M.* 3 (3), 181, 191 sqq. P. Clavelin, 8 Sept. 1861. *N.M.* 4, 99 sqq.

souverain. La réponse des diplomates était à prévoir. Que l'empereur fît la paix avec les puissances européennes en leur accordant les réparations auxquelles elles avaient droit; et l'armée qui s'amassait autour de Pé-king, devenue disponible, aurait facilement raison des bandes indisciplinées des Tch'ang-mao. Le 13 Juin 1860, le vice-roi des deux Kiang, et celui du Tché-kiang et Fou-kien, adressérent conjointement à la cour une humble supplique où ils exposaient leurs malheurs ; ils disaient leurs armées détruites, les populations décimées et pillées, ils conjuraient l'empereur de faire la paix avec les Européens, et d'envoyer son armée au secours de ses plus riches provinces menacées d'une ruine complète. (1)

La réponse ne se fit pas attendre. A la fin de juin, le malheureux Ho-koei-ts'ing fut dégradé, rappelé à Pé-king, et peu après exécuté, pour n'avoir pas su défendre sa province. (2)

Cependant, les diplomates et généraux anglais et français avaient pris la résolution, dès la première nouvelle de l'approche des T'ai-p'ing, de maintenir l'ordre à Chang-hai contre tous les belligérants quels qu'ils fussent, de sauver ainsi les propriétés européennes, et de permettre la continuation du commerce (3). On ne recommençerait pas la faute commise sept ans auparavant ; et malgré les sympathies persistantes d'un certain nombre de prédicants et commerçants anglais et américains pour la cause des rebelles (4), on ne leur laisserait pas le champ libre comme aux rouges de 1853.

Le général Montauban aurait volontiers fait davantage. Instruit par les missionnaires, par le R.P. Lemaitre surtout, qu'il voyait souvent, des maux causés aux populations du Kiang-nan par l'invasion des T'ai-p'ing, il était prêt à porter secours à l'opulente ville de Sou-tcheou (Sou-tseu); les anglais ayant refusé leur collaboration à l'entreprise, afin de garder toutes les forces pour l'expédition de Pé-king, il fallut y renoncer ; et la rapidité des succès des T'ai-p'ing rendit bientôt tout secours impossible. (4)

---

(1) Fr. Launay *l.c.* p. 201: cf. les lettres de M. Bruce dans ***Parl. papers,*** 2724 (1861) : t. 66, p. 68 sq.

(2) H. Cordier, ***Histoire de l'expédition de 1860,*** p. 205.

(3) Mgr Borgniet, 29 juin, 14 juillet 1860. Fr. Launay, 24 juillet 1860. ***N.M.*** 3 (3) 175 sq., 182.

(4) P. Rabeau, 29 juin, 14 juillet 1860. R.P. Lemaitre, 1 Août 1360; ***N.M.*** 3 (3) 284, 190.

(4) Le colonel Schmitz, chef d'état-major, au P. Clavelin, 21 Juillet 1862: "Notre première faute a été de laisser prendre et piller Sou-tcheou. Nous

Chang-hai seul serait défendu. Les mandarins du Kiang-sou, instruits de cette résolution par une proclamation de MM. Bruce et de Bourboulon (23 Mai), affluèrent dans la ville ; et c'est de là qu'ils s'efforcèrent de reconquérir et d'administrer les villes de la province restées fidèles à la dynastie mandchoue. On eut ainsi ce spectacle inoui des troupes européennes employées à deux entreprises: combattre au nord les troupes impériales, et garder au sud la ville de Chang-hai contre les ennemis de l'empereur.

"Ce qui parait impossible en Europe, écrivait alors un scolastique de Chang-hai, séparer ainsi la cause du souverain de celle de ses sujets, une province de l'autre, ne souffre ici d'aucune difficulté, pourvu que les habitants du pays où l'on se trouve n'aient rien à souffrir des maux de la guerre, que les vivres achetés soient bien payés, que le commerce toujours continue un peu." (1)

De l'expédition des anglo-français au nord, je n'ai à parler que très brièvement, me bornant à rappeler des faits bien connus, et à noter leurs conséquences pour l'avenir de la mission du Kiang-nan. Dès l'arrivée des premières troupes, en avril 1860, les îles Tcheou-chan furent occupées ; en juillet l'armée anglaise se rassembla dans la baie de Ta-lien-wan, l'armée française dans la rade de Tche-fou; leur débarquement s'opéra un peu au-dessus de la rivière de T'ien-tsin, à l'embouchure du Pé-t'ang-ho, le 1er août. Du 12 au 21 août, les camps impériaux, les forts de Ta-kou, furent emportés; les plénipotentiaires anglais et français entrèrent à T'ien-tsin le 26. Quinze jours se perdirent en pourparlers inutiles avec l'envoyé de la cour qui n'avait pas de pouvoirs suffisants. A partir du 9 septembre, la marche reprit sur T'ong-tcheou et Pé-king ; le 18, de nouveaux négociateurs s'étant présentés, les parlementaires des alliés furent traîtreusement attirés dans un guet-à-pens à T'ong-tcheou, et vingt d'entre eux périrent pendant leur captivité. Le 21 septembre, la victoire décisive de Pa-li-kiao ouvrit la route de Pé-king ; du 23 septembre au 3 octobre, des négociations stériles s'engagèrent avec le prince Kong, frère de l'Empereur Hien-fong. Le 6 octobre le palais

---

avions les moyens de parer à ce désastre, et il faut rendre justice au général en chef, il avait compris notre rôle..... la diplomatie anglo-française pensait autrement." (cité par le P. Colombel, ***Histoire***, p. 842); même note donnée par M. Bruce, 10 juin 1860 ***(Parl. papers***, 2754, (1861) t. 66, p. 73 sqq).

(1) Fr. Launay, 24 juillet 1860. ***N.M.*** 3 (3), 182 sq. On trouvera citée par M. H. Cordier, une curieuse pétition adressée à cette époque à Napoléon III par des chrétiens de Canton, du Hou-koang, et du Se-tch'oan, le suppliant de renverser la dynastie mandchoue. ***(Histoire de l'exp. de 1860.*** p. 212).

d'été fut pillé; le 18 et le 19 octobre, les anglais l'incendièrent par vengeance du guet-à-pens de T'ong-tcheou. Le 24 octobre le traité anglais fut signé, le 25 le traité français. Ce dernier intéresse seul l'histoire des missions catholiques. Toutes les stipulations du traité de T'ien-tsin étaient ratifiées, et on y ajoutait une convention additionnelle. L'article 6 de cette convention stipulait qu'il serait publié par tout l'empire un édit, renouvelant celui de Tao-koang du 20 Février 1846, et restituant au représentant de la France à Pé-king, pour qu'il en fasse la remise aux chrétiens, les églises, écoles, cimetières, propriétés, maisons, qui avaient été confisqués en temps de persécution, ou leur valeur, si la restitution en nature était impossible. En outre, il était permis aux missionnaires de louer, d'acheter des terres dans toutes les provinces, et d'y construire les édifices nécessaires pour leurs oeuvres. (1)

Le 28 Octobre, après l'échange solennel des traités, les cercueils des parlementaires assassinés dans le guet-à-pens de T'ong-tcheou furent conduits au cimetière français et au cimetière russe. Le 29, l'ancienne église des jésuites de Pé-king, le Nan-t'ang, réconciliée, fut rendue au culte par un service funèbre pour les victimes de la guerre, un Te Deum, et un Domine Salvum fac Imperatorem. NN. SS. Mouly et Anouilh, de la Congrégation de la mission, présidèrent la cérémonie. En novembre les troupes quittèrent Pé-king, puis T'ien-tsin, et une partie vint hiverner à Chang-hai. (2)

Le traité de T'ien-tsin fut affiché en ville et dans les environs dès le mois de Décembre. (3)

---

(1) On sait que la rédaction de cet article 6 est très différente dans le texte français et le texte chinois du traité, ce dernier ajoutant au premier la permission, pour les missionnaires, d'acheter des terres par tout l'Empire. Cette différence est due, semble-t-il, à M. Delamarre des Missions Etrangères, un des interprètes du baron Gros. Il a été, de ce fait, l'objet de violentes attaques. (cf. v.g. E. Simon, ***La cité Chinoise,*** p. 177 sqq.) Quoiqu'il en soit du procédé, et de son auteur responsable, les chinois n'ont pas protesté contre la rédaction, très claire, de l'article. En 1865, M. Berthemy, ministre à Pé-king, régla dans le détail, par une convention spéciale, l'exercice du droit stipulé; et en 1895, M. Gérard la fit confirmer et expliquer. Sur cette question, on peut consulter le P. Gaillard, ***Nan-king d'alors et d'aujourd'hui,*** p. 163 sqq.

(2) H. Cordier. ***L'expédition de 1860.*** p. 406 sqq.

(3) Fr. Dovergne, 3 décembre 1860. ***N.M.*** 3 (3). 247. Voici l'addition qui ne se trouve que dans le texte chinois. "Les missionnaires français

Pendant la courte et glorieuse campagne de Pé-king, la ville, et les établissements de la mission en particulier, avaient couru les plus graves dangers. Avant de partir pour le nord, le général Montauban avait tenu à montrer à la population de Chang-hai que la protection européenne serait très effective. Une colonne composée de 300 anglais et de 300 français fit une promenade militaire dans les environs; des canonnières remontèrent le Hoang-p'ou (Waong-p'ou), et poussèrent jusqu'à Song-kiang (Song-kaong), sans rencontrer de T'ai-p'ing. (1)

Six cents hommes de troupes alliées, et quatre pièces d'artillerie, s'installèrent à Kiang-wan (Kang-wè) au nord de Chang-hai. Pour protéger le sud de la ville, les anglais occupérent Fah-h'ouo, près de Zi-ka-wei. Un détachement français, commandé par le colonel Fabre, devait s'établir à Ts'i-pao (Ts'ih-pao); les notables de la ville vinrent supplier le P. Lemaitre d'intercéder pour qu'ils n'eussent pas à soutenir une garnison française. Le colonel se laissa convaincre, et les français demeurèrent à Zi-ka-wei, où l'on construisit pour eux une caserne, avec une maison pour les officiers. Telle fut l'origine du poste militaire qui subsiste encore (2). 200 hommes y tinrent d'abord garnison. Puis, après le départ du général Montauban pour le nord, le colonel Fabre, chargé de la défense de Chang-hai, les rappela, ne laissant à Zi-ka-wei qu'un poste de vingt soldats. (3)

On craignait un autre danger. Le Hoang-p'ou (Waong-p'ou), la crique de Sou-tcheou (Sou-tseu), étaient encombrés de barques qui avaient fui devant les rebelles. Très vraisemblablement, des T'ai-p'ing se cachaient dans beaucoup d'entre elles, prêts à tous les mauvais coups. Une commission composée de deux mandarins, un officier anglais et un officier français, les inspecta, et fit éloigner ou couler toutes celles qui furent trouvées suspectes. (4)

En juillet, les troupes anglo-françaises étant parties pour le nord, la garnison européenne de Chang-hai se trouva considérablement réduite. Huit-cents anglais et quatre-cents français la

---

seront libres de louer des terrains en toutes les provinces de l'empire, d'acheter ou construire des maisons comme ils le trouveront bon."

(1) P. Launay, 24 Juillet 1860 N. M. 3 (3), 183 sqq.—P. Colombel *Histoire*, p. 740.—Montalto de Jésus. *Historic Shanghai*, p. 104. — Lettres très intéressantes des diplomates et officiers anglais dans *Parl. papers*, 2754 (1861); t. 66 p. 83 sqq.

(2) Sica, *Annales*, p. 184 sqq.

(3) *ibid.* p. 189.

(4) *N.M.* 3 (3) 202. cf. H. Cordier, *L'expédition de 1860*, p. 204.

composèrent; quelques canonnières gardaient le fleuve. C'était assez pour défendre la ville, non pour protéger les établissements situés hors des murs. (1)

L'orphelinat de Ts'ai-kia-wan (Ts'ah-ka-wè), situé à quatre lieues de Chang-hai, la résidence et le collège de Zi-ka-wei, à deux lieues, étaient particulièrement en danger.

A la même époque, (fin de juin et commencement de juillet), le tao-t'ai (dao-dai) de Chang-hai, humilié de laisser aux seules troupes européennes la protection de sa ville, et n'ayant aucune illusion sur la valeur des soldats impériaux qui restaient à sa disposition, créa un corps armé et discipliné à l'européenne. Un américain, Ward, fut chargé de l'organiser. La forte paie garantie par le tao-t'ai (dao-dai), grâce aux souscriptions des riches commerçants de Chang-hai, attira sous ses ordres un certain nombre d'aventuriers de toutes nations, d'une bravoure incontestable, mais rebelles à toute discipline. (2)

Les succès qu'ils obtinrent bientôt leur valurent des chinois le surnom d'armée toujours victorieuse. Beaucoup d'entre eux, manillois, macaïstes, ou européens, étaient catholiques, et les pères de Chang-hai eurent plus d'une fois l'occasion d'exercer leur ministère auprès d'eux. (3)

Un petit vapeur, le *Confucius*, dont l'équipage se recrutait de la même manière, appuyait les opérations de la troupe de Ward (4). Par ailleurs anglais et américains approvisionnaient d'armes et de munitions T'ai-p'ing aussi bien qu'impériaux.

Le 16 Juillet, la troupe de Ward débuta par un coup de maître, en reprenant aux rebelles la préfecture de Song-kiang (Song-kaong); malheureusement, le 2 août, elle échoua devant la sous-préfecture de Ts'ing-p'ou, et cet échec rendit courage aux T'ai-p'ing. (5)

Fort irrités de la reprise de Song-kiang (Song-kaong), et des massacres par lesquels les paysans se vengeaient de leurs ruines

(1) Tous ces détails sont extraits de nombreuse lettres écrites alors en France par Mgr Borgniet, le R.P. Lemaitre, le P. Rabeau, les Frères scolastiques Launay, Dovergne, et Sécher, tous témoins oculaires et acteurs. J'indiquerai, pour chaque détail, la référence à la lettre citée.

(2) Fr. Launay. *N.M.* 3 (3), 205.

(3) P. Desjacques, *N.M.* 3 (3), 218. Sur Ward et son armée, cf. H. Cordier, ***Histoire des relations***, t. 1, p. 202 sqq.

(4) Fr. Launay, Fr. Sécher. *N.M.* 3 (3), 208, 215.

(5) Fr. Launay, Fr; Sécher. *N.M.* 3 (3), 205, 209, 216.

et de leurs souffrances, ils se décidèrent à marcher sur Chang-hai. Le 17 Août, leurs bandes passaient près de l'orphelinat de Ts'ai-kia-wan (Ts'ah-ka-wè). Un mois auparavant, la vue du drapeau tricolore, qui flottait sur la grande porte, les avait tenus en respect (1), et ce souvenir inspirait aux habitants une confiance qui devait être cruellement trompée. (2)

Le P. Louis Massa, alors directeur de l'orphelinat, n'avait pas mis en sureté ses enfants, et tous vaquaient à leurs occupations ordinaires. Lorsque, le 17 au matin, il apprit la marche en avant des T'ai-p'ing, le P. Massa dirigea sur Zi-ka-wei les plus petits et les plus faibles de ses orphelins, et autorisa les autres à se réfugier dans les chrétientés voisines. La plupart déclarèrent qu'ils voulaient rester avec leur père.

Au commencement de l'après-midi, le P. Massa était à la chapelle, entouré de ses orphelins et d'un bon nombre de chrétiens, lorsque deux Tch'ang-mao forcèrent la porte et se précipitèrent à l'intérieur, hurlant des menaces de mort. Le père, sans perdre son calme, s'avança à leur rencontre, et essaya de les apaiser en leur expliquant la pauvreté de la maison, et sa destination toute charitable. Un des misérables lui porta un coup de sabre qui lui enleva un doigt. Maitrisant sa douleur, le père les conduisit à sa chambre, et leur ouvrit sa caisse; ils prirent les quelques piastres qui s'y trouvaient et se retirèrent satisfaits. Bientôt une autre bande se présenta ; malgré les protestations du directeur, elle mit à sac la maison ; le P. Louis fut condamné à porter sur son dos une charge des provisions volées, et à suivre les envahisseurs. Les orphelins se mirent à pleurer, suppliant qu'on leur laissât leur père. Le P. Massa, ému lui aussi, jusqu'aux larmes, déclara qu'il ne se séparerait pas de ses petits abandonnés. On l'entraina de force; puis, comme il résistait toujours, un bandit lui porta un coup de lance à la poitrine ; le père tomba dans un champ de riz, où ses bourreaux l'achevèrent à coups de lance, et piétinèrent son corps. Son catéchiste, et deux orphelins étaient emmenés avec lui ; quelques jours après, le catéchiste put s'échapper, et c'est par lui que les pères de Chang-hai apprirent les tristes et glorieux détails de cette mort.

---

(1) Fr. Launay. *N.M.* (3), 206.

(2) Nous avons, de ces faits, plusieurs récits contemporains : le Fr. Sécher, 1er Septembre, le Fr. Devergne, 31 août: Mgr Borgniet, 5 Novembre. *N.M.* 3 (3) 193, 194, 216 sq. 241 sq. Le P. Sica, qui succèda au P. Louis Massa à Tsah-ka-wei, les a résumés et complétés par quelques détails recueillis sur place. *Une famille.* p. 127 sqq.

Les orphelins s'enfuyaient à travers champs; plusieurs se noyèrent en voulant traverser le canal qui longeait la maison; d'autres furent massacrés; quelques-uns retenus prisonniers; un certain nombre parvinrent le soir à Zi-ka-wei, affolés, et portèrent la première nouvelle aux pères.

L'économe de l'orphelinat, excellent chrétien du Chan-tong, avait été blessé, lui aussi, et emmené prisonnier; les Tch'ang-mao le relâchèrent après quelques minutes. Quand leur bande se fut éloignée, le brave homme se traîna vers la maison déserte, à laquelle les brigands venaient de mettre le feu; aidé de quelques chrétiens, il éteignit l'incendie, et sauva ainsi une partie des bâtiments. Puis il se mit à la recherche du cadavre du P. Louis. Il le trouva dans le champ de riz où il était tombé, perdant son sang par plusieurs blessures. Se rappelant qu'il y avait un cercueil à l'orphelinat, le chrétien y enferma le corps, et le cacha sous terre. Il rendit les mêmes devoirs aux corps des vingt-six orphelins qu'il trouva dans le canal ou dans les champs avoisinants. (1)

Mgr Borgniet écrivait quelques semaines plus tard aux membres du conseil de l'œuvre de la Sainte-Enfance. "Notre Seigneur a voulu nous donner une part à sa croix; et c'est sur cette maison de prédilection qu'il l'a appuyée plus fortement.... Le P. Louis Massa, chargé de l'orphelinat, fut admirable de zèle, de dévouement, de prévenances, pendant tout le printemps. Tout était en trouble autour de lui, à l'approche des rebelles; et il était calme, et avait pour tous, chrétiens et païens, des conseils pleins de sagesse, et des services pleins de charité." (2)

Et le T.R.P. Général répondait à la lettre par laquelle l'évêque lui avait fait part du massacre. "Jusqu'ici, depuis le rétablissement de la Compagnie, nous pouvions envier à d'autres ordres, et même à des congrégations nouvelles, la gloire et l'honneur de compter parmi leurs membres des missionnaires qui eussent scellé de leur sang la foi qu'ils annonçaient. Il a plu à la bonté divine de nous ôter ce motif de craindre que nous ne fussions moins agréables à ses yeux que nos anciens pères. Presque en même temps, aux deux extrémités de l'Asie, en Syrie et en Chine, le Seigneur choisissait, dans la Compagnie, des victimes, dont le sang intercédât pour leurs frères, et fécondât leurs travaux". (3)

---

(1) P. Dovergne, ***N.M.*** 3 (3) 193.

(2) 3 Novembre 1860. ***N.M.*** 3 (3), 241 sq.

(3) 17 Novembre 1860. ***Zi.*** B. 5.

La nouvelle du massacre avait été apportée à Zi-ka-wei le soir du 17 août, d'abord par les orphelins fugitifs, puis par un courrier qui confirma la nouvelle de la mort du P. Massa. L'angoisse était grande, car on pouvait s'attendre à voir paraître dès le lendemain les Tch'ang-mao. (1)

Pour comble de malheur, cette nuit là même, le colonel Fabre, jugeant nécessaire d'avoir toutes ses forces groupées à Chang-hai, envoya l'ordre au poste de vingt hommes qui gardait Zi-ka-wei de regagner aussitôt la ville. Il était impossible de séjourner davantage dans un établissement sans défense. La nuit se passa en préparatifs de départ ; et dès le matin du 18 août, les orphelins qui avaient pu gagner Zi-ka-wei, et les élèves du collège, prirent, sous la conduite des pères, le chemin de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou). (2)

Ils n'y firent pas un long séjour. La panique était dans le populeux faubourg; quand les fugitifs arrivèrent, on entassait sur des barques les objets les plus précieux de la cathédrale et de la résidence, et on les dirigeait sur la concession française, gardée par les soldats et les marins. Un poste de douze hommes, établi à la résidence de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), la préservait, pour le moment, du pillage. Le R.P. Lemaître, avec les PP. Ravary et Sentinier, les Fr. Coadjuteurs Deleuze et Van Paassen, y restèrent seuls, décidés à tenir jusqu'au dernier moment, et à se replier sur Yang-king-pang quand le danger serait évident. Tous les fugitifs de Zi-ka-wei gagnèrent la petite maison du P. Desjacques, et s'installèrent comme ils purent dans les dépendances de l'église déjà habitables. (3)

Le même jour, quelques heures après le départ des pères et des enfants, les rebelles semblent s'être introduits à Zi-ka-wei, qu'ils trouvèrent désert. Un de leurs "rois", le Tchong-wang, en fit son quartier général. Dans l'après-midi, leurs premières bandes s'approchèrent des faubourg du sud de Chang-hai, en même temps que des barques chargées de leurs soldats descendaient le Hoang-p'ou (Waong-p'ou). Cette partie de la ville (sud, et est le long de la rivière) était confiée à la garde des français. Quelques volées de mitraille adressées aux premières bandes qui furent en vue suffirent à arrêter leur mouvement. (4)

---

(1) P. Sica, *Annales;* p. 189.

(2) P. Sica, *Annales,* p. 190.

(3) Fr. Dovergne *N.M.* 3 (3), 193. sq.

(4) Même lettre, p. 194.

Le lendemain, 19 août, des bandes de pillards se glissèrent le long du Hoang-p'ou (Waong-p'ou), et envahirent le faubourg, qui s'étendait entre le rempart de la ville et la concession française alors établie le long du Yang-king-pang.

Le poste de douze français qui gardait la cathédrale sut la faire respecter. Un enseigne de vaisseau, M. Le Brethon de Coligny, qui commandait la compagnie de débarquement de la *Forte*, fit tirer quelques obus sur le faubourg; de nombreuse maisons chinoises prirent feu, et les pillards disparurent. En même temps la *Forte*, commandée par le lieutenant de vaisseau Butel, remonta la rivière jusqu'à la hauteur de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), prenant en enfilade les rues du quartier; une canonnière anglaise remonta plus haut encore; cette démonstration fut efficace. La panique se calma à Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), et les orphelins de Ts'ai-kia-wan (Ts'ah-ka-wè) y furent renvoyés.

Le 20, le Tchong-wang, venu de Zi-ka-wei, tenta une attaque contre la muraille occidentale de la ville, et contre les concessions; les anglais étaient chargés de la défense de ces postes; leurs obus, comme ceux des français la veille, eurent vite fait de contraindre à la retraite les T'ai-p'ing, dont quelques centaines restèrent sur place. (1)

Le 21 et 22, les Tch'ang-mao ne renouvelèrent pas leurs attaques. Le 22, un interprète de l'armée anglaise, M. Forrest, accompagné d'un seul homme portant le drapeau des parlementaires, se présenta aux avant-postes des rebelles, et fut reçu par un officier, qui se plaignit vivement de la réception faite à l'armée T'ai-p'ing, alors qu'elle n'était venue à Chang-hai que sur l'invitation de certains européens. Le fait était vrai; plusieurs ministres protestants, et M. Meadows, le consul d'Angleterre, étaient en relations avec les rebelles; plusieurs d'entre eux avaient fait le voyage de Sou-tcheou (Sou-tseu), et donné aux Tch'ang-mao l'espérance que les anglais les favoriseraient. De fait, ils intriguaient pour que leurs amis fussent reçus dans Chang-hai. (2)

Le ministre d'Angleterre, M. Bruce, ne partageait heureusement pas ces dangereuses illusions, et finit par interdire au consul Meadows de continuer ces rapports avec les Tch'ang-mao. (3)

---

(1) Fr. Dovergne, R.P. Lemaitre. *N.M.* 3 (3) 196 sq. — 4, 17.

(2) Fr. Sécher, *N.M.* 5 (3) 215 — cf. Maclellan, ***The Story of Shanghai*** p. 49. Montalto de Jesus, ***Historic Shanghai***, p. 110 sqq. résumant les ***Parliamentary papers*** cités plus haut.

(3) 1[er] Août 1860. ***Parliamentary papers, l.c.***, p. 99 sq. — D'après des lettres citées dans la même correspondance, quelques français auraient également visité les rebelles (*l.c.* p. 143).

M. Forrest, suivant les instructions qu'il avait reçues, se refusa à une entrevue qu'on lui proposa à Zi-ka-wei avec le Tchong-wang, et se contenta de remettre les lettres dont il était chargé. Elles contenaient une sommation très nette de s'abstenir de toute attaque contre la ville et les faubourgs de Chang-hai; faute de quoi, les européens prendraient l'offensive contre les T'ai-p'ing (1)

Le lendemain, 23 août, le Tchong-wang envoya sa réponse. Comme toujours, il invoquait la communauté de religion avec les européens, et la communauté de griefs contre la dynastie Mandchoue; il promettait toute liberté pour le commerce si on reconnaissait l'empire T'ai-p'ing, et terminait par des menaces. (2)

Le même jour, des européens sortirent à cheval de la ville, et poussèrent une reconnaissance jusqu'à Zi-ka-wei. La maison était vide, l'ennemi avait déguerpi dans la direction de Sou-tcheou (Sou-tseu). Les pères furent aussitôt prévenus, et le 24 au matin, les FF. Lo et Deleuze, accompagnés d'une bonne escorte de Manillois, se rendirent à Zi-ka-wei, où ils arrivèrent à temps pour expulser des pillards qui avaient envahi la résidence après le départ des rebelles. La maison était intacte, mais odieusement souillée, et dans un affreux désordre, tout ayant été bouleversé dans le but de trouver de l'or et des objets précieux. Les dégats furent estimés par le Fr. Dovergne, qui vint à Zi-ka-wei le jour même, à 50.000 francs environ, sans compter les pertes considérables subies par les chrétiens du voisinage, qui avaient abrité chez les pères ce qu'ils avaient de plus précieux. (3)

A la nouvelle de l'attaque de Chang-hai par les Tch'ang-mao, les généraux anglais et français envoyèrent du nord des renforts ; le général Montauban donna des ordres, en particulier, pour que l'établissement de Zi-ka-wei, auquel il s'intéressait beaucoup, fut de nouveau gardé par un poste de soldats français. (4)

---

(1) Fr. Dovergne, *N.M.* 3 (3) 197 sqq.

(2) Le P. Colombel, *Histoire* p. 744, donne la date du 24 Août. Le Fr. Dovergne, dans la lettre citée, fixe au 23 la rentrée des pères à Zi-ka-wei. (p. 197).

(3) *l.c.* 198. D'après le P. Sica, (*Annales,* p. 190 sq), Les Tch'ang-mao) s'enfuirent de Zi-ka-wei, sur la nouvelle, fausse du reste, que les Cipayes au service de l'Angleterre marchaient contre eux. Les "diables noirs" étaient particulièrement redoutés.

(4) Fr. Dovergne, *l.c.,* 198. — Sica, *Annales.* p. 193—R.P. Lemaitre 30 septembre 1860, *N.M.* 3 (3) 233.

D'ailleurs, le danger disparut bientôt pour un temps. En octobre, le Tchong-wang et ses troupes furent rappelés à Nan-king pour combattre les Impériaux qui, au Nganhoei, faisaient rude guerre aux T'ai-p'ing sous la conduite de deux hommes, destinés à une brillante fortune, et que nous retrouverons dans la suite, Tseng-kouo-fan et son frère Tseng-kouo-tchuen. Quelques villes des environs de Chang-hai restaient encore occupées par les T'ai-p'ing; et il en sortait des bandes de pillards qui ravageaient les riches campagnes des préfectures de Song-kiang (Song-kaong) et Sou-tcheou (Sou-tseu).

En décembre, les troupes victorieuses redescendirent de Pé-king; plusieurs régiments français passèrent à Chang-hai une partie de l'hiver (1); la garde des postes était répartie entre les alliés. A Chang-hai, comme partout, nos chasseurs et nos lignards eurent vite fait d'apprivoiser les indigènes, d'abord quelque peu défiants. "On ne voit plus, écrivait le Fr. Dovergne, que des capotes grises, des uniformes français. Quel curieux spectacle de voir nos braves soldats, mêlés sans aucune défiance avec les chinois, au sein d'un pays où ils sont venus apporter la guerre. Nos promenades aux jours de congé, dans les premiers temps de leur arrivée, ont donné lieu aux plus curieuses aventures, surtout quand nos vainqueurs de T'ien-tsin étaient un peu en gaité, ce qui leur était d'autant plus facile qu'une foule d'entre eux avaient toute une fortune amassée au pillage; l'argent leur grillait dans les mains..... mais aussi l'avarice n'est pas le défaut de nos troupiers; vous devinez le reste. Je vous ferais un volume de toutes leurs aventures. Vous peindre leur étonnement en nous entendant leur parler français, sans nous connaitre, leur stupéfaction, au sein même de l'ivresse, leur respect et leur docilité soudaine à la voix du missionnaire les conduisant à la caserne, serait chose ineffable. Il y a de l'étoffe pour leur faire du bien cet hiver." (2)

On leur en fit, et beaucoup, si nous en croyons les lettres des pères de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) qui s'occupèrent de nos troupiers. La fête de Noël à la cathédrale, en particulier, fut splendide. Aux premiers rangs 150 à 200 soldats du bataillon de chasseurs caserné dans des pagodes voisines; une vingtaine d'officiers en tenue dans le choeur; la fanfare du bataillon; les nefs bondées de chinois, païens aussi bien que chrétiens, accourus

(1) Les pères parlent spécialement d'un bataillon de chasseurs, où se trouvaient un certain nombre d'engagés volontaires appartenant à d'excellentes familles, et de plusieurs bataillons du 101e de ligne.

(2) F. Dovergne, l.c. p. 250 sqq.

pour voir leurs vainqueurs. Jamais une messe pontificale n'avait été célébrée avec tant de solennité. et Mgr Borgniet ne cachait pas sa joie. (1)

Un trait de nos soldats que les missionnaires aiment à signaler entre tous. c'est leur charité envers des milliers de misérables, auxquels l'invasion des Tch'ang-mao avait fait perdre tout leur avoir, et qui avaient cherché un refuge à Chang-hai. (2)

"La vue de cette misère, écrit le Fr. Sécher, a vivement touché nos soldats français, casernés au milieu de notre quartier chinois : aussi faisaient-ils chaque jour d'abondantes distributions de pain et de viande à bon nombre de pauvres mendiants. Maintenant, la seule compagnie qui est casernée dans ce quartier sera, sans doute, assiégée de gens affamés; cette affluence atteste le bon coeur de nos soldats, ce qui ne peut manquer de laisser un bon souvenir ici." (3)

Le P. Ravary nous a laissé un joli croquis des scènes auxquelles il assistait chaque jour, dans ses visites au bataillon de chasseurs caserné près de la cathédrale. "Un fait général, et qui fait l'honneur des enfants de la noble France, c'est que, le jour même où une compagnie, un poste français, vient se caserner quelque part, dans la ville ou dans les faubourgs, vous voyez sur le champ une foule de mendiants, accourir en se disant les uns aux autres dans leur langage : "Les Français sont bons." Puis tous les jours, deux fois, à l'heure où nos troupiers mangent la soupe, ils reviennent par bandes pour recevoir un morceau de pain. Alors les connaissances se font. Tel soldat reconnait dans la foule un vieillard misérable, ou une vieille bonne femme dans le dénuement. Ce sera désormais le protégé ou la protégée. Notre troupier de lui dire en bon français. "Mon vieux, tu viendras tous les jours à dix heures, et je te donnerai à manger." Ensuite, il fait des signes : c'est fini ; il a du comprendre ; et le lendemain le pauvre vieux reçoit sa ration. Maintes et maintes fois je me suis rencontré à la porte des casernes, à l'heure des distributions. Quel curieux et attendrissant spectacle! Le bon cœür du soldat se montrait là tout entier." (4)

---

(1) P. Ravary 26 Janvier 1861. *N.M.* 4. 8 sq.

(2) Fr. Sécher, 20 Janvier 1861. *N.M.* 4, 6.

(3) *ibid.* p. 6.

(4) 3 Mars 1861 ; *N.M.* 4, 27. Le père ajoute loyalement : "Narrateur fidèle, je ne dirai pas que tout fut parfait, et que nos soldats sont des saints. Non, nous avons eu des misères... moins toutefois que je ne m'y attendais".

Les chasseurs de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) nourrissaient ainsi chaque jour de quarante à cinquante pauvres. Quant aux traits individuels de charité, les pères ne se lassent pas de les raconter. C'est un sous-officier de chasseurs qui, trouvant une pauvre vieille étendue dans la rue, achète une grosse botte de paille, et la porte sur ses épaules jusqu'au taudis où la pauvresse s'est réfugiée. "Je ne le ferais pas pour le gouvernement, mais pour cette pauvre femme, c'est autre chose". C'est une mendiante, étrangère à Chang-hai, nourrie depuis un mois par les chasseurs avec ses trois enfants ; la veille du départ, un sergent et un homme les amènent à Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) avec des vivres pour trois jours, et les lèguent aux missionnaires. (1)

C'est un petit enfant, rongé par d'affreuses dartres, qu'un sergent adopte "parce qu'il est le plus malheureux"; les soldats le décrassent, le guérissent, lui apprennent ses prières; et la veille du départ font pour lui une collecte qui produit une quarantaine de francs; le petit Arthur fut recueilli à l'orphelinat de la mission, et bientôt baptisé (2). Ce dernier trait fournit le sujet d'une comédie qui eut longtemps tous les succès dans les fêtes de la Sainte-Enfance, en France : *L'orphelin de Zi-ka-wei.* (3)

Quand nos troupiers quittèrent Chang-hai à la fin de l'hiver, beaucoup léguèrent à la mission leurs effets ou leur petit mobilier ; on recueillit ainsi pour plus de 2000 francs en nature. L'insouciance, la dureté de cœur des mandarins de la grande ville, qui laissaient sans secours les milliers d'indigents réfugiés dans ses murs, et ne s'occupaient même pas de faire ensevelir les cadavres trouvés dans les rues, révoltaient nos soldats. Ils répétaient. "Que de misères à Chang-hai. Les chinois, ça n'a pas de cœur; ils vous laissent mourir les malheureux dans les rues comme des chiens... Il faudrait 10.000 français à Chang-hai ; et alors ces pauvres malheureux ne mourraient plus dans les rues" (4). Pendant de longues années, le souvenir de la charité des soldats français se conserva dans le peuple de Chang-hai, et les missionnaires y trouvèrent un vrai secours pour leurs œuvres. (5)

---

(1) ***N.M.*** 4, 28 sq.

(2) ***N.M.*** 4, 6.

(3) ***Annales de la Sainte-Enfance,*** t, 13, p. 361 sqq.

(4) ***N.M.*** 4, 28, 30. M. de Mutrécy, dans son ***Journal,*** t, 2. p. 138, donne d'intéressants détails sur cette charité de nos soldats.

(5) V.g. R.P. Lemaitre au conseil central de la Sainte-Enfance, ***N.M.*** 4, 132.

Dans les premiers mois de 1861, le général Montauban, et son chef d'Etat-Major, le colonel Schmitz, rendirent un signalé service à la mission du Kiang-nan. Nous avons vu comment M. de Lagrené s'était efforcé, sans succès, de faire restituer à l'évêque administrateur de Nan-king l'ancienne église de Chang-hai, devenue temple du dieu de la guerre, et l'ancienne résidence de la Compagnie, qui lui était attenante. A la place de ces immeubles, qu'ils déclaraient ne pouvoir restituer alors sans mécontenter le peuple, les mandarins avaient concédé à la mission trois terrains, dont le premier était actuellement occupé par la cathédrale de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), tandis que la nouvelle église Saint Joseph de Yang-king-pang s'élevait sur le second. (1)

S'appuyant sur l'édit obtenu par M. de Lagrené, sur l'article 6 de la convention additionnelle au traité de T'ien-tsin, et surtout sur les services de premier ordre que les troupes françaises venaient de rendre à la cause impériale, en préservant Chang-hai des T'ai-p'ing, le colonel Schmitz conçut l'idée de faire rendre à la mission église et résidence. En Janvier 1861, il obtint du général Montauban la permission de faire une démarche auprès du tao-t'ai (dao-dai) de Chang-hai (2); M. Edan, toujours dévoué aux intérêts des missions, poussa vigoureusement l'affaire. (3)

Après quelques hésitations, le tao-t'ai (dao-dai), d'ailleurs ami du R.P. Lemaitre et des missionnaires, s'exécuta. La statue du dieu de la guerre fut transportée dans une autre pagode, préparée pour elle aux environs de la porte de l'ouest; on eut soin de lui coller du papier rouge sur les yeux, afin de cacher ses larmes, disaient les uns, afin de signifier les larmes de sang qu'elle versait disaient les autres. (4)

Le 19 février 1861, l'église fut remise à M. Edan, qui gérait alors le consulat de Chang-hai, et celui-ci y introduisit les missionnaires ; dès le 20, un père chinois, le P. Pierre Yu, désigné par Mgr Borgniet, installait des écoles auprès du temple restitué, et les petits païens en apprirent vite le chemin. (5) Le premier

---

(1) Cf. supra, p. 86.

(2) P. Sica. *De vita P. Clavelin,* p. 20 sq. — P. Hoang. *Commentariolum,* p. 24 sqq.

(3) Toutes les pièces envoyées par M. Edan, sont à la légation de France à Pé-king, Carton 116, Mission du Kiang-nan.

(4) Fr. Ferrand, 20 février 1861 *N.M.* 4, 21.

(5) P. Pierre Hoang, *Commentariolum de Ecclesia Lao Tien-tchou-tang,* p. 24 sqq.

dimanche après Pâques, 7 Avril 1861, fut choisi pour reprendre solennellement le culte dans l'ancienne église. (1)

Plusieurs jours auparavant, le P. Ravary, de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), aidé d'escouades de soldats et de marins, transforma complètement l'édifice. Des tentures de soie, des faisceaux d'armes, des soleils et des lustres de fusils, de pistolets, de baïonnettes, alternaient avec les belles inscriptions chinoises offertes par les chrétiens. Le 7 Avril, à 9 heures du matin, raconte le Fr. Sécher témoin oculaire (2), la procession sortit de l'église, la croix en tête, et alla chercher, à la caserne voisine établie au jardin à thé, le général Montauban et les nombreux officiers qui l'accompagnaient. "Je pensais avec bonheur, écrit le narrateur, au triomphe éclatant de cette Croix si longtemps persécutée, si longtemps obligée de se cacher dans l'ombre, et maintenant, solennellement promenée dans les rues de cette ville, au milieu d'une population toute païenne, frappée d'étonnement et pleine de respect pour nos imposantes cérémonies".

Soixante ou quatre-vingt officiers entouraient le général en chef; parmi eux les généraux Jamin et de Bentzman, et le contre-amiral Protet. Mgr Borgniet, revêtu de ses habits pontificaux, et entouré d'un nombreux clergé, sortit de l'église au-devant de la procession, et présenta la croix à baiser au général Montauban. Puis, en quelques paroles bien senties, il remercia, au nom de tous les missionnaires, le général et ses compagnons d'armes, pour les bienfaits du traité, et spécialement pour cette restitution, grâce à laquelle, disait l'évêque "le génie païen de la guerre, vaincu par le génie chrétien, est enfin forcé de rendre ses injustes dépouilles". Le général répondit en chrétien, rendant grâces à Dieu des succès qui avaient accompagné les armes des alliés pendant cette courte et glorieuse campagne. Une messe basse suivit, célébrée par l'abbé Labat-Borderie, aumônier de la frégate la *Forte*; Mgr Borgniet assistait au trône; la musique d'un des régiments de Chang-hai exécuta plusieurs morceaux; la cérémonie se termina par la bénédiction épiscopale. Une foule énorme était accourue; pendant huit jours les visiteurs se succédèrent dans l'église rendue au culte; des pères chinois étaient toujours là pour exposer les principaux dogmes de notre foi. (3)

(1) D'après le P. Hoang, qui a très sérieusement étudié les documents chinois, le temple du dieu de la guerre ne comprenait que quelques pans de mur et colonnes de l'ancienne église du P. Brancati. (*Commentariolum*, p. 29).

(2) 14 Avril 1861. *N.M.* 4, 38 sq.

(3) Même lettre, p. 38 sqq. — P. Hoang, *Commentariolum*, p. 25. Dans le discours de Mgr Borgniet, il y eut un regrettable oubli. Aucune allusion

Restait à obtenir la restitution de l'ancienne résidence qui servait de lieu de réunion aux lettrés de Chang-hai. Les mandarins, craignant de s'attirer la haine de cette puissante corporation, hésitèrent longtemps. Le 10 Avril, le général Montauban en écrivit au vice-roi intérimaire de Nan-king, chargé des relations avec les étrangers: celui-ci renvoya l'affaire au tao-t'ai (dao dai) de Chang-hai; plusieurs démarches du consulat furent encore nécessaires, à cause de la résistance des lettrés. Le 23 octobre, M. Edan finit par écrire au tao-t'ai (dao-dai) une lettre indignée, où il lui rappelait les sacrifices faits par les missionnaires, pour le bien de la ville de Chang-hai. On ne réclamait pas toutes les anciennes possessions de la mission, les terrains concédés en 1847 étant regardés comme une compensation. Mais l'ancienne résidence devait être restituée; c'était un devoir de justice et de reconnaissance.

Le mandarin céda; le 19 Mars 1862, le R. P. Lemaitre, le P. Desjacques, l'interprète du consulat, et des délégués du tao-t'ai (dao-dai), procédèrent à la délimitation du terrain restitué. Une autre salle de réunion fut construite aux frais des mandarins, pour le collège des lettrés. En Mars 1863, l'achat de quelques maisons voisines compléta l'œuvre, en assurant à la mission son établissement de la ville murée. (1)

Quelques jours après la cérémonie du rétablissement du culte dans l'ancienne église, le 22 Avril 1861, le général Montauban quittait Chang-hai. Le dimanche qui précéda son départ, après avoir, une dernière fois, assisté à la messe militaire, il fit ses adieux aux pères réunis à la petite chapelle de Yang-king-pang. "Il a été, jusqu'à la fin, écrit le P. Desjacques, on ne peut plus aimable à notre égard..... Il nous a fait ses adieux en quelques mots bien sentis, bien pensés, et très religieux. Il espère, a-t-il dit, que la France aura contribué à procurer la gloire de Dieu en Chine par cette expédition, que les intérêts commerciaux seuls n'auraient pas justifiée. Les chinois chrétiens étaient fiers de voir ces grands mandarins français venir ainsi solennellement à la messe". (2)

A la même époque, le général Montauban et plusieurs de ses meilleurs compagnons d'armes avaient conçu un plan qui, s'il

---

n'y fut faite aux démarches du colonel Schmitz, qui cependant avait eu une part prépondérante à la restitution de l'ancienne église. Le colonel, alors rentré en France, ressentit vivement cet oubli. (Au P. Clavelin, 25 Juillet 1861. *Franc.* 2566).

(1) P. Hoang, ***Commentariolum,*** p. 27 sqq.

(2) 23 avril 1861, ***N.M.*** 4, 65.

avait été compris et encouragé à Paris, aurait pu avoir pour l'avenir de la Chine les plus heureuses conséquences. Au retour de l'expédition de Pé-king, raconte le R.P. Lemaitre, dans une lettre au R.P. Provincial, plusieurs officiers de l'etat-major arrivèrent à Chang-hai pénétrés de cette idée que le meilleur moyen de faire porter tous ses fruits à la campagne qui venait de se terminer était la reconstitution, dans la capitale, de l'œuvre scientifique, littéraire et artistique, fondée par les jésuites français envoyés de Louis XIV. Ainsi une influence chrétienne et française s'exercerait sur les hautes classes de la Chine, et pourrait peu à peu conquérir ce pays à notre civilisation chrétienne. Ils firent part de leurs vues au R.P. Lemaitre, supérieur, et à plusieurs autres missionnaires, spécialement au P. Stanislas Clavelin, qui avait accompagné à Chang-hai ses chrétiens réfugiés de Nan-king, Tchen-kiang, Ou-si (Vou-sih) et Sou-tcheou (Sou-tseu) (1), et tout en travaillant à leur bien matériel et moral, avait lié, avec nombre d'officiers et de diplomates français et anglais, des relations très cordiales. Le colonel Schmitz, chef d'etat-major, l'homme le plus remarquable de l'expédition, au dire de lord Elgin (2), était particulièrement enthousiaste du projet; très en faveur auprès de l'empereur Napoléon III, dont il avait été officier d'ordonnance, il était, plus que personne, capable de faire valoir ses idées à Paris. (3)

Ces messieurs demandèrent nettement au P. Lemaitre si la Compagnie serait disposée à reprendre à Pé-king l'œuvre des grands ancêtres. La réponse du R.P. supérieur fut peu encourageante. Déjà, nous l'avons vu, soit au moment de l'expédition du P.R. Massa en 1848, soit lors de la division du Tche-li en trois vicariats, il s'était montré fort opposé à toute fondation nouvelle, trouvant que la mission du Kiang-nan suffisait, et au delà, à absorber toutes les ressources dont la province de Paris pouvait disposer pour la Chine. (4)

Les mêmes sentiments dictèrent son attitude devant les ouvertures qui lui furent faites en 1860. "A cette demande, écrit-il, "Les jésuites ne peuvent-ils demander cette mission."

---

(1) cf. supra, p. 17 sq.

(2) A great friend of the Emperor, and the best man (so they say) they have got here" (cité par H. Cordier, *L'expédition de 1860,* p. 138 sqq.

(3) Si j'en crois une lettre, malheureusement obscure, du comte Kleckowski, secrétaire de la légation de Pé-king (27 octobre 1860) au P. Clavelin, le personnel de la légation aurait été dans les mêmes idées. (*Franc.* 2768).

(4) cf. t. 1, p. 182 sq., 316 sq. et *supra,* p. 8 sqq.

la réponse fut : Que la chose regardait les supérieurs majeurs, mais que nous ne pensions pas qu'ils prissent jamais l'initiative.... "Les jésuites accepteront-ils ?". — Réponse : "Les supérieurs majeurs seuls peuvent répondre. S'il y a de grands avantages pour les missions, il y a aussi des inconvénients pour la Compagnie dans de telles propositions. En tout cas, il serait convenable que l'exercice du saint ministère put toujours marcher de front avec la culture des sciences, vu que pour nous, les sciences ne sont qu'un moyen, le salut des âmes la fin." (1)

Le R. P. supérieur instruisit naturellement de suite les supérieurs majeurs de Rome et de Paris des ouvertures qui venaient de lui être faites, et de ses réponses. Le R. P. Rubillon, assistant de France, loua fort sa réserve, et ne se montra pas plus enthousiaste que lui du projet de Pé-king. Il fit valoir surtout les difficultés qu'aurait la province de Paris, surchargée de collèges en ces années qui suivaient la concession de la liberté d'enseignement, à trouver le personnel de savants nécessaire à la fondation projetée. (2)

En réponse, le R. P. Lemaitre donna son avis complet sur la question, et je crois bon de reproduire cette pièce presque intégralement malgré sa longueur ; aucune autre, que je sache, ne peut mieux faire connaitre l'homme qui fut alors, plus que tous, le sauveur et l'organisateur de la mission du Kiang-nan. "Les difficultés ne se bornent pas à trouver des savants, à les faire agréer des missionnaires de Pé-king, et à leur obtenir la permission d'exercer le saint ministère. Une autre grande difficulté est de savoir ce que feraient ces savants à la cour, comment ils s'y maintiendraient, comment ils soutiendraient l'honneur de l'Église et de la Compagnie devant les savants russes déjà établis, et beaucoup d'autres, de différentes nations, qui vont affluer en Chine." Et après avoir exposé que la situation serait infiniment

---

(1) 6 déc 1860. Copie *Franc.* 2667.

(2) Cité dans la réponse du R.P. Lemaitre, 2 Mai 1861. *Zi.* E. 5. Le même père écrivait quelques mois plus tard : "Les lazaristes y sont (à Pé-king) et tiennent à garder le poste. Nous avons plus de missions que nous ne pouvons facilement en servir, vu nos occupations en Europe. La Sacrée Congrégation seule peut régler ces choses-là, et aime à garder son initiative. Il n'y a pas y penser. Monsieur de Montigny nous en a parlé ici ; nous l'avons cordialement remercié de son bon vouloir envers nous ; nous avons compris que ce désir du bon diplomate ne pouvait aboutir." (22 Février 1862. *Zi.* F. 3) A cette époque la province de Paris soutenait à elle seule cinq missions ; Nan-king, Cayenne, New York, Canada supérieur et inférieur. (*Litterae annuae,* octobre 1856. p. 3.)

plus difficile à Pé-king qu'au temps de Kang-hi, où des notions, même élémentaires, des sciences "européennes" suffisaient pour conquérir l'influence, il ajoute. "En somme, je suis persuadé que le dit établissement, tenu par le Compagnie, aurait de grands et nombreux inconvénients, et que les avantages pour le salut des âmes en seraient peu considérables. Que les missionnaires déja chargés du vicariat apostolique de Pé-king s'occupent, comme d'eux-mêmes, de sciences et d'observations, il n'y a pas d'inconvénient, et il peut en résulter quelque bien (1). Mais que la Compagnie aille s'y établir officiellement, il lui faut faire de grandes choses, ou le but est manqué. Pour la vertu de nos anciens, nous avons à imiter; mais leur travaux, bons alors, ne sont pas tous admirables; et je pense que, même alors, ils n'auraient pas pu porter la critique si d'autres savants étaient venus en Chine.......La science peut cependant être apportée par la Compagnie, mais par l'instruction et la formation de la jeunesse; nos collèges et séminaires prépareront peu à peu des hommes capables de réussir en divers genres..... Or, pour former des jeunes gens à la vertu et à la science, il n'est pas nécessaire de sortir de la province du Kiang-nan, qui est appelée pays des savants; il n'y a qu'à perfectionner nos établissements déjà commencés."

Telle était l'idée personnelle du supérieur de la mission; il reconnait loyalement qu'autour de lui tous ne pensent pas de même, et que, parmi les pères auxquels le colonel Schmitz et ses amis ont fait part de leur projet, plusieurs en sont beaucoup plus séduits que lui-même. La question n'a pas été officiellement proposée à la consulte du Kiang-nan, mais d'après ses conversations avec les pères consulteurs, le R P. Lemaitre croit pouvoir

---

(1) Le R.P. Lemaitre revient plus clairement sur ce côté de la question, qui lui tint toujours très à cœur, dans une lettre au R. P. Provincial de Paris, 25 Novembre 1860. "Je crois devoir vous dire que jamais je n'ai désiré autre chose que ce que nous avons en Chine: et que nous avons largement où employer toutes nos forces et toute notre énergie au Kiang-nan; je suis même persuadé qu'avec moins de danger, et moins de difficultés, nous pouvons ici gagner surement à Dieu plus d'âmes que dans d'autres positions qu'on pourrait nous faire; je crois donc que, loin de demander ces positions, nous ferons bien de les éviter autant que nous le pourrons..... Il me semble surtout important de ne blesser en rien M. M. les Lazaristes: ils sont vraiment dignes de notre respect et de notre affection; et puis, la charité est si nécessaire entre missionnaires." ***Franc.*** 2667. Brouillon ***Zi.*** E. 5.

affirmer que le P. Zottoli est, comme lui, défavorable au projet d'établissement à Pé-king, les PP. Clavelin, Gonnet et Desjacques le verraient volontiers réussir. (1)

L'attitude des supérieurs de Rome est clairement définie dans ce passage de la lettre du R.P. Rubillon: "La Compagnie ne prendra pas l'initiative, parce qu'elle est déjà surchargée et pour ne pas froisser les missionnaires de Pé-king..... Accepterait-on? Nous serons toujours heureux de travailler pour la foi et pour notre pays; nous demanderions comme condition *sine qua non*, la liberté d'exercer notre ministère dans la capitale." (2)

C'était donc au gouvernement français de règler avec la Propagande la question de l'établissement de Pé-king, et la Compagnie ne l'accepterait que s'il lui était formellement offert. Cette offre serait-elle faite? Le colonel Schmitz mena, dans ce but, à Paris, une campagne très active, dont plusieurs lettres de lui au P. Clavelin (3) nous font suivre toutes les péripéties. Parti deux mois avant le général Montauban pour la France, il avait rédigé, avant son départ de Chang-hai, deux importants mémoires, dont l'un, confidentiel, était destiné à l'Empereur Napoléon III, l'autre, qui fut lithographié à plusieurs exemplaires, fut, je pense, distribué aux personnages appelés à délibérer sur le projet. (4)

Le premier s'inspire visiblement des idées du R.P. Lemaitre exposées plus haut. Le colonel Schmitz y décrit la situation de l'ancienne mission des jésuites français à Pé-king, aux dix-septième et dix-huitième siècle. "Tout cela a disparu. Mais la tradition

(1) R.P. Lemaitre au R.P. Rubillon, 2 Mai 1861. ***Zi.*** E. 5.

(2) Citée par le R.P. Lemaitre dans sa réponse du 2 mai 1861. ***Zi.*** E. 5.

(3) Le P. Clavelin avait eu le bonheur de ramener à la pratique religieuse le brillant officier, pendant son séjour à Chang-hai. Je ne sais rien de plus touchant que les lettres dans lesquelles le colonel Schmitz, pendant son voyage de retour, et après son arrivée en France, expose au missionnaire le travail qui se fait dans son âme. (Conservées dans la correspondance du P. Clavelin, ***Franc.*** 2566 et 2766.)

(4) Le second mémoire existe, à plusieurs exemplaires dans ***Franc.*** 2566 et 2660. J'ai retrouvé le premier, copié de la main du P. Clavelin, dans sa correspondance, ***Franc.*** 2566. Le P. Clavelin eut donc certainement communication de ces mémoires du colonel Schmitz. Contribua-t-il à leur rédaction? Je n'en serais pas étonné, mais n'en ai pas trouvé de preuve péremptoire.

reste, et il ne faut que vouloir la reprendre pour établir de nouveau notre influence à Pé-king. Le moment est opportun, après les succès que vient d'obtenir l'armée française". Il faudrait pour cela installer à Pé-king "une mission toute spéciale, composée d'hommes de 25 à 30 ans, renfermant des littérateurs, des mathématiciens, des ingénieurs, qui se jetteront avec ardeur sur les traces du passé. La Société de Jésus possède seule des éléments assez variés pour pouvoir entreprendre une pareille tâche". Les Lazaristes, qui ont actuellement l'administration du vicariat de Pé-king, et ont été mis, par l'armée française, en possession de l'ancienne cathédrale, ne paraissent pas posséder un personnel capable de satisfaire aux exigences de l'établissement projeté. Si l'Empereur goûte ce projet, il faudra agir à Rome, auprès du Saint Père et de la Propagande, et à Paris auprès du Provincial de la Congrégation, afin qu'il fasse préparer des spécialistes de valeur. Les jésuites du Kiang-nan se refusent à toute initiative dans le sens du projet; "répartie sur un vaste territoire, la mission a des obligations considérables à remplir; et elle est trop occupée sur chaque point pour pouvoir entreprendre de nouveaux travaux, avec un personnel qui est assez restreint. D'autre part, les lazaristes sont à Pé-king, et les jésuites du pays même ne veulent pas prendre l'initiative d'un établissement qui pourrait leur porter ombrage". Le colonel concluait par ces considérations à la fois patriotiques et chrétiennes: "C'est par le secours des idées religieuses, et par le commerce, que nous maintiendrons en Chine la position que l'armée vient de conquérir. Le commerce est encore en enfance; on s'occupe de le favoriser. Profitons du moment actuel pour augmenter nos missions; c'est par elles surtout que se propagent l'esprit et la gloire du nom français. On peut tout faire aujourd'hui, sans froisser aucun intérêt légitime: si l'on tarde, les obstacles se multiplieront".

Le second mémoire développe les mêmes considérations, et insiste sur la nécessité d'un grand établissement: "c'est à Pé-king même, comme nous l'avons dit, que l'Evangile s'est propagé dans le reste de l'Empire; c'est à Pé-king qu'il faut replacer le centre d'action des missions de Chine. Dans un état soumis à un pouvoir aussi absolu, l'influence de la capitale dans les provinces se fait encore bien autrement sentir que dans les royaumes d'Europe. Quand donc, dans les provinces, on saura les missionnaires reçus et honorés à Pé-king, on se gardera bien de susciter à leurs confrères, disséminés à l'intérieur, ces tracasseries, sinon ces persécutions, qui intimident les faibles, et paralysent le zèle". Si les savants en question sont des jésuites, ils demandent à pouvoir faire fonctions de missionnaires en même temps que de professeurs et d'écrivains.

On pourrait leur attribuer tout ou partie des districts de Pé-king, afin d'éviter des conflits de juridiction avec les missionnaires actuellement en possession.

Le colonel Schmitz termine par une considération de nature à impressionner des ministres, alors fort embarrassés du guêpier italien, et de l'irritation que les affaires de Rome causaient au public catholique en France. "On ne saurait nier qu'à tort ou à raison l'opinion religieuse se trouve, en ce moment, douloureusement surexcitée. La nouvelle du rétablissement de l'ancienne mission catholique à Pé-king, dû à nos victoires dont il assurerait le résultat, ne viendrait-elle pas produire une heureuse diversion à ce sentiment pénible qui, actuellement en France, pèse sur tous les cœurs religieux... Pie IX pourrait-il n'être pas touché, au milieu des peines qui l'assiègent, de recevoir de si haut une demande en concours, pour une œuvre si conforme à ses affections, parce qu'elle est éminemment apostolique... Le rétablissement des anciennes missions à Pé-king calmerait en France les appréhensions de l'opinion religieuse, faciliterait les rapports entre l'autorité spirituelle et temporelle, et vaudrait à ses auteurs des droits à l'estime de tous, à la reconnaissance de leurs concitoyens et de leurs coreligionnaires, enfin, et surtout, à la protection d'En Haut". (1)

Le colonel Schmitz était à Paris en Avril 1861. Dès le 24 de ce mois, il écrivait au P. Clavelin pour lui rendre compte de ses premières démarches; il avait déjà vu l'Empereur, et lui avait remis la note préparée pour lui. (2) Napoléon III renvoya le mémoire à M. Rouland pour qu'il fut discuté en conseil. "J'ai eu de longues conversations avec lui, et j'ai trouvé un homme très disposé à l'accomplissement de mon désir. Il a discuté la question en conseil, et il a trouvé un opposant en M. Thouvenel (3). Je lui ai remis une seconde note (4), dont il a dû parler directement à l'Empereur, et n'en ai pas encore de nouvelles. Je suis allé voir M. Thouvenel, qui comprend parfaitement bien la nécessité d'une mission brillante et solide à Pé-king, qui comprend aussi que les jésuites sont plus aptes que personne à la reconstituer, mais qui fait valoir les raisons suivantes : "Les lazaristes sont en possession de la mission; c'est donc une dépossession

---

(1) *Franc.* 2660.

(2) 24 Avril 1861. *Franc.* 2566.

(3) Alors ministre des affaires etrangères. Cf. P. de la Gorce, *Histoire du Second Empire*, t. III. p. 415 sqq.

(4) C'est, je pense, le mémoire lithographié, dont plusieurs exemplaires, sans doute offerts par le colonel Schmitz, existent dans nos archives.

que vous me demandez. D'autre part, l'ordre des lazaristes est éminemment français, et la Compagnie de Jésus est loin d'être aussi exclusive. Je ferai venir le P. Etienne, je le mettrai en demeure de composer une mission, et de m'en soumettre les éléments, et nous pourrons étudier la question plus à fond".....' Le gouvernement est froid envers la Compagnie, à laquelle on reproche "une éducation peu nationale" et tout à fait antérieure à 1789; il la considère comme peu sympathique "à la quatrième dynastie". (1)

Le colonel s'efforça vainement de faire prévaloir ses idées; M. Thouvenel ne se rendit pas; et comme l'officier l'avait prévu, l'établissement scientifique de Pé-king ne fut jamais fondé. (2)

D'ailleurs à cette époque, l'attention était absorbée par la question romaine et les difficultés intérieures et extérieures qu'elle soulevait; l'expédition de Chine n'avait pas été populaire, et le gouvernement français se désintéressait des choses d'Extrême-Orient, auxquelles les Anglais et les Américains, plus avisés, apportaient alors une attention plus éveillée et pratique. "Je considère, écrivait encore le colonel Schmitz à son correspondant de Chine, qu'il y a une telle apathie pour tout ce qui se rapporte aux affaires d'Extrême-Orient qu'il est à craindre que l'on n'aboutisse à rien. Il est certain qu'il faudrait prendre les choses à l'origine, et constituer à Pé-king une légation plus en rapport avec la nature vive des choses et des évènements.... J'ai été fort peiné de ce que j'ai vu à cet égard, à ma rentrée en France, et profondément dégoûté de tant d'indifférence pratique pour des intérêts aussi sérieux". (3)

---

(1) Le reproche de n'être pas suffisamment bon français faisait bondir le P. Clavelin. Dans un brouillon, malheureusement non daté, mais qui répond évidemment à la lettre en question, il en appelle "à tous les officiers ou représentants de la France en Chine" qui ont vu à l'œuvre les jésuites. Avec qui leurs relations ont-elles été meilleures, et qui les a aidés plus efficacement pendant la campagne de 1860? *Franc.* 2765.

(2) Au P. Clavelin, 10 Juin, 25 Juillet 1861. *Franc.* 2566, 2765. On ne doit pas oublier cependant les beaux travaux de l'abbé Armand David, de la mission de Pé-king, et les collections formées par lui. Cf. Ses *Journaux de voyages* dans les *Archives du Muséum,* t. 8 sqq; Paris 1872 sqq.

(2) Au P. Clavelin 21 Septembre 1861. *Franc.* 2566. Des projets d'établissement scientifique à Pé-king furent repris plus d'une fois par la légation de France. Comme l'affaire se traita alors, non plus avec la mission du Kiang-nan, mais avec celle du Tché-li Sud-Est, je n'ai pas à en parler ici. Qu'il me soit permis seulement de citer un document qui montrera que les idées

6

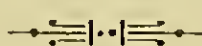
Ce ne fut pas, hélas, la seule entreprise glorieuse et utile pour la France à laquelle la politique italienne de Napoléon III l'ait fait renoncer.

---

du P. Lemaitre sur la question étaient, et restèrent, celles des supérieurs majeurs de la Compagnie. En 1867, le R.P. de Ponlevoy, provincial de Paris, consulté sur une ouverture de ce genre, répondait: "Je serais d'avis, non pas de refuser absolument, mais de montrer plutôt de l'appréhension que de l'empressement, de laisser faire plutôt que d'agir. Si on nous veut, eh bien ! qu'on le procure, qu'on nous demande à Rome, et qu'on nous commande de Rome; notre dévouement et notre obéissance ne feront pas défaut. Mais sans cette double condition nous n'irons pas nous ingérer sur un terrain réservé à d'autres". ***(Franc.*** 2660).

---

## III
## DE L'EXPÉDITION DE 1860 A LA FIN DE LA GUERRE DES T'AI-P'ING (1861-1864).



Après le départ du général Montauban et de son état-major, la première autorité militaire française à Chang-hai était le contre-amiral Protet, dont le pavillon flottait sur la *Forte*. De concert avec le contre-amiral Hope, il avait décidé de protéger, non seulement la ville, les faubourgs, et les concessions, mais les campagnes environnantes dans un rayon de trente milles (dix lieues) ; cette mesure avait été rendue nécessaire par la conduite des Tch'ang-mao qui, des postes qu'ils occupaient encore, faisaient de continuelles razzias dans les riches villages qui entourent Chang-hai, et empêchaient le ravitaillement et le commerce de la grande ville.

Dans les premiers jours de Février, l'amiral Hope remonta le Yang-tse-kiang, pour installer les consuls britanniques dans les ports de Tchen-kiang, Kieou-kiang, et Han-k'eou, déclarés ouverts au commerce européen par le traité de 1860. Sur sa demande, un officier français, le capitaine Chanoine, accompagnait l'expédition. L'amiral s'arrêta plusieurs jours à Nan-king, toujours occupé par les rebelles, et eut des entretiens avec plusieurs de leurs principaux chefs. Il leur signifia l'injonction de ne pas approcher de Chang-hai à plus de trente milles, sous peine de se voir repoussés par la force. (1)

Les Tch'ang-mao, très occupés à ce moment de la guerre du Ngan-hoei, où ils étaient vivement pressés par les troupes de Tseng-kouo-fan, déclarèrent qu'ils n'avaient pas, pour cette année, de projets sur les environs de Chang-hai. (2)

---

(1) P. Ravary, 3 mars; Fr. Sècher, 14 Avril 1861. *N.M.* 4, 23, 45. cf. Fr. Launay, 29 Mars 1861. " L'impossibilité bien reconnue de faire du commerce avec des gens qui ont une forte inclination au maraudage, commence à ouvrir les yeux aux anglais." *ibid* p. 49.

(2) Divers comptes-rendus anglais dans *Parl. papers*, 2976 (1862) t. 63, p. 28 sq. — Montalto de Jésus *Historic Shanghai*, p. 127 sq.

De fait, l'année 1861 se passa sans que les riches campagnes de la préfecture de Song-kiang (Song-kaong) eussent eu à souffrir de leurs courses, et de plus en plus les immigrants affluèrent à Chang-hai, où décidément, les Européens savaient se faire respecter.

Au début de cette même année, quelques leçons furent données aux soldats impériaux, dont les bandes, plus lâches et aussi indisciplinées que celles des Tch'ang-mao, mettaient au pillage les quartiers de la ville où elles tenaient garnison. A la suite d'une scène de ce genre dont le quartier de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) fut le théâtre, le poste français qui gardait la cathédrale s'empara du mandarin à bouton rouge qui commandait les délinquants, et après l'avoir consciencieusement rossé, le remit, comme un vulgaire Tch'ang-mao, aux mains de la police indigène. Le général Montauban profita de l'incident pour écrire au vice-roi intérimaire des deux Kiang une lettre très dure qui se terminait par ces mots : "Je vous prie de prendre, à l'avenir, des mesures pour que de pareils actes ne se renouvellent plus ; sinon j'en punirai les auteurs, à quelque parti qu'ils appartiennent." De rudes exécutions suivirent, parmi les soldats coupables, et les Impériaux, aussi bien que les T'ai-p'ing, respectèrent dorénavant la ville. (1)

Comme le général Montauban, l'amiral Protet se montra l'ami et le protecteur des missionnaires. Le 30 Mai, pour la première fois, une procession du Saint Sacrement sortit dans le quartier de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou); les païens avaient eux-mêmes nettoyé les rues par lesquelles devait passer le cortège ; l'amiral Protet, le général Jamin encore à Chang-hai, nombre d'officiers français et anglais, suivaient le dais ; beaucoup de soldats s'étaient mêlés aux 4000 chrétiens accourus pour la cérémonie. (2)

Le 2 juin, Zi-ka-wei eut aussi sa procession, avec une compagnie du 102e de ligne, et un piquet d'artilleurs, pour rendre les honneurs. (3)

Le 29 Juin, l'église Saint Joseph de Yang-king-pang étant à peu près terminée, le Saint Sacrifice y fut célébré pour la première fois, et depuis lors, chaque dimanche, la messe militaire y attira une nombreuse assistance chinoise, où les païens n'étaient pas les moins attentifs. (4)

---

(1) Fr. Sécher, 14 avril 1861, *N.M.* 4, 45 sq.
(2) R.P. Lemaitre 1er Juin 1861 *N.M.* 4, 75 sq.
(3) Même lettre, p. 76.
(4) Fr. Guéniot. 15 Déc. 1861. *N.M.* 4, 147.

Le 31 juillet, la distribution des prix fut présidée à Zi-ka-wei par l'amiral, qui récompensa généreusement les lauréats. "Je voudrais bien parler à ces braves enfants qui m'entourent, disait-il au R. P. Recteur; mais puisque je ne le puis, dites-leur bien que si jamais quelqu'un d'eux peut avoir besoin de ma protection, il vienne me trouver avec confiance, et que pour toute recommandation il me dise qu'il est élève de Zi-ka-wei ; je ne lui ferai pas défaut." (1)

Bientôt l'amiral dut montrer autrement que par des procédés gracieux l'intérêt qu'il portait à la mission. Si les campagnes de la rive gauche du Hoang-p'ou (Waong-p'ou), ravagées les années précédentes, furent à peu près épargnées en 1861, les riches districts du P'ou-nan (P'ou-né) et du P'ou-tong, intacts jusque-là, connurent à leur tour les horreurs de la guerre des Tch'ang-mao.

Ceux-ci venaient du Tché-kiang; d'après une lettre d'un missionnaire, ils auraient été appelés par la population, irritée contre les rigueurs d'un mandarin local dans la perception des impôts. (2)

En avril, leurs premières bandes parurent autour de la ville de Kien-sé dont ils s'emparèrent. Dès lors, ce furent des scènes comme celles que nous décrit le P. Bourdilleau, missionnaire du P'ou-nan (P'ou-né). "Depuis que Kien-sé est au pouvoir des rebelles, ils font des sorties fréquentes ; et à chaque excursion, ils pillent, brulent, et, selon l'expression chinoise, "mangent" 10 ou 20 li de pays"... "Pauvre pays, ajoute le R.P. Lemaitre, ce qui est désolant, c'est que les soldats impériaux, ordinairement d'accord avec les rebelles, pillent et incendient dès que le danger approche, puis se sauvent, en laissant aux rebelles le soin d'achever leur œuvre de destruction." (3)

En septembre, les chaleurs passées, les Tch'ang-mao reprirent leurs courses de plus belle, et, le P'ou-nan (P'ou-né) complètement dévasté, s'attaquèrent au P'ou-tong. Le R.P. Lemaitre recourut à l'amiral Protet. Celui-ci n'hésita pas à envoyer dans le Hoang-p'ou (Waong-p'ou), le long de la rive poutonnaise, les plus petits de ses bateaux; des chaloupes armées en guerre poussèrent jusqu'au P'ou-nan (P'ou-né); le R.P. Lemaitre accompagnait ces expéditions, et profitait de son passage pour réconforter missionnaires et chrétiens. (4)

---

(1) P. Dovergne, 1er Août 1861. ***N.M.*** 4, 94.

(2) Fr. Sècher, 14 Avril 1861. ***N.M.*** 4, 46.

(3) 15 Juillet 1861, 5 Octobre 1861. ***N.M.*** 4 : 84, 121.

(4) P. Ravary, 24 Octobre 1861. ***N.M.*** 4, 126 sqq.

Le P'ou-tong était riche; puisque les soldats impériaux se montraient aussi lâches devant les rebelles que cruels pour les habitants inoffensifs, l'idée vint à des notables d'entretenir une force armée comme celle du général Ward. Un ancien catéchiste de Mgr Maresca, nommé Ts'ien-king-nan (Zié-king-né), persuada à ses voisins de prendre à leur solde des manillois de Ou-song pour la défense du P'ou-tong. 200 de ces braves gens, payés une piastre par jour (5 francs à peu près à cette époque), arrêtèrent les Tch'ang-mao pendant plusieurs mois. (1)

Mais la somme de 6.000 piastres par mois était une terrible charge pour un pays déjà épuisé; au commencement de 1862, après un superbe assaut donné par les manillois au camp des Tch'ang-mao à Né-ghiao (2), ils furent licenciés, et rentrèrent sur les concessions. Le R.P. Lemaitre, les PP. Ravary et Vuillaume, les avaient visités souvent pendant leur campagne, et ces braves gens, pleins de foi malgré leurs habitudes violentes, leur donnèrent de vraies consolations. (3)

Les Tch'ang-mao n'avaient pas tardé à passer du P'ou-nan (P'ou-né) sur la rive gauche du Hoang-p'ou (Waong-p'ou); les districts voisins de Zi-ka-wei connurent de nouveau l'incendie et le pillage. De la résidence, on apercevait les flammes, et on voyait passer les soldats impériaux qui fuyaient, les populations des bourgs envahis qui se hâtaient vers Chang-hai. Les soldats français qui gardaient Zi-ka-wei rongeaient leur frein, et auraient voulu administrer aux brigands des corrections méritées. La consigne inflexible leur interdisait d'abandonner leur poste; le moment ne semblait pas encore venu d'exécuter le plan formé depuis plusieurs mois, et de faire respecter par les rebelles les environs de Chang-hai aussi bien que la ville. (4)

Au début de 1862, une nouvelle invasion des Tch'ang-mao, ceux-là venus du nord, mit dans le plus grand danger les concessions elles-mêmes, et tous les trésors qu'elles renfermaient; et cette fois, toute hésitation devint impossible. L'année 1861 avait été mauvaise, au Ngan-hoei, pour les Tch'ang-mao de Nan-king. Tseng-kouo-fan leur avait fait rude guerre, et était parvenu à reconquérir Ngan-king, la capitale de la province. (5)

---

(1) Même lettre, p. 127. Cf. *N.M.* 4, 174.

(2) Extraits de diverses lettres. *N.M.* 4, 174.

(3) P. Ravary, 5 Mars 1862. *N.M.* 4, 187; et extraits de diverses lettres Janvier 1862. *N.M.* 4, 174 sq.

(4) P. Ravary, 24 Octobre 1861. *N.M.* 4, 126 sq.

(5) H. Cordier, *Histoire des relations*, t. 1. p. 203.

Il leur parut plus facile, plus profitable aussi, de redescendre au sud, et de reprendre les fructueuses expéditions de 1860. Dès la fin de 1861, le Tchong-wang, qui avait été rappelé l'année précédente pour la guerre du Ngan-hoei, reparait au Tché-kiang, et prend la capitale, Hang-tcheou (29 Déc.). En janvier 1862, il rentre à Sou-tcheou (Sou-tsen) (1). De tous les côtés, des corps importants de Tch'ang-mao cernent Chang-hai; trois camps retranchés au P'ou-tong, un autre à Ts'i-pao (Ts'ih-pao), à deux heures de Zi-ka-wei, et les villes fortifiées de Ts'ing-p'ou et Kia-ting (Ka-ding), étaient des nids de brigands, dont les courses atteignaient déjà les faubourgs et les concessions. Si ces repaires n'étaient pas détruits à bref délai, c'en était fait de la sécurité, du commerce de la grande ville. (2)

Toutes les illusions, si longtemps entretenues par certains ministres et commerçants anglais et américains, étaient bien tombées maintenant. Issachar Roberts, qui avait été le "professeur religieux" du "roi" céleste Hong-sieou-ts'iuen en 1847, et avait passé quinze mois parmi les T'ai-p'ing de Nan-king, s'échappa à grand peine au début de 1862, et le 22 Janvier, lança une lettre indignée qui déchira tous les voiles. "Je crois Hong-sieou-ts'iuen, un homme timbré, entièrement incapable d'administrer un gouvernement organisé quelconque; ni lui, ni ses rois coolies, ne sont capables d'organiser un gouvernement aussi bienfaisant pour le peuple que l'était le vieux gouvernement impérial lui-même". Et la description des violences, des folies cruelles ou immorales qui déshonoraient la cour des T'ai-p'ing, s'étalait en de longues pages.(3)

Le journal anglais de Chang-hai, jadis si opposé à l'entreprise de l'amiral Laguerre, et à toute intervention armée contre les Tch'ang-mao, prêchait maintenant tous les jours la croisade contre les brigands. Les principaux "renters" des concessions vinrent prier les amiraux Hope et Protet d'organiser méthodiquement une série d'expéditions qui peu à peu délogeraient les T'ai-p'ing des postes qu'ils occupaient dans les environs de Chang-hai.

---

(1) Ibid. p. 204, 214.

(2) Descriptions très complètes de cette avance des rebelles par le R.P. Lemaitre, le P. Ravary, le Fr. Seckinger, tous témoins oculaires. *N.M.* 4, 187 sq, 212 sq. 241, 245.

(3) North China Herald, 8 Février 1862. Cf. ***Parliamentary Papers***, 2976 (1862); t. 63, p. 160 sq. et. H. Cordier, ***Histoire des relations,*** t. 1. p. 209. Les missionnaires reviennent fréquemment, dans leurs lettres, sur cette "conversion" des Européens de Chang-hai, qui si longtemps les avaient accusés d'injustice envers les T'ai-p'ing. (*N.M.* 4, 122 sq, 128, 188, 206.)

Les forces européennes qui gardaient alors la ville étaient peu considérables. Deux mille hommes de troupes de ligne, reste de l'armée expéditionnaire, attendaient à Chang-hai leur embarquement pour l'Europe; "mais ces régiments, exclusivement placés sous les ordres de l'administration de la guerre, étaient considérés comme en garnison, et les amiraux ne pouvaient les engager dans une expédition. Ils gardaient la ville, Zi-ka-wei, et les concessions européennes. C'était, en quelque sorte, une réserve, ne pouvant donner que dans un cas désespéré". (1)

La seule force active était dans les navires et leurs équipages; l'amiral Protet avait sous ses ordres deux frégates à voile, *l'Andromaque* et la *Forte*, trois canonnières, et quelques petits avisos à vapeur. La station navale anglaise, sous les ordres de l'amiral Hope, était plus forte en gros bâtiments et en canonnières; des renforts étaient annoncés de France et d'Angleterre, mais au début de 1862, les amiraux ne pouvaient jeter à terre que six cents hommes (matelots), renforcés par de l'artillerie légère; "cet effectif était suffisant si l'on ne tentait un assaut ou un coup de main qu'à peu de distance des rives du Hoang-p'ou (Waong-p'ou), à port'e des canonnières, qui protègeraient la retraite et l'embarquement, dans le cas d'un insuccès difficile à prévoir". (2)

La petite armée formée par Ward et son lieutenant Henri Burgevine, dont le quartier général était la préfecture de Song-kiang (Song-kaong) (3), comptait "près de 3000 Chinois enrégimentés", sans compter ses manillois, européens et américains. (4)

Enfin un corps de formation toute récente, et aux progrès duquel les missionnaires s'intéressaient beaucoup, allait bientôt mériter, par sa bravoure et sa discipline, les félicitations des officiers français qui avaient le droit de se montrer difficiles. Au commencement de 1861, le général Montauban avait chargé le capitaine d'artillerie Tardif de Moidrey de former un certain nombre de canonniers qui, après le départ des troupes françaises, pourraient rendre de bons services. Le capitaine, excellent chrétien, très lié avec les missionnaires, installa son camp d'instruction à Zi-ka-wei, près de la petite garnison française. (5)

---

(1) A. des Varannes: ***La Chine depuis le traité de Pé-king. Revue des deux mondes,*** 15 avril 1863, p. 167. M. des Varannes appartenait à l'état-major de l'amiral Protet.

(2) ***Ibid.***

(3) cf. supra, p. 23.

(4) P. Ravary, 5 Mars 1862, ***N.M.*** 4, 189 sq.

(5) R.P. Lemaitre 18 Avril 1862; P. Ravary, 5 mars; Fr. Launay, 17 mai. ***N.M.*** 4, 190, 214, 235.

Bientôt les résultats obtenus surpassèrent toute attente. "Les environs de Zi-ka-wei, écrit M. des Varannes, étaient peuplés de chrétiens, à peu près ruinés par la guerre, très attachés aux missionnaires, qui, par leur connaissance de la langue chinoise, devaient rendre de grands services comme interprètes. Deux officiers et quelques sous-officiers furent mis à la tête de cette nouvelle école militaire, espèce de pépinière, appelée à jouer un grand rôle en Chine.....Bien souvent ils vinrent à Chang-hai, pour être passés en revue par les autorités alliées et chinoises; leurs sous-officiers les commandaient en français,..... et les nombreux spectateurs, après avoir vu ces hommes intelligents, robustes, sans préjugés religieux, n'hésitaient pas à les préférer aux chétifs soldats que l'Angleterre avait fait venir de l'Inde". (1)

Ces ressources étaient peu de chose si l'on songeait aux multitudes des rebelles, bien pourvus d'armes et de munitions par le commerce immoral que les européens de Chang-hai avaient fait avec eux depuis tant d'années. (2)

Pouvait-on engager les hostilités dans ces conditions? Les rapports avec Pé-king étaient impossibles à cause des glaces qui fermaient le Pei-ho. L'amiral Protet, ne pouvant recevoir d'instructions, dut prendre cette initiative grave qui, en cas d'échec, pouvait lui coûter cher. Comme l'amiral Laguerre neuf ans auparavant, il n'hésita pas; mais cette fois, les européens de Chang-hai avaient sollicité l'intervention armée de la France, et l'amiral anglais était d'accord avec son collègue. "C'est dans ces moment terribles, a écrit M. des Varannes, qu'il est beau de voir un homme de cœur et d'énergie chargé d'un grand commandement. La responsabilité ne lui pèse plus, dès qu'il sent que l'initiative est devenue le plus sacré des devoirs. L'amiral Protet alla trouver l'amiral Hope; ces deux hommes se comprirent dès le premier mot; et le lendemain les habitants de Chang-hai renaissaient à l'espérance; on apprenait que les français et les anglais, prenant en main la défense d'un peuple près de périr, allaient mêler encore une fois leur sang sur les champs de bataille." (3)

---

(1) A. des Varannes art. cit., p. 869. — cf. Le Génissel, ***Notice sur les campagnes et opérations militaires faites en Chine par M. Tardif de Moidrey***, Metz 1864.

(2) cf. supra, p. 285. Ce commerce s'exerçait ouvertement; les chargements de fusils, pièces de campagne, cartouches et autres munitions, se faisaient à Singapore et Hong-kong sans aucune opposition. (Montalto de Jesus, ***Historic Shanghai***, p. 145 sq. résumant les dépêches de M. Bruce.)

(3) ***art. cit.*** p. 865. cf. P. Giquel, ***La France en Chine; Revue des Deux Mondes***, 15 juin 1864, p. 960 sq. Plus tard les ministres à Pé-king

Les Tch'ang-mao avaient projeté une attaque sur Chang-hai pendant les fêtes du nouvel an chinois (fin de janvier), une épouvantable tempête de neige, qui dura cinquante-huit heures consécutives, et rendit pour plusieurs jours les chemins impraticables, retarda leur attaque. (1)

Ils avaient eu l'audace d'adresser aux consuls de Chang-hai, le 20 janvier, le défi suivant: "Nous voulons Chang-hai, de gré ou de force; nous ne voulons aucun mal aux européens; laissez nous prendre la ville. Si vous vous opposez à ce que nous nous emparions de la ville, nous sommes disposés à vous traiter en chinois, et nous ne ferons de quartier à personne: " Les consuls répondirent. "Depuis longtemps, nous européens, avons fait savoir à votre empereur, à Nan-king, que nous voulions garder Chang-hai. Si vous faites la plus petite tentative, la guerre est déclarée entre nous; et ce ne sera plus seulement à Chang-hai et dans ses environs que vous aurez à faire avec les européens." (2)

Les hostilités commençèrent aussitôt que la neige eut disparu. Les Tch'ang-mao, sortis de Ts'ing-p'ou au nombre de 20.000 à 30.000 hommes, marchèrent sur Chang-hai; profitant de l'embarras que leur causait le mauvais état des chemins, Ward sortit de Song-kiang (Song-kaong) à la tête de 800 hommes choisis, et en trois jours de combat, força ces bandes indisciplinées à rentrer dans Ts'ing-p'ou; il leur avait tué 400 ou 500 hommes, fait 800 prisonniers, pris 100 barques. Quelques jours plus tard, il racontait ce hardi coup de main au P. Desjacques, à Yang-king-pang. "C'est, écrivait celui-ci, un homme d'un courage extraordinaire, plein d'énergie, et en même temps affable et poli. Peut-être est-ce de là que viendra notre salut." (3)

Le 20 février, les amiraux français et anglais entrèrent en campagne à leur tour, en dégageant la rive gauche du Hoang-p'ou (Waong-p'ou) jusqu'à Ou-song. Les T'ai-p'ing s'enfuirent dans les murs de Kia-ting (Ka-ding). Le 21, Kao-ghiao, où le Tchong-wang commandait en personne, fut emporté par 800 anglo-français; le Tchong-wang se retira jusqu'à Sou-tcheou (Sou-tseu). Le 28 février, un camp de rebelles, à Siao-tang sur la rive droite du Hoang-p'ou (Waong-p'ou), en face Chang-hai, fut

---

obtinrent du prince Kong, pour les alliés, l'autorisation formelle de faire la guerre en territoire chinois. (H. Cordier, ***Histoire,*** t. I, p. 204.)

(1) ***N.M.*** 4; 172, 179 sq.

(2) Journal du P. Royer. 20 Janvier. ***N.M.*** 4, 177. — Les textes traduits dans les ***Parl. papers,*** 2976 (1862) t. 63, p. 144 sqq. sont un peu différents.

(3) 21 février 1862 ***N.M.*** 4, 185.

bombardé, puis pris d'assaut. Les alentours de la ville étaient dégagés, et le commerce pouvait librement s'exercer de Ou-song à Chang-hai. (1)

C'était tout ce qu'on pouvait obtenir avant l'arrivée des renforts.

Ces victoires successives, qui montraient que nulle part les rebelles ne pouvaient tenir devant l'artillerie et les charges des "diables d'occident", rendirent cœur aux paysans du P'ou-tong. De toutes parts, ils coururent sus aux rebelles, et en massacrèrent un grand nombre. Leurs missionnaires les exhortaient à se grouper en gardes nationales capables de faire respecter leurs villages. "On ne peut ignorer, a écrit le lieutenant de vaisseau Prosper Giquel, acteur de cette guerre, la part que les missionnaires ont prise dans les luttes où se trouvait engagé notre drapeau...... A leur voix, les paysans sortirent en foule de leurs villages, le sabre ou la pique à la main, et le turban tricolore sur la tête. Ce turban indiquait clairement, par ses couleurs, qu'en leur annonçant l'arrivée des secours qu'ils attendaient avec tant d'impatience, on avait eu soin de leur montrer la France marchant en première ligne." (2)

Entre tous, le P. Victor Vuillaume, missionnaire à Tchang-kia-leou (Tsang-ka-leu), de qui dépendaient les belles chrétientés situées en face de Chang-hai, se signala par son courage et ses dons d'organisateur. Il avait recruté un petit corps de manillois, soldé par les notables ; et les paysans, conduits par ces braves gens, donnaient la chasse aux Tch'ang-mao qui couraient la campagne ; "si cet exemple eut été suivi, dit encore le lieutenant Giquel, c'était le salut de la province." (3)

Entre temps, le missionnaire n'omettait aucun des devoirs de sa charge, inspectant ses chrétientés, prêchant, catéchisant, portant les sacrements aux malades, comme si on avait été en pleine paix. Cette conduite, courageuse jusqu'à la témérité, n'avait pas l'approbation de tous; si nous en croyons une tradition orale, recueillie par le P. Al. Pfister (4), de la bouche de témoins survivants, "le P. Della Corte avait supplié à genoux Mgr Borgniet de ne pas permettre au P. Vuillaume d'aller au P'ou-tong,

---

(1) P. Ravary, 5 mars 1862 ***N.M.*** 4, 187. Montalto de Jésus, ***Historic Shanghai,*** p. 127 sqq.

(2) ***La France en Chine. Revue des Deux Mondes,*** 15 juin 1864, p. 989.

(3) ***Ibid.*** p. 990.

(4) Lettre au P. de Guillermy, 23 Juillet 1880. ***Franc,*** 2773.

redoutant un accident". L'évêque crut bon de laisser le missionnaire suivre l'inspiration de Dieu ; il l'envoyait à la mort.

C'est dans la chrétienté de Zié-ka, à trois lieues environ de Chang-hai, dans l'intérieur des terres, que le 4 mars 1862 le P. Vuillaume trouva sa couronne. "Après avoir dit la messe, raconte le P. d'Argy (1), il était sorti un instant, suivant son habitude, dans les environs du Kong-souo (Kong-sou);... Il allait porter des consolations à tous, païens et chrétiens, et exhorter les uns à recevoir le baptême, les autres à avoir de la patience dans leurs souffrances, lorsqu'au débouché d'une maison il est rencontré par une bande d'une cinquantaine de rebelles, qui commencent à le menacer. Fuir lui paraissait impossible ; il s'arrête, et les regarde en face; ceux-ci étonnés de tant de courage, s'arrêtent aussi, immobiles, leurs lances à la main. Le père en profite pour se retirer doucement, de quelques pas en arrière ; les rebelles alors avancent, et le père, se retournant, les arrête une seconde fois de son regard ; puis il continua à se retirer gravement, espérant peut-être du secours de ses chrétiens, s'il était aperçu à temps dans un pareil danger. Mais la seconde fois, les rebelles avancent plus effrontément, et le père les fixe une troisième fois, avec la même hardiesse.

Ces barbares, n'ayant pas le courage d'affronter son regard, font alors un demi cercle autour de lui, et le frappent par derrière. Il reçoit un premier coup de lance à la gorge ; il recueille alors ses forces, et, croisant ses mains sur la poitrine, il s'agenouille, afin de rendre son âme à Dieu dans la posture d'un suppliant. Des deux personnes qui accompagnaient le père dans sa promenade charitable, l'une tombe sous les coups des rebelles presque en même temps que lui, la seconde obéit aux paroles du père, qui lui dit de se sauver, au moment où il voit tous les coups se diriger sur sa personne ; et, grâce à l'acharnement des rebelles pour frapper leur victime de mille coups de lance, ce brave chrétien, traversant un canal à la nage, parvient à échapper aux ennemis. Il accourt à la chrétienté, et avertit les autre chrétiens du danger imminent du père, ou plus probablement de la mort qu'il vient de recevoir. Aussitôt tous les hommes se précipitent, saisissant tout ce qui peut leur servir d'armes, et ils se jettent sur 40 à 50 rebelles qui s'apprêtaient à dépouiller leur victime, et à porter triomphalement sa tête à leur chef. Les chrétiens s'emparent du corps de celui qui mourait victime de sa charité pour eux. Ils eurent pour les aider quelques Tagals, venus pour protéger leur église, l'une des plus belles de la mission, et bâtie en grande partie par leur travail, et leurs aumônes. Presque

(1) 19 Mars 1362 *N.M.* 4, 194 sq.

tous les rebelles parricides payèrent de leur vie leur trahison : un très petit nombre seulement put, grâce à une fuite précipitée, aller porter à leur chef la nouvelle de leur prétendu exploit, en même temps que celle de leur défaite". Un courrier fut expédié par les chrétiens à Chang-hai ; malgré le danger, le R.P. Lemaitre partit aussitôt, et put rendre les derniers devoirs à la victime des Tch'ang-mao. Il était impossible de transporter le corps à Chang-hai, à travers un pays sillonné par des bandes de brigands ; il reçut une sépulture provisoire ; quelques jours plus tard les Tch'ang-mao la violèrent, et brulèrent le cadavre ; on ne retrouva que quelques ossements, qui furent transportés à Chang-hai après la fin des troubles. (1)

Comme après l'assassinat du P. Louis Massa, le T.R.P. Général voulut adresser à la mission du Kiang-nan ses félicitations officielles dès qu'il eut appris cette glorieuse mort. "Jusqu'ici, depuis le rétablissement de notre Compagnie, la mission du Kiang-nan est la seule qui nous ait remis en possession de la gloire du martyre... C'est donc, pour cette mission, un titre à la reconnaissance commune, un motif nouveau d'affection et de sympathie. Aussi, est-ce au nom de toute la Compagnie que je remercie et que je félicite tous les nôtres du Kiang-nan, vous surtout Monseigneur, très cher et Révérend Père". (2)

A la fin de Mars 1862, des renforts arrivèrent de France et des Indes; la *Renommée* amenait 300 hommes de débarquement et 600 chasseurs à pied; les anglais avaient près de 3.000 hommes sous le commandement du général de brigade Staveley. Une action commune fut résolue pour le mois d'avril; il s'agissait de

---

(1) *Ibid.* p. 196 sqq. cf. P. Ravary, 5 mars 1862. ***N.M.*** *4, 191.* Notice du P. Vuillaume dans les ***Litterae annuae,*** 1861-1862, p. 274 sq. et ***Annales de la Sainte Enfance,*** t. 14, p. 393.

(2) 10 Mai 1862 ***N.M.*** *4, 229.* cf. R.P. Rubillon, 10 mai 1862. ***Zi.*** F. 13. Cependant, le R.P. Rubillon dans les lettres suivantes (28 juin, à Mgr Borgniet et au R.P. Lemaitre), croit devoir faire des remarques qui semblent se rapporter à la conduite du P. Vuillaume au P'ou-tong. "D'après ce qui est revenu à Paris et ici, quelques-uns des nôtres seraient allés un peu loin, sous le rapport de la défense à main armée. Certes, le bon Dieu leur tient compte de leur courage et de leur excellente intention : les hommes pourraient bien être moins indulgents à leur endroit... Les nôtres ne doivent pas diriger, organiser une garde nationale, la conduire au feu ; un frère laïc ne doit pas figurer armé dans ses rangs, beaucoup moins décharger son arme. Et je crois que les supérieurs doivent tempérer une ardeur trop guerroyante de quelques-uns" (***Zi.*** F. 13).

nettoyer le pays des rebelles, selon la décision prise depuis longtemps, sur une étendue de dix lieues autour de Chang-hai. Les 4 et 5 avril, furent emportés deux camps retranchés, très bien fortifiés, qu'avaient les Tch'ang-mao aux environs de Ts'ing-p'ou. Le 17, ce fut le tour du gros bourg de Tcheou-p'ou (Tseu-p'ou), au P'ou-tong, défendu par plus de 20.000 T'ai-p'ing; dans cette dernière affaire, où les chasseurs à pied se montrèrent dignes de leur réputation, les chinois formés à Zi-ka-wei par le capitaine Tardif de Moidrey firent parfaitement leur devoir. "Je ne croyais pas, écrit le R.P. Lemaitre qui les accompagnait, que l'esprit militaire put prendre aussi vite chez nos chinois; ces chers jeunes gens ne demandent qu'à marcher à l'ennemi, et à délivrer leur pays..... M. Tardif de Moidrey non seulement veut former des soldats, mais il pense à une école où il préparerait des officiers indigènes. C'est une affaire de temps et de patience, où la France peut jouer un bien beau rôle". (1)

Le 27 avril, le gros bourg fortifié de Nan-siang (Né-ziang), et le 1er mai, la sous-préfecture de Kia-ting (Ka-ding) tombaient aux mains des alliés.

Le R.P. Lemaitre, sur la demande des officiers anglais aussi bien que français, accompagnait les expéditions, pour servir d'interprète et aider l'aumônier; d'ailleurs nombre de ses chrétiens figuraient dans les troupes de Ward et de Tardif de Moidrey. (2)

Le lieutenant de vaisseau Giquel nous a laissé une vivante description de l'activité du R.P. Supérieur pendant cette brillante et pénible campagne. "Au milieu d'eux (les soldats chinois), se trouvait un homme vètu du costume indigène, à la figure hâlée, aux yeux vifs et intelligents, aux joues rougies par l'excitation du travail et de la fatigue. C'était le P. Lemaitre, supérieur de la mission des jésuites. On le voyait partout; ici il procurait des coolies, là des bateaux, aux soldats des provisions, aux amiraux des guides et des renseignements. Dans toute éventualité, Anglais comme Français s'écriaient : "Où est le P. Lemaitre?" Il était l'âme de l'expédition. Après la capture d'une ville, on lui remettait les prisonniers des rebelles que l'on avait pu délivrer; il employait alors ses soins à leur procurer des ressources, et à les garantir des vengeances des mandarins." (2)

---

(1) R.P. Lemaitre 18 avril 1862, ***N.M.*** 4, 214 — cf. Fr. Launay, 17 mai 1862. ***N.M.*** 4, 235.

(2) id. 2, 16 avril ***N.M.*** 4, 211 sq.

(3) art. cité ***Revue des Deux Mondes,*** 15 juin 1864, p. 989. — Cette bonne œuvre de la délivrance des milliers de captifs faits par les T'ai-p'ing, et qu'ils avaient la coutume cruelle d'exposer au feu de l'ennemi en avant de

Le commandant de Marolles, qui fit la campagne contre les T'ai-p'ing, donne la même note dans ses très intéressants souvenirs. "Je fais la connaissance du R.P. Lemaitre, supérieur de la mission des jésuites.... homme très intelligent, sachant bien le chinois, très aimable en outre, ayant déjà douze ans de séjour en Chine; ce prêtre éminent nous a rendu des services signalés.... Dès que nous fîmes des prisonniers, c'était le P. Lemaitre qui les questionnait, et malgré leurs réticences et leurs mensonges, il parvenait toujours à leur arracher de bons renseignements. L'amiral anglais, quoique protestant, en faisait le plus grand cas, et le consultait souvent". (1)

Les officiers ont vu surtout le rôle de l'interprète, du diplomate rompu à toutes les chinoiseries. Dans ses lettres à ses supérieurs, le R.P. Lemaitre en fait ressortir un autre, celui de l'apôtre ; et celui-là est pour lui l'essentiel. "Les officiers m'ont prié de les accompagner, "pour les aider à bien mourir" si quelqu'un succombe....... M. l'Aumônier de la marine est très bien avec nous; et il désire avoir quelqu'un qui entende les langues des différents catholiques de l'armée alliée. M. l'Amiral, et le général anglais, ainsi qu'un américain, qui a le titre et l'office de général chinois, me confondent par leurs égards ; et si je ne mène pas tous leurs hommes au ciel, ce ne sera certainement pas leur faute...... Si les expéditions devenaient plus fréquentes ou plus longues, je tâcherais de faire agréer un de nos pères, au moins jusqu'au temps où jes erai remplacé dans mon office de supérieur. Les petites excursions, jusqu'ici, n'ont pas grands inconvénients. Elles me procurent même l'occasion de visiter la mission dans ses parties les plus affligées. Partout je dis, dans les rues, dans les camps, dans les réunions, chez les riches, chez les pauvres, que tous enfin doivent croire en Dieu, et se faire chrétiens, ou que tout est perdu pour la Chine. Grâce à Dieu, il y a partout de l'écho; et peu à peu le pays devient chrétien sans y faire attention." (2)

Et quelques jours plus tard ; "Sans me mêler de rien organiser pour la guerre, je tâche de profiter de toutes les circonstances pour gagner des âmes à Dieu ; nous pouvons faire du bien aux

---

leurs troupes, fut toujours très chère au R. P. Lemaitre. Après l'assaut de Tcheou-p'ou (Tseu-p'ou), il écrit "Plusieurs milliers de prisonniers ont été repris sur les rebelles, et rendus à la liberté; j'ai moi-même coupé la corde à un grand nombre" (18 avril 1862. *N.M.* 4, 213)".

(1) *Souvenirs de la révolte des T'ai-p'ing. (Toung-pao,* t. 12 (1901) p. 203).

(2) 16 avril 1862. *N.M.* 4, 212.

nouvelles milices chinoises, et par elles empêcher bien du mal. Ainsi, en suivant ces jours derniers les colonnes envoyées contre les rebelles, j'ai eu la consolation d'être utile à des Français, à des Irlandais, à des Espagnols, à des Chinois. Nous sommes les débiteurs de tous, le missionnaire trouve facilement moyen de rendre service." (1)

Après avoir, en avril, dégagé les environs de Chang-hai et le nord de la ville, les amiraux poursuivant leur plan, remontèrent le Hoang-p'ou (Waong-p'ou). Le 12 mai, la sous-préfecture de Ts'ing-p'ou, au pouvoir des T'ai-p'ing depuis près de deux ans, fut reprise. Le 17 mai au soir, l'expédition arrivait devant la place de Né-ghiao, au P'ou-nan (P'ou-né), entourée de larges canaux, et protégée par un triple rang de fossés et d'ouvrages en terre. Les T'ai-p'ing bien abrités, se défendirent en furieux. Au moment où l'amiral Protet disposait sa colonne d'assaut, il fut atteint d'une balle en pleine poitrine, et expira presque aussitôt, dans les bras de l'aumônier, l'abbé Labat-Borderie. Le R.P. Lemaitre avait, comme toujours, accompagné l'expédition; il était, à ce moment, sur un autre point du champ de bataille; prévenu, il accourut aussitôt, et ne put que prier près du cadavre de l'amiral en qui il avait trouvé "un insigne bienfaiteur, et un ami dévoué." (2)

Furieux de la mort du chef que tous aimaient, chasseurs, marins, soldats de Ward et de Tardif de Moidrey, s'élancèrent à l'assaut, et oubliant pour une fois leurs habitudes de modération envers les vaincus, ne firent aucun quartier. Le lendemain, la ville de Tsouo-lin sur la frontière du Tché-kiang, fut emportée avec lamême fureur; plus de 3000 cadavres furent enfouis sous les ruines. Le R.P. Lemaitre eut besoin de toute son influence sur officiers et soldats pour sauver une trentaine de T'ai-p'ing qui s'étaient réfugiés près de lui. (3)

Chang-hai fit à l'amiral français des obsèques magnifiques. Le 18 mai, le corps fut apporté à l'hopital militaire où une chambre avait été transformée en chapelle ardente. Le 26, après plusieurs jours de préparatifs, la cérémonie funèbre eut lieu à Yang-king-pang. La musique militaire et des députations

---

(1) 18 Avril 1862. *N.M.* 4, 313

(2) Fr. Launay, 17 mai 1862 — Fr. Seckinger, 29 mai — Extraits de plusieurs lettres. *N.M.* 4, 236, 247, 248. — Bon exposé d'ensemble de la campagne par M. des Varannes, *art. cit.* p. 875 sqq. — Rapport du brigadier général Staveley au War office, 31 mai 1862. *Parl. pap.* 3104 (1863); t. 73, p. 296 sq.

(3) Extraits d'une lettre du R.P. Lemaitre. *N.M.* 4, 249.

de tous les corps anglais et des volontaires de Chang-hai ouvraient la marche ; puis, après la croix et les acolythes, venaient les enfants des écoles, quarante à cinquante bacheliers chinois, presque tous païens, les notables de la ville et les mandarins inférieurs. Le séminaire, 15 à 20 prêtres, précédaient Mgr Borgniet. Le corps était porté par douze marins, sous un poêle dont les consuls de France et d'Angleterre, M. de Marolles capitaine de frégate, et un officier anglais, tenaient les cordons. Derrière venaient tous les consuls résidant à Chang-hai, les mandarins supérieurs de la ville, parmi lesquels deux vice-rois, et une foule d'officiers anglais et français. Mgr Borgniet célébra une messe basse et fit l'absoute ; l'abbé Labat Borderie, aumônier de l'hôpital, prononça l'éloge funèbre de l'amiral. Le corps fut déposé dans le monument élevé huit ans auparavant aux officiers et soldats tués le 6 Janvier 1854.

Quelques semaines plus tard, paraissait un décret impérial prescrivant au vice-roi des deux Kiang de faire rendre par un tao-t'ai, (dao-dai), au nom de l'empereur, des honneurs funèbres à la mémoire de l'amiral Protet. Les pères craignaient que les chinois ne voulussent se livrer à cette occasion, devant la tombe, aux superstitions ordinaires ; les mandarins eurent le tact de laisser le consul de France règler la cérémonie ; elle consista en une messe et un service solennel de Requiem, célébrés à l'église Saint Joseph de Yang-king-pang, devant toutes les autorités européennes et chinoises. Comme il fallait s'y attendre, plusieurs officiers français trouvèrent mauvais qu'on n'eut pas accepté les cérémonies païennes. En revanche, Mgr Thomine des Mazures, vicaire apostolique du Thibet, qui avait présidé la cérémonie, disait au R.P. Lemaitre : "Mon Père, que nous avons à remercier le bon Dieu ; nous venons de faire un pas immense sur le paganisme. Une cérémonie ordonnée par l'Empereur de Chine, célébrée à l'église catholique, et en de pareilles circonstances." (1)

Il reste aujourd'hui encore un souvenir du P. Vuillaume et de l'amiral Protet. Il est d'usage, en Chine, d'élever des pagodes aux officiers et mandarins morts pour le bien public; leurs tablettes y sont conservées et honorées d'un culte superstitieux que les mandarins locaux leur rendent à des époques fixées par les rites; c'est ainsi qu'à Song-kiang (Song-kaong) une pagode est encore consacrée à la mémoire de Ward et de ses soldats tués par les T'ai-p'ing. Dès la mort de l'amiral Protet et du P. Vuillaume, des souscriptions s'organisèrent au P'ou-tong et au P'ou-nan

---

(1) R.P. Lemaitre au R.P. Provincial 18 Août 1862 ***Franc.*** 2667. cf ***N.M.*** 4, 281.

(P'ou-né) pour leur rendre cet hommage. Les pères et les chrétiens dirigèrent ces bonnes volontés ; et deux belles églises, élevées à Zié-ka et Né-ghiao, par des contributions populaires, conservent le souvenir des deux victimes des Tch'ang-mao. (1)

Après la mort de l'amiral Protet, l'expédition prit un autre cours. Un peu d'énergie aurait suffi à chasser des environs de Chang-hai les Tch'ang-mao démoralisés par leurs échecs. Mais avec l'amiral français, le zèle pour la pacification du pays avait disparu. Les idées anglaises dominaient maintenant dans l'expédition ; et la sécurité du commerce de Chang-hai une fois assurée, nos alliés se désintéressaient du sort des indigènes. Il faut bien le dire aussi, la pitoyable attitude des troupes mandarinales, auxquelles on avait remis les conquêtes faites par les alliés, était de nature à décourager les meilleures volontés. A la fin de mai, la garnison impériale laissée dans Kia-ting (Ka-ding) se fit honteusement battre par les Tch'ang-mao, et livra la ville ; le général anglais, découragé par tant de couardise et d'ineptie, abandonna les troupes mandarinales à leur malheureux sort, et se borna à la défense de Chang-hai. (2) Aussitôt les T'ai-p'ing, prenant cette retraite pour une fuite, reparurent dans les districts que la campagne d'avril-mai 1862 avait pacifiés ; Ts'ing-p'ou fut repris, et incendié le 10 juin, et Ward essaya vainement d'y rentrer le 6 août. Les Tch'ang-mao se rapprochèrent jusqu'à un kilomètre de Zi-ka-wei, et battirent complètement les troupes impériales envoyées contre eux. (26 et 27 Août).

Le capitaine de vaisseau Faucon, qui commandait par intérim les troupes françaises, dut faire une expédition en règle les 28 et 29 août avec 500 chasseurs et marins, 8 ou 10 pièces d'artillerie, et 200 des franco-chinois de M. Tardif de Moidrey ; il réussit pleinement, et les environs de Zi-ka-wei furent dégagés pour plusieurs mois. Ailleurs, dans les districts abandonnés par les troupes anglaises, la guerre sévissait plus terrible que jamais.(3)

Pour comble de malheur, l'été de 1862 ayant été d'une chaleur exceptionnelle, le choléra se déclara dans les campagnes envahies par les rebelles, et fit vite d'affreux ravages. (4)

---

(1) Sur ces églises, cf. diverses correspondances du Kiang-nan, reproduites dans les *Missions catholiques* t. 2, p. 69, 420; t. 4, p. 62 sq.

(2) Pièces dans *Parliamentary Papers,* 3104 (1863) t. 63, p. 396 sq., Surtout 407 sq.

(3) Extraits de diverses lettres du P. Lemaitre, *N.M.* 4, 249. — Journal du Fr. Hersant, août et septembre 1862. *N.M.* 4, 293 sq. — Rapport du commandánt Faucon traduit dans *Parl. Papers l.c.* p. 479 sq.

(4) Fr. Hersant, 13 juin, 18 Juillet 1862. *N.M.* 4, 254 sqq, 273 sq.

Les pères, devant ces calamités répétées, ne se décourageaient pas, et leur supérieur, dans une lettre au R.P. assistant de France, pouvait leur rendre ce beau témoignage : "Le Seigneur a bien voulu nous donner, dans ces derniers temps, quelque part à sa croix ; mais pour que notre faiblesse ne succombat pas sous le fardeau, il nous a soutenus de sa grâce, au point que tous nos pères et frères paraissent d'autant plus joyeux qu'ils ont plus à travailler et à souffrir. Quelques-uns sont tombés au champ du devoir ; personne n'en a été effrayé, et la réflexion que j'ai entendu faire le plus souvent à nos amis qui nous plaignent, est celle-ci : "Ici, nous sommes les mieux partagés ; nous faisons notre chemin vite et surement ; les marins et les soldats font des prodiges de valeur pour obtenir une croix, un grade... Ils échouent le plus souvent, et en tous cas leurs récompenses sont bien peu de chose ; mais nous autres, nous avançons chaque jour, et nos récompenses sont magnifiques. Celui que nous servons est grand et généreux". (1)

Des événements providentiels dégagèrent heureusement, à la fin de cette année, les environs de Chang-hai, des Tch'ang-mao qui en avaient été le fléau. Les troupes impériales, bien commandées par Tseng-kouo-fang, serraient de près Nan-king, et le Tchong-wang fut rappelé pour défendre la capitale des T'ai-p'ing. (2) Par ailleurs, au Tché-kiang, Ward et les siens, et un corps franco-chinois formé par deux officiers français, MM. Le Breton de Coligny et Prosper Giquel, faisaient d'excellente besogne, et dégageaient le gouvernement de Ning-pouo ; les T'ai-p'ing s'enfuirent au delà de Hang-tcheou. (3)

Cette année 1862, qui fut véritablement pour la mission du Kiang-nan l'année terrible, se termina ainsi dans une paix relative, qui permit aux chrétiens des environs de Chang-hai de regagner leurs villages, aux pères de reprendre leurs travaux, plus féconds que jamais.

Le 31 juillet 1862, la mission fit une perte douloureuse que rien ne permettait de prévoir. Mgr Borgniet, très fatigué des rudes travaux qu'il s'était imposés pour le soulagement des chrétiens et la conversion des païens réfugiés à Chang-hai, désirant aussi conférer avec Mgr Languillat sur les intérêts de sa mission, était parti pour le Tche-li à la fin de juillet. De T'ien-tsin à Tchang-kia-tchoang, il voulut voyager à "l'apostolique", comme il le disait lui-même ; ces huit jours de trajet, par une

(1) R.P. Lemaitre, 29 juin 1862. *N.M.* 4, 260 sq.

(2) R.P. Lemaitre, 5 novembre 1862. *N.M.* 4, 309.

(3) H. Cordier, ***Histoire des relations,*** t. 1. p. 216 sqq.

chaleur de 45 degrés et plus, dans une mauvaise barque d'abord, puis dans un char plus détestable encore, l'épuisèrent. Le 31 juillet, fête de Saint Ignace de Loyola, le choléra se déclara terrible ; et malgré tous les soins, il expira à une heure de l'après-midi, entouré des pères du Tche-li réunis pour les vacances. "Monseigneur, écrivait le P. Leboucq, témoin de cette mort (1), avant de mourir avait fait sa profession de foi; et quoique déjà aux prises avec la mort, lorsque le R.P. supérieur, qui lisait la formule, fut arrivé à ces mots : "Promitto obedientiam Summo Pontifici," le pieux mourant se souleva avec énergie; et ses dents, quoique déjà incapables de se desserrer pour faire entendre la moindre parole, s'ouvrirent cependant, à plusieurs reprises, pour articuler les mots que le R.P. supérieur venait de lire. Monseigneur avait, dès le commencement de sa maladie, indiqué clairement ses dernières volontés. Il avait pris lui-même ses papiers, et montré au R.P. supérieur le nombre de messes, et les autres obligations dont il était chargé... Qu'il est beau de mourir jésuite, comme le fut Mgr Borgniet". Le premier vicaire apostolique jésuite du Kiang-nan repose dans le cimetière des pères du Tche-li; son épitaphe rappelle justement son zèle pour la propagation de la foi, sa charité pour les orphelins, sa dévotion à saint Joseph. (2)

Des services solennels eurent lieu, pour le repos de l'âme du prélat défunt, aussitôt que la mort fut connue à Chang-hai. Celui de Yang-king-pang, le 11 août, fut particulièrement remarqué; une compagnie de chasseurs et la compagnie de débarquement de la *Renommée* rendaient les honneurs; le commandant Faucon et presque tous les officiers français, M. Edan consul de France et sa femme, assistèrent à la messe célébrée par l'aumônier des troupes; la *Renommée* avait son pavillon en berne et ses vergues en pantenne; une salve de quinze coups de canon fut tirée pendant l'absoute. (3)

Par suite du décès de l'évêque, le R.P. Lemaitre devenait provicaire apostolique jusqu'à la nomination du successeur de Mgr Borgniet. Le 23 Novembre 1862, il fut remplacé comme supérieur régulier, par le R.P. Joseph Gonnet. (4)

L'année 1863 fut marquée, on le sait, par les succès que remporta l'armée "toujours victorieuse" formée par Ward Son pre-

---

(1) 3 Août 1862 *N.M.* 4, 285 sq.

(2) Reproduite dans *N.M.* 4, 287 sq.

(3) P. Royer *N.M.* 4, 287.

(4) Pfister Sica, *Catalogus* (1908), p. 2, 98.

mier chef ayant été tué le 21 septembre 1862, au siège de Ts'é-k'i, au Tché-kiang, fut remplacé, d'abord par Henri Burgevine, puis à la suite des incartades de ce dernier, qui le brouillèrent avec le gouverneur du Kiang-sou, par le capitaine Holland, de l'infanterie de marine anglaise, et enfin par le fameux Charles Gordon (24 février 1863). Le nouveau gouverneur du Kiang-sou, Li-hong-tchang, destiné à un superbe avenir, aida Gordon à augmenter et organiser son armée, dont tous les officiers étaient étrangers.

Les franco-chinois de M. Tardif de Moidrey y furent incorporés, après le départ de leur chef, qui remplaça M. Le Breton de Coligny (1) à la tête du corps franco-chinois du Tché-kiang en Janvier 1863. (2)

Je n'ai pas à m'occuper ici des exploits des troupes de Gordon, aucun missionnaire catholique n'ayant pris part à leurs expéditions. Qu'il suffise de rappeler qu'elles reprirent Fou-chan (4 avril), T'ai-ts'ang (2 mai), Koen-chan (Koen-sè) (31 mai), et après un échec devant Sou-tcheou (Sou-tseu) (27 novembre), s'emparèrent de cette opulente capitale du Kiang-sou (4 décembre). Un moment brouillé avec Li-hong-tchang, à cause de la félonie de celui-ci, qui avait fait massacrer les chefs T'ai-p'ing auxquels Gordon avait promis la vie sauve, le commandant de l'armée toujours victorieuse se résolut à continuer son œuvre à cause des intérêts supérieurs engagés, et s'empara successivement de plusieurs villes du Tche-kiang, et enfin de Tchang-tcheou (11 mai 1864). L'armée toujours victorieuse se dispersa après ce dernier succès. Les T'ai-p'ing n'occupaient plus que Hou-tcheou, dans le Tche-kiang, et Nan-king.

Cette dernière ville fut prise le 19 juillet 1864, par les troupes de Tseng-kouo-ts'iuen, frère du vice-roi Tseng-kouo-fan. Pendant ce temps les franco-chinois d'Aiguebelle prenaient Hang-tcheou, la capitale du Tche-kiang (30 au 31 mars 1864), et les T'ai-p'ing évacuaient Hou-tcheou le 28 Aout de la même année. Les restes de leurs bandes se réfugièrent dans les montagnes du Fou-kien, du Kiang-si et du Koang-tong, ainsi qu'au Se-tch'oan. (3)

Aussitôt le pays pacifié, les chrétiens de Sou-tcheou (Sou-tseu) et de Tch'ang-tcheou (Zang-tseu), réfugiés à Chang-hai, rentrèrent

(1) Tué au siège de Chao-hing le 17 Janvier 1863.

(2) M. Tardif de Moidrey fut tué, comme son prédécesseur, au siège de Chao-hing le 19 février 1863. Après lui, le corps franco-chinois du Tche-kiang fut commandé par Paul d'Aiguebelle, puis par l'enseigne de vaisseau Bonnefoy. (H. Cordier, ***Histoire des relations,*** t. I, p; 217 sq).

(3) H. Cordier, ***Histoire des relations,*** t. I, p. 225 sq., 234 sq.

dans leurs foyers, et leurs missionnaires les y accompagnèrent, protégés par Gordon, contrariés par Li-hong-tchang, qui se montrait dès lors ce qu'il sera jusqu'à la fin de sa carrière, l'adversaire haineux et rusé des idées européennes et du christianisme. (1)

Le R. P. Lemaitre, qui avait tant fait pour adoucir au peuple de Chang-hai les maux de la guerre civile, ne devait pas voir le rétablissement complet de la paix. Sa robuste santé n'avait pu résister aux fatigues qu'il s'était imposées depuis 1860. Intermédiaire entre les mandarins chinois et les représentants de la France, aumônier des troupes en campagne, chargé de procurer des ressources de toute espèce à 15.000 ou 20.000 chrétiens réfugiés à Chang-hai, il avait dû, en outre, satisfaire à tous ses devoirs de supérieur régulier. C'était trop pour un seul homme. Le terrible été de 1862 lui fut mortel comme à Mgr Borgniet. En août de cette année, il tomba dans une prostration qui alarma tous ceux qui connaissaient sa joyeuse activité. L'hiver le remit un peu, mais dès le mois d'avril la typhoïde se déclarait. Le 28, il remit au R. P. Gonnet ses pouvoirs de provicaire, reçut les derniers sacrement, et dans une dernière exhortation, recommanda à tous la charité. Le Dimanche 3 mai, en la fête de l'Invention de la Sainte Croix, un peu après six heures du soir, il rendait son âme à Dieu. (2)

On vit alors quelle place cet homme de bon conseil et de grand coeur tenait dans la ville de Chang-hai (3). Aux funérailles célébrées à Zi-ka-wei, aux services de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) et Yang-king-pang, on vit se presser, à côté des chrétiens indigènes, officiers français et étrangers, consuls, mandarins, notables païens. Entre les nombreux témoignages rendus à la charité, aux vertus religieuses, aux admirables dons naturels du défunt, j'en choisis deux, qui, me semble-t-il, peuvent, mieux que les autres, le faire connaitre. M. Edan, l'excellent diplomate français qui, dans ses diverses gérances du consulat de Chang-hai, se montra le défenseur et le bienfaiteur de toutes les

---

(1) cf. *infra.*

(2) R.P. Gonnet, P. Palatre, Fr. Hersant, Fr. Launay, 12 à 16 mai 1863, ***N.M.*** 4, 38 sqq.

(3) D'après le P. Palatre, les anglais ne parurent pas en corps au service de Yang-king-pang, afin de n'avoir pas à céder le pas aux officiers et diplomates français. Pour la même raison, il n'y eut pas d'éloge funèbre; les deux aumôniers des troupes françaises et irlandaises, qui devaient prendre la parole, ne purent s'entendre sur la question de préséance (***N.M.*** 5, 45.)

oeuvres de la mission, écrivait de T'ien-tsin, où il était consul, le 22 mai 1863, au P. Desjacques, procureur et curé de Yang-king-pang.

"Ce n'est pas vous seulement, ce n'est pas seulement votre mission, qui venez de faire une grande perte dans la personne du R.P. Lemaitre ; c'est tout le monde, et particulièrement tout ce qui s'intéresse à la Chine. Laissez-moi oublier les titres, que notre illustre et vénérable défunt possède à la douleur universelle, laissez-moi le pleurer en égoïste, et m'affliger de la perte d'un ami éprouvé et d'un bien cher collaborateur que je pleure comme un frère.

Vous ignorez peut-être, cher père Desjacques, les rapports qui ont existé entre le R.P. Lemaitre et moi, avant votre arrivée en Chine : vous ignorez que pendant deux ans et plus je n'ai pas eu d'autre interprète au consulat dont la gestion m'était confiée ; et que dans cette communion d'idées, il s'était fait entre nous, une de ces intimités faciles, une de ces fraternités telles que le bon Dieu les veut, sans distinction de carrière, de professions; il était religieux et missionnaire, et moi consul, et m'unissant avec lui pour la même cause, celle de la France et de la religion ; je croyais dans son dévouement et lui dans le mien, sans que nous ayons cru jamais que notre amité pour durer dut coûter jamais à l'autre le plus minime sacrifice de nos moindres obligations. Or les rapports se sont surtout établis à l'époque où les rebelles étaient maitres de Chang-hai ; mes dangers ont été grands, les siens plus grands encore ; et cette communauté de périls était encore un lien de plus entre nous. Elle fut aussi un lien avec le brave amiral Laguerre, qui avait pour le R. P. Lemaitre une estime affectueuse, qu'il a gardée jusqu'à son dernier moment.

Le R.P. Lemaitre avait mérité, ou plutôt forcé l'estime et l'affection des autorités chinoises, qui aimaient à le consulter, pour s'éclairer de cette sagesse impartiale, qui ne tire ses inspirations que de sa justice et d'une certaine méditation des choses du monde et du ciel. Avec cette pieuse et chrétienne réflexion, il en était venu à personnifier le système de conciliation possible entre la vieille Chine et la jeune Europe, entre les enfants de Sem et de Japhet.

Le P. Lemaitre, avec sa simplicité et sa pensée lumineuse, exempte de prétentions, pleine des aspirations de la charité et de la justice, était, pour les personnes qui l'ont connu comme moi, une véritable politique vivante appropriée à la Chine.

Pardonnez moi, mon révérend père, si je m'appesantis sur les côtés par lesquels mon vénérable ami et précieux collabora-

teur m'est le plus connu. C'est que tout le monde connait comme moi les qualités de son cœur et les vertus éclatantes de sa carrière apostolique ; mais peu connaissent comme moi les immenses ressources que cet esprit droit et juste puisait dans l'expérience des deux mondes européen et chinois. C'est de tous nos pères, celui qui avait le plus de rapport avec les étrangers, et celui aussi qui en a eu le plus avec les autorités chinoises. Les uns et les autres en déploreront la perte. Pour moi c'est d'un ami et d'un compagnon intime et cher que je porte le deuil.

Cher P. Lemaitre, puissé-je vous retrouver encore pour m'inspirer, pour me guider, dans les actes de politique bienfaisante que réclame de nous ce pays de malheureux. Puissiez-vous surtout, vous mon ami et mon compagnon dans les épreuves de ce monde, être encore mon ami et mon compagnon dans les jours de l'autre.

Mon bon P. Desjacques, veuillez faire part de ma profonde douleur à vos bons pères ; dites leur que je partage leurs sentiments de loin comme de près, et que mes sentiments ne différent des leurs que par la résignation aux volontés du Tout-Puissant, que leur vocation rend faciles par grâce d'état et de sacrifice. Avec mes larmes sur l'ami qui succombe, agréez mes vœux pour ceux qui nous restent pour nous consoler. Madame Edan s'associe à mon hommage de douleur, de regret et d'affectueuse vénération. Mes respects et amitiés au R.P. Gonnet. Signé Edan". (1)

Dans plusieurs lettres écrites au moment où le R.P. Lemaitre fut remplacé dans sa charge de supérieur, ou après sa mort, le T.R.P. Général insiste sur deux éloges qu'il considère comme particulièrement mérités. Le premier a trait à la conduite toujours parfaitement religieuse du R.P. supérieur au milieu de tant de négociations difficiles et délicates, qu'il dut poursuivre avec officiers, diplomates et mandarins. Le R.P. Lemaitre était lui-même effrayé des responsabilités qu'il assumait ainsi, et que les circonstances rendaient nécessaires, et il tenait fidèlement ses

---

(1) Communiquée au T.R.P. Général. ***Gén. Sin.*** 3, IV, 12. M. de Bourboulon, ministre à Pé-king, qui avait bien connu le R.P. Lemaitre pendant ses divers séjours à Chang-hai, donne la même note : "Les éminentes qualités de celui dont nous déplorons la perte, les services qu'il a rendus à la religion et à la France, que je ne saurais séparer ici, ne peuvent être oubliés de ceux qui l'ont connu et apprécié ; espérons que l'esprit de prudence et de charité, dont il donna tant de preuves pendant sa laborieuse carrière, servira de guide à ceux qui suivront après lui la voie où il a laissé de si honorables souvenirs." ***(Lég. Franc.)***

supérieurs au courant de toutes ses démarches, demandant qu'on lui signalât impitoyablement ses erreurs (1). Certains, dans la mission, s'inquiétaient de ce rôle de diplomate qui leur semblait peu séant à un missionnaire. (2)

Or, après mur examen, et communication au cardinal préfet de la Propagande des lettres du R.P. Lemaitre, le T.R.P. Beckx pouvait lui écrire : "Jusqu'ici, bien loin de désapprouver quoi que ce soit, dans votre conduite envers les mandarins et les principaux chefs des troupes européennes, il (le cardinal préfet) l'a franchement approuvée, et s'en est montré très satisfait." (3)

Les rapports du R P. Lemaitre avec Mgr Borgniet n'avaient pas toujours été faciles. Les pouvoirs du vicaire apostolique et ceux du supérieur régulier n'étaient pas encore parfaitement délimités; pas encore de traditions établies. De plus, Mgr Borgniet, âme ardente et apostolique au premier chef, n'épargnait pas aux autres les travaux et sacrifices qu'il s'imposait à lui-même; et plus d'une fois le R.P. Lemaitre dut faire des représentations respectueuses sur certaines décisions qui pouvaient être préjudiciables à la santé physique ou morale de tel ou tel missionnaire. (4)

Enfin, comme nous le verrons plus bas, les idées de l'évêque et celles du supérieur régulier, au sujet de l'éducation du clergé indigène, ne concordaient pas pleinement (5). Il y eut donc, à certains moments, quelque tension entre les deux autorités principales de la mission. Les choses en vinrent au point qu'en 1860, Mgr Borgniet sollicitait du T.R.P. Général l'envoi au Tche-li du R.P. Lemaitre, qui aurait été remplacé au Kiang-nan par le R.P. Brueyre. (6)

Ces difficultés s'aplanirent peu à peu, et le T.R.P. Beckx pouvait écrire au R.P. Lemaitre, en lui annonçant son remplacement par le R.P. Gonnet: "Vous avez inauguré, dans nos missions, les fonctions de cette charge exercée sous la dépendance d'un vicaire apostolique de la Compagnie. Vous n'aviez trouvé aucune tradition; aucun prédécesseur n'avait pu vous faire profiter de ses expériences pour vous guider, dans les points où l'autorité du

---

(1) Cf. entre autres ***Gén. Sin.*** 3, III, 56, 66. ***Franc.*** 2664, 2667.

(2) R.F. Fessard, provincial de Paris au R.P. Lemaitre, 25 oct. 1860. ***Zi.*** F. 16. Mgr Spelta avait manifesté les mêmes inquiétudes; cf. t. 1, p. 301.

(3) 15 sept. 1860. ***Zi.*** F. 12. Même note le 12 nov. 1859. ***Ibid.***

(4) P. Sica. ***De vita et actis... R.P. Lemaitre,*** p. 102 sqq. Nombreuses lettres sur ce sujet dans ***Gén. Sin.*** 3, IV, 19, 28; VII, 18; ***Franc.*** 2664, 2667.

(5) Cf. infra.

(6) T.R.P. Général à Mgr Borgniet, 16 Mars 1861. ***Zi.*** B, 5.

supérieur religieux était en contact avec celle du vicaire apostolique. Vous vous êtes dévoué ; et grâce à vos efforts, le conflit n'a pas pris les proportions que nous pouvions redouter. Dans les derniers temps, il y avait même une amélioration notable dans les rapports des deux autorités entre elles". (1) La mort du R.P. Lemaitre parut au T.R.P. Général "un coup terrible" pour la mission (2). Tous, alors, croyaient qu'il serait le successeur de Mgr Borgniet (3); et la douleur de cette perte n'en fut que plus profonde. (4)

Le reproche le plus fondé qui ait été fait à l'administration du R.P. Lemaitre est d'avoir un peu négligé les œuvres durables et d'avenir pour l'apostolat immédiat. " Plus soldat que capitaine "; " plutôt bras que tête ", cette note revient fréquemment sous la plume d'hommes qui connurent intimement le R.P. Lemaitre, et apprécièrent ses admirables dons. (5)

Ce déficit eut peu de conséquences fâcheuses à l'époque où le Révérend Père eut à diriger la mission ; pendant ces années terribles où tout, œuvres, ressources, bâtiments était menacé de disparaître, il fallait avant tout, sauver ce qui pouvait être sauvé, et rendre possible un meilleur avenir. Le supérieur s'employa à cette œuvre avec son joyeux courage, et ses belles ressources de relations ; il réussit au delà de toute espérance. (6)

A des époques plus calmes, un administrateur plus complet eut mieux convenu ; et les successeurs du R.P. Lemaitre garderont une attitude assez différente de la sienne.

Le R. P. Gonnet, à la fois provicaire et supérieur régulier, gouverna le vicariat pendant plus d'une année. Je ne vois, à cette époque, aucun évènement important pour l'histoire générale de la mission. Les œuvres reprenaient, grâce à la pacification du pays par les troupes de Gordon. Le 30 Janvier 1863, M. Drouyn de Lhuys, ministre des affaires étrangères, avait attribué à la mission du Kiang-nan une somme de 300.000 francs, prise

---

(1) 6 Septembre 1862. ***Zi.*** F. 11.

(2) au R.P. Gonnet, 20 août 1863. ***Zi.*** F. 11.

(3) P. Sica, ***De vita et actis,*** p. 127.

(4) *ibid.* p. 121.

(5) v. g. R.P. Brueyre 2 Décembre 1855. ***Gén. Sin.*** 3. 11, 39 — R.P. Gotteland, 24 Juin 1856, 6 déc. 1856. ***Franc.*** 2667 — P. Sica, ***De vita et actis,*** p. 133.

(6) R. P. Gonnet, lettre citée. ***N.M.*** 5, 45 sqq. R. P. Fessard, provincial. ***Franc.*** 2500.

sur l'indemnité versée par la Chine. Cette somme était loin de compenser entièrement les pertes subies par la mission pendant les dix années de guerre et de pillages qui venaient de s'écouler. Mais le R. P. Gonnet eut la très heureuse idée de l'employer à des achats de terrains sur les concessions de Chang-hai ; sur ces terrains s'élevèrent des maisons de rapport à mesure que les concessions se peuplèrent, et les loyers sont encore un des meilleurs revenus du vicariat. (1)

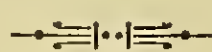
A la fin de 1864, on apprit que Mgr Languillat était transféré du Tche-li Sud-Est au Kiang-nan, Mgr Edouard Dubar le remplaçait au Tche-li avec le titre d'évêque de Canathe. (2)

---

(1) M. Drouyn de Lhuys au R. P. Fessard, provincial. ***Franc.*** 2500. Copie ***Zi.*** B. 3.

(2) Sica. ***De vita et actis***, p. 28 sq. Le Bref de translation, donné sous l'anneau du Pêcheur, est du 9 septembre 1864. ***Zi.*** B. 1. Cf. Cardinal Barnabo au R.P. Gonnet, provicaire, 14 Déc. 1864. ***Ibid.***

# CHAPITRE II



## LE DÉTAIL DES ŒUVRES.

### *I) CHANG-HAI.*

Les émigrés à Chang-hai ; secours aux chrétiens, apostolat auprès des païens.—Visite apostolique de Mgr Spelta—Tong-kia-tou (Tong-ka-dou); les accroissements de la population chrétienne; les fêtes et cérémonies ; le dispensaire du Fr. Bernard ; les orphelins de Zi-ka-wei réfugiés à Chang-hai ; le séminaire. — Yang-king-pang ; développement de la paroisse ; apostolat du P. Desjacques ; création de l'hôpital général ; projet d'œuvres d'éducation pour les jeunes filles.

### *II) ZI-KA-WEI.*

Constructions et transformations.—Fondation du noviciat de la Compagnie.—Progrès du collège.—Les défunts de cette époque.

### *III) SONG-KIANG (SONG-KAONG).*

Le P. Nicolas Massa et les T'ai-p'ing. — Les chrétiens de Tchou-hiang (Tsu-haong). — Zo-sé.

### *IV) LE P'OU-TONG.*

### *V) LA MISSION OCCIDENTALE.*

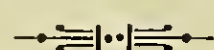
Les PP. Clavelin et Sentinier au milieu des T'ai-p'ing.

### *VI) TCH'ONG-MING (TS'ONG-MING) ET HAI-MEN.*

Emeute contre Mgr Borgniet.—Les œuvres.

## I

## *CHANG-HAI.*



J'ai raconté dans le chapitre précédent les épisodes par lesquels l'histoire des maisons de Chang-hai et de Zi-ka-wei se rattache à celle des expéditions franco-anglaises et de la guerre des rebelles. Il nous reste à voir comment, pendant ces terribles années, les missionnaires trouvèrent moyen de continuer et de développer leur apostolat accoutumé.

L'œuvre principale des maisons de Chang-hai fut, pendant l'épiscopat de Mgr Borgniet, l'assistance matérielle et religieuse des milliers de chrétiens, chassés de leurs foyers par l'invasion des T'ai-p'ing, et réfugiés sous la protection des canons anglais et français. Un premier flot d'émigrants chercha asile à Chang-hai en 1857, lors de l'avance des Tch'ang-mao sur Kiang-yn (Kaong-yen), et Ou-si (Vou-si) (1); les chrétiens des préfectures de Nan-king, Tchen-kiang et Tch'ang-tcheou (Zang-tseu), furent alors répartis par les soins de leurs missionnaires, entre les chrétientés de Chang-hai, Zi-ka-wei, et celles du P'ou-tong qui avoisinaient la grande ville.

En 1860, ce fut le tour des groupements, beaucoup plus nombreux, de la préfecture de Sou-tcheou (Sou-tseu), et du voisinage de Song-kiang (Song-kaong). En 1861 et 1862, enfin, le P'ou-nan (P'ou-né) et le P'ou-tong, respectés jusque-là, étant envahis à leur tour, envoyèrent un fort contingent de fugitifs. Le Hoang-p'ou (Waong-p'ou), le Yang-king-pang, la crique de Sou-tcheou, étaient encombrés de leurs barques; et leurs huttes de paille et de bambou couvraient tous les espaces libres de la ville et des faubourgs. (2)

Le Fr. Seckinger, qui, avec les autres scolastiques, se dévoua au soulagement de ces malheureux, nous a laissé de vivantes descriptions des campements d'émigrés. Au début de 1862, après l'invasion du P'ou-nan (P'ou-né) et du P'ou-tong, plus de 20.000 chrétiens s'étaient réfugiés à Chang-hai. "En arrivant,

(1) cf. supra, p. 17 sq.

(2) *N.M.* 4; 6, 178 sq. 241 sq; 306 sq. — 5; 57 sq.

leur premier soin est de chercher la croix qui domine nos églises. Les pères une fois trouvés, il semblent oublier toutes leurs peines. J'en ai vu beaucoup; ayant suspendu en arrière les ustensiles du ménage; par devant un bambin criant miséricorde dans son panier, tandisque d'autres, faisant chorus avec le premier, se cramponnaient aux habits de leurs pères et mères, je les ai vus, dis-je, rire comme de vrais enfants en nous abordant. Mais il fallait des logements; il fallait du riz; car les pères pouvaient-ils fermer leurs cœurs aux besoins de leurs enfants.... De longues habitations, des barques, des tentes, s'élevaient à vue d'œil autour de nos églises de Tong-ka-dou (1), de Yang-king-pang et de Zi-ka-wei; nul n'était repoussé. Les logements, toutefois, ne surgissant pas de terre aussi vite que leurs habitants arrivaient, on demanda et on obtint pour eux plusieurs grandes pagodes... Les chrétiens émigrés étaient répartis comme il suit. Au premier local susnommé, et au faubourg environnant, 12.000; au second 5.000; au dernier 3.000. Le bon tiers était complètement aux frais de la mission pour la nourriture, les deux autres tiers plus ou moins, d'après les besoins de chacun. A la première de ces maisons, on distribuait journellement la petite bagatelle de 40.000 tasses de riz". (2)

Les missionnaires des districts envahis avaient suivi à Chang-hai leurs ouailles fugitives, et leur vie se partageait entre les fidèles restés sur leurs terres, et exposés à toutes les vexations, à tous les dangers, et les émigrés de Chang-hai. Quelques courses périlleuses dans les districts, un apostolat intense parmi les réfugiés, voila ce que nous décrivent leurs lettres. On profita de la réunion à Chang-hai d'une grande partie des fidèles pour leur donner une instruction très solide, que les visites trop rares des missionnaires rendaient d'ordinaire difficile. Soir et matin, des exercices de piété les réunissaient dans les églises toujours combles; jamais les confesseurs n'étaient assez nombreux pour suffire aux demandes. Pendant la journée, pères, scolastiques, séminaristes, parcouraient les rues, instruisant et baptisant les mourants. Des écoles réunissaient les enfants. Pour la plupart de ces familles, le séjour à Chang-hai, marqué par tant de privations et de souffrances, fut une époque de véritable rénovation intérieure. (3)

(1) Le lieutenant de vaisseau Giquel confirme ces détails: "Les jésuites donnèrent asile dans leur propriété de Tong-ka-dou, à plus de 10.000 personnes, qui avaient fui devant les rebelles". (Art. cité de la ***Revue des deux mondes,*** 15 juin 1864, p. 989).

(2) 29 mai 1862. ***N.M.*** 4, 244 sq.

(3) P. Royer, 25 Avril 1862. ***N.M.*** 4, 224 sq.

La résignation de ces chrétiens, dont un bon nombre, riches commerçants, paysans aisés, s'étaient vus complètement ruinés, faisait la consolation de leurs missionnaires. "Malgré l'incertitude de l'avenir, écrit encore le Fr. Seckinger (1), malgré les maladies qui les ont plus que décimés, nos pauvres chrétiens ont tous une patience vraiment admirable. Ils la puisent dans l'esprit de foi qui les distingue. "Si nous perdons nos maisons et nos biens, si la mort vient nous frapper nous et les nôtres, nous avons nos pères; eux, ils nous donnent la grâce du bon Dieu; s'ils ne peuvent pas sauver à tous la vie du corps, ils nous aident tous à sauver nos âmes; pourquoi donc nous plaindre?" Parfois cependant, le souvenir de leurs infortunes viendra leur arracher un soupir, une larme, mais aussitôt leurs mains saisissent le chapelet, leurs yeux s'arrêtent sur quelques objets de piété, et bientôt renait dans leur cœur le calme, et avec lui l'espérance."

On le comprend, l'entretien de ces milliers d'affamés, était une lourde charge pour les missionnaires. Ils furent généreusement secondés. Les malheurs de Nan-king, de Tchen-kiang, de Sou-tcheou (Sou-tseu), firent alors la fortune de Chang-hai, où la paix était assurée. Les affaires y affluèrent. Ce fut alors pour les européens, pour les commerçants chinois de la ville, le temps des grandes spéculations, des fortunes rapidement édifiées. (2)

Protégé par les postes européens, qui gardaient le Hoang-p'ou (Waong-p'ou) de Ou-song à Chang-hai, et par les bâtiments de guerre, le commerce avec l'Europe et l'Amérique prit alors un splendide essor. " La place, écrit le R.P. Lemaitre, gagne tous les jours en importance ; et si sa propérité continue, je ne sais ce qu'elle sera dans dix ans. Si nous pouvions sauver autant d'âmes qu'il y a de millions de francs dans les comptes, tant des chinois que des européens, je crois que nous serions les plus riches des missionnaires. On ne saurait croire, avant de l'avoir constaté soi-même, le mouvement de fonds qui se fait dans Chang-hai ; de petites boutiques, qui ont à peine dix mille francs de capital, font chaque jour des affaires pour mille, et jusqu'à trois mille francs. Un de nos domestiques, qui nous a quittés pour s'associer avec quelques amis, me disait qu'à la fin de leur année, tous frais déduits, et l'intérêt des capitaux prélevé, ils avaient un bénéfice de plus de cent mille francs. Un chrétien, qui avait à peu près tout perdu à l'arrivée des rebelles dans son pays, ouvrit une boutique à Chang-hai avec le secours d'un parent.

(1) Lettre citée. *N.M.* 4, 245. cf. R.P. Lemaitre, 4 Avril 1861. "Il me serait bien difficile de vous dire combien je suis édifié de leur patience et de leur résignation". *N.M.* 4, 34.

(2) R.P. Lemaitre, 15 mai 1861. *N.M.* 4, 68.

Avec autant de travail et d'adresse que de probité et de délicatesse il a si bien fait que le commerce, à la fin de l'année, était de 40.000 à 50.000 francs". (1)

Le Baron de Hubner, qui vint à Chang-hai en 1872, et connut nombre de témoins de la guerre des rebelles, écrit de son côté. "Cette lutte qui a eu ses vicissitudes, ses joies et ses émotions.... forme un épisode singulier, fantastique, et sans précédent, je crois, dans l'histoire du monde.... Rappelez-vous que ces quatre années d'angoisses et de périls étaient, en même temps, l'époque de la spéculation la plus effrénée, de gains fabuleux, du luxe le plus exagéré.... Chang-hai nageait dans l'or. Au delà de la *Defense Creek*, la mort sous ses formes les plus hideuses, la ruine et la misère de millions d'êtres humains ; ici, sur la rivière, des milliers de jonques, un grand nombre de bâtiments européens, des forces navales considérables; sur le *Bund*, et dans les maisons des résidents, le faste du parvenu, doublement insolent, en présence de tant de calamités". (2)

Mgr Borgniet, le R. P. Lemaitre, les PP. Desjacques, Ravary, Clavelin, auxquels leur situation, et leurs dons de relations, avaient valu une grande influence sur les Européens de Chang-hai, se firent quêteurs pour les pauvres, et ils rendent hommage dans leurs lettres à la générosité qui répondit à leur appel. (3)

Les chinois chrétiens, et même païens, sachant que leurs aumônes seraient bien placées entre les mains des pères, aimaient à les prendre pour intermédiaires dans leurs largesses. Les missionnaires ont tenu à conserver, dans leurs lettres, le souvenir d'un de ces bienfaiteurs, Paul Tchang (Tsang). connu des Européens sous le nom de Paul Comprador. Ancien batelier de Mgr Maresca, il avait été recommandé par les pères à plusieurs maisons européennes de Chang-hai comme un intermédiaire intelligent et honnête. Il sut faire fructifier les fortes sommes qu'il avait reçues en échange des services rendus, et parvint à une grande fortune. (4)

Il en fit le plus noble usage pendant ces années de misère. "Paul, écrivait le P. Royer, ne s'est pas contenté de donner

---

(1) Même lettre; *N.M.* 4, 67 sq.

(2) ***Promenade,*** t. 2. p. 260 sq. — cf. Maclellan, ***Story,*** p. 80 sqq.

(3) *N.M.* 4. 36, 237 — 5, 16. Toujours délicat et reconnaissant, le R.P. Lemaitre fit prier le Saint Père d'accorder des indulgences aux bienfaiteurs chrétiens, et quelques objets religieux aux païens. (*N.M.* 5, 30).

(4) P. Gandar. ***Le christianisme au P'ou-tong. Scol.*** 1885, p. 354.

plus de cinq cents à 1000 piastres (2500 à 5000 francs); il a voulu loger dans sa maison, nourrir, vêtir, plus de 150 à 200 chrétiens. Outre cela, il s'est mis à la tête de la distribution de ces aumônes, etc... "Mes enfants, disait-il à ses commis et à ses domestiques, maintenant ne vous inquiétez plus ni du commerce, ni de vos affaires, ne songez plus qu'à bien soigner nos pauvres frères exilés". (1)

Dans telle occasion, la Providence intervint plus directement. Dans la même lettre (2), le P. Royer raconte qu'on avait songé à abriter plusieurs centaines de réfugiés sous un immense hangar construit près de l'église de Yang-king-pang. Ce hangar était loué à un riche chrétien, connu pour sa générosité. Malgré la neige qui tombait épaisse, cet homme se refusait obstinément à le mettre à la disposition des réfugiés; les pères ne pouvaient s'expliquer cette dureté de cœur. "La nuit suivante, on entend un bruit effroyable. C'était le toit de l'immense hangar qui s'effondrait sous le poids des neiges. De grand matin, notre chrétien vient trouver le père, tout rayonnant de joie. "Eh bien mon père, lui dit-il, comprenez-vous maintenant mon cœur cruel. C'est le bon Dieu lui-même qui m'avait donné cette obstination que je ne pouvais expliquer."

Malgré ces généreux concours, la mission dut supporter la plus grande partie des dépenses nécessitées par l'entretien des chrétiens émigrés. Dans une note rédigée pour le T.R.P. Général et le procureur de Paris, le R.P. Lemaitre donne les chiffres suivants relatifs à l'année 1861-1862. "Dépense 165.063 francs. — Aumônes pour cette œuvre, 44.312 francs. — Partie de dépense à fournir par nous, 120.751 francs (3)". N'y avait-il pas imprudence à grever de telles charges une mission naissante, dont les ressources semblaient encore précaires?. Le T. R. P. Général le crut, et adressa au R.P. Lemaitre des représentations paternelles. Les réponses du supérieur du Kiang-nan doivent être citées. "Quand je serai guéri, je vous dirai comment la Providence a décuplé nos ressources de Chang-hai; du reste, tant que je vivrai, et que Chang-hai sera debout, soyez sans inquiètude. Si un besoin de la mission est évident, j'irai

(1) P. Royer, 25 Avril 1862. *N.M.* 4, 225. — Parmi les familles païennes qui rivalisèrent de générosité avec les chrétiens, le R. P. Lemaitre cite les familles Yao, Wang et Sen, en demandant des prières pour leur conversion. (*N.M.* 5, 38).

(2) *N.M.* 4, 223 sqq.

(3) *N.M.* 5; 16, 28.

demander l'aumône aux païens et aux chrétiens, et le déficit se comblera". (1)

"Les dépenses devenaient chaque jour plus considérables, mais Dieu y a pourvu: et nous avons pu sauver la vie à nos pauvres sans contracter de dettes, et sans interrompre nos autres œuvres. Les chrétiens qui avaient échappé au pillage voulurent en témoigner leur reconnaissance en aidant leurs frères tombés dans la misère, et plusieurs païens s'unirent à eux pour la bonne œuvre;... ces dons se sont toujours trouvés en proportion aux besoins, en sorte que nous avons pu continuer nos distributions de riz tandis que nous avons eu des affamés autour de nous." (2)

Dans la même lettre, le R. P. Supérieur explique quelles circonstances providentielles "décuplèrent" à cette époque les ressources de la mission. Les terrains concédés par les mandarins en 1847, à Yang-king-pang, Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), et dans la ville murée (3), étaient alors sans valeur. Quand les émigrés envahirent Chang-hai, beaucoup d'entre eux, païens ou chrétiens, qui avaient sauvé quelques ressources du naufrage, voulurent les faire valoir par le commerce. On construisit pour eux, sur les terrains de la mission, maisons et boutiques. Les locataires se présentèrent en foule, et les loyers de ces immeubles devinrent dès lors, et sont restés depuis, la meilleure ressource de la mission.(4)

On pense bien que l'apostolat auprès des païens émigrés ne fut pas plus négligé que le soin des chrétiens. La ville et les faubourgs comptèrent à cette époque près de trois millions d'habitants, la plupart dénués de tout. (5)

Les secours des missionnaires devaient, naturellement, aller d'abord à leurs fidèles envers qui ils avaient des obligations particulières. Mais les aumônes de la Propagation de la Foi et de la Sainte Enfance leur permirent bientôt d'élargir leur action. (6)

---

(1) Au R.P. Assistant, 18 sept. 1862. ***N.M.*** 4, 305.

(2) Au T.R.P. Général, 6 mars 1863. ***N.M.*** 5, 28.

(3) cf. t. 1, p. 87.

(4) R.P. Lemaitre, lettre citée, ***N.M.*** 5, 30.

(5) *ibid.* 5, 27,

(6) En 1861, le conseil central de la Sainte Enfance attribua 120.000 francs au vicariat, (dont 50.000 de secours extraordinaires) et 110.000 aux œuvres de la Compagnie (dont 80.000 de secours extraordinaires). Cette nouvelle était accompagnée de la lettre suivante de Mgr de Girardin, directeur, au R.P. Lemaitre. "Une générosité aussi large et aussi prévoyante n'est que justice; vos œuvres sont le diamant de la Sainte Enfance; et nous vous

Le Frère Seckinger, qui souvent fut pris, par les missionnaires, comme compagnon de leurs expéditions charitables, les décrit en ces termes : "La miséricorde de Dieu s'est montrée grande, bien grande, pour nombre de ces pauvres païens. Comme les pères jouissent depuis de longues années.... de la réputation d'avoir d'excellents remèdes, il n'est pas de jour que quelques uns ne s'adressent à nous. Dans ces derniers temps, le premier soin des blessés qui nous connaissaient était de demander à être portés chez les pères ; d'autres, sans nous connaître, nous arrivaient aussi, ne sachant pas eux-mêmes comment. Nos catéchistes rivalisaient de zèle avec nous pour leur faire goûter le bonheur d'être chrétien. Dès qu'il y avait danger, on les prévenait, et eux, de demander aussitôt le baptême. Comme on leur apprenait la doctrine, et qu'ils récitaient leurs prières à haute voix, les voisins d'abord, puis même les plus éloignés d'eux, imitaient leur exemple, se faisaient baptiser, ou au moins devenaient catéchumènes ; le tout si sincère qu'ils craignaient moins la mort elle-même que la privation du baptême..... La mortalité causée par les agglomérations trop grandes s'accroissant tous les jours, nos supérieurs eurent la bonne idée de charger quelques-uns de nos frères et de nos pères de visiter les malades.... Partout bonne réception, partout bonne moisson d'âmes. D'abord tous les enfants gravement malades étaient présentés par leurs parents eux-mêmes pour être baptisés; la dispensation des remèdes, dont beaucoup sentaient trop bien l'inutilité, ne fut plus que secondaire. Des enfants, on passa aux adultes, ou plutôt tout allait simultanément.... Personne ne rentrait le soir sans une nouvelle liste de païens régénérés". (1)

Dans l'années 1861-1862, les Pères de Chang-hai et Zi-ka-wei comptaient 2442 baptêmes d'adultes et 15557 baptêmes d'enfants d'infidèles en danger de mort. Séminaristes, novices, collégiens, catéchistes, administrateurs, prirent part avec un grand zèle à cette bonne œuvre. (2)

Œuvre périlleuse, à la fin du moins. Les épidémies ne tardèrent pas à se déclarer dans cette foule qui n'observait aucune

---

devons les fruits les plus beaux et les plus abondants de tous ceux des vicariats de la Chine et du monde que nous secourons; or, devant les désastres du Kiang-nan, l'élan de nos cœurs a été unanime pour vous dans le conseil central." (Au R.P. Lemaitre, 25 mai 1861 — ***Zi.*** B. 12). Les années suivantes, ces magnifiques subventions furent continuées, "non sans lutte vigoureuse." (***Ibid.***)

(1) 29 mai 1862. ***N.M.*** 4, 243 sqq.

(2) R.P. Lemaitre, lettre citée. ***N.M.*** 5, 29.

précaution d'hygiène et de propreté. La typhoïde, d'abord, le choléra ensuite, firent des milliers de victimes ; et plusieurs catéchistes et séminaristes périrent en leur portant secours (1). Nous verrons plus loin que plusieurs missionnaires eurent le même sort. (2)

Une visite vint, au milieu de tant de fatigues et de dangers, donner du courage aux missionnaires. Mgr Spelta, ancien administrateur de Nan-king, et vicaire apostolique du Hou-pé, avait été appelé à Rome en 1859, et chargé par Pie IX de faire la visite apostolique de toutes les missions de Chine. (3)

Son rapport devait éclairer la Sacrée Congrégation de la Propagande sur un certain nombre de questions importantes, dont la principale était l'établissement de la hiérarchie en Chine demandée par la réunion des six évêques en 1849 (4). Il passa par Chang-hai en se rendant à Rome pour recevoir ses instructions, en juin 1859, et fut reçu avec grande solennité à Zi-ka-wei, où il célébra la fête de l'Ascension. (5)

Arrivé à Rome à la fin de 1859, il vit longuement le T.R.P. Général, qui lui accorda, en reconnaissance des services rendus par lui à la mission du Kiang-nan, la participation à toutes les bonnes œuvres et mérites de la Compagnie. (6)

Il annonça que son intention était de prendre le R.P. Lemaitre comme compagnon de sa visite dans les différents vicariats. Comme il avait, de la Propagande, la permission de se choisir tel compagnon qu'il désirerait, on ne pouvait que s'incliner. Mais ce projet ne souriait ni aux supérieurs de Rome, ni au R.P. Lemaitre lui-même ; il était bien à craindre, en effet, que les missionnaires des autres congrégations ne s'offensassent de cette inspection de leurs vicariats par un visiteur accompagné d'un conseiller jésuite. (7)

Ce fut, sans doute, cette raison qui empêcha Mgr Spelta de donner suite à son projet (8), de même que, quelques années

(1) Ibid. p. 29 et Fr. Hersant 13 juin 1862. ***N.M.*** 4, 254 sq.

(2) cf. infra.

(3) Bref du 24 janvier 1860. Copie ***Zi.*** B.I.

(4) Cf. t. 1, p. 191.

(5) Sica. ***Annales domus Zi-ka-wei,*** p. 159.

(6) R.P. Rubillon 17 février 1860; ***Zi.*** F. 13.

(7) R.P. Rubillon au R.P. Lemaitre 14 sept. 1860. ***Zi.*** F. 13. — T.R.P. Beckx à Mgr Borgniet et au R.P. Lemaitre, 15 sept. 1860 ***Zi.*** B. 5, F. 11.

(8) R.P. Lemaitre, 31 juillet 1860 ; Mgr Borgniet 5 déc. 1860. ***Gén. Sin.*** 3, IV, 24, 28.

auparavant, il avait renoncé à la direction des jésuites pour son grand séminaire afin d'éviter de froisser ses propres missionnaires. (1)

Du moins, par cette délicate attention, l'ancien administrateur de Nan-king montrait que les nuages du passé avaient complètement disparu, et que le supérieur des jésuites du Kiang-nan avait toute sa confiance.

Mgr Spelta arriva à Chang-hai à la fin de juillet 1860, alors que l'expédition anglo-française contre Pé-king, et la guerre civile des T'ai-p'ing, rendaient à peu près impossible tout voyage à l'intérieur du Kiang-nan. Reçu à Zi-ka-wei, pour la fête de Saint Ignace, avec tous les honneurs dus à sa mission, il borna sa visite aux maisons de Chang-hai, et aux chrétientés voisines de la ville. (2)

Il reçut de plus le rapport de Mgr Borgniet sur l'état actuel des œuvres. En septembre, il partit pour le Tché-kiang, qu'il visita ainsi que le Kiang-si, le Ho-nan et le Hou-nan. En janvier 1862, rentré dans son vicariat du Hou-pé, il se préparait à reprendre ses visites lorsqu'il fut pris de crachements de sang, et dut renoncer à sa mission. Il mourut en septembre de cette année. (3)

Son rapport à la Propagande daté du 8 juin 1862, et expédié à Rome par son successeur Mgr Zanoli, rend le plus bel hommage à la Mission du Kiang-nan, tout en notant les quelques difficultés qui s'étaient élevées entre Mgr Borgniet et quelques missionnaires, parmi lesquels le R.P. Lemaitre. La seule réforme importante que le visiteur propose est le rétablissement du petit séminaire distinct du collège de Zi-ka-wei (4). Il lui semblerait bon aussi que le vicaire apostolique soit, en même temps, supérieur régulier des jésuites, et que la province du Ngan-hoei soit détachée du vicariat du Kiang-nan pour former une préfecture apostolique spéciale. A ce mémoire (5) est annexée une brève

---

(1) Au T.R.P. Beckx, 23 février 1858. ***Gén. Sin.*** 3. 111, 43.

(2) Sica. ***Annales domus Zi-ka-wei***, p. 186 sq. — Plusieurs lettres ***Gén. Sin.*** 3, 111 24, 25, 26, 30.

(3) ***Prop. Act. Congr. Gen.*** 1874. ***Cina, Relazione generale***, 211. — Plusieurs lettres de 1860. ***Scrit. ref.*** t. 18.

(4) Cf. infra. Le Visiteur voyait, dans cette suppression du petit séminaire comme établissement distinct, la preuve que les jésuites ne s'intéressaient pas assez à l'œuvre du clergé indigène.

(5) ***Prop. Act. Congr. Gen.*** 1874. ***Cina***, fol. 307 sq.

note de Mgr Borgniet déclarant que l'établissement de la hiérarchie en Chine lui parait impossible pour le moment.

Après àvoir vu quelles furent, à cette époque troublée, les œuvres de charité et de zèle communes à toutes les maisons de Chang-hai, il reste à relever les quelques détails spéciaux à chacune d'elles. La paroisse de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), résidence épiscopale, prit alors un magnifique développement. Sur les 12.000 chrétiens qui s'étaient réfugiés autour de la cathédrale, plusieurs milliers ayant trouvé à Chang-hai du travail et des facilités pour leur commerce, demeurèrent même après le rétablissement de la paix. (1)

La présence de ces milliers de paroissiens indigènes, et de plusieurs compagnies de soldats français dans le quartier, permit, en 1861 et 1862, la célébration de fêtes comme la cathédrale n'en a jamais revu depuis. Qu'on lise cette description de la messe pontificale, le jour de Pâques 1862, par le P. Royer. "A l'élévation, le bon Dieu est loué de cent façons différentes, sur tous les tons et par les airs les plus discordants. Pendant que le son de la petite clochette annonce le moment solennel de la consécration, vous entendez le murmure de plusieurs milliers de chrétiens chinois qui, se prosternant la tête contre terre, adorent le Très Haut en fredonnant leurs belles prières. Au même moment, les clairons et les tambours de nos soldats, 21 coups de canon tirés par nos canonniers chinois (2), mille pétards chinois partant ensemble, qui semblent le disputer au tonnerre des canons... Au milieu d'un tel fracas, nos charmants petits sopranos chinois commencent leur "*Benedictus, Hosanna Filio David*"... Nos soldats, au sortir de la messe de Pâques, ne pouvaient retenir leurs cris d'admiration et d'étonnement. "Jamais, mon père, je n'ai vu de plus belles messes. — Moi, dit un autre, j'ai pleuré pendant toute la messe. En entendant ces chants de l'église..., je me reportai à ma paroisse, à ma première communion". (3)

---

(1) Les catalogues de 1864 et 1865, après le rétablissement de la paix, donnent 2175 chrétiens pour Tong-ka-dou ; (620 de Chang-hai, 955 originaires de Tchou-hiang (Tsu-haong), 600 émigrès). L'accession des riches chrétiens de Tchou-hiang (Tsu-haong) eut lieu à partir de 1860.

(2) Sur l'invitation du Tao-t'ai (dao-dai) de Chang-hai, le P. Ravary avait formé à Tong-ka-dou une garde nationale qui, dirigée par les soldats français du poste, rendit de vrais services. (R.P. Lemaitre, 19 février 1862. ***Franc.*** 2667).

(3) 25 Avril 1862. ***N.M.*** 4, 225.

Un des grands attraits de la cathédrale de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), à cette époque, était la bonne maitrise que le P. Ravary était parvenu à former. L'orgue qui l'accompagnait était également l'œuvre du père. Trop pauvre pour en faire venir un d'Europe, il l'avait fait construire par le Fr. Deleuze et des menuisiers chinois; les tuyaux étaient remplacés par des tiges de bambou. "Franchement, écrivait l'inventeur, sans fausse modestie, ces bambous sont délicieux. Notre jeu d'anches est un peu criard, mais les biseaux ont un son d'un moëlleux exquis, surtout dans les basses et dans les octaves moyennes" (1). Une réduction de l'orgue en bambou fut envoyée en France et offerte au Prince Impérial. (2)

Il avait fallu, après la reprise de Chang-hai par les troupes impériales en 1857, fermer l'hôpital ouvert pour les blessés de la guerre (3). Seul, un dispensaire subsista, tenu par le bon Fr. Bernard, l'infirmier de la résidence. Très populaire parmi les soldats français, qui furent vite ses clients (4), il exerça sur les païens réfugiés à Chang-hai un apostolat efficace et sauva bien des vies. A partir de 1864, l'œuvre fonctionna régulièrement. 5 médecins chinois assistaient le frère. (5)

Nous avons vu qu'après l'assasinat du P. Louis Massa, et d'un certain nombre d'orphelins, les enfants de Ts'ai-kia-wan (Ts'ah-ka-wè) s'étaient réfugiés à Zi-ka-wei, et de là avaient gagné Chang-hai. (6)

Ils furent installés par le R.P. Lemaitre, d'abord dans les bâtiments du petit séminaire de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), qui venait d'être supprimé, puis dans quelques maisons à l'est de la résidence, enfin dans un mont de piété abandonné, situé près de la porte du sud de la ville murée; ils y restèrent jusqu'à la fin de la guerre des T'ai-p'ing. L'air manquait dans ces salles et dans ces cours étroites; on trouvait difficilement de l'eau potable; pendant ces quatre années, la mortalité fut terrible parmi les petits réfugiés. En avril 1864, une épidémie de typhus se déclara; le dévoué P. Giaquinto, le vrai organisateur de l'orphelinat, qui en avait repris la direction après la mort du P. Louis Massa, se donna sans compter au service des orphelins, et contracta la maladie; transporté a Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), il mourut le 30 avril.

(1) 29 nov. 1856. *N.M.* 3, 431.

(2) P. Basuiau, procureur, 24 Août 1869. *Zi.* F 20.

(3) cf. t. 1 p. 275.

(4) P. Ravary, 3 Mars 1861. *N.M.* 4, 26.

(5) Fr. Bernard, 15 juillet 1864. *N.M.* 5, 149.

(6) cf. supra, p. 24 sq.

Aussitôt le pays pacifié, par les succès des troupes de Gordon, les orphelins furent envoyés à Zi-ka-wei, et installés dans des maisons chinoises près de la résidence, des deux côtés du canal. L'orphelinat actuel de T'ou-sè-wè fut commencé en juillet 1864, par ordre du R.P. Gonnet. (1)

L'œuvre capitale qui se rattache à Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) est, à cette époque, le séminaire. Nous avons vu qu'à peine chargé de l'administration du vicariat, le R.P. Borgniet avait mis à exécution l'idée qui était celle de tous les pères et à laquelle Mgr Maresca s'était finalement rallié; ne pas admettre aux ordres les jeunes clercs chinois avant de leur avoir fait faire, pendant un certain temps, l'épreuve de la vie apostolique. (2)

En conséquence, ceux d'entre eux qui terminaient leur théologie en 1856 furent envoyés dans les districts comme catéchistes, ou employés comme professeurs au collège de Zi-ka-wei. Cette mesure donna d'excellents résultats. Le R. P. Lemaitre écrivait, le 29 septembre 1857 : "Le grand séminaire compte 28 élèves dont quelques-uns ont déjà fini leur cours de théologie, et sont employés comme professeurs ou catéchistes, en attendant qu'ils puissent être promus aux ordres sacrés. Trois d'entre eux ont été jugés dignes d'avancer les premiers, et ont été ordonnés diacres; ce sont des hommes déjà formés, et vraiment exemplaires. Mais celui de tous nos séminaristes qui donnait les plus belles espérances n'a pu continuer longtemps les services qu'il rendait déjà ; il est mort à l'âge de 28 ans, novice de la Compagnie de Jésus, en laissant le séminaire embaumé de l'odeur de ses vertus." (3)

En 1858, le séminaire de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), fondé depuis quinze années, donna donc ses trois premiers prêtres, qui tous trois faisaient partie de la première promotion de 1843. Comme il n'y avait pas alors d'évêque au Kiang-nan, le R.P. Lemaitre les conduisit à Ning-pouo, où Mgr Delaplace, de la Congrégation de la Mission, leur conféra le sacerdoce. (19 septembre); ils revinrent dire leurs premières messes à Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) le 29 septembre. (4)

(1) P. Palatre. *Mémoire sur l'orphelinat de T'ou-sè-wè;* 26 octobre 1875. *Zi.* G. 1. cf. *Notice sur le P. Giaquinto, Annales de la Sainte Enfance.* t. 17, p. 92.

(2) cf. t. 1, p. 309.

(3) *N.M.* 3 (2), 29. Il s'agit du Frère Jean Fong (Vong) dont j'ai conté plus haut la vocation et l'admission "in extremis" dans la Compagnie. cf. t. 1, p. 223.

(4) Sica *Annales domus Zi-ka-wei,* p. 155.—R.P. Lemaitre, 2 octobre 1858. *Scol.* 1859, p. 40.

C'étaient les Pères Jacques Kou et Michel Tsao, tous deux de la préfecture de Song-kiang (Song-kaong), âgés de 29 ans, et le Père Jean Népomucène Hiong, de Hai-men, âgé de 34 ans. (1)

Le 8 Septembre 1859, deux autres élèves du séminaire furent ordonnés prêtres à Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) par Mgr Mouly; le P. André Ou, de la préfecture de Song-kiang (Song-kaong) et le P. Silvestre Tsai, de Tch'ong-ming (Ts'ong-ming), le premier âgé de 28 ans et le second de 33 ans; le premier appartenait à la seconde année du séminaire; le second à la première. (2)

Quelques-uns, même en France, étaient tentés de trouver bien tardives ces premières ordinations. Le R.P. Lemaitre leur répondait: "Quelques jeunes gens du Chan-tong, qui ont étudié quelques années avec les nôtres, et n'étaient pas des plus avancés, ont été ordonnés il y a deux ou trois ans. Mais je ne crois pas qu'ici nous ayons à nous repentir d'avoir exigé plus d'études et de formation. Loin de se plaindre de n'avoir pas été ordonnés plus tôt, nos trois prêtres regrettent surtout de n'avoir pas eu plus de temps pour s'exercer dans leur littérature, et étudier leurs livres et leur histoire". (3)

De fait, ces jeunes prêtres, qui durent faire leurs débuts apostoliques au milieu des horreurs de la guerre civile, se montrèrent, par leur dévouement, à la hauteur de toutes les épreuves, et furent, pour les pères européens, des auxiliaires très appréciés. Les supérieurs et consulteurs dans leurs lettres au T.R.P. Général, Mgr Spelta dans le rapport de sa visite à la Propagande, leur rendent hautement hommage. (4)

En 1858 et 1859, Les FF. Dovergne, Launay et Sécher, s'adjoignirent aux séminaristes pour leurs études théologiques; ce fut le commencement du scolasticat régulier qui s'est toujours continué depuis. (5)

---

(1) P. Pfister Sica, ***Catalogus*** (1908) p. 112. — P. Loriquet ***Diarium de Tong-ka-dou.***

(2) Pfister Sica, ***Catalogus*** (1908), p. 112.—Sica ***Annales***, p. 165.

(3) Lettre citée. ***Scol.*** 1859, p. 40.

(4) "Nos nouveaux prêtres sont admirables de zèle et de simplicité"(R.P. Lemaitre, 26 mai 1859. ***Gén. Sin.*** 3, ***III***, 61, 62.) "Sono (i giovani) zelanti, prudenti, moderati, accetti al popolo, ed coperano diretti dei missionari Europei" (Mgr Spelta, rapport de 1862. ***Prop. Act. Congr. gen. Cina*** 1874, fol. 307 sq.)

(5) Sica. ***Annales,*** p. 158 sqq. 162. — Des scolastiques venus avec le P. René Massa avaient déjà fait, vaille que vaille, leurs études au Kiang-nan (cf. t. 1, p. 219.

A ses débuts se rattache le souvenir d'un des plus touchants témoignages de charité dont la mission du Kiang-nan ait été l'objet. Une simple servante de Laval, Mlle Virginie Freulon, fit parvenir au R.P. Lemaitre le petit héritage que ses maîtres lui avaient laissé, après des années de bons services, une somme de 16.000 francs ; elle était destinée, dans son intention, à payer la pension des scolastiques du Kiang-nan. C'est à Mlle Freulon que sont adressées plusieurs des plus intéressantes relations du R. P. Supérieur (1). Une autre aumône, un terrain situé au sud de la rue qui passe devant l'église de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), fut offerte par une famille encore païenne, celle des Wang, qui avait de grandes obligations au R. P. Supérieur, et les revenus appliqués à l'entretien du séminaire. (2)

Le P. Plet, alors directeur et professeur des séminaristes, avait rédigé quelques notes sur leur caractère et leurs études ; le R. P. Lemaitre les envoya en France. Quelques extraits pourront intéresser si on les rapproche des observations des P. P. Brouillon et Gotteland quelques années plus tôt. (3)

" *Piété;* Peut-être moins expansive que chez nous, mais non moins solide; ils ne marchent pas par enthousiasme, mais par la raison et la foi.... ainsi la formation se fait avec lenteur, mais avec calme, avec solidité et persévérance. *Application à l'étude;* Ils sont studieux, et réussissent dans les études sérieuses de philosophie et de théologie. Leur science est plus solide qu'élevée; nos systèmes de philosophie leur font peu d'impression ; attachés aux principes de la raison, ils ne se laissent pas éblouir par des réponses vagues ; ils poussent la difficulté jusqu'à ce qu'ils voient qu'une doctrine repose sur les enseignements clairs de la raison, ou sur une autorité certaine. L'étude raisonnée de la révélation opère une vraie révolution dans ces esprits droits, qui n'avaient su juger de tout que sur l'autorité des philosophes chinois. *Zèle ;* Quand nos jeunes gens ont bien compris qu'une chose est bonne, et qu'ils doivent la faire, on peut compter de leur part sur des efforts calmes, quelquefois un peu lents, mais sérieux et persévérants. Souvent même, au milieu des plus grandes difficultés, et des sacrifices les plus pénibles, ils nous étonneront par leur tranquillité et leur indifférence raisonnée." (4)

Les études des séminaristes et des scolastiques furent fréquemment troublées, de 1858 à 1864, par les dramatiques

(1) P. Colombel, ***Histoire***, p. 26.

(2) P. Colombel, ***Histoire, ibid.***

(3) cf. t. 1, p. 219 sq.

(4) R.P. Lemaitre, 29 septembre 1857. ***N.M.*** 3, (2), 49 sq.

événements dont Chang-hai fut alors le théâtre. Ils eurent un rôle très actif dans l'assistance des pauvres chrétiens émigrés, le soin des malades et des mourants ; et les pères rendent hommage dans leurs lettres à la générosité de leurs jeunes collaborateurs (1). Les séminaristes de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) étaient alors en correspondance avec les novices d'Angers, et leurs lettres latines ou françaises sont pleines d'intéressants détails sur leur jeune apostolat. (2)

Le petit séminaire, demeuré à Tchang-kia-leou (Tsang-ka-leu) depuis 1853, fut supprimé à l'avénement de Mgr Borgniet ; de ses élèves, les plus âgés entrèrent au grand séminaire de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), ceux qui commençaient seulement leurs études latines furent incorporés au collège de Zi-ka-wei. Le R.P. Lemaitre avait pris cette mesure pour ménager hommes et ressources. Le programme des études chinoises étant le même au collège et au petit séminaire, il paraissait inutile d'avoir une double installation, et un double corps de professeurs ; il suffirait au collège d'ajouter une division spéciale pour les latinistes. (3)

De plus, le R.P. Supérieur jugeait funeste la rivalité qui, étant donné le caractère chinois, n'aurait pas tardé à s'élever dans le clergé séculier entre anciens éléves du collège et du petit séminaire. (4)

Quand Mgr Spelta fit sa visite de la mission, il regretta la mesure prise, et insista pour que le petit séminaire reprit une existence indépendante (5). Mgr Borgniet, qui partageait ses vues, lui donna satisfaction de grand cœur, et dès la fin de l'année 1860, le petit séminaire était reconstitué auprès du grand, à Tong-kia-tou (Tong-ka-dou). (6)

Le R.P. Lemaitre fut toujours très opposé à cette mesure, pour les raisons indiquées plus haut; et cette question fut une de celles qui amenèrent des discussions assez vives entre le R.P. supérieur et le vicaire apostolique. (7)

---

(1) "Plusieurs de nos séminaristes..., ont été victimes de leur dévouement aussi bien que nos religieux". R.P. Lemaitre, 6 mars 1863. ***N.M.*** 5, 29.

(2) V.g. lettres des 20 juin 1858, 7 février 1859. ***N.M.*** 3, 79 sq., 3 (3) 10 sq.

(3) Lettre citée plus haut, ***N.M.*** 3 (2), p. 49.

(4) Au T.R.P. Général 1er mars 1861. ***Gén. Sin.*** 3, VII, 18.

(5) Rapport cité plus haut de Mgr Spelta. ***Prop. Act. Congr. gén. Cina*** (1874) fol. 307 sq.

(6) Mgr Spelta. Rapport cité plus haut, appendice.

(7) Cf. supra, p. 65. Les consulteurs pensaient comme le R.P. supérieur

Mgr Languillat reprit le projet du R.P. Lemaitre, et depuis, les "latinistes", ou séminaristes qui commencent le latin, sont demeurés à Zi-ka-wei. Mgr Spelta, dans son mémoire à la Propagande, avait exprimé la crainte que le mélange des séminaristes et des éléves du collège ne nuisit au bon recrutement du clergé séculier. (1) Elle ne se réalisa pas ; à toutes les époques, les "latinistes" furent nombreux au collège de Zi-ka-wei, et le grand nombre des prêtres qui en sont sortis est la meilleure justification du système préconisé par le R.P. Lemaitre. (2)

L'œuvre, bien modeste à ses débuts, de Yang-king-pang, prit, comme celle de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), d'importants développements, à la suite des expéditions anglo-françaises et de la guerre des T'ai-p'ing. La paroisse s'enrichit, elle aussi, d'un bon nombre de familles émigrées qui restèrent sur les concessions, où elles avaient trouvé moyen de lancer des affaires avantageuses. Le P. Desjacques, procureur de la mission, se transporta de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) à Yang-king-pang en 1857, et devint le premier curé de la paroisse des concessions. En 1858, on ne comptait encore que 92 chrétiens européens et 180 chinois groupés autour de sa petite chapelle. (3)

Les passages continuels de troupes, dont les officiers et soldats venaient entendre la messe à la chapelle ; l'arrivée de nombreux émigrants de 1858 à 1862, rendirent nécessaire la construction d'une grande église. Nous avons vu comment la première pierre fut posée en 1860 (avril), en présence du Général Montauban, et la première messe célébrée le 29 juin 1861. (4)

---

cf. extraits des consultes des 31 janvier et 22 février 1861 envoyés le 1[er] mars par le R.P. Lemaitre. ***Gén. Sin.*** 3, VII, 13.

(1) Cf. supra, p. 65.

(2) Personnel de Tong-ka-dou. (Résidence et Séminaire) d'après les catalogues.

1856-57. R.P. Borgniet, PP. Hélot, Leduc, Plet, Taffin, Desjacques.
1857-58. R.P. Borgniet, PP. Brueyre, Taffin.
1858-59. R.P. Borgniet, R.P. Lemaitre, PP. Ravary, Plet, Taffin.
1859-60. Mgr. Borgniet, R.P. Lemaitre, PP. Ravary, Plet, Taffin.
1860-61. Mgr. Borgniet, PP. Ravary, Plet, Taffin, Giaquinto (orphelinat).
1861-62. Mgr. Borgniet, PP. Ravary, Plet, Taffin, Giaquinto (orphelinat).
1862-63. R.P. Lemaitre, PP. Pingrenon, Plet, Taffin, Giaquinto (orphelinat).
1863-64. PP. Adinolfi, Plet, Taffin.

(3) Catalogues transcrits par le P. Colombel. ***Histoire,*** p. 575.

(4) Cf. supra, p. 16, 44.

Le P. Hélot, l'architecte de Zi-ka-wei et de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), surveilla encore la construction de l'église Saint Joseph (1). Il trouva une aide généreuse chez les marins des bâtiments français qui stationnaient dans le Hoang-p'ou (Waong-p'ou). Une tradition locale veut ainsi que la maitresse poutre du clocher ait été dressée et mise en place par les marins de la *Forte*, vaisseau de l'Amiral Protet. (2)

Le P. Desjacques, ancien missionnaire en Amérique, parlant aussi bien l'anglais que le français, fut alors, entre tous, l'homme de la situation. "On peut dire, écrivait un nouvel arrivant qui le vit à l'œuvre, qu'il est vraiment le curé catholique, par le grand nombre de gens de toutes les nations qui ont recours à son ministère; car bien que Chang-hai reçoive dans son port des hommes de toutes les contrées du, monde, je n'en ai jamais vu un seul dont le langage n'ait été compris du père, et dont celui-ci ne se soit également fait entendre. Aussi est-il aimé de tous, sans en excepter les protestants, qui lui accordent ouvertement... beaucoup plus d'estime et de respect qu'ils n'en montrent pour leurs propres ministres". (3)

Pour donner une idée de son activité, je reproduis le compte-rendu de sa journée du 15 août 1860, adressé à son frère. "Lever, 3 h. 1/2. — 5 heures Sainte Messe — 5 h. 1/2 confessions jusqu'à 8 heures, grand Messe. — 8 h. 1/2, départ pour Tong-ka-dou, où Monseigneur m'appelle pour recevoir l'ambassadeur anglais, les consuls espagnol, portugais, tous ceux qui ne parlent pas français. — 9 h. 1/2, Te Deum. Il y a quatre évêques, deux ambassadeurs, six consuls, puis des capitaines, officiers, administrateurs, etc...... et c'est ton pauvre frère qui est chargé du placement et de la police. — 10 h. 1/2, réception de tous ces messieurs au salon. — 11 heures, la plupart s'en vont. — 12 heures diner, 40 convives; je suis trop fatigué pour manger. — 2 h. Un européen malade me fait appeler à une demi-lieue d'ici. — 3 h. 1/2, je rentre; cinq cartes de visites, entre autres, le chef des engagés européens au service des chinois. — 4 heures, force Manillois revenant du combat contre les rebelles; ils ont été battus, ils viennent demander des messes en l'honneur de Notre Dame du Salut. — 4 h. 1/2, foule de chinois apportant tout ce qu'ils ont de précieux avant que les rebelles arrivent; grande panique. — 5 h. diner; impossible de manger, à chaque instant des

(1) Fr. Guillon, 8 avril 1861. *N.M.* 4, 36 sq.

(2) P. Colombel, ***Histoire***, p. 848. En 1864-65 les catalogues indiquent à Yang-king-pang 3096 paroissiens (chinois résidents 696; émigrés 400; européens résidents 1000; de passage 1000.)

(3) Fr. Guillon, 8 avril 1861. *N.M.* 4, 36 sq.

visites d'Européens et de Chinois. — 6 heures, salut. — 6 h. 1/2, visite à ceux qui m'ont laissé leur carte; le colonel américain me donne 600 francs pour mon église. — 7 h. 1/2, visite à un malade. — 9 h. je rentre; un capitaine m'attend depuis une heure, sans avoir rien à me dire, sinon demander des nouvelles. — 10 h. Vêpres, complies, examen, préparation de la méditation. Coucher''.(1)

Une institution charitable existe encore, qui date de cette époque troublée. Dès 1856, M. Edan, qui gérait le consulat, préoccupé du malheureux sort des Européens de Chang-hai, et des marins des divers navires de commerce, qui, dans leurs maladies, étaient à peu près abandonnés, avait projeté la fondation d'un hôpital sur la concession; la France se serait engagée à fournir un docteur, ou du moins un officier de santé; la Compagnie de Jésus aurait donné un frère coadjuteur pour diriger les infirmiers indigènes; on commença aussitôt à préparer quelques chambres chinoises près de la petite chapelle de Yang-king-pang. (2)

La guerre qui éclata sur ces entrefaites, entre la Chine, l'Angleterre et la France, suspendit l'exécution de ces projets; et il n'y eut pas d'autre hôpital pour les Européens à Chang-hai, de 1856 à 1862, que celui de l'armée française, installé en face l'Eglise Saint-Joseph, sur l'emplacement de l'établissement actuel des Mères auxiliatrices; il avait ses aumôniers, et les missionnaires leur en abandonnaient le soin. Il fut fermé après le départ des troupes. (3)

A cette époque, la nécessité d'un hôpital européen s'imposa avec plus d'évidence encore qu'en 1856. Le P. Desjacques prit l'affaire en main, et la poussa avec son énergie et son savoir-faire habituels.

Il obtint des principaux négociants de Chang-hai, presque tous protestants, la constitution d'un capital de 50.000 taëls (alors plus de 300.000 francs). Il obtint surtout, ce qui lui tenait bien plus à cœur, que l'administration de l'hôpital serait confiée à des religieuses catholiques. Les chinois de Chang-hai étaient suffisamment conquis aux idées européennes pour que la présence des sœurs hospitalières ne parut pas choquante. (4)

---

(1) Août 1860. *N.M.* 3 (2), 212 sq.

(2) Colombel, ***Histoire,*** p. 902 sq.

(3) ***Ibid.*** p. 903. Les pères parlent souvent dans leurs lettres de cet hôpital militaire. C'est là que fut déposé le corps de l'Amiral Protet avant le service de Yang-king-pang (cf. supra, p. 56). Il y avait alors à Chang-hai deux hôpitaux, fondés par les missions protestantes, mais ils étaient presque uniquement réservés aux chinois. ***Histoire,*** p. 903.

(4) ***Ibid.***

Déjà les Filles de la Charité étaient à Ning-pouo, et leurs services fort appréciés des indigènes comme des européens (1). Il avait été question, un moment, d'appeler à Chang-hai les Sœurs de Saint Paul de Chartres, qui avaient à ce moment des difficultés avec le R.P. Ambrosi, procureur de la Propagande, et désiraient abandonner leur établissement de Hong-kong (2). Mgr Régnault, évêque de Chartres, en avait écrit au T.R.P. général de la Compagnie. Mais ce projet fut mal accueilli en Propagande et n'aboutit pas. (3)

C'est aux Filles de Saint Vincent de Paul, auxquelles les glorieux souvenirs de l'expédition de Crimée assuraient les sympathies du public anglais, que les supérieurs du Kiang-nan s'adressèrent. (4)

Le 18 Avril 1863, le R. P. Lemaitre écrivait au Supérieur Général de Saint Lazare, pour lui annoncer le projet "d'un hôpital général qui se forme à Chang-hai avec le secours des principales maisons de commerce françaises, anglaises et américaines". Les négociants, les capitaines de navires, pressent la mission catholique de faire cette bonne œuvre. "Mais sans les sœurs, il nous est impossible de tenir un hôpital. Ayez pitié, M. Le Supérieur Général, de tous ces malheureux, venus de tous les coins du monde, et envoyez leur des sœurs qui s'occupent de soulager leurs corps et d'aider leurs âmes". (5)

Cette lettre est une des dernières qu'ait écrites le R. P. Lemaitre, déjà frappé à mort. Il convenait que son dernier acte de supérieur fut un nouveau bienfait envers cette ville de Chang-hai qui lui devait déjà tant. M. Etienne, Supérieur Général de Saint Lazare, répondit le 18 juin 1863. "Nous comprenons parfaitement l'importance qu'il y a de prendre possession, au nom de la religion, du poste de Chang-hai, et d'y établir tous les genres d'œuvres propres à procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes. Aussi sommes-nous disposés à faire toutes sortes de sacrifices dans ce but." (6)

---

(1) Mercier, *Campagne du Cassini,* p. 156, 158.

(2) R.P. Rubillon, 17 mars 1860. ***Zi.*** F. 13.

(3) Mgr Régnault, 24 novembre 1859. ***Gen. Sin.*** 3, IV, 11. — R.P. Rubillon 11 août 1860. ***Zi.*** F. 13.

(4) R.P. Rubillon au R.P. Lemaitre, 20 Janvier 1863. ***Zi.*** F. 13.

(5) Copie ***Zi.*** B. 17.

(6) ***Zi.*** B, 17.

Dès le 8 novembre 1863, un projet de contrat fut rédigé entre les administrateurs de l'œuvre et les supérieurs de Saint Lazare.

Les sœurs arrivèrent à la fin de cette année, sous la conduite de Sœur de Jaurias (1), qui devait couronner une vie entièrement dévouée aux œuvres de charité en Chine par son héroique conduite durant le siège du Pé-tang à Pé-king en 1900. Le 1[er] janvier 1864, l'hôpital fut officiellement ouvert dans une grande maison à étages, sur le quai de France, au coin de la rue Colbert; plus tard, nous le verrons, il fut transporté sur la rive nord de la crique de Sou-tcheou. (2)

Dès lors l'apostolat des Filles de la Charité appartient à l'histoire de la mission du Kiang-nan, et j'aurai souvent occasion de le décrire.

Dès cette époque, aussi, il était question d'appeler à Chang-hai des religieuses enseignantes, pour l'éducation des enfants européennes et des chinoises des hautes classes. Le R.P. Broullion, dans son voyage en France en 1853, surtout le R.P. Fournier, visiteur, avaient pensé aux Dames du Sacré Cœur, et la Bienheureuse Madeleine Sophie Barat avait accueilli de grand cœur les premières ouvertures. (3)

Mais il apparut bientôt que les religieuses qui viendraient au Kiang-nan devraient s'occuper à la fois d'éducation et d'œuvres d'assistance, étrangères à l'institut des Dames du Sacré Cœur (4), et cette raison fit abandonner le projet. (5)

---

(1) Mazeau ***L'héroine du Pétang,*** p. 149 sqq. — cf. R. P. Lemaitre 6 Déc. 1862, 18 avril 1863. Cette dernière lettre est la dernière du R.P. Lemaitre au R.P. Provincial. — ***Franc.*** 2667.

(2) P. Colombel : ***Histoire,*** p. 904 sq. — cf. diverses lettres de 1863, citant le prospectus de l'hôpital paru dans le ***Daily News.—Scol.*** Oct. 1863, p. 27.

(3) Au R.P. Fournier, 21 juin 1854. ***Zi.*** F. 24.

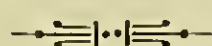
(4) R.P. Rubillon. 23 janvier, 29 Septembre 1864, Mai 1868. ***Zi.*** F. 13.

(5) Personnel de Yang-king-pang d'après les catalogues.

1856-57. P. Desjacques.
1857-58. P. Desjacques, P. Pajot.
1858-59. P. Desjacques, P. Sica.
1859-60. P. Desjacques. P. Sica.
1860-61. P. Desjacques,
1861-62. P. Loriquet, P. Desjacques.
1862-63. P. Nicolas Massa, P. Desjacques.
1863-64. P. d'Argy, P. Desjacques.

## II

## ZI-KA-WEI.



L'aspect de la résidence et du collège était bien pittoresque, pendant ces années de troubles, si nous en croyons les lettres des missionnaires. Poste français de 1860 à 1864, sauf quelques jours d'interruption ; garnison des franco-chinois de M. Tardif de Moidrey qui faisaient, dans les champs voisins, l'exercice du canon ; visites continuelles d'officiers et de diplomates appartenant à toutes les nations ; tout cela ne devait guère contribuer au recueillement de la maison. Cependant, en pleine guerre, les réglements de la mission s'observaient comme aux jours les plus calmes, et les pères se réunissaient deux fois l'an pour la retraite et les vacances. Retraite ou vacances furent plus d'une fois, nous l'avons vu, interrompues par les évènements. (1)

La terrible mortalité qui sévissait parmi les missionnaires amena les supérieurs à considérer sérieusement l'amélioration des conditions hygiéniques de la maison centrale où les malades venaient chercher le rétablissement. Pendant son voyage à Rome, en 1853, M. de Montigny avait vu longuement le T.R.P. Beckx, et le R.P. Rubillon, assistant de France. Il insista à deux reprises, avec beaucoup de chaleur, pour que les pères de Chine prissent plus de soin de leur santé, et que leur régime habituel (nourriture, vètement etc) fut meilleur. Les supérieurs de Rome furent frappés de ces remarques, et on les voit souvent les rappeler, en s'informant si on en tient compte. (2)

La première amélioration qui s'imposait était la construction à Zi-ka-wei d'une maison convenable. Jusque là, les bâtiments

---

(1) cf. t. 1, p. 303.

(2) T.R.P. Beckx à Mgr Borgniet; 6 août 1856, 16 novembre 1858. *Zi*,B, 5—Id. au R.P. Supérieur, 20 avril 1858. *Zi* F, 11. Une consultation détaillée fut rédigée par le Dr Henri Lespiau, le 14 mars 1861, sur "les soins nécessaires à la santé des missionnaires du Kiang-nan." Plusieurs des points du coutumier actuel furent alors règlés. *Zi*, Archives du R.P. Supérieur.

étaient à la chinoise; et encore il s'était trouvé un consulteur pour dénoncer à Rome, en 1848, leur trop grand luxe. (1)

En 1863, les pères prenaient possession de la nouvelle résidence, "construite à l'européenne" (2). Quelques mois auparavant la plus grande cause d'insalubrité était écartée de Zi-ka-wei. Le canal Tchao-kia-poung (Tsao-ka-pang), trop voisin des batiments, entretenait l'humidité, et dégageait souvent des odeurs malsaines. (3)

Les officiers français qui commandaient à Zi-ka-wei demandèrent au tao-t'ai (dao-dai) la permission de détourner vers l'est le cours du canal ; ils auraient ainsi plus de place pour les manœuvres de leurs troupes, de l'artillerie en particulier. La permission fut accordée, et le travail exécuté. Les terrains devenus libres furent abandonnés à la mission, ce qui permit de notables agrandissements. (4)

Les deux belles routes anglaise et française qui conduisent de Zi-ka-wei à Chang-hai furent ouvertes en février 1861, afin de permettre des communications plus faciles entre les postes de Zi-ka-wei et les troupes qui gardaient la ville (5).

Le grand événement de cette époque troublée fut la fondation du noviciat de la Compagnie, désiré depuis si longtemps, et retardé par les hésitations des évêques administrateurs du diocèse de Nanking (6). Il s'ouvrit à Zi-ka-wei, le 19 mai 1862, fête de l'Ascension; onze novices le composèrent sous la direction du R.P. Ange Zottoli ; neuf venaient du collège, deux du séminaire (7), après dispense du serment de la Propagande (8). "Ce sont de vrais petits saints vivants" écrivait, avec une exagération bien pardonnable dans la circonstance, le bon Fr. Hersant, l'infirmier de Zi-ka-wei. (9)

---

(1) T.R.P. Roothaan, 3 déc. 1848, ***Zi.*** F. 13, F. 10. — Sica ***De vita P. Poissemeux,*** p. 44.

(2) P. Palatre, 25 septembre 1863. ***N.M.*** 5, 97.

(3) T.R.P. Beckx, 20 Avril 1878, rappelant les souvenirs de M. de Montigny. ***Zi.*** F. 11.

(4) P. Sica. ***De vita P. Lemaitre,*** p. 121. Lettre d'un scolastique, 14 juillet, 1862. ***Scol.*** nov. 1862, p. 29.

(5) R.P. Lemaitre, 6 février 1861, 30 Déc. 1862. ***N.M.*** 4; 16, 316. — Sica, ***De vita P. Lemaitre,*** p. 121.

(6) Cf. t. 1, p. 102, 222.

(7) P. Sica. ***De vita P. Lemaitre,*** p. 123. — Fr. Hersant 13 juin 1863., ***N.M.*** 5, p. 256.

(8) T.R.P. Beckx au R.P. Lemaitre, 29 Janvier 1859, annonçant les premières dispenses. ***Zi.*** F. 11.

(9) Lettre citée, p. 256.

Le T.R.P. Beckx, en annonçant trois ans plus tôt la première dispense, accordée par le Saint Père aux deux séminaristes Pierre Wang et Matthias Lang, formait ce souhait pour le noviciat chinois. "Que le Seigneur daigne bénir ces prémices de notre noviciat en Chine, et les remplir de l'esprit de la Compagnie, afin qu'ils puissent le communiquer à ceux qui, comme nous devons l'espérer, viendront à leur exemple s'enrôler sous l'étendard de Jésus Christ dans notre Société". (1)

Bien vite les novices chinois connurent les plus rudes "expériments"; on les employait à soigner les malades, à catéchiser les moribonds, pendant la guerre et les épidémies qui firent tant de victimes à Chang-hai; ils répondirent dignement à cette confiance. "Nos bons petits novices, écrivait le R.P. Lemaitre, sont rudement éprouvés... Pendant l'épidémie, ils étaient allés aux malades, en juin, juillet, août, et ils en avaient été presque tous quittes pour des indispositions, sauf Joseph Kiu, qui s'en est allé au Paradis, et Pierre Li, qui joua quelques jours avec le choléra. Durant le mois dernier, ils ont recommencé leurs visites aux malades, dans les différents quartiers de la ville...; le matin, ils balayaient les corridors de Tong-ka-dou, à la grande édification de leurs anciens domestiques et des étrangers, puis ils allaient à leurs malades. Outre ceux qu'ils ont préparés pour plus tard, ils ont baptisé environ 150 moribonds; et chaque jour le nombre des conversions allait augmentant; mais en voici trois pris de la fièvre typhoïde, et les autres plus ou moins indisposés". (2)

Le collège Saint Ignace se développait malgré les circonstances peu favorables. En 1857, d'après un rapport du P. Zottoli, préfet des études, 82 internes suivaient les classes, répartis en trois divisions; neuf professeurs chinois leur donnaient l'enseignement; parmi eux, plusieurs païens, les chrétiens lettrés et pourvus de leurs grades n'étant pas en assez grand nombre pour prendre tous les postes vacants. L'étude du chinois occupait presque toutes les journées de la jeunesse; les plus avancés y ajoutaient quelques leçons de français, de chant, de musique, de dessin; la souplesse des enfants, leur aptitude à ces enseignements si nouveaux pour eux, étonnaient leurs maitres. "Ce qui est remarquable, écrit le P. Zottoli, c'est que ces petits chinois réussissent à tout; malgré le peu de temps qui leur est accordé,

---

(1) 29 Janvier 1859. ***Zi.*** F. 11. Ces deux séminaristes, je ne sais pour quelle cause, n'entrèrent pas dans la Compagnie, mais demeurèrent dans le clergé séculier. Pfister Sica, ***Catalogus*** (1908) ***Append.*** p. 112 sq.

(2) 7 Février 1863. ***N.M.*** 5, 15. cf. 6 mars 1863; ***Ibid.*** p. 29. Le Fr. Hersant, infirmier de Zi-ka-wei, écrivait, à propos de la mort de Joseph Kiu (3 octobre 1862): "notre cher petit frère novice Joseph Kiu, l'apprenti horloger,

et le peu de moyens dont nous pouvons disposer, surtout pour les maitres, nous avons déjà vu des résultats qui peuvent tout faire espérer pour l'avenir". (1)

Les œuvres de zèle étaient en honneur, surtout parmi les congréganistes, et les enfants eurent fréquemment la joie de baptiser des moribonds et de catéchiser des païens de bonne volonté. (2)

On comptait que les anciens de Zi-ka-wei, rentrés dans leurs familles, deviendraient catéchistes ou maîtres d'écoles, ou donneraient le ton aux chrétientés dont ils seraient les administrateurs et les notables. Les vocations sacerdotales n'étaient pas rares, mais on les éprouvait rigoureusement. "Nous ne reconnaitrons les vocations qu'après de longues et sévères épreuves, écrivait le P. Zottoli; et en attendant, nous les mettrons en état de pouvoir figurer honorablement dans le monde, afin que, s'ils entrent au séminaire, ce ne soit point pour y chercher une position qu'ils ne trouvent pas ailleurs, mais au contraire, en faisant le sacrifice d'une position déjà assurée. Il est bien important, pour le succès de la mission, que le clergé ne se recrute que par esprit de zèle et dévouement; et nous avons assez d'expérience de nos jeunes gens pour espérer un nombre suffisant de vocations, qui n'auront point d'autres motifs que la gloire de Dieu et le salut des âmes." (3)

Cinq ans plus tard, le R.P. Gonnet nous apprend qu'on faisait suivre aux élèves qui allaient quitter Zi-ka-wei un cours de médecine chinoise, destiné à leur faciliter l'entrée des maisons païennes où, comme catéchistes et baptiseurs, ils pourraient faire d'apostolique besogne (4). Les études latines commencèrent à Zi-ka-wei en 1859, en faveur des séminaristes et des postulants de la Compagnie. (5)

A son passage par Chang-hai, le baron Gros voulut reprendre une idée jadis lancée par M. Edan (6), la création, à Zi-ka-wei, sous la direction des pères, d'une école d'interprètes, composée

---

a rendu sa belle âme à son créateur, comme un petit Stanislas... il nous a beaucoup édifiés par sa patience et sa résignation à la volonté de Dieu. (4 oct. 1862. ***N.M.*** 4, 308.)

(1) ***N.M.*** 3 (2), 51 sq.

(2) Même lettre, p. 54 sq.

(3) Même lettre, ***N.M.*** 3, (2), 58 sq.

(4) 14 août 1863. ***N.M.*** 5, 81.

(5) cf. supra, p. 79. et Sica, *Annales*, p. 146, 169.

(6) cf. t. 1, p. 326.

pour moitié de jeunes français et de jeunes chinois, envoyés et entretenus par leurs gouvernements. Les pères se prêtaient très volontiers à l'entreprise; elle échoua, comme tant d'autres projets utiles que l'expédition de Chine avait fait concevoir, par suite de l'apathie du gouvernement français d'alors pour les choses d'Extrême-Orient. (1)

Dans la nuit du 13 au 14 juillet 1864, un épouvantable typhon fit crouler le bâtiment du dortoir où reposaient 22 élèves. Un seul fut trouvé mort sous les décombres; un second dortoir contenant également 22 enfants fut ébranlé, mais résista. Les pères virent dans la protection dont leurs enfants avaient été l'objet un véritable miracle. (2)

C'est à Zi-ka-wei ou à Chang-hai que moururent la plupart des pères décédés pendant l'épiscopat de Mgr Borgniet; la liste, hélas, en est longue (3). Vingt-deux pères ou frères furent enlevés alors à la mission, neuf dans la seule année 1862. Le même jour, 5 février 1863, onze cercueils étaient conduits au cimetière de la Compagnie à Chang-hai; neuf pères ou frères de la Compagnie, et deux prêtres séculiers y furent inhumés en même temps. "C'était quelque chose de saisissant, écrivait le P. Launay qui assista à la cérémonie, que de voir descendre dans la terre onze cercueils; et plus d'un sans doute a dû se dire; "Encore quelques années meurtrières comme 1862, et il ne restera plus que quelques vivants pour annoncer à leurs frères d'Europe la mort des autres"(4).

---

(1) R.P. Rubillon, 11 février 1859, R.P. Fessard, provincial. 8 mars 1859. ***Zi.*** F. 13. 15.—Note du R.P. Lemaitre au Baron Gros. 17 nov. 1858. ***Lég. Franc.***

(2) P. Ravary, 16 Juillet 1863. ***N.M.*** 5, 159 sqq. Les batiments avaient été reconstruits en 1859 (Sica, ***Annales***, p. 168).

(3) P. Augustin Massa 15 Août 1856.—P. Louis Cordeil, 3 Nov. 1856.—Fr. Jean Ferrer, coadj., 31 Déc. 1856.—Fr. Jean Vong, novice, 23 Juin 1857.—P. Théophile Leduc, 5 Avril 1860. — P. Louis Massa, 17 Août 1860. — P. Constant Tinguy, 12 Juillet 1861. — P. Faustin Laimé, 5 Janvier 1862. — P. Louis Pajot, 9 Février 1862. — P. Victor Vuillaume, 4 Mars 1862. — Fr. Henri Hamakers, coadj., 1er Avril 1862.— P. Stanislas Clavelin, 15 Juin 1862. — Mgr André Pierre Borgniet, 31 Juillet 1862. — P. Paul Dovergne, 19 Août 1862.—Fr. François Gueniot, scolastique, 10 Septembre 1862.—Fr. Joseph Kiu. novice, 3 Octobre 1862. — R.P. Mathurin Lemaitre, 3 Mai 1863. — P. Joseph Andrieu, 13 Juin 1863. — P. Constant Hugueny, 2 Août 1863. — P. Hubert Pingrenon, 8 Sept. 1863.—P. François Giaquinto, 30 Avril 1864.—P. Benjamin de Puiberneau, 4 Mai 1864. — P. Louis Taffin, 29 Mai 1864.

(4) 16 Février 1863. ***N.M.*** 5, 17.

J'ai déjà parlé de la mort tragique des PP. Louis Massa et Victor Vuillaume, et des derniers moments des PP. Giaquinto, Lemaitre, et de Mgr Borgniet.

Entre les nombreux défunts de cette terrible période, il en est un auquel les services par lui rendus à la mission méritent un souvenir spécial, le P. Stanislas Clavelin. Nous avons vu comment, par suite de l'émigration à Chang-hai du plus grand nombre de ses chrétiens, il passa dans cette ville une bonne partie des années 1860 à 1862, travaillant activement au bien matériel et moral des malheureux réfugiés, et liant avec les officiers et diplomates de l'expédition franco-anglaise des relations souvent intimes, dont sa volumineuse correspondance garde la trace. (1)

Au commencement de 1862, le P. Clavelin fut envoyé au secours des chrétiens demeurés dans leurs foyers, de Sou-tcheou (Sou-tseu) à Kiang-yn (Kaong-yen). (2)

Ce rude apostolat, que je décrirai bientôt, et dans lequel il risqua plusieurs fois sa vie, acheva d'épuiser ses forces. Le P. Sentinier fut envoyé à son secours; par suite des événements que je raconterai plus bas, il fut arrêté et ne put parvenir jusqu'au P. Clavelin. (3)

Celui-ci reçut alors l'ordre de venir se reposer à Chang-hai. Deux mois après son arrivée il fut pris de la fièvre (8 juin 1862), et mourut pieusement 8 jours après, à Yang-king-pang (15 juin 1862). Les regrets causés par sa mort montrèrent quelle place il tenait alors dans la mission. Le R. P. Gonnet, Supérieur, écrivait au directeur de la Sainte Enfance. "Le P. Clavelin a travaillé à peu près dans toutes les parties de la mission; aussi était-il celui de nous tous qui la connaissait le mieux. Par sa charité, sa droiture, son tact, ses bons procédés, il avait su gagner l'estime et l'affection de tous nos chrétiens; et par suite, il avait sur eux une grande autorité et une grande influence. Il savait admirablement mettre à profit les bonnes dispositions des chrétiens à son égard pour promouvoir les œuvres, et surtout

---

(1) cf. supra, p. 74. Cette correspondance est conservée ***Franc.*** 2566,2765. Je lui ai fait de nombreux emprunts. Le bon M. Edan écrivait au R.P. Lemaitre à la nouvelle de la mort du P. Clavelin. "Qui n'a connu à Chang-hai le P. Clavelin? Qui n'a pas aimé cette figure sympathique, ce sourire affectueux, cette âme foyer d'intelligence, de lumière et de charité; quelle douleur secrète n'a trouvé en lui un confident, un dévoué consolateur?" (15 juni 1862, ***Franc.*** 2566.)

(2) R.P. Lemaitre, 7 Février 1862. ***Franc.*** 2667.

(3) cf. infra.

son œuvre de prédilection, la Sainte Enfance.... Il est encore un autre genre de bien que le P. Clavelin s'est efforcé de procurer à l'œuvre de la Sainte Enfance. Les intérêts du commerce, et les événements politiques, avaient amené en Chine un grand nombre de nos compatriotes. Quelques-uns avaient une haute position dans le monde diplomatique et militaire. Le P. Clavelin, qu'il suffisait d'avoir entretenu une fois pour reconnaitre en lui un homme peu ordinaire, n'eut pas de grands efforts à faire pour être aussitôt dans les meilleurs termes avec la plupart de ces hauts personnages.... C'était à lui qu'on s'adressait de préférence pour avoir les renseignements nécessaires; c'était de lui surtout qu'on voulait savoir l'état de notre mission, nos craintes, nos espérances, ce que nous faisions pour la conversion des païens, et l'œuvre de la Sainte Enfance. Le P. Clavelin, par ses réponses ses appréciations si justes sur les personnes et sur les choses, avait bientôt levé tous les doutes, s'il y en avait, et il faisait apparaitre la vérité dans tout son jour.... (1). Il a baptisé, ou fait baptiser, plus de trente-cinq mille enfants païens, dont plusieurs milliers ont été placés en nourrice dans des familles chrétiennes. Pendant plusieurs années, son district donna plus de la moitié du chiffre total des baptêmes de la mission". (2)

Les chrétientés des environs de Zi-ka-wei dépendaient encore de la résidence; en 1862 seulement, elles furent rattachées à la section de Song-kiang (Song-kaong); nous étudierons leur histoire avec celle de cette section. (3)

---

(1) Le P. Clavelin a composé un des meilleurs exposés que nous possédions sur le but et les procédés de l'Œuvre de la Sainte Enfance en Chine. ***Archives de l'œuvre de la Sainte Enfance; Dossier du Kiang-nan,*** (20 Déc. 1856.) Il le fit lire à de nombreux officiers et diplomates français, et beaucoup voulurent le copier de leur main, déclarant qu'ils avaient perdu à cette lecture les préventions qu'ils avaient contre l'œuvre. (Lettre non signée, au R.P. Provincial, 28 Juin 1862. ***Franc.*** 2566).

(2) 18 Août 1862. ***N.M.*** 4, 279 sq.

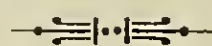
(3) Personnel de la maison de Zi-ka-wei (résidence et collège).

1857-58. PP. Plet, Zottoli, Adinolfi.
1858-59. PP. Zottoli, Adinolfi.
1859-60. PP. Zottoli, Adinolfi.
1860-61. PP. Zottoli, Adinolfi.
1861-62. PP. Zottoli, Ravary, Chevreuil.
1862-63. PP. Zottoli, Ravary, Chevreuil.
1863-64. PP. Zottoli, Ravary, Chevreuil.
1864-65. PP. Zottoli, Ravary, Chevreuil.

En 1864-65, au rétablissement de la paix dans les environs de Chang-hai, on trouva à Zi-ka-wei 752 chrétiens.

## III

## SONG-KIANG (SONG-KAONG).



A l'époque troublée que nous décrivons, on comprend que l'apostolat des pères ait été entravé de toutes manières. Même en 1861, lorsque les T'ai-p'ing étaient occupés à guerroyer au Ngan-hoei, leurs garnisons occupaient toujours les postes conquis par eux dans la préfecture de Song-kiang (Song-kaong), et de ces postes sortaient continuellement des bandes de brigands. Le désordre fut à son comble en 1860 et 1862, lorsque les troupes T'ai-p'ing firent des environs de Chang-hai le principal théâtre de leurs opérations. Les armées impériales, chargées de les expulser, valaient, pour l'indiscipline et la cruauté, les adversaires qu'elles devaient combattre. "A Tsang-p'ou-ghiao, écrivait le Fr. Sécher en 1861 (14 avril) (1), les rebelles auraient été surpassés par les soldats impériaux dans l'œuvre de destruction et d'incendie qui semble être le principal caractère de cette guerre civile. Le fait est qu'immédiatement après le départ des rebelles, quelques soldats impériaux rentrent dans le village, pénétrent dans notre Kong-sou, une des plus grandes et des plus belles églises de la mission ; et bientôt cet édifice était devenu la, proie des flammes ; la perte est très considérable ; le père chargé de ce Kong-sou parlait de 80.000 francs de dommage. Dans le district du P. Gonnet, aux alentours de Zi-ka-wei, environ trente familles ont eu leurs maisons et leurs biens brulés ; dans le district du P. Sica, comprenant Tsa-ka-wei et Wang-dang, 118 familles incendiées." L'année suivante, le Fr. Launay décrivant les ravages opérés dans les sous-préfectures de Ts'ing-p'ou et Kia-ting (Ka-ding), ajoutait: " Les soldats impériaux rivalisent de barbarie avec les rebelles, qu'ils n'attaquent que de loin et d'une manière fort inoffensive ; partout où ils passent, ils traitent indignement le pauvre peuple, le dévalisent sans pitié ; et quand les rebelles arrivent, ils vont porter ailleurs le pillage et le désordre. Souvent ils achèvent eux-mêmes l'œuvre de destruction commencée en certains lieux par les Tchang-mao ; et vous les voyez alors

(1) *N.M.* 4, 44 sq.

démolir les maisons, enlever les matériaux, puis les vendre au peuple auquel ils appartiennent." (1)

Dans leur frayeur, les chrétiens en étaient venus à supplier les pères de ne plus les visiter, l'arrivée d'un étranger, qu'on supposait porteur d'aumônes, attirant presque infailliblement les pillards. (2)

Pourtant, les braves gens avaient un tel désir de participer aux sacrements qu'ils ne craignaient pas d'entreprendre des voyages de dix lieues et plus pour venir trouver leurs missionnaires à Chang-hai. A l'époque de Pâques 1861, 27 barques de pêcheurs venaient ainsi à la grande ville ; les rebelles assaillirent le convoi, tuèrent une dizaine de voyageurs, prirent 19 barques et pillèrent les autres ; les fuyards parvinrent à Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) dépouillés de tout. (3)

On cite, à cette époque, un seul effort sérieux de résistance aux T'ai-p'ing dans la région de Song-kiang; il est dû aux fidèles de la riche chrétienté de Tchou-hiang (Tsu-haong); nous avons vu plus haut que plusieurs familles de ce bourg étaient propriétaires de grosses jonques de mer qui faisaient le commerce avec les ports du nord et le Liao-tong. (4)

Quand les rebelles, repoussés de Chang-hai par les troupes européennes en août 1860, firent retraite sur Sou-tcheou (Soutseu) une de leurs divisions, montée sur des barques volées, voulut assaillir le gros bourg chrétien. Sept jonques de mer se trouvaient alors dans le canal devant la belle église récemment construite; deux ou trois cents chrétiens s'y entassèrent; habitués aux batailles contre les pirates dans leurs expéditions maritimes, ils étaient résolus à se défendre vigoureusement. Les premières barques des T'ai-p'ing qui se présentèrent furent reçues à coups de canons et de fusils ; trois jours durant les Tch'ang-mao s'efforcèrent de forcer le passage, ils furent toujours repoussés avec perte. Pendant que les chrétiens se défendaient courageusement, les femmes et les enfants réunis dans l'église chantaient les prières du chemin de la croix et du chapelet ; un millier de païens s'étaient réfugiés dans le bourg chrétien. Le matin du quatrième jour, désespérant de forcer la ligne des jonques, les T'ai-p'ing envoyèrent des parlementaires demandant qu'on leur livrat passage, promettant de ne pas s'arrêter. Cette faveur leur fut accordée, avec avertissement que la première barque qui

(1) 17 Mai 1862. *N.M.* 4, 236.

(2) R.P. Lemaitre, 4 avril 1861 *N.M.* 4, 34.

(3) *Ibid.*

(4) Cf. supra, p. 336.

essaierait d'accoster serait coulée. La flotille T'ai-p'ing défila ainsi devant les sept jonques chrétiennes, où tous étaient prêts à faire feu; pas un acte d'hostilité ne fut accompli, pas une injure proférée; bientôt les envahisseurs avaient disparu dans la direction de Sou-tcheou (Sou-tseu). Lorsqu'arrivèrent au bourg douze manillois, expédiés par le R.P. Lemaitre pour diriger la défense, ils ne purent que constater le succès et féliciter les vainqueurs. (1)

Pourtant les armateurs de Tchou-hiang (Tsu-haong) jugèrent imprudent de rester exposés à une seconde attaque; ils décidèrent de faire de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) leur port d'attache; dès la fin de 1860, on trouve leurs jonques dans le Hoang-p'ou (Waong-p'ou), et leurs familles installées autour de la cathédrale (2); ces familles riches, généreuses, profondément chrétiennes, firent de la paroisse Saint François Xavier le modèle de la mission.

On pense que le ministère aux environs de Song-kiang (Song-kaong) avait dans ces circonstances de terribles dangers. Le P. Nicolas Massa, missionnaire à Ts'ing-p'ou, en fit l'épreuve en juillet 1860. Il se trouvait dans la chrétienté de T'ai-lai-kiao (T'a-lai-ghiao) lorsque les T'ai-p'ing s'emparèrent de la sous-préfecture de Ts'ing-p'ou toute voisine. Un soir, une bande de pillards envahit sa chambre et le fit prisonnier avec son catéchiste. Dans la bagarre, le père reçut plusieurs coups de cimeterre qui le blessèrent au cou et au bras, l'arme était heureusement mal affilée; puis on l'emmena à la sous-préfecture pour le montrer aux chefs. Un de ses assaillants émettait l'idée de lui ouvrir le ventre d'un coup de sabre pour s'assurer que le sorcier européen n'y avait pas caché ses trésors; d'autres, déclarant que le père, à cause de son âge et de ses infirmités, leur serait inutile, l'abandonnèrent sur la route, et il put regagner Zi-ka-wei dans une chaise que la charité de quelques chrétiens lui procura. (3)

Quelques mois plus tard, le P. Bourdilleau, missionnaire au P'ou-nan (P'ou-né), décrivait ainsi son apostolat. "Nous avons pu faire mission dans toutes nos chrétientés, et même les visiter pour le mois de Marie, mais non sans courir de grands dangers, de la part surtout des soldats qui vivent de brigandage. Une fois, j'ai trouvé, dans la caisse où sont mes papiers, quelque chose comme du fulmicoton; ce cadeau avait été déposé là par une bande de soldats qui, sous prétexte que j'étais français, et en cette qualité un ami, étaient venus en apparence pour me

(1) Traditions recueillies par le P. Colombel. *Histoire*, p. 826 sq.

(2) Cf. catalogues cités plus haut, p. 80.

(3) Sica Le Chauff, *Une famille*, p. 149. — P. Rabeau, 29 Juillet 1860. *N.M.* 3 (3), 184.

parler; heureusement que l'humidité détruisant l'effet de ce coton, il ne produisit qu'une petite fumée. Deux autres fois ma barque fut prise par eux, et pillée, et même pour nous effrayer, je pense, ils levèrent sur nos têtes leurs sabres et leurs coutelas, sans cependant couper un seul de nos cheveux, Dieu merci. Voyant que ma barque, un peu trop apparente, m'exposait à être arrêté et pillé, par les soldats répandus sur tous les canaux du P'ou-né, je me servis d'une petite barquette, dite barque aux cormorans, parce que nos pêcheurs s'en servent pour la pêche aux cormorans. Elle est si petite qu'un homme peut la porter sur l'épaule; quand le pêcheur s'y est installé avec ses deux oiseaux, il serait difficile d'y ajouter un nouveau poids. Assis donc sur ma petite nacelle, sans oser ni souffler, ni remuer, ni tourner la tête de peur de chavirer, me confiant à l'adresse de mon gondolier, et pardessus tout à la protection divine, je recommençai mes visites aux chrétiens, passant comme une flèche au milieu des postes militaires; s'ils me regardaient de trop près, j'avais soin de cacher mon visage; et rien dans notre pauvre petite barquette ne pouvant exciter leur cupidité, j'ai pu ainsi aller partout, sans nouvel accident". Dans cette seule année, le père comptait 112 baptêmes d'adultes, 1611 baptêmes d'enfants de païens recueillis, 9964 confessions. (1)

En 1863, aussitôt que les T'ai-p'ing eurent évacué les environs de Song-kiang (Song-kaong), le R.P. Gonnet, réalisant un ancien désir du R.P. Gotteland (2), fit l'acquisition d'un domaine destiné à devenir bientôt un des centres de la vie catholique du Kiang-nan. A dix lieues de Chang-hai, entre Song-kiang (Song-kaong) et Ts'ing-p'ou, se dressent quelques mamelons, isolés au milieu de cette immense plaine. L'un d'eux, nommé Zo-sè, fut choisi pour devenir le sanatorium de la mission; on ne pensait pas alors à autre chose; un terrain considérable fut acquis sur le versant méridional, et une maison construite à mi-côte. "Elle servira, écrivait alors le P. Palatre, de lieu de repos aux missionnaires fatigués; ceux qui auront fait une maladie pourront y passer les jours de leur convalescence et réparer leurs forces, car l'air vif qu'on y respire est excellent, et beaucoup plus sain que celui de Chang-hai et de Zi-ka-wei." (3)

Tout le pays alentour était alors dévasté, mais déjà les maisons en ruine se relevaient, et dans la plaine fertile, les villageois

---

(1) 15 juillet 1861. *N.M.* 4, 55.—A cette date, le P'ou-nan (P'ou-né) n'était pas encore envahi par les Tch'ang-mao.

(2) cf. t. 1, p. 111.

(3) P. Palatre, 25 septembre 1863. *N.M.* 5, 94 sq.

avaient repris leur travail. Pas un chrétien dans le petit village de Zo-sé, mais à quelques kilomètres on trouvait la florissante chrétienté de Tchang-pou-k'iao (Tsang-pou-ghiao), déjà plus d'une fois mentionnée dans ce récit. Pagodes et bonzeries avaient été, comme partout, détruites par les rebelles, un seul bonze était demeuré près des ruines de l'ancien temple de Zo-sé, et dans sa maisonnette une image diabolique, une statuette de Bouddah recevaient les hommages des paysans. C'était le seul lieu de culte qui subsistait au pied de la colline; le cœur des premiers pères qui s'installèrent à Zo-sé se serrait à cette pensée "Nous espérons, écrivait alors l'un d'eux, que le vieux suzerain du pays perdra bientôt quelques-uns de ses sujets, et que Notre Seigneur rentrera peu à peu dans son droit." (1)

Le P. Léveillé, auquel sa santé délabrée interdisait alors le ministère, fut chargé d'installer la résidence de Zo-sé. Avec sa bonhomie normande, sa facilité de relations, il eut vite fait de conquérir l'amitié des païens du voisinage. Beaucoup de ceux-ci, ayant émigré à Chang-hai pendant l'invasion des rebelles, avaient été témoins des belles cérémonies catholiques et des œuvres de charité dirigées par les missionnaires. Ils se montraient fort sympathiques aux nouveaux arrivants, et ne cachaient pas leur désir de voir sur le sommet de la colline une belle église, comme celles qu'ils avaient admirées à Chang-hai. "Un jour, écrit encore le P. Palatre, quelques-uns ont demandé au R.P. Supérieur s'il n'en bâtirait pas bientôt une. "Comment voulez vous que je bâtisse une église, leur répondit le père, puisque vous êtes tous païens; si vous voulez vous faire chrétiens, je vous en promets une." Les fidèles de Tchang-p'ou-kiao (Tsang-p'ou-ghiao) aimaient à venir assister à la messe dans la petite chapelle de la résidence de Zo-sé; et, comme toujours, de nombreux païens regardaient, par les fenêtres et par les portes ouvertes, les rites de ce culte inconnu. Ainsi se préparait l'avenir de ce lieu qui devait être béni entre tous au Kiang-nan. (2)

Bientôt le P. Léveillé eut un illustre et aimable voisin. Le général Gordon, après la dissolution de l'armée toujours victorieuse, avait été chargé par Li-hong-tchang de créer une école où se formaient officiers d'artillerie et d'infanterie. Il choisit une colline voisine de Zo-sé; les champs qui s'étendaient au pied serviraient de terrain de manœuvres, et un camp couvrait les pentes du mamelon. Gordon vint faire au P. Léveillé une visite de bon voisinage (3),

(1) P. Palatre, lettre citée, p. 95.

(2) *Ibid.* p. 96 sq.

(3) P. Palatre, 17 mars 1864. *N.M.* 5, 128. — P. Gandar 13 août *N.M.* 5, 158.

et durant toute la durée de son séjour les bons rapports se maintinrent. (2)

---

(2) Personnel de la section de Song-kang de 1857 à 1862. Jusqu'en 1863, quelques-uns des districts étaient rattachés à Zi-ka-wei. — A partir de 1862, les districts sont groupés en deux sections, dont la composition varie d'une année à l'autre.

1857-58. PP. Gonnet, Li, Giaquinto, Louis Massa, Tinguy, Rollinat, Bourdilleau, Olive, Nicolas Massa, Yen, Tsang, M. Sen.

1858-59 PP. Gonnet, Yong, Li, Giaquinto, Louis Massa, Tinguy, Rollinat, Olive, Bourdilleau, Kou, Tsang, Yen, M. Sen.

1859-60. PP. Gonnet, Yong, Li, Nicolas Massa, Louis Massa, Rollinat, Olive, Bourdilleau, Kou, Tsang, Yen, M. Sen.

1860-61. PP. Gonnet, Sica, Nicolas Massa, Louis Massa, Rollinat, Olive, Bourdilleau, Kou, Tsang, M. Sen.

1861-62. PP. Gonnet, Sica, Rollinat, Olive, Lainé, Yu, Kou, Tsang, M. Sen.

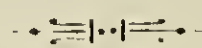
1862-63. PP. Gonnet, Royer, Yong, Sica, Rollinat, Olive, Yu, Tsang, M. Sen.

1863-64. PP. Rollinat, Sédille, Yu, Hélot, Yong, M. Sen.

1864-65. PP. Yong, Rollinat, Bichon, Hélot, M. Sen, Léveillé, Adinolfi, Gandar, Launay.

## IV

## *P'OU-TONG.*



Nous avons vu comment les belles chrétientés, épargnées jusqu'en 1861, eurent alors à souffrir plus que toutes les autres, et ne furent sauvées d'une ruine complète que grâce à la généreuse intervention de l'amiral Protet et de ses marins. Avant l'invasion des T'ai-p'ing, l'œuvre de l'enseignement chrétien était, nous l'avons vu précédemment, l'honneur du P'ou-tong. Dans les bâtiments laissés vacants par le petit séminaire à Tchang-kia-leou (Tsang-ka-leu), une grande école avait été ouverte en 1857, et cinquante à soixante enfants la fréquentaient déjà à la fin de cette année; elle comptait même quelques petits pensionnaires. (1)

Le R. P. Borgniet (2), en 1859, signalait les 31 écoles de garçons du P'ou-tong et les 14 écoles de filles, avec 359 et 132 éléves, et rendait spécialement hommage au bel orphelinat de T'ang-mou-k'iao (Dang-mou-ghiao) où 116 petites filles avaient été nourries dans l'année.

Tout fut compromis par l'invasion des T'ai-p'ing en 1861 et 1862, "Les chrétiens, écrivait alors le P. Ravary, sont continuellement sur le qui-vive; ils se sauvent au premier indice du danger, reviennent furtivement, fuient encore, pour revenir le lendemain." (3)

Aussi, à cette époque, à part les œuvres faites parmi les fidèles poutonnais réfugiés à Chang-hai, l'apostolat des pères fut peu fructueux. "Nos belles chrétientés, écrivait tristement l'un d'eux, ont presque toutes été victimes de la fureur des vandales chinois; trois mois leur ont suffi pour anéantir les fruits précieux, recueillis par nos pères avec tant de peine, après vingt ans de travaux au Kiang-nan". (4)

L'orphelinat des filles de T'ang-mou-k'iao (Dang-mou-ghiao) dut être évacué, et ses petites habitantes transférées à Chang-hai,

(1) R.P. Lemaitre, 30 Sept. 1857. *N.M.* 3 (2), 60.
(2) 2 mars 1859. *N.M.* 3 (2), 23.
(3) 24 Octobre 1861. *N.M.* 4, 126 sqq.
(4) Fr. Launay, 17 mai 1862. *N.M.* 4, 234 sq.

où Mgr Borgniet leur offrit asile dans une maison du quartier de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou). Elles y souffrirent presque autant que les orphelins venus de Ts'ai-kia-wan (Ts'ah-ka-wè). (1)

Aussitôt la paix revenue, les orphelines gagnèrent Tchang-kia-leou (Tsang-ka-leu), où elles occupèrent les bâtiments de l'ancien séminaire. Il fallait caser 388 enfants dans un logis où jadis 40 séminaristes n'étaient pas au large ; une lettre tristement pittoresque du P. Loriquet, missionnaire du lieu, ne néglige aucun détail de cette installation nouvelle; hygiène, propreté, travail, exercices de piété même, tout était en souffrance par suite du manque de place, et il fallut de longs mois d'efforts pour réparer les maux causés par l'invasion des T'ai-p'ing. (2)

En 1864, les orphelines furent tranférées au petit village de Wang-ka-daong, près de Zi-ka-wei, où elles restèrent jusqu'à la fondation des œuvres du Seng-mou-yeu. (3)

Après le rétablissement dela paix, les chrétiens du P'ou-tong regagnèrent leurs foyers; la plupart n'y retrouvèrent que ruines; quelques-uns, plus avisés, avaient su engager à Chang-hai des affaires importantes avec les Européens ; et bien vite les gros bourgs situés en face de la grande ville eurent retrouvé leur prospérité. (4)

---

(1) P. Loriquet au conseil central de la Sainte Enfance, 15 Sept. 1864. *N.M.* 5, 159 sq.

(2) cf. supra, p. 81, Rapport du T.R.P. Général sur les missions de la Compagnie, 5 Avril 1864. *Scol.* Octobre 1864, p. 33.

(3) Personnel de la section du P'ou-tong, de 1857 à 1864.

1857-58. PP. Loriquet, J. Ou, Della Corte, Vuillaume, André Kou.

1858-59. PP. Loriquet, J. Ou, Della Corte, Hélot, André Kou.

1859-60. PP. Loriquet, J. Ou, Della Corte, Hélot, Vuillaume, A. Kou.

1860-61. PP. Loriquet, J. Ou, Della Corte, Vuillaume, Desribes.

1861-62. PP. Nicolas Massa. J. Ou, Della Corte, Vuillaume, Hélot, Desribes.

1862-63. PP. Loriquet, d'Argy, André Kou, Della Corte, Desribes, Hélot.

1863-64. PP. Sica, Femiani, Della Corte, Loriquet, Seckinger, André Kou.

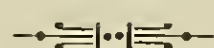
1864-65. PP. Della Corte, Desjacques, Sica, d'Argy, Femiani, André Kou.

Tsang-ka-leu est uni à Tong-ka-dou jusqu'en 1862-63 — A partir de 1862-1863, Tsang-ka-leu et Tsé-souo forment une section distincte, Dang-mou-ghiao et Né-wei en forment une autre.

(4) *Ibid.*

## V

## LA MISSION OCCIDENTALE.



Cette section, nous l'avons vu, fut la plus durement éprouvée de toutes par la guerre des T'ai-p'ing. Elle fut le théâtre de leurs plus affreux ravages, et, trop éloignée de Chang-hai pour être secourue par les Européens, elle ne connut aucun répit pendant cinq années.

Le P. Clavelin avait été chargé, en 1857, du poste de Sou-tcheou (Sou-tseu), dans des circonstances difficiles. La chrétienté de cette grande ville, à laquelle quelques familles riches donnaient le ton, n'avait jamais eu que des missionnaires indigènes depuis la suppression de la Compagnie ; l'hostilité envers les Européens, les jésuites en particulier, s'y déguisait à peine.

A la mort du P. Simon Chen (Sen), dont nous avons dit le rôle important sous Mgr de Bési, le R.P. Borgniet, provicaire, voulant dompter ces résistances, nomma le P. Clavelin à ce poste difficile. Les débuts du père furent très pénibles ; les principales familles lui fermèrent leurs portes, et refusaient de recourir à son ministère. Comme il n'y avait pas alors d'autres lieux de culte que les chapelles domestiques, le prêtre français se trouvait réduit à l'impuissance. Deux familles, les Tsu et les Tsong, s'honorèrent en refusant de participer à la coalition, et en donnant asile à leur missionnaire. Le P. Clavelin mit en œuvre vainement toutes ses ressources d'esprit et de cœur pour gagner les rebelles ; il n'avait fait que peu de progrès, lorsqu'en 1860 la malheureuse capitale du Kiang-sou fut envahie par les T'ai-p'ing, et connut toutes les épreuves. (2)

Tout changea aussitôt pour les chrétiens. Le P. Clavelin, au moment de la prise de la ville, se trouvait dans une chrétienté voisine. Ce fut lui qui accueillit les fidèles (3), lui qui dirigea leur émigration sur Chang-hai, lui qui leur trouva les ressources

(1) Cf. supra, p. 94.

(2) P. Sica, *De vita P. Clavelin,* p. 26 sq.

(3) P. Clavelin, 8 septembre, 16 Septembre 1861. *N.M.* 4; 100, 113 sq.

nécessaires, et par ses relations avec les autorités françaises et anglaises, procura à beaucoup de familles le moyen de se relever. Sa charité gagna les cœurs fermés jusque là, et il fut bientôt le maitre incontesté, le père très aimé de tous. Je transcris ce témoignage touchant du P. Pierre Hoang, le sinologue bien connu, qui occupa le poste de Sou-tcheou (Sou-tseu) quelques années après la mort du P. Clavelin. "Ce père avait, dans les débuts de son ministère, éprouvé des difficultés à cause de l'antipathie de quelques familles pour les Européens. Mais au temps de la rébellion des T'ai-p'ing, il les traita avec tant de charité et dévouement, qu'il les ramena à des sentiments catholiques ; il gagna si bien tous les cœurs qu'à sa mort tous lui firent de magnifiques funérailles, et au jour anniversaire de son décès, beaucoup font célébrer encore des messes pour le repos de son âme". (1)

Les catéchistes et les vierges de la section de Sou-tcheou (Sou-tseu) avaient été formés par le P. Clavelin avec l'habileté et l'énergie qui rendaient ses auxiliaires remarquables entre tous (2). Plusieurs se montrèrent héroïques pendant les rudes années que nous décrivons. Le P. Clavelin a voulu conserver, en particulier, la mémoire d'une généreuse vierge, Catherine Ts'ien, de Kiang-yn (Kaong-yen). (3)

En février 1860, elle avait préparé plusieurs centaines de catéchumènes pour le baptême. De mauvais païens, qu'elle avait vaincus dans des discussions publiques, recoururent, pour se venger, à un chef de brigands qui tyrannisait le pays. Celui-ci fit prisonniers la vierge et plusieurs chrétiens, dans l'exercice même de leur apostolat. Catherine reçut plusieurs coups de fusil dans les jambes, fut meurtrie à coups de plat de sabre, enfin conduite dans une pagode où on la somma de faire réparation aux poussahs qu'elle avait souvent tournés en ridicule. "Jésus, Marie, sauvez-moi, répètait la chrétienne". On lui enfonce des aiguilles dans les lèvres, on la soufflète ; et Catherine de répondre à son bourreau; "Tu peux me tuer, mais tu ne m'empêcheras jamais de réciter cette prière". Il vint alors à l'esprit du brutal brigand, qui dirigeait les persécuteurs de Catherine, l'idée qu'elle puisait sa force dans sa virginité, et il voulut la violer. Une mauvaise païenne, qu'un commerce illicite public avec le brigand n'avait pas permis de recevoir au nombre des catéchumènes, malgré sa demande, conseillait à son complice de tuer la

---

(1) *"De christianismo in urbe Sou-tseu"*. *Zi.* G. 1, 6. Ou archives de la section de Sou-tseu. cf. Sica. *De vita P. Clavelin,* p. 27.

(2) Cf. supra, p. 137.

(3) 15 septembre 1861: *N.M.* 4, 109 sqq.

vierge, et de lui ouvrir le cœur, pour trouver la cause de sa constance. D'autres proposaient de la noyer dans le Yang-tse, avec les deux chrétiens compagnons de sa captivité. C'en était trop ; païens et païennes eux-mêmes s'insurgèrent contre ces projets cruels; ils délivrèrent la vierge et la conduisirent demi-morte au Kong-souo (Kong-sou) le plus voisin. Les chrétiens s'attendaient à voir Catherine trépasser avant quelques jours. Grande fut leur surprise quand, le lendemain de son supplice, on la trouva parfaitement guérie, ses plaies complètement fermées. Catherine reprit son apostolat, et plus d'une fois, Dieu récompensa son zèle, par des guérisons extraordinaires et le don de guérir les possédés. (1)

La vengeance divine ne tarda pas à atteindre ses persécuteurs. Quatre mois plus tard, quand les T'ai-p'ing envahirent le pays, le bourreau de Catherine réunit ses gens pour profiter de l'occasion et faire de fructueuses expéditions dont les chrétientés devaient être les premières victimes. On ne sait au juste ce qui se passa entre les brigands; le fait est qu'ils se révoltèrent contre leur chef, le fusillèrent, et l'achevèrent à coups de sabres et de piques. (2)

Le P. Clavelin nous a encore conservé le souvenir d'une autre vierge, Marie Tch'en de Tan-yang (Té-yang), elle aussi ardente et heureuse catéchiste. Lors du sac de la ville, un soldat T'ai-p'ing se précipita dans la chapelle où elle s'était réfugiée avec sa vieille mère, et voulut la faire consentir à sa brutale passion. La vierge lui reprocha courageusement sa lâcheté, et lui déclara qu'elle saurait mourir plutôt que de se laisser déshonorer. Le brutal se rua sur elle à coups de sabre, et ne se retira que lorsqu'il l'eut vue rendre le dernier soupir dans les bras de sa mère. Marie Tch'en mourut ainsi, les noms de Jésus et de Marie sur les lèvres. (3)

Malgré les dangers qu'ils couraient à chaque expédition, dans les pays envahis par les rebelles, les PP. Clavelin et Sentinier ne pouvaient se résoudre à laisser sans secours les chrétiens restés dans leurs foyers. Chaque année, ils interrompaient, pour plusieurs semaines, leur apostolat auprès des émigrés de Chang-hai, et faisaient une tournée dans les districts qui leur étaient confiés. Leurs lettres nous laissent entrevoir, avec les continuels dangers auxquels les exposait leur qualité de Français, et par conséquent d'ennemis des rebelles (4), le sang-froid et la joyeuse vaillance de

(1) R.P. Lemaitre, Avril 1860. *Scol.* Juillet 1860. p. 29.

(2) P. Clavelin, lettre citée, p. 112 sqq.

(3) P. Clavelin, 13 Septembre 1861. *N.M.* 4, 105.

(4) Par contre, les ministres protestants, considérés comme amis des T'ai-p'ing, avaient le passage libre. Le fameux Roberts, installé pendant

leurs âmes. En 1860, le P. Sentinier parcourt pendant deux mois les districts, de Sou-tcheou (Sou-tseu) à Ou-si (Vou-si); il s'est déguisé en Tch'ang-mao, et a laissé pousser ses cheveux à l'exemple des rebelles; son catéchiste et ses bateliers l'ont imité. Il a le bonheur, non seulement de visiter et de consoler plusieurs centaines de chrétiens, mais de baptiser une quarantaine de catéchumènes. Au retour, les voyageurs doivent se faire à nouveau raser la tête, sous peine d'être traités en Tch'ang-mao par les mandarins des environs de Chang-hai. (1)

En 1861, le P. Clavelin et le P. Sentinier, partent pour une nouvelle tournée. Le P. Clavelin recueille des renseignements sur les chrétientés du nord, qui n'ont pas été visitées depuis deux ou trois ans déjà. La ville de Ou-ho a été incendiée dans une insurection locale, les chapelles détruites, les chrétiens dispersés; Hoai-ngan et Yang-tcheou se maintiennent dans le statu quo, les rebelles étant moins maîtres des régions au nord du Kiang. Les pêcheurs de Ou-si (Vou-si), grâce à leur vie errante sur le fleuve et les canaux, ont pu mieux échapper aux attaques des rebelles, et ils font fête à leur missionnaire. Les catéchumènes ne manquent pas: "Quelles fatigues, mais aussi quelles consolations, à mettre en règle les consciences des chrétiens anciens et nouveaux, à en admettre tant d'autres au baptême, à prendre note des baptêmes des enfants païens, à inscrire tant de nouveaux catéchumènes" (2). Le P. Sentinier put baptiser dans la même expédition cinquante catéchumènes; 2000 avaient demandé l'instruction. (3)

Dans la relation très vivante qu'il a laissée de son expédition, il nous décrit ses voyages de chrétientés en chrétientés, dans de petites barques qui pouvaient passer par tous les canaux, les alarmes éprouvées à la rencontre des troupes ou des jonques des Tch'ang-mao, les consolations, aussi, que lui valent la foi des chrétiens, et les bonnes dispositions des catéchumènes. (4)

En février 1862, le P. Sentinier repart au secours du P. Clavelin, laissé seul depuis le mois de septembre dans les environs

---

plusieurs mois à Nan-king, invita les pères à venir le rejoindre; on ne crut pas qu'il eut de chances sérieuses de succès, et le piteux échec de Roberts (cf. supra, p. 47) montra la justesse de ces prévisions. Cf. P. Clavelin, 1861. *N.M.* 4, p. 103.

(1) Fr. Sécher, 20 Janvier 1861. *N.M.* 4, 7 sq.

(2) P. Clavelin, Août-Septembre 1861. *N.M.* 4; 101, 104, 108.

(3) R.P. Lemaitre, 5 et 22 octobre 1861. *N.M.* 4; 121, 124 sq.

(4) 15 juillet 1862. *N.M.* 4, 266 sqq.

de Tch'ang-chou (Zang-zoh), où il avait été dévalisé quelques semaines auparavant par les Tch'ang-mao, et n'avait pu s'échapper qu'à grand peine. (1) Parvenu à dix lieues de celui qu'il allait visiter, le missionnaire est arrêté par des T'ai-p'ing, au Kong-souo (Kong-sou) de Kiang-yn (Kaong-yen). "Que faites vous dans ce pays? —Vous le savez, je prêche la religion de Jésus Christ.— Il ne s'agit pas de cela. Les vôtres à Chang-hai massacrent nos frères sans pitié; vous allez nous suivre dans la ville". Pendant que les assaillants pillent le pauvre mobilier du Kong-souo (Kong-sou), et se disputent sur le partage du butin, le père se lève, et fait un tour de maison, comme en flanant, mais au fond de l'âme se recommandant à Dieu, à la Sainte Vierge et à Saint Joseph, puis gagne la porte, et s'enfuit au bord du Kiang, où, pour son bonheur, il trouve une barque qui le met en sureté (2). Le but de son voyage était manqué; le P. Clavelin, laissé seul, dut revenir à Chang-hai, où la mort l'attendait. (3)

En 1863, le P. Sentinier reprend ses courses avec le même courage; un jeune père chinois, le P. J.B. Tchang (Tsang), récemment ordonné, l'accompagne; ils remontent le Kiang jusqu'à Tchen-kiang, et essaient de se mettre en communication avec les chrétiens de Yang-tcheou et de Hoai-ngan, sur le grand canal. Le P. Sentinier aurait voulu pousser jusqu'à Ou-ho ; c'eut été une folie pour un Européen ; le P. Tchang y alla seul, et parvint à secourir les chrétiens de ce poste avancé, abandonnés depuis cinq années. (4)

Aussitôt les environs de Sou-tcheou (Sou-tseu) reconquis par les troupes de Gordon, le P. Sentinier s'efforça de rentrer dans les anciennes chrétientés, et d'y préparer le retour des fidèles. Il suivait de près l'armée toujours victorieuse, et après la reprise de Koen-chan (Koen-sé) sur les rebelles, il alla trouver le général Gordon, et le pria de lui faire restituer l'ancien Kong-souo (Kong-sou) de la ville. Gordon connaissait et appréciait l'œuvre des missionnaires catholiques; il reçut avec beaucoup de bienveillance le P. Sentinier, lui fit rendre les anciennes propriétés de la mission, et lui donna un sauf-conduit qui lui permettrait de se rendre à Tch'ang-chou (Zang-zoh). (5)

Mais alors intervint un nouveau personnage, le puissant gouverneur du Kiang-sou, Li-hong-tchang, qui se montra dès

---

(1) Même lettre, p. 271 et 16 janvier 1862, p. 164.

(2) Ibid.

(3) cf. supra, p. 96.

(4) R.P. Gonnet, 18 Octobre 1863. *N.M.* 5, 98.

(5) P. Palatre, 25 Septembre 1863. *N.M.* 5, 89.

lors ce qu'il fut pendant tout le cours de sa longue carrière, l'adversaire sournois, étroit, haineux, des "idées européennes" et du christianisme. Li-hong-tchang avait vu avec colère l'impuissance des troupes impériales à dompter la rébellion des T'ai-p'ing, et la nécessité où s'étaient trouvés les mandarins de recourir au secours des Européens. Dès qu'il avait cru pouvoir se passer d'eux, on l'avait vu entraver de toutes façons l'action des troupes anglo-françaises autour de Chang-hai (1), molester les officiers américains et européens de l'armée toujours victorieuse, dissoudre celle-ci après la prise de Sou-tcheou (Sou-tseu). (2)

Son plan, auquel il restera fidèle jusqu'au bout, était d'empècher par tous les moyens, moraux ou non, l'établissement des Européens dans l'intérieur de l'Empire, et de les refouler dans les ports ouverts où il fallait bien subir leur présence. Pendant trente ans les missions catholiques seront victimes de cette politique, qui fit le malheur de la Chine, en la maintenant dans sa routine et sa corruption intérieure, sa faiblesse devant l'étranger. (3)

Le P. Sentinier dut le premier affronter le puissant gouverneur. Ayant appris les autorisations que Gordon lui avait accordées, Li-hong-tchang fit aussitôt défendre au prêtre européen de séjourner dans le pays ; et le père n'ayant pas tenu compte de la défense fut saisi, maltraité, et crut un moment qu'on allait le condamner à mort. La crainte d'un conflit avec la France le fit relacher et il put rentrer à Chang-hai. (4)

Le consul de France protesta vigoureusement contre cette violation flagrante du traité de T'ien-tsin. Les mandarins s'excusèrent comme ils purent sur les difficultés de la situation présente, mais continuèrent leur opposition sournoise à la rentrée des pères dans leurs anciennes propriétés. (5)

Le P. Sentinier n'était pas homme à se laisser intimider par cette première expérience. En janvier 1864, il pénétrait dans Sou-tcheou (Sou-tseu) avec deux chrétiens, et essayait de se rendre compte de l'état des propriétés de la mission. Il fut saisi par les satellites, conduit au tribunal, contraint de s'agenouiller, bâtonné. La vue de son passeport effraya le mandarin, et l'empêcha de pousser plus loin ses violences ; le père fut relâché,

(1) R.P. Lemaitre, 18 Juillet 1863. ***N.M.*** 4, 273.

(2) P. Pailatre, 25 Septembre 1863. ***N.M.*** 5; 89, 90.

(3) cf. infra.

(4) P. Colombel, ***Histoire,*** p. 895.

(5) *Ibid.*

et eut ordre de sortir de la ville (1). Il faudra attendre plusieurs années encore avant de reprendre les postes que la guerre des T'ai-p'ing avait forcé d'abandonner. (2)

---

(1) R.P. Gonnet, 20 Janvier 1864. *N.M.* 5, 118.

(2) Personnel de la section, de 1857 à 1865.

1857-58. PP. Clavelin, Vulllaume, Sentinier, Leduc.

1858-59. Les mêmes.

1859-60. PP. Clavelin, Giaquinto, Tinguy, Leduc, Sentinier.

1860-61. PP. Clavelin, Sentinier, Tinguy.

1861-62. PP. Clavelin, Sentinier.

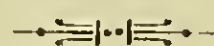
1862-63. P. Sentinier.

1863-64. P. Sentinier.

1864-65. PP. Sentinier, Tsang.

## VI

## *TCH'ONG-MING (TS'ONG-MING) ET HAI-MEN.*



Cette section, à cause de sa pauvreté et de son éloignement des grands centres, avait échappé à l'invasion des T'ai-p'ing, et le ministère des pères put s'y exercer à peu près normalement de 1857 à 1865.

Cependant, lors des premières difficultés qui s'élevèrent entre le gouvernement impérial et les Européens, et amenèrent la première mission de Lord Elgin et du baron Gros, des bruits sinistres avaient couru dans le pays; on prétendait que l'Empereur avait de nouveau ordonné la persécution des chrétiens. Le R.P. Lemaitre avait une affection toute spéciale pour cette section, théâtre de ses débuts apostoliques (1); l'idée lui vint d'aller, en compagnie de M. de Montigny, qui avait repris le poste de Chang-hai, faire visite aux mandarins de la préfecture de Hai-men, et obtenir d'eux des proclamations en faveur de la religion chrétienne. L'excellent consul, toujours prêt à payer de sa personne pour le bien des missions, accepta avec enthousiasme la proposition. L'expédition eut lieu en octobre 1858; le R. P. Lemaitre nous en a conservé tous les détails. Trois jeunes gens de Chang-hai avaient voulu accompagner le consul. A l'arrivée à Tong-tcheou (Tong-tseu), le mandarin, vieille connaissance du R.P. Lemaitre, voulut visiter le premier M. de Montigny à bord de sa jonque. Plus de 20.000 personnes étaient accourues pour voir le cortège. Le consul rendit la visite au tribunal avec toute la solennité que permettaient les circonstances, et l'immense foule se montra sympathique et respectueuse. Le mandarin parla de son affection pour la France, et de sa vénération pour la religion chrétienne, et promit une proclamation où ces sentiments s'affirmeraient. Il tint parole et la proclamation fut significative. Le préfet de Hai-men, résidant à Mao-kia-tchen (Mao-ka-tsen), reçut également notre consul avec beaucoup d'égards, et donna une proclamation satisfaisante. Au retour, M. de Montigny s'arrêta à Tch'ong-ming (Ts'ong-ming) et obtint des mandarins locaux des avantages analogues. (1)

(1) Cf. t. I, p. 174.

Deux ans plus tard, des bruits de persécution recommencèrent à courir, à l'occasion de l'expédition des anglo-français sur Pé-king. Le P. de Carrère fut complétement dévalisé lorsqu'il quittait Hai-men en juillet 1860 pour venir en vacances (1). Outrages, blessures, même assassinats et incendies, se multipliaient à l'égard des chrétiens et les mandarins locaux laissaient faire. Il y avait dans le pays une inquiétude qui arrêtait le mouvement des conversions, bien lancé depuis plusieurs années. (2)

Mgr Borgniet ne crut pas devoir, cependant, renoncer à sa tournée de confirmation dans la section. Il arriva le 7 décembre 1861 dans la chrétienté de Lo-pe-zen où, le lendemain, devait être bénite une nouvelle chapelle. Comme toujours, une grande foule de païens s'était réunie pour assister aux cérémonies; elle ne paraissait pas hostile. Le 8 au matin, malgré les pressentiments de l'évêque, les PP. de Carrère et Léveillé, qui l'accompagnaient, demandèrent une messe solennelle, suivie de la bénédiction du Saint Sacrement. A l'issue, un certain nombre de vauriens, auxquels les notables avaient distribué 200 piastres, (1000 francs alors) pour qu'ils lançassent une émeute, firent irruption dans l'enclos, et voulurent forcer les portes de la chapelle où l'évêque se trouvait encore. Mgr Borgniet sortit pour les apaiser, et fut reçu à coups de pierres; blessé au front, il restait sur place, "persuadé que céder et fuir en un pareil moment, c'était manquer aux devoirs d'un pasteur, qui doit mourir s'il le faut au milieu de ses ouailles en danger".

Les pères l'entrainèrent de force, et parvinrent à le soustraire aux assassins. Après leur départ, chapelle et maison d'habitation furent pillées et brulées, trois petites orphelines assassinées, un catéchiste de l'évêque blessé. Mgr Borgniet partit immédiatement pour Chang-hai, voulant prévenir le consul de France et demander une réparation éclatante. (3)

Les coupables, et ceux qui les avaient excités, étaient connus. M. Edan, qui gérait alors le consulat, poussa vigoureusement l'affaire auprès du gouverneur du Kiang-sou réfugié à Chang-hai. Celui-ci envoya à Hai-men un délégué, mais les coupables avaient corrompu les mandarins locaux, et les affaires trainaient en longueur. Mgr Borgniet voulait retourner sur place, accompagné de deux agents de la police française de Chang-hai, que le consul

(1) Colombel, *Histoire*, p. 813.

(2) Mgr Borgniet, 8 déc. 1861. *N.M.* 4, 139.

(3) *Lettre citée*, p. 142 sqq. cf. 16 janvier 1862, p. 165 sqq.

avait mis à sa disposition. Le P. de Carrère obtint que l'évêque resterait à Tch'ong-ming (Ts'ong-ming), et le laisserait lui-même préparer les voies. Il alla trouver le préfet de Hai-men et n'en obtint que de belles promesses. Le R.P. Lemaitre, alors, recourut à la marine française. Un lieutenant de vaisseau, M. Deswarames, s'offrit à l'accompagner à Hai-men ; vingt soldats ou marins faisaient partie de l'expédition, embarqués sur un petit vapeur et une canonnière. Epouvantés, les mandarins de Mao-kia-tchen (Mao-ka-tsen) firent visite au P. Supérieur, et à l'officier, et s'efforcèrent de les empêcher de débarquer. M. Deswarames exigea au contraire une audience solennelle, et s'y rendit en grand uniforme, précédé du drapeau français, et escorté de sa troupe. Les mandarins essayèrent bien encore de gagner du temps, mais le R. P. Lemaitre démasquait leurs subterfuges, l'officier français menaçait ; il fallut s'exécuter. Séance tenante, une pièce fut rédigée et signée par les mandarins présents. Il y était dit qu'une indemnité sérieuse serait mise avant la fin du mois à la disposition des pères; un mandarin local serait dégradé ; le bon droit des chrétiens,et les torts de leurs adversaires, étaient affirmés (5 janvier 1862) (1). Les engagements furent à peu près exécutés.

En juillet 1863, nouvelle alerte; les adeptes de la secte des mangeurs d'herbes, nombreux autour de la ville de Tong-tcheou (Tong-tseu), s'étaient entendus avec les T'ai-p'ing qui occupaient Kiang-yn (Kaong-yen), sur la rive opposée du Yang-tse. Ceux-ci devaient traverser le fleuve, s'unir à leurs alliés, et la section de Hai-men serait le théatre des mêmes scènes que les environs de Chang-hai. Le complot fut heureusement découvert par un mandarin local et les mangeurs d'herbes cruellement punis. Les chrétientés de Hai-men l'avaient échappée belle, car c'est sur elles que le pillage et l'incendie devaient d'abord s'abattre. (2)

Malgré ces alertes temporaires, Tch'ong-ming (Ts'ong-ming) et Hai-men jouirent d'une tranquillité relative de 1857 à 1865, et les œuvres catholiques, spécialement celles de la Sainte Enfance, y prirent les développements les plus consolants. Le R.P. Gonnet, qui visita cette section à la fin de 1863, écrivait au T.R.P. Général. "J'ai été bien consolé et bien édifié de tout ce que j'y ai vu. Quel bon peuple ! La religion chrétienne y est grandement en honneur, même parmi les païens. Ainsi nous n'avons plus seulement des espérances à concevoir pour l'avenir ; les fruits de salut y sont abondants ; les catéchumènes se présentent en grand nombre, surtout à Ts'ong-ming, et l'œuvre de la Sainte Enfance

---

(1) P. Royer Janvier-Mars 1862. *N.M.* 4, 168 sq.

(2) P. Palatre, 25 Septembre 1863. *N.M.* 5, 87 sq.

qui a toujours été la gloire de ces districts, continue à être une des plus vraies et des plus solides consolations des missionnaires". (1)

Ces succès ne faisaient pas illusion aux pères, et ils se rendaient compte que trop souvent les causes qui amenaient les catéchumènes à l'église catholique étaient purement intéressées ; il fallait donc éprouver et examiner soigneusement les nouvelles recrues. Une lettre du P. Bourdilleau, missionnaire de Tch'ong-ming (Ts'ong-ming) à cette époque, contient des réflexions que nous retrouverons bien souvent dans la suite sous la plume des pères chargés des districts où les néophytes étaient en majorité. (2)

"Oh ! qu'il est difficile à nos chinois, tout argent et tout chair, de saisir ce point, centre de notre sainte religion, Dieu connu, espéré, aimé. Les motifs les plus ridicules, les plus disparates nous amènent chaque jour des païens de toutes qualités. L'un, voyant que nous faisons des bonnes œuvres, veut être chrétien, pensant qu'il sera vêtu, logé, nourri, sans rien faire, ou tout au moins qu'il aura bonne part aux aumônes. Tel autre, pris en faute, veut être chrétien à tout prix, dans l'espoir d'être aidé et délivré de son procès. C'est qu'en effet, malgré les temps mauvais que nous traversons, on n'ose pas s'attaquer aux chrétiens par procès; et qu'un mot des missionnaires a fréquemment suffi pour faire absoudre les innocents accusés. Une dispute, une division de biens à faire, un marché qui n'est pas clair, en voila assez pour amener nos Tsongminois dans nos églises; c'est qu'ils ont vu que nos missionnaires, aidés des administrateurs, arrangent à l'amiable, sans recevoir une sapèque de boni, tous les petits différends qui surgissent entre chrétiens, tandisqu'entre païens, un rien fait boule de neige, et ruine souvent deux familles... Pauvres païens, ensevelis dans les préoccupations matérielles de ce monde, au point de traiter comme accessoire la seule affaire mportante, celle de leur salut". (3)

(1) 18 Octobre 1863. *N.M.* 5, 99.—Cf. spécialement sur Ts'ong-ming une lettre du même père, 15 janvier 1864. *N.M.* 5, 118.

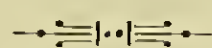
(2) 16 Juin 1864. *N.M.* 5, 147.

(3) Personnel de la section de Ts'ong-ming et Hai-men sous Mgr Borgniet.

| | *Ts'ong-ming* | *Hai-men* |
|---|---|---|
| 1857-58. | PP. Pingrenon, Léveillé, Zao. | PP. de Carrère, Ravary. |
| 1858-59. | PP. Pingrenon, Zao. | PP. de Carrère, Léveillé. |
| 1859-60. | PP. Pingrenon, Laimé. | PP. de Carrère, Léveillé. |
| 1860-61. | P. Pingrenon. | PP. de Carrère, Léveillé. |
| 1861-62. | PP. Bourdilleau, Chevreuil, Zao. | PP. de Carrère, Léveillé, Ou. |
| 1862-63. | PP. Bourdilleau, Andrieux, Zao. | P. de Carrère. |
| 1863-64. | PP. Bourdilleau, Zao, Kou. | P. de Carrère. |
| 1864-65. | PP. Bourdilleau, Bulté. | PP. de Carrère, Sédille. |

## *CONCLUSION.*

*La mission du Kiang-nan à la fin de la guerre des T'ai-p'ing.*



Les catalogues (1), et les feuilles d'œuvres permettent de se faire une idée de l'état de la mission au sortir de la terrible épreuve qu'elle venait de traverser. En 1856-1857, on y trouve 35 prêtres européens et six chinois; en 1864-1865, 42 prêtres européens et 12 chinois. Le nombre des chrétiens est légèrement diminué; de 74.286 en 1856-57, 77.418 en 1860-61, il est descendu à 71.184 en 1864-1865. Cette diminution est due aux massacres, famines, épidémies, qui moissonnèrent des milliers de fidèles malgré les secours que leurs missionnaires s'efforcèrent de leur procurer. Jamais les baptêmes d'adultes ne furent, en effet, plus nombreux que pendant ces rudes années; entre 2000 et 3000 par an, chiffres qui n'avaient jamais été atteints jusque là.

Les baptêmes d'enfants d'infidèles, pour la même raison, suivent une progression consolante; l'année 1861-62, la plus terrible, est aussi celle qui nous présente le plus beau chiffre de petits mourants baptisés, 15.557. Après le rétablissement de la paix, les totaux sont plus faibles, 12.483, 10.554 pour les années 1863-64 et 1864-65.

Les généreuses aumônes de la Sainte Enfance (2), progressant avec les calamités qui éprouvaient la mission, permettent d'entretenir par an entre 4000 et 6000 enfants d'infidèles baptisés. Le grand développement de l'œuvre au Kiang-nan date de cette époque. Le nombre des confessions et des communions annuelles ou de dévotion reste à peu près stationnaire; les chrétiens réfugiés à Chang-hai fréquentent plus assidument les sacrements, mais les fidèles restés dans les districts envahis sont la plupart du temps privés de la visite du prêtre. Les plus beaux chiffres obtenus depuis le commencement de la mission sont ceux de 1859-60, l'année qui précède les grands désastres ; 57.097 confessions

---

(1) Pfister Sica. ***Catalogus*** (1908). Appendice IV, p. 104 sqq. Feuilles de ministères reproduites par le P. Colombel ***Histoire***, p. 914 sqq.

(2) cf. supra, p. 76.

annuelles, 71.183 confessions de dévotion; 45.482 communions annuelles, 69.200 communions de dévotion.

Les écoles qui avaient toujours été l'objet de la sollicitude particulière de Mgr Borgniet,avaient pris un magnifique développement pendant les premières années de son administration. De 1855-56 à 1859-60, le nombre en a presque doublé (de 158 à 282 pour les garçons; de 55 à 89 pour les filles; de 1636 à 2924 élèves chrétiens pour les premières; de 748 à 1456 pour les secondes).

Beaucoup d'élèves païens, surtout des garçons, commençaient à les fréquenter; en 1859-60, 1022 garçons et et 109 filles. Les indications manquent totalement pour les années de troubles,1860 à 1864, la chose ne se comprend que trop. Après la paix, en 1864-1865, les écoles se rouvrent de toutes parts, mais il faudra plusieurs années pour que leur population redevienne ce qu'elle était avant l'invasion des T'ai-p'ing.

Les pertes matérielles de la mission furent immenses, de 1860à 1864, il est inutile de le dire. Dans une note rédigée pour le ministère des affaires étrangères, le R.P. Fessard, provincial de Paris, les estime au minimum à 75.780 taëls (606.210 francs). Nous avons vu plus haut comment l'attribution aux œuvres catholiques d'une large part de l'indemnité versée par le gouvernement chinois, et la plus value des terrains possédés par la mission à Chang-hai, permirent de combler assez rapidement ce déficit. (1)

En face des désastres causés par la guerre des rebelles, il n'est que juste de placer les bienfaits dont la mission du Kiang-nan lui est redevable.

Partout où ils passèrent, les T'ai-p'ing, destructeurs de pagodes et de bonzeries, pillards des trésors des temples, portèrent au paganisme des coups terribles: en maint pays disparut le principal obstacle à l'évangélisation des foules, avec la richesse des sanctuaires idolatriques et de leur clergé.

Malgré l'ingratitude dont Li-hong-tchang et plusieurs autres hauts mandarins payèrent les services rendus par les puissances chrétiennes, les grands négociants de Chang-hai n'oublièrent pas qu'ils avaient dû à la protection de l'Angleterre et de la France d'échapper à la ruine et aux massacres, et de donner à leurs affaires des développements inespérés. De là, dans les classes élevées, et même chez un certain nombre de mandarins aux idées plus larges, une respectueuse sympathie pour les idées et la civilisation des "Européens." Quelques grandes familles païennes

(1) cf. supra, p. 67.

de Chang-hai allèrent plus loin, et se montrèrent franchement dévouées aux œuvres d'enseignement et de charité de la mission.

En 1862, sur la demande de Mgr Languillat, vicaire apostolique du Tche-li sud-est, M. de Bourboulon, ministre de France à Pé-king, entama avec le prince Kong des négociations en vue d'obtenir un édit impérial qui supprimerait formellement toutes les anciennes mesures contraires à la religion chrétienne. Il fut promulgué en date du 15 avril; c'était le meilleur qu'on eut obtenu depuis le temps de K'ang-hi. (1)

Il rappelait les concessions faites par ce grand Empereur aux missionnaires catholiques, déclarait abolies toutes les lois persécutrices portées par ses successeurs, et ordonnait la suppression de ces lois dans les nouveaux exemplaires du code chinois; les planches qui les contenaient devaient être détruites. Deux officiers de marine, le commandant Bourgeois et le lieutenant de vaisseau Trève, qui se trouvaient alors à la légation de Pé-king, eurent grande part aux négociations qui amenèrent ce beau résultat. Or, du très intéressant rapport rédigé par M. Trève sur cette affaire, il résulte que le maitre argument qu'il fit valoir auprès des ministres du Tsong-li-yamen fut l'appui donné à ce moment même aux mandarins de Chang-hai par l'amiral Protet, et le désintéressement de la politique française, qui contrastait tellement avec les vues tout intéressées de l'Angleterre. (2)

Les œuvres de charité organisées par les missionnaires de Chang-hai furent aussi rappelées en cette occasion, et les mandarins du Tsong-li-yamen ne leur ménagèrent pas les éloges. (3)

Les chrétiens du Kiang-nan avaient souffert pendant la guerre civile; et dans leurs souffrances, le seul secours vraiment efficace leur était venu de la France. Français, les diplomates qui avaient arraché à Pé-king la concession de la liberté pour le christianisme. Français, les officiers de terre et de mer qu'on avait vus donner à Chang-hai l'exemple de la pratique religieuse et de la charité chrétienne: Français, les chasseurs et les lignards

(1) Mgr Languillat au R. P. Provincial, 26 Avril 1862. *N.M.* 4, 215. La traduction de l'édit, due à M. Fontanier secrétaire interprète de la légation, est jointe à cette lettre. *N.M.* 4, 218 sqq. Un très intéressant mémoire de M. Trève raconte toutes les péripéties des négociations de trente-cinq jours qui préparèrent la promulgation de l'édit impérial. Plusieurs exemplaires autographiés, offerts par l'auteur, existent dans nos archives. v. g. ***Franc.*** 2570.

(2) ***Relation d'une mission diplomatique à Pé-king,*** p. 20 sqq. 35 sqq, 62 sq. ***Franc.*** 2570.

(3) Ibid. p. 23 sqq. 38 sqq.

dont la générosité, la belle humeur, la sociabilité, laissèrent pendant bien des années de vivants souvenirs. Françaises, les aumônes qui, par 200.000, 300.000 francs chaque année, venaient soulager les misères, permettre l'éducation de milliers d'enfants abandonnés, la restauration des chrétientés ruinées. Dorénavant ce ne fut plus vers Macao, ce fut vers la France que se tournèrent les regards. Jusqu'à la guerre des rebelles, il y avait eu, nous l'avons vu, surtout dans les familles riches et influentes, une certaine opposition à l'action des pères européens. Les chrétiens, propriétaires de leurs Kong-souo (Kong-sou), entendaient s'en réserver l'administration, et n'admettaient guère l'ingérence de leurs missionnaires dans les affaires temporelles des chrétientés.(1)

Or, par suite de la guerre des T'ai-p'ing, la plupart des anciens Kong-souo (Kong-sou) de la mission furent détruits ou ruinés. Ceux qui se relevèrent après la paix furent rétablis et entretenus grâce aux aumônes distribuées par les missionnaires, et ceux-ci virent, du même coup, leur autorité s'imposer. La plupart des familles influentes avaient subi durant la guerre des pertes cruelles ; réfugiées à Chang-hai, elles avaient éprouvé la charité des pères européens ; plusieurs d'entre elles avaient dû aux recommandations de Mgr Borgniet, des PP. Clavelin, Lemaitre, Ravary, des relations fructueuses avec les grandes entreprises européennes : le cas de Paul Comprador n'était pas unique. Les obligés se montrèrent reconnaissants, et dès lors l'union entre les fidèles indigènes et les prêtres qui avaient renoncé pour eux à leur patrie, fut ce qu'elle devait être.

Qui pourrait dire, enfin, le trésor de grâces et de mérites amassés par la résignation, la piété, le zèle des fidèles du Kiang-nan au milieu de tant d'épreuves. Là est, sans doute, le secret du beau développement que prendra la mission sous l'épiscopat de Mgr Languillat.

Jusqu'alors, nous l'avons vu, le travail des missionnaires avait consisté presque uniquement à instruire et moraliser les anciens chrétiens. En vingt-cinq ans, ils avaient fait des 70.000 fidèles qui habitaient les environs de Chang-hai une population fervente ; le chiffre des confessions et communions annuelles en était la preuve indéniable. Au nouvel évêque de lancer à la conquête des foules païennes ses missionnaires chaque année plus nombreux, de développer les œuvres d'enseignement et de charité qui assureraient au christianisme respect et influence. L'époque des dures semailles est terminée ; voici venir celle de la joyeuse moisson.

---

(1) cf. supra, p. 91 sq. 131 sq.

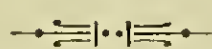
DEUXIÈME PARTIE



# ÉPISCOPAT DE MGR LANGUILLAT

(1864 - 1878)

# CHAPITRE I



## HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA MISSION.

### I) *JUSQU'A LA PERSÉCUTION DE 1869.*

Arrivée de Mgr Languillat à Chang-hai. — Visite de la mission par le R.P. Fessard. — Convention Berthemy et documents secrets qui l'annulent. — Fondation des résidences de Nan-king et Ngan-k'ing. — Exploration de l'ouest par le P. Seckinger. — Fondations à Tchen-kiang, Yang-tcheou, Sou-tcheou (Sou-tseu). — Voyage de Mgr Languillat en Europe.—Appel en Chine des Carmélites et des Auxiliatrices.—Mgr Languillat et les mandarins du Kiang-sou.

### II) *DE LA PERSÉCUTION DE 1869 A CELLE DE 1875.*

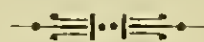
Installation à Ngan-k'ing — Fondation des chrétientés du Ning-kouo-fou — Emeutes de 1869 à Ngan-k'ing, au Kien-té. — Expédition de M. de Rochechouart dans le Yang-tse. — Réparations obtenues — Emeute empêchée par Ma-sin-i à Nan-king — Craintes à la suite des massacres de T'ien-tsin — Vœu du R.P. della Corte à N.D. Auxiliatrice,et fondation de Zo-sé — Assassinat de Ma-sin-i — Mgr Languillat au Concile du Vatican — Consultes de 1871 — Réparations pour le massacre de T'ien-tsin — Opposition de certains Européens aux missions catholiques — Le Memorandum chinois — Fondation de l'observatoire et du musée de Zi-ka-wei — Fondation de l'Institution Saint Joseph — de la maison de la Providence — de l'Ecole Saint François-Xavier — de la paroisse du Sacré-Cœur à Hong-keu — Installation à Sou-tcheou (Sou-tseu) — Inauguration de Zo-sé — Brillants débuts du Ning-kouo-fou.

### III) *DE LA PERSÉCUTION DE 1875 A LA MORT DE MGR LANGUILLAT.*

Calomnies contre les œuvres de la Sainte Enfance dans la vallée du Yang-tse — Dangers à Nan-king — Persécution au Ning-kouo-fou; meurtre du P. Hoang — M. Brenier de Montmorand à Nan-king — La persécution dans la vallée du Yang-tse et le long du grand canal — Le procès de Nan-king — La reprise des œuvres au Ning-kouo-fou — Fondation du pélerinage de Choei-tong — Les derniers jours de Mgr Languillat — Mort et funérailles.

## I

## JUSQU'A LA PERSÉCUTION DE 1869.



Le 22 Septembre 1864, dans le Consistoire public tenu par Pie IX, était proclamée la translation au Kiang-nan de Mgr Languillat. Le R.P. Edouard Dubar s.j. devenait évêque de Canathe, et Vicaire apostolique du Tche-li Sud-est.

Les lettres apostoliques parvinrent au Tche-li le 2 Février 1865. Le 19 du même mois, Mgr Languillat consacra son successeur, et dès le 23 il partait pour T'ien-tsin, afin de profiter du premier bateau à destination de Chang-hai. (1)

Les glaces bloquaient encore le Pé-ho, l'évêque dut attendre un mois le départ du vapeur. Il profita de ce délai pour nouer des relations avec le commissaire impérial des trois ports, qui résidait à T'ien-tsin; Tchong-heou, dont quelques années plus tard la faiblesse, pour ne rien dire de plus, permit les odieux massacres de 1870 (2), se montra fort cordial, et désireux d'entretenir des rapports suivis avec les missionnaires. (3)

Le 22 Mars, au matin, le vicaire apostolique du Kiang-nan abordait à Chang-hai, et se présentait, sans être attendu, à l'église Saint Joseph de Yang-king-pang, pour y célébrer la messe. La nouvelle se répandit aussitôt en ville. Depuis plusieurs mois, la nomination de Mgr Languillat était connue (4), et elle avait causé à tous une grande joie. Missionnaires et chrétiens avaient conservé un excellent souvenir du recteur de Zi-ka-wei, et du vicaire général de Mgr Maresca. Pendant les huit années que Mgr Languillat avait passées au Tche-li Sud-Est, il était resté étranger aux dissensions assez pénibles dont avait souffert la

---

(1) Mgr Languillat au P. Basuiau, 9 Mars 1865. *N.M.* 5, 195. Le bref de transfert, donné sous l'anneau du Pêcheur le 9 Septembre 1864, est à Zi-ka-wei B, 1.

(2) cf. H. Cordier. ***Histoire des relations,*** t. 1, p. 347 sq.

(3) Lettre citée p. 196.

(4) Annoncée par le T.R.P. Beckx le 17 septembre 1864. ***Zi.*** F. 11.

mission du Kiang-nan (1), et pourrait pacifier les âmes, être le père de tous. (2)

Une magnifique réception fut organisée. L'évêque se rendit de Yang-king-pang à Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) en chaise à porteurs escortée de cavaliers. Deux arcs de triomphe avaient été élevés en avant des deux églises, et une grande foule s'entassait sur le parcours du cortège. (3)

Mgr Languillat, d'une simplicité et d'une pauvreté toutes religieuses dans l'ordinaire de la vie, aimait à s'entourer, dans les cérémonies religieuses, de toute la magnificence que la liturgie catholique permet ; c'était à l'Eglise, disait-il, qu'allaient les honneurs rendus à son représentant. (4)

Pour la même raison, il tenait à ces relations personnelles avec les hauts mandarins de la province qui lui permettaient d'urger par lui-même l'exécution des traités, et de résoudre pacifiquement plus d'un conflit. Au Tche-li, il avait voulu rendre visite à tous les préfets de son vicariat ; un de ses premiers soins, dès son arrivée à Chang-hai, fut d'entrer en rapports aves les mandarins de la ville, et, sitôt que la chose fut possible, avec le vice-roi de Nan-king. (5)

Quelques mois après l'arrivée du nouvel évêque, une mesure fut prise par les supérieurs de la Compagnie, que Mgr Languillat avait depuis longtemps désirée (6); l'envoi d'un visiteur aux missions de Chine ; c'était le R.P. Michel Fessard, qui venait de déposer la charge de Provincial de Paris, et, comme tel, avait entretenu, pendant plusieurs années, une correspondance fort active avec les missions, Sa visite, comme dix ans plus tôt celle du R.P. Fournier, avait pour but, avant tout, de consoler les missionnaires qui venaient de passer par de si terribles épreuves. "Elle animera les supérieurs, écrivait le T.R.P. Beckx en l'annonçant...; elle dilatera les cœurs de tous, en leur prouvant que,

---

(1) Cf. supra, p. 65.

(2) T.R.P. Beckx au R.P. Gonnet, provicaire. 17 Sept. 1864 ***Zi.*** F, 11.

(3) Catalogus annuus de Tong-ka-dou, 1864-1865. Archives de la Résidence.

(4) Sica, ***De vita,*** p. 30.

(5) Sica, ***De vita,*** p. 28, 29. cf. Mgr Languillat 10 Septembre 1864, ***N.M.*** 5, 168.

(6) "Bien des motifs me font instinctivement pressentir que vous viendrez en Chine au temps voulu, ne fut-ce que comme visiteur, et pour nous organiser" (Mgr Languillat au R.P. Fessard provincial, 3 Oct. 1863. Pouplard ***Vie,*** p. 189).

bien loin d'être délaissés par leurs supérieurs d'Europe, comme ils pourraient quelquefois être tentés de le croire, ils sont, de leur part, l'objet d'une sollicitude spéciale." (1)

Le R.P. Fessard reçut sa mission du T.R.P. Général par une lettre datée de la Fête du Sacré Cœur (23 Juin) 1865 (2). Il vint d'abord à Rome, prendre les instructions du Cardinal Barnabo et du T.R P. Beckx. Contrairement, en effet, à ce qui s'était passé lors de la mission du R.P. Fournier (3), le nouveau visiteur devait tenir ses pouvoirs aussi bien de la Sacrée Congrégation de la Propagande que de la Compagnie, et pourrait régler aussi bien la vie apostolique que la vie religieuse des missionnaires. (4)

Le R.P. Visiteur s'embarqua à Marseille, le 19 Octobre 1865, sur le *Tigre*, qui portait le nouveau gouverneur de Cochinchine, l'amiral de la Grandière, et sa famille; le 10 Décembre il était à Chang-hai; il avait profité du long voyage pour lier avec ses nobles compagnons des relations dont, plus tard, la mission du Kiang-nan éprouva les bienfaits. (5)

La visite dura cinq mois (10 Décembre 1865 à 18 Mai 1866) dont un (du milieu de Mars au milieu d'Avril 1866) consacré au Tche-li Sud-Est. Le R.P. Fessard vit à loisir tous les missionnaires, et présida les exercices de la retraite qui réunirent une trentaine de pères à la fin de Janvier. Il voulut connaitre par lui-même les chrétientés des environs de Chang-hai, assister aux réceptions des mandarins par Mgr Languillat à l'occasion du nouvel an, inspecter collège et orphelinats. Le dernier mois de son séjour fut consacré à plusieurs importantes consultes qui réunirent, autour du R.P. Visiteur, les supérieurs de Chang-hai et un certain nombre de missionnaires expérimentés (6). Il va sans dire que Mgr Languillat eut avec le R.P. Fessard de fréquentes conférences.

---

(1) Au R.P. Gonnet, 2 Oct. 1865. *Zi.* F. 11.

(2) Pouplard. *Vie,* p. 192

(3) cf. t. 1, p. 298.

(4) Pouplard, *Vie,* p. 198.

(5) Le journal de route, infiniment suggestif, du R.P. Visiteur, sa correspondance avec les missionnaires pendant son séjour en Chine, et de nombreuses pièces relatives à la visite, sont conservés en *Franc.* 2752. Le P. Pouplard n'a pas tout utilisé, tant s'en faut, dans la vie du R.P. Fessard.

(6) Les actes de ces consultes conservés à Zi-ka-wei, E, 6' Intéressant résumé par le P.L. Sica, qui y prit part, dans la *Vie* du R.P. Fessard par le P. Pouplard, p. 238 sq.

Un certain nombre de réformes furent la suite de la visite. La construction à l'européenne des deux résidences de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) et de Zi-ka-wei fut décidée, et commença aussitôt. De plus, le R.P. Fessard, très préoccupé de la terrible mortalité qui avait sévi depuis vingt ans parmi les missionnaires, voulut que, pendant leurs séjours dans les maisons de Chang-hai et Zi-ka-wei, ils retrouvassent le régime français, et pussent ainsi, deux fois l'an, réparer leurs forces. Le petit séminaire que, par déférence pour les désirs de Mgr Spelta, on avait, en 1860, séparé du collège de Zi-ka-wei (1), lui fut de nouveau réuni ; et ses élèves, tout en suivant un réglement particulier, profitèrent de l'enseignement donné à leurs camarades destinés à la vie laïque. Plusieurs petits pensionnats, établis dans les districts, et dont l'administration était difficile, furent supprimés pour ne pas nuire au collège de Zi-ka-wei. La création d'une congrégation de frères catéchistes, analogues aux frères enseignants de France, fut décidée; elle devait avoir son siège près de l'église de la ville chinoise, à Chang-hai. L'œuvre de la Présentation, au *Seng-mou-yeu*, fondée en 1854 par le P. Sica à Hoang-t'ang (Waong-daong) (2), et ruinée par l'invasion des T'ai-p'ing (3), avait été reprise à Wang-kia-tang (Waong-ka-daong), près de Zi-ka-wei, dès 1864. La nécessité d'appeler au Kiang-nan des sœurs françaises, pour former à la vie religieuse et apostolique les présentandines chinoises, était vivement sentie, mais le R.P. Visiteur crut devoir laisser au vicaire apostolique la réalisation du projet. L'avis presque unanime fut contraire à l'envoi en Chine de novices ou de trop jeunes religieux, mais on approuva l'usage de composer chaque caravane à la fois de prêtres déjà formés et de scolastiques ayant terminé leur philosophie. La culture des sciences physiques et naturelles et de la sinologie fut déclarée très souhaitable,mais impossible pour le moment présent à cause de la pénurie de personnel. Douze candidats chinois, sept scolastiques et cinq frères coadjuteurs, furent reçus dans la Compagnie par le R.P. Visiteur.

Mais bien plus que ces mesures d'intérêt général, la dilatation des âmes, le joyeux élan communiqué à tous par la direction du R.P. Visiteur, furent des bienfaits signalés. "Notre bien-aimé et vénéré Père Visiteur,écrivait Mgr Languillat après son départ, a eu, ce me semble, tout le temps de sa visite, le don du discernement des esprits et de l'aptitude des personnes, ainsi que de la convenance et de l'opportunité des temps et des choses." (4)

(1) Cf. supra, p. 79, 85.

(2) cf. t. I. p. 334.

(3) cf. t. 1, p. 302.

(4) Au R.P. Assistant, 15 Mai 1866. Pouplard, *Vie*, p. 236 sq.

Bien des années après, la souvenir de cette visite s'était conservé vivant; et quand, en 1896, le P. Pouplard écrivit la vie du R.P. Fessard, il reçut de touchants témoignages des missionnaires qui avaient éprouvé l'influence bienfaisante de sa direction. (1)

Un trait notable de la mission du R. P. Visiteur fut la concorde complète qui régna toujours entre l'envoyé de la Compagnie et le Vicaire apostolique. La situation était délicate, cependant, les intérêts en présence souvent opposés. Un petit fait, raconté par le P. Sica, témoin oculaire, montre comment ces deux hommes de Dieu savaient tout concilier. "Une fois, à Chang-hai, après une longue conférence, avec Mgr Languillat, sur une école qu'on disait avoir été ouverte pour faire contre-poids au collège de Zi-ka-wei, Monseigneur étant d'une opinion différente de celle du R.P. Visiteur, celui-ci dit à Sa Grandeur : "Monseigneur, je crois que vos raisons sont bonnes, mais je crois aussi que les miennes ne sont pas mauvaises. Allons prier devant le Saint Sacrement ; après la prière, nous prendrons une résolution." En effet, ils descendirent à l'église, et prièrent ensemble longuement devant le tabernacle. De retour à la chambre de Monseigneur, ils prirent d'un commun accord, une résolution définitive". (2)

Tout ayant été réglé pour la meilleure organisation des œuvres existantes, Mgr Languillat put se donner à l'entreprise qui lui tenait le plus à cœur, la reprise des postes dont la guerre des rebelles avait chassé prêtres et chrétiens, et l'évangélisation des immenses territoires qui n'avaient pas encore reçu la visite des missionnaires. Les circonstances étaient favorables. En plus de l'édit impérial, obtenu par la légation française en 1863, et à la rédaction duquel Mgr Languillat n'avait pas été étranger (3), le nouveau ministre à Pé-king, M. Berthemy, remportait en 1865 un avantage précieux entre tous pour les missions. Le 20 Février, une lettre du Tsong-li-yamen le prévenait "qu'à l'avenir, si des missionnaires français vont acheter des terrains et des maisons dans l'intérieur du pays, le vendeur — tel ou tel — (son nom) devra spécifier, dans la rédaction de l'acte de vente, que sa propriété a été vendue pour faire partie des biens collectifs de la mission catholique de la localité. Il sera inutile d'y inscrire les noms du missionnaire ou des chrétiens." (4)

C'était l'attestation que les missions avaient le droit d'acquérir des biens-fonds dans tout l'Empire, et partant de fonder des

(1) *Vie*, p. 238, sq. (PP. Sica, Zottoli, Fr. Hersant)

(2) Pouplard, *Vie*, p. 241 sq.

(3) cf. supra, p. 119.

(4) H. Cordier. *Histoire des Relations*, t.I. p. 70.

postes nouveaux partout où elles le jugeraient bon. Ce droit, jusque là, avait été consigné dans le seul texte chinois du traité de 1860, non dans le texte français, qui seul faisait loi. (1)

Loyalement observée, la Convention Berthemy deviendrait, pour les missions catholiques, l'instrument de magnifiques progrès. Mais les missionnaires ne tardèrent pas à s'apercevoir que, suivant leur tactique habituelle, les autorités locales s'appliqueraient à rendre inutiles les concessions obtenues à Pé-king. On soupçonna bientôt, plus tard on acquit la certitude, que des instructions secrètes avaient accompagné l'envoi aux mandarins provinciaux de la Convention Berthemy. Elles leur recommandaient "de s'assurer par une sorte d'enquête *de commodo et incommodo* que l'achat était vu d'un bon œil par leurs concitoyens ; naturellement, les fonctionnaires aidant, il était rare que la réponse fut favorable, et partant, que la requête du vendeur fut accordée." (2)

Pendant trente ans, chaque fondation d'un poste nouveau sera donc l'occasion d'une lutte acharnée avec les autorités locales, et suivant qu'elles auront plus ou moins de puissance, ce sera pour les missionnaires le succès ou l'échec. Cette histoire monotone, fastidieuse, ne saurait trouver place ici; nous étudierons en détail quelques cas particulièrement remarquables ; ils donneront une idée des autres.

Dès les premières tentatives que fit Mgr Languillat pour profiter des traités de 1860 et de la Convention Berthemy, il se trouva en présence de l'homme qui fut, pendant plus de trente années, l'adversaire implacable du christianisme, comme de toute influence européenne. A la suite de la défaite des T'ai-p'ing, Li-hong-tchang avait été établi vice-roi intérimaire des deux Kiang (1865-1867) (3). Nous avons vu qu'à peine maître de Sou-tcheou (Sou-tseu), grâce à l'armée de Gordon, il s'était hâté de renvoyer les officiers européens et d'achever seul la défaire des T'ai-p'ing (4). Sa politique était alors, elle sera jusqu'au bout, la résistance

---

(1) cf. supra, p. 21.

(2) H. Cordier. ***Histoire des Relations,*** t. I. p. 7 sq. Le texte de ces instructions secrètes, destinées à annihiler pratiquement la convention Berthemy, fut connu à partir de 1884, par l'imprudence de plusieurs mandarins qui l'insérèrent dans des proclamations. On en trouvera la traduction dans un mémoire autographié (P.P. Hoang) intitulé : ***La circulaire du vice-roi de Nan-king en 1891*** (***Zi.*** E.)

(3) P. Gaillard. ***Nan-king d'alors,*** p. 450.

(4) Cf. supra, p. 111.

la plus opiniâtre à tout progrès venu de l'Occident; pour le malheur de son pays sa fortune subit peu d'éclipses. (1)

C'est à lui surtout qu'on dut les instructions secrètes qui devaient rendre pratiquement inefficace la Convention Berthemy. Et la mission du Kiang-nan fut la première à éprouver les effets de son opposition, aussi habile qu'acharnée.

Aussitôt la ville de Nan-king reprise par les troupes impériales (19 Juillet 1864) (2), le P. Maurice Sentinier, qui avait, avec tant d'intrépidité, parcouru le théâtre de la guerre pendant les années précedentes (3), fut chargé par le R.P. Gonnet, provicaire, de réorganiser les sections de Sou-tcheou (Sou-tseu) et Tch'ang-tcheou (Zang-tseu), et de fonder un poste à Tchen-kiang; deux missionnaires installés, l'un à Sou-tcheou (Sou-tseu), l'autre à Tch'ang-chou (Zang-zoh), le secondaient; il gardait l'administration immédiate de Ou-si (Vou-si), Tan-yang (Té-yang), et Tchen-kiang. Un père chinois, le P.J.B. Tchang, fut chargé d'aller visiter et encourager les lointaines chrétientés de Yang-tcheou, Hoai-ngan, et Ou-ho. Un autre, le P. Jean Népomucène Hiong, reçut la périlleuse mission de s'introduire à Ngan-k'ing, la capitale du Ngan-hoei, et d'y acheter une maison en son nom privé, comme l'eut fait un commerçant; il pousserait ensuite jusqu'à l'extrême limite de la province, et visiterait les chrétiens du Hoei-tcheou-fou, dont les lazaristes du Kiang-si avaient pris soinjusque là. (4)

C'est au P. Adrien de Carrère, "le brave des braves", comme l'écrivait le R.P. Rubillon, qu'était réservée la plus lourde tache, celle de fonder des établissements stables dans les grandes villes situées au bord du Yang-tse et du grand canal, Ngan-k'ing, Nan-king, Tchen-kiang, Yang-tcheou (5). Il fut, pour cette œuvre, rappelé de Hai-men à la fin de 1864.

Un premier voyage le conduisit, en Novembre 1864, jusqu'à Nan-king; le R.P. Gonnet avait voulu se rendre compte par lui-même de l'état de l'ancienne chrétienté de la ville, et accompagnait

(1) Sur le personnage et son caractère, cf. H. Cordier. ***Histoire des relations,*** t. I, p. 219 sq. Dès 1862 Li-hong-tchang, alors gouverneur du Kiang-sou, avait publié une proclamation où il défendait aux chinois "de vendre aux français (sic: lisez missionnaires catholiques) aucune maison, aucun terrain, sans avertir l'autorité chinoise". (P. Launay 9 sept. 1865. ***N.M.*** 5, 248).

(2) cf. supra, p. 61 sq.

(3) cf. supra, p. 109 sq.

(4) P. Launay, lettre citée, p. 249.

(5) Sa correspondance, lettres, projets, mémoires, est du plus haut intérêt pour l'histoire de ces fondations. Elle est conservée parmi les relations annuelles de la section de Nan-king. ***Zi.*** C.1, 5.

le P. de Carrère. Ils constatèrent que tous les fidèles avaient fui de la capitale du sud; l'œuvre était à reprendre en entier. (1)

Quelques semaines plus tard, une occasion se présenta d'accomplir, dans les meilleures conditions qu'on put rêver, une seconde exploration, qui permettrait d'amorcer d'utiles négociations avec les mandarins locaux. Le commandant de la marine française à Chang-hai était alors le lieutenant de vaisseau Pallu du Parc, tout dévoué à la cause des missions. Il se disposait à remonter le Yang-tse-kiang jusqu'à Han-k'eou, avec la canonnière le *Bourdais,* pour étudier les chances de succès d'établissements française dans les ports ouverts. Il offrit au P. de Carrère de le prendre à son bord, et de l'accompagner dans ses visites aux mandarins locaux. Le missionnaire se hâta d'accepter; et le mois de Décembre 1864 fut consacré à cette expédition, dont le héros a laissé un pittoresque récit. (2)

Le premier arrêt fut à T'ong-tcheou. Le P. de Carrère rendit visite au préfet, nouvellement entré en charge, et demanda, en vertu du traité de 1860, l'aide des autorités locales pour acheter un terrain sur lequel s'éléveraient église et résidence. Le préfet déclara que son peuple n'était pas préparé à la venue des Européens, mais qu'il l'y disposerait par une proclamation et se prêterait, le moment venu, à l'installation projetée. A Tchen-kiang, on obtint autre chose que de bonnes paroles. La ville était un des ports ouverts aux Européens; déjà les anglais y avaient choisi l'emplacement de leur concession; les mandarins étaient résignés à l'envahissement des "diables d'Europe". Ils se montrèrent non seulement sympathiques, mais prévenants, comprenant de quelle utilité seraient pour la malheureuse population, si durement éprouvée par quinze années de guerre, les oeuvres de charité que la mission se proposait de fonder. Une difficulté spéciale se présentait. Nombre de terrains étaient sans maîtres connus, les propriétaires ayant péri ou s'étant expatriés pendant la guerre; on ne savait à qui s'adresser pour acheter le vaste domaine nécessaire aux oeuvres projetées. Le préfet de Tchen-kiang leva la difficulté en proposant que le prix d'achat fut remis entre ses mains; il se chargeait d'indemniser par la suite les propriétaires s'ils venaient à reparaitre. Le P. Sentinier, chargé de la mission de Tchen-kiang, commença aussitôt les négociations pour l'achat d'un terrain convenable.

Les voyageurs abandonnèrent le *Bourdais* à l'entrée du grand canal, et remontèrent en barque chinoise jusqu'à Yang-tcheou.

(1) P. de Carrère, 15 Janvier 1865, *N.M.* 5, 182.

(2) 15 Janvier 1865, au R.P. Provincial. *N.M.* 5, 182 sqq.

Le commandant Pallu, un autre officier, et quatre marins, armés de leurs fusils et de leurs sabres-baïonnettes, accompagnaient le missionnaire. Ils se présentèrent successivement aux tribunaux du préfet, du sous-préfet, et de l'intendant du commerce du sel. La vue de l'escorte militaire faisait la meilleure impression ; les mandarins promirent de protéger les quelques familles chrétiennes qui restaient en ville,et de concéder aux missionnaires tout ce qui leur serait accordé à Nan-king.

C'est dans cette grande ville que devait se livrer la lutte décisive; il était bien évident que préfectures et sous-préfectures suivraient l'exemple donné par la capitale du sud. Les voyageurs reprirent passage sur le *Bourdais* à Tchen-kiang, et arrivèrent devant Nan-king pour les fêtes de Noël ; le 24 Décembre, le P. de Carrère se fit débarquer, et se rendit à l'ancien Kong-souo des chrétiens de la ville. Quelques familles païennes sans abri s'y étaient installées; le bâtiment était dans un état de complet délabrement; le père fit aussitôt appeler maçons et charpentiers, acheta les matériaux nécessaires,et fit préparer quelques chambres dans lesquelles il comptait recevoir le lendemain les officiers français. Il écrivit alors au commandant Pallu de lui envoyer sa chapelle, afin qu'il put célébrer les messes de Noël dans la maison reconquise. Le généreux officier, voulant partager les privations, peut-être les dangers qui attendaient le missionnaire,accompagna les bagages du père; arrivé devant les murs de Nan-king après la fermeture des portes, il dut passer la nuit dans une pauvre cabane en plein champ, et entra en ville au point du jour; deux marins l'accompagnaient. Au matin de Noël, le P. de Carrère célébra ses trois messes devant le commandant français, ses deux marins, et une douzaine de chrétiens qui avaient été prévenus. "Un autel avait été improvisé, écrit-il, pauvre comme la crèche de Bethléem. C'était une porte; sur la muraille était attaché un tapis qui servait à envelopper mes habits pendant la route; les images de mon bréviaire y étaient suspendues par des épingles; une couverture verte formait le devant d'autel... N'était-ce pas Noël? Cependant le divin Sauveur, descendu trois fois dans cette matinée sur notre modeste autel, répandait ses bénédictions sur ces vastes ruines de Nan-king, pour en faire surgir, j'en ai la confiance, une nouvelle église". (1)

Le père eut la consolation de conférer ce jour-là le baptême à deux adultes, et de suppléer les cérémonies à deux autres; ces convertis étaient les conquêtes d'un généreux chrétien de la famille Lôh, qui, demeuré à Nan-king pendant les horreurs du siège, y avait baptisé plus de cent adultes, et avait été décapité lors de l'entrée des impériaux

(1) *N.M.* 5, 188.

Dans l'après-midi, le père et M. Pallu du Parc visitèrent le grenier public voisin du Kong-souo, et qui était l'ancienne résidence des jésuites au dix-huitième siècle. (1) Le commandant écrivit aussitôt à l'officier qui commandait le *Bourdais* en son absence, lui prescrivant de venir le lendemain à Nan-king avec deux autres officiers et douze marins armés ; on tâcherait d'obtenir une audience des mandarins de la ville, et de leur arracher la restitution de l'ancienne résidence, conformément à l'article du traité de T'ien-tsin inséré dans le passeport du missionnaire. (2)

Pour mettre les mandarins en face du fait accompli, une porte fut ouverte dans le mur du grenier public, et le mit en communication avec le Kong-souo des chrétiens. Le 26 Décembre la députation de l'équipage français, arrivée à Nan-king, fut installée dans l'ancienne résidence. A une heure, missionnaire, officiers et marins, rendirent visite au préfet de Nan-king, qui les reçut aimablement et les régala d'un beau dîner chinois. Le commandant Pallu et le P. de Carrère exposèrent leur désir d'être remis en possession de l'ancienne résidence, conformément aux traités passés avec la France et aux édits impériaux. Le préfet prit connaissance du passeport du père, qui contenait les textes en question, et en fit tïrer copie pour la communiquer à ses chefs; le lendemain, après en avoir conféré avec ceux-ci, il conseilla d'adresser par le consul de Chang-hai une réclamation en règle au vice-roi, promettant de l'appuyer. Le retour du cortège français fut triomphal, les guides lui faisant faire de longs détours par les rues les plus fréquentées ; des milliers de bacheliers, venus pour les examens de licence, contemplaient avec curiosité les beaux uniformes ; aucune injure, aucun mauvais procédé. Le *Bourdais* redescendit peu après à Chang-hai. Le P. de Carrère rédigea pour le consul une relation de son voyage, et y joignit les témoignages historiques qui prouvaient l'existence et l'étendue des anciennes propriétés de la mission à Nan-king ; pour le moment, on se contenterait de la restitution de l'ancienne résidence, devenue grenier public ; on pourrait admettre des compensations pour les autres propriétés, si les mandarins faisaient trop de difficultés pour les rendre. (3)

Le P. de Carrère était tout à la joie. "Espérons, écrivait-il au R. P. Provincial, que l'hosannah ne sera pas suivi de la persécution, et que l'œuvre commencée en ce jour se continuera pendant de longues années ; le temps des grands travaux évangéliques, sur une vaste échelle, est, ce me semble, venu."

(1) cf. t. I, p. 243.
(2) cf. supra, p. 21.
(3) *N.M.* 5, 190 sq.

Hélas, on allait vite apprendre comment Li-hong-tchang et ses subordonnés savaient éluder les textes les plus clairs des traités. Le vice-roi s'était hâté de donner l'ordre de faire murer toutes les portes de l'ancienne résidence devenue grenier public; c'était, disait-il, pour la préserver des voleurs et la maintenir en bon état. Lorsque la requête du consul de Chang-hai, présentée suivant l'usage par le tao-t'ai (dao-dai) de la ville, et réclamant l'ancienne résidence, parvint à Nan-king, elle fut fort mal accueillie. Li-hong-tchang déclara que toute restitution des anciennes propriétés de la mission, et même tout établissement des missionnaires à l'intérieur des remparts, était impossible; il offrait comme compensation un terrain hors des murs. Ces conditions étaient inacceptables, et la légation de Pé-king prit l'affaire en main. (1)

Mgr Languillat arrivait, sur ces entrefaites, au Kiang-nan; à peine installé à Chang-hai, il se résolut, comme il l'avait fait jadis au Tche-li sud-est, à rendre visite aux mandarins supérieurs des deux provinces sur lesquelles il avait juridiction. (2)

De nouveau, l'excellent commandant Pallu, qui se préparait à remonter encore le Yang-tse-kiang, sur le *Tancrède*, offrit le passage à l'évêque; le R. P. Gonnet, supérieur, et le P. de Carrère, devaient l'accompagner. Le consul de Chang-hai, vicomte Brenier de Montmorand, voyait de mauvais œil ce voyage. Il craignait que Mgr Languillat n'essayât, avec l'appui des officiers de marine, d'obtenir à Nan-king les concessions refusées jusque là par l'obstination du vice-roi; cette action nuirait peut-être à celle que la légation poursuivait en ce moment auprès du Tsong-li-yamen. L'évêque protesta qu'il n'avait pas cette intention, mais voulait seulement se faire reconnaitre, comme supérieur ecclésiastique, par les mandarins de sa province.

Le *Tancrède* quitta Chang-hai le 1er Mai 1865, et gagna Ngan-k'ing, la capitale du Ngan-hoei, sans s'arrêter à Nan-king. Mgr Languillat et le commandant Pallu firent annoncer leur visite aux mandarins supérieurs. Une véritable comédie s'ensuivit; aucun ne voulait recevoir les Européens; le gouverneur était absent, le grand trésorier allait changer de province, le grand juge avait des affaires, et le préfet de la ville venait d'être appelé au dehors. A la quatrième rebuffade, le commandant Pallu n'y tint plus. Il força la porte de la préfecture, et s'installa, avec Mgr Languillat et l'escorte, dans la première salle qui s'offrit.

---

(1) Mgr Languillat 12 Juillet 1865. ***N.M.*** 5, 220. Mr. Berthemy ministre de France, au Prince Kong, 12 Fév. 1865. ***Lég. Franc.***

(2) cf. supra, p. 126.

Une heure se passa, avant que le préfet ne reçut les visiteurs ; le commandant finit par menacer "d'envoyer un piquet de matelots faire la visite de son domicile" et le ramener de gré ou de force. (1)

Devant cette perspective, non seulement le préfet s'exécuta, mais grand juge et grand trésorier, appelés par lui au secours, vinrent le rejoindre, et tous trois ensemble reçurent aimablement l'évêque et les officiers français. Ils déclarèrent que leur attitude vis-à-vis de la mission se réglerait en tout sur celle du vice-roi de Nan-king, leur supérieur. On se garda bien de leur dire que, depuis plusieurs semaines, le père chinois Jean Népomucène Hiong s'était introduit à Ngan-k'ing, et y avait acheté un ancien mont-de-piété où il avait commencé un petit commerce de toiles ; peut-être les mandarins savaient-ils déjà sa véritable qualité, mais ils fermaient les yeux. (2)

Le *Tancrède* remonta à Kieou-kiang, puis à Han-k'eou, où Mgr Zanoli, vicaire apostolique du Hou-pé, et M. Dabry de Thiersant, consul de France, reçurent les voyageurs avec grande joie. Ils leur obtinrent même une audience du vice-roi du Hou-koang ; c'était un précédent précieux, dont on pourrait se prévaloir pour forcer la porte du redoutable vice-roi de Nan-king.

A Nan-king en effet, allait se jouer la partie décisive. Si Li-hong-tchang consentait à recevoir aimablement l'évêque, et à tolérer au moins la présence d'un missionnaire dans l'intérieur de la ville, on pourrait ensuite pousser ces avantages,et obtenir les restitutions auxquelles donnaient droit les édits impériaux et les traités. L'intrépide P. de Carrère fut envoyé à Nan-king, avec ordre de faire réparer l'ancien Kong-souo des chrétiens, et de le mettre en état de recevoir l'évêque et les officiers français. Les mandarins voulurent l'empêcher de remplir sa mission en suscitant une émeute et déclarant qu'ils ne pouvaient garantir la vie du père. "Je suis envoyé par l'évêque de Nan-king, répondit-il. Dans quelques jours il arrive lui-même avec des navires français.... J'ai reçu mon mandat de prêcher l'évangile ; ni vos menaces, ni la mort, ne me feront reculer. Vous avez déjà fait assez de martyrs ; faites-en un de plus, cela ne vous coûtera pas davantage ; mais songez que, dans peu, vous aurez à rendre compte de mon sang." Les mandarins interdits se retirèrent, et la foule de vauriens réunie par eux se dispersa ; les travaux continuèrent activement. Quand, le 17 Juin, parurent devant Nan-king le *Tancrède*, et la canonnière le *Hong-kong*, qui descendait de Han-k'eou, le pauvre Kong-souo des chrétiens était en état

(1) Mgr Languillat, 12 Juillet 1865. *N.M.* 5, 220.

(2) cf. supra, p. 131.

d'abriter vaille que vaille officiers et missionnaires. Mgr Languillat, le Commandant Pallu et leur escorte, s'y installèrent, et firent prévenir de leur visite vice-roi, préfet, sous-préfet. Tous étaient fort émus de la présence des bâtiments français, et se demandaient dans quel but ils accompagnaient l'évêque. Mgr Languillat et le Commandant Pallu protestèrent des intentions pacifiques de la France; les officiers avaient ordre de rendre visite aux mandarins, et d'établir les relations les plus amicales entre les deux empires. A peu près rassurés, préfet et sous-préfet accueillirent correctement leurs visiteurs, et rendirent la visite au Kong-souo des chrétiens. Enfin, le 21 Juin, après quatre journées de séjour à Nan-king, le vice-roi fit annoncer que, lui aussi, recevrait l'évêque et les officiers. La réception fut aussi solennelle que possible; tous les mandarins de la ville, au nombre de cent-cinquante, entouraient Li-hong-tchang. Le vice-roi, d'abord méfiant, s'apprivoisa quand Mgr Languillat lui rappela les souvenirs de la révolte des T'ai-p'ing, si heureusement domptée par lui, et les services rendus à la cause impériale et au peuple de Chang-hai par le P. Lemaitre. Li-hong-tchang en vint de lui-même aux affaires pendantes, et renouvela la proposition qu'il avait faite au consul de Chang-hai; la mission recevrait, hors des murs de la ville, un terrain convenable, et renoncerait, à ce prix, à toutes les anciennes possessions. Tout en protestant qu'il ne voulait pas traiter une affaire que la légation de Pé-king avait prise en main, Mgr Languillat fit observer que l'exclusion des missionnaires de la seconde capitale de l'Empire était injurieuse et injuste; les traités leur donnaient le droit de s'établir dans tout le pays; Pé-king, Tsi-nan-fou, d'autres grandes villes les avaient accueillis; pourquoi Nan-king ferait-il exception? — "Ailleurs le peuple est bon, répondit Li-hong-tchang; ici, il est mauvais, il ne vous veut pas; je craindrais qu'il ne vous arrivât quelque malheur dont je serais responsable". Et l'évêque de repartir — "D'après la maxime chinoise, vous êtes le père; ce que le père veut, les enfants l'approuvent aussi. Quoi, le grand homme qui a abattu la rébellion craindrait son peuple qui l'admire et qui l'aime." — "Mais il n'y a pas de terrain disponible en ville" — Mgr Languillat révéla alors l'existence du Kong-souo des chrétiens, déjà réparé, et habité depuis plusieurs jours par un missionnaire; le préfet de Nan-king, interrogé par Li-hong-tchang, confirma la vérité des faits, dont le vice-roi parut fort mécontent. Il se cantonna cependant dans sa première réponse. "Le peuple est mauvais; il ne veut pas de vous." — Mgr Languillat, satisfait d'avoir été reçu, et d'avoir fait constater officiellement l'installation des missionnaires à Nan-king, n'insista pas. Le *Tancrède* le ramena à Chang-hai, où déjà le récit de la réception était parvenu, complètement défiguré, les mandarins racontant que l'évêque avait été injurié et

maltraité par le vice-roi; il ne fut pas difficile de rétablir la vérité, l'entrevue ayant eu de nombreux témoins; prêtres indigènes et fidéles se montrèrent heureux et fiers de la conduite de leur évêque en ces circonstances délicates. (1)

Cet important voyage eut un épilogue assez pénible. Comme il fallait s'y attendre, Li-hong-tchang réclama auprès du consulat de Chang-hai contre les demandes de l'évêque appuyées par les officiers de marine. Le consul, vicomte Brenier de Montmorand, hostile dès le principe à l'expédition du *Tancrède,* envoya à la légation de Pé-king les réclamations du vice-roi, en les appuyant d'un rapport malveillant. (2)

M. de Bellonnet, alors chargé d'affaires, écrivit à Mgr Languillat une lettre fort dure, où il admettait que Li-hong-tchang avait protesté avec raison contre la violence qu'avaient voulu lui faire les officiers français; le ministre protestait à son tour contre l'ardeur intempestive de ces officiers de marine "pleins de zèle et d'ardeur pour prêter l'appui de leur sabre inintelligent aux missionnaires....", et cela par désir des "décorations pontificales". (3)

Mgr Languillat qui avait, après son retour à Chang-hai, envoyé à la légation un compte-rendu détaillé de son voyage (4), n'eut pas de peine à rétablir la vérité des faits (5), et M. de Bellonnet sera, nous le verrons, jusqu'à l'heureuse conclusion des négociations, le très ferme défenseur des intérêts de la mission à Nan-king.

Comme il fallait s'y attendre, en effet, Li Hong-tchang n'aurait pas de cesse qu'il n'eut fait déguerpir de la ville le vaillant P. de Carrère, qui y était resté après le départ du *Tancrède.* Les réparations du kong-souo de Nan-king se continuaient, et le P. Joseph Seckinger qui devait être d'abord l'auxiliaire, puis le successeur, du P. de Carrère dans l'évangélisation de l'Ouest, était envoyé de Chang-hai, dès le 15 Juillet, pour porter secours au missionnaire d'avant-garde. Celui-ci, non content d'occuper, malgré toutes les vexations, et de fortifier, la position acquise dans Nan-king, avait pris au mot Li-hong-tchang, et s'occupait

(1) Je n'ai fait que résumer une longue lettre de Mgr Languillat au R.P. Rubillon, 1865. ***N.M.*** 5, 218 sqq.

(2) A. M. de Bellonnet, 20 septembre 1865. ***Lég. Franc.*** Le consul aurait volontiers accepté les propositions de Li-hong-tchang.

(3) à Mgr Languillat, 20 Octobre 1865. ***Zi.*** B, 8.

(4) 21 Septembre 1865. ***Lég. Franc.***

(5) 9 Mars, 6 Mai 1866. ***Lég. Franc.***

d'acheter un terrain hors de la ville, comme le vice-roi l'avait permis. Au bord du Kiang, le faubourg de Hia-koan, formé par les alluvions du fleuve, offrait de nombreuses propriétés vacantes par suite de la guerre ; évidemment ces propriétés verraient leur valeur augmenter par la suite, à cause du commerce du Yang-tse. Le père en acheta une ; au moment où le contrat était déjà signé, les mandarins en eurent connaissance ; ils firent rendre l'argent déjà versé, casser le contrat. Un chrétien qui avait aidé le père dans cette négociation fut emprisonné et rudement battu. Des proclamations, affichées en ville, interdirent de vendre aucun terrain aux missionnaires. (1)

C'est ainsi que le vice-roi observait les stipulations les plus claires des traités et des édits impériaux.

Quelques semaines plus tard, le P. de Carrère se voyait victime d'un véritable attentat, cette fois à Ngan-k'ing, la capitale du Ngan-hoei. Le P. Hiong avait cédé à la mission, par un contrat en bonne forme, enregistré à la sous-préfecture, la maison achetée par lui dans la ville. (2)

On y avait installé un médecin chrétien qui soignait gratuitement les pauvres du voisinage. Le bruit se répandit bientôt que cet homme était un agent des missionnaires et préparait leur entrée dans la ville. Aussitôt, vexations et menaces commencèrent de la part des notables et des lettrés. Les gardiens de la maison comprirent qu'ils risquaient leur vie et leur petit avoir en demeurant à Ngan-k'ing. Ils prévinrent le P. de Carrère, et le supplièrent de venir à leur secours. (3)

Le père partit immédiatement ; il montait la *Sainte Marie,* ancienne canonnière mandarinale achetée par lui, et sur laquelle on avait élevé des cabines qui servaient de chapelle et de chambres ; cinq hommes la manœuvraient ; elle portait en haut du mât le drapeau blanc à croix rouge, et dans les grands jours, le pavillon tricolore flottait à l'arrière. Elle servit de longues années aux pères pour parcourir le Yang-tse et le grand canal. (4)

Le Dimanche matin 24 Septembre, la *Sainte Marie* arrivait devant Ngan-k'ing. Le père ne pouvait songer à entrer en ville par une des portes ; c'était risquer un attroupement et une émeute. Il se fit hisser, raconte-t-il, "par une embrasure de canon;" au delà du rempart, une chaise fermée attendait ; le missionnaire y prit place, et se fit porter à la maison occupée

(1) P. Colombel, ***Histoire,*** p. 62.

(2) P. Leboucq, 20 Février 1867. ***N.M.*** 6, 99.

(3) P. de Carrère, 9 Octobre 1865. ***N.M.*** 5, 255.

(4) P. Colombel, ***Histoire,*** p. 63.

par le médecin chrétien. Après y avoir célébré la messe, il envoya sa carte au préfet et au sous-préfet de la ville, les prévenant de son arrivée,et leur annonçant sa visite. Le lendemain, il se présentait à leurs tribunaux; l'entrevue fut orageuse. Le père exhiba son passeport, et déclara son intention de profiter des droits qu'il lui conférait, en s'établissant à Ngan-k'ing. Les mandarins répondirent ql'ils avaient reçu de Pé-king des instructions récentes qui annulaient les titres des missionnaires. "Je ne crois pas, répliqua le P. de Carrère, que lorsqu'il s'agit d'un traité entre deux nations, il puisse être changé par l'une sans le consentement de l'autre. Je n'ai cependant reçu aucun avis à ce sujet des autorités françaises; je vais donc les avertir". En attendant, il rendait les mandarins responsables de sa sécurité et de celle de ses gens. Après quoi, il regagna son logis, et fut visité par de nombreux curieux qui ne montraient aucune malveillance. A neuf heures et demie du soir, un jeune païen de bonne mine se présentait, et glissait au père un billet lui annonçant une émeute préparée par les mandarins. Le missionnaire attendit paisiblement. A une heure du matin, une foule de vauriens, conduits par quelques notables, s'amassa dans la rue devant la maison, et commença à frapper à la porte. Le médecin chrétien et le catéchiste du père l'entrainèrent de force par une porte dérobée qui donnait sur un champ, et le cachèrent dans une touffe de hautes herbes ; puis le médecin retourna courageusement tenir tête à l'émeute.

La porte de la maison avait été enfoncée ; partout on cherchait le père ; malgré les efforts des notables, qui voulaient empêcher le pillage, une partie du bagage du missionnaire disparut dans la bagarre. Après deux heures d'inutiles recherches, la foule se dispersa. Le père, malgré les représentations de ses gens épouvantés, regagna son logis, et y acheva tranquillement la nuit. Le lendemain, 26 septembre, il envoyait au sous-préfet un rapport sur les faits, demandant justice et protection. La réponse ne se fit pas attendre. Un mandarin inférieur se présenta à la maison où le père tenait tête aux émeutiers qui se rassemblaient de nouveau ; le missionnaire fut mis dans une chaise, conduit hors de la ville sur la rive du Yang-tse, et embarqué sur le premier vapeur européen qui se présenta. Après son départ, la foule saccagea sa maison sans trouver de résistance. Le P. de Carrère descendit aussitôt à Chang-hai, et fit son rapport à l'évêque et au consul. (1)

Les circonstances étaient favorables. Li hong-tchang avait, de toutes manières, empêché les rapports des commerçants des

(1) P. de Carrère, lettre citée.

concessions avec l'intérieur du pays ; plusieurs maisons européennes ou américaines avaient, de ce fait, subi des pertes considérables. Quand fut connu l'odieux déni de justice dont le P. de Carrère avait été l'objet de la part des mandarins de Ngan-k'ing, l'indignation fut universelle. Missionnaires protestants, commerçants, banquiers, s'unirent à Mgr Languillat pour réclamer une prompte et vigoureuse réparation. (1)

M. Brenier de Montmorand, malgré son horreur pour les "affaires de missions", prit fort à cœur celle-ci. M. de Bellonnet, à Pé-king, se montra plus énergique encore, et bientôt on put prévoir que le guet-à-pens de Ngan-k'ing aurait pour conséquence un solide établissement de la mission catholique, non seulement dans cette ville, mais à Nan-king. (2)

Une nouvelle violence de Li-hong-tchang vint bientôt fournir à la légation française un nouveau motif d'intervenir. Au commencement de 1866, pendant que le P. de Carrère était à Chang-hai pour sa retraite annuelle, des soldats envoyés par le préfet de Nan-king envahirent le Kong-souo, que le missionnaire avait su conserver au prix de tant d'efforts, et s'y installèrent. Le père revint aussitôt, et ce prompt retour suffit à faire retirer les intrus. Le vice-roi essaya alors de mettre en avant les notables, et écrivit au consul de Chang-hai qu'ils se refusaient absolument à tolérer la présence des européens dans les murs de Nan-king. Le Père de Carrère déjoua cette manœuvre en profitant d'un grand festin, auquel les notables l'avaient convié, pour leur faire avouer qu'ils n'avaient aucune objection contre la fondation d'une résidence catholique à Nan-king, et verraient au contraire avec plaisir des œuvres charitables comme celles dont beaucoup d'entre eux avaient été les témoins à Chang-hai. (3)

Tant de fourberies et de violences devaient prendre fin. Après plusieurs réclamations au Tsong-li-yamen, n'ayant obtenu que des protestations d'amitié, et des avertissements platoniques à Li-hong-tchang (4), M. de Bellonnet se décida à employer les grands moyens. Le 10 Mars 1866, il annonçait à Mgr Languillat qu'il avait fait savoir au Tsong-li-yamen "que si l'affaire (de

---

(1) Ibid.; cf. P. Launay, 9 Sept. 1865. ***N.M.*** 5, 249.

(2) M. Brenier de Montmorand à M. de Bellonnet, 10 Octobre. ***Lég. Franc.***

(3) Extraits de plusieurs lettres, Chang-hai, Janvier 1866. ***N.M.*** 5, 19. cf. Pierre, ***Histoire de Mgr Languillat,*** t. 2. p. 215. P. Gaillard, ***Nan-king,*** p. 240 sq.

(4) V.g. Les membre du Tsong-li-yamen à M. de Bellonnet, 27 Octobre 1865. ***Lég. Franc.***

Ngan-k'ing) n'était pas terminée dans trois mois, je prendrais militairement possession d'un terrain quelconque dans la ville." Du reste, le ministre ajoutait des réflexions fort judicieuses, en priant Mgr Languillat de tout faire pour que l'entrée des missionnaires à Nan-king eut lieu sans esclandre. Si la marine française fait une démonstration pour forcer Li-hong-tchang à céder, "les Anglais pousseront des cris d'aigles, se plaindront à Paris, et le gouvernement, qui commence à être horriblement ennuyé de ces affaires de missions.... peut très bien arrêter net, pour l'avenir, toute réclamation de ce genre." Le gouvernement de Pé-king était à peu près impuissant devant Li-hong-tchang, vrai maître des provinces du sud "jusqu'aux coups de canon inclusivement." Une entrée des missionnaires à Nan-king sous la protection d'un bâtiment de guerre français irriterait violemment les mandarins, et plus tard ils sauraient se venger. (1)

Mgr Languillat entra pleinement dans ces vues. Connaissant bien les chinois, il était persuadé que la menace d'une démonstration militaire suffirait à les faire céder, et suggéra l'idée "qu'on pourrait dire aux mandarins que la prise de possession par force est ajournée à la prière, et sur les vives instances, du vicaire apostolique, à qui une pareille prise de possession répugne." (2)

Les prévisions de l'évêque se trouvèrent justifiées. Li-hong-tchang fit savoir, bientôt après la réception de l'ultimatum de M. de Bellonnet, qu'il était disposé à reconnaitre la possession du Kong-souo de Nan-king, à permettre de l'agrandir, et à donner une compensation en ville pour l'ancienne résidence qui, devenue grenier public, ne pouvait être restituée. Ces conditions parurent suffisantes, et le P. de Carrère revint à Nan-king pour les faire exécuter. Il était alors très malade de la fièvre, et de la dysenterie, et ce fut souvent de son lit qu'il dut traiter les affaires. Les mandarins de Nan-king auraient voulu profiter de leurs concessions pour obtenir que la mission renonçât à toutes ses anciennes propriétés dans la ville. Il fallut longtemps batailler pour obtenir le retrait de cette exigence. Le 17 Novembre 1866, seulement, après un mois de négociations fastidieuses, les conditions imposées par le consulat de Chang-hai furent acceptées et enregistrées. La mission obtenait confirmation officielle de la possession du kong-souo des chrétiens, près de l'ancienne résidence; elle l'agrandissait par l'achat des terrains voisins; enfin un

---

(1) M. de Bellonnet à Mgr Languillat, 10 Mars 1866. ***Zi.*** B, 8.

(2) Mgr Languillat à M. de Bellonnet, 5 & 8 Avril 1866. ***Lég. Franc.*** (La lettre porte la date de 1865, mais l'erreur me semble évidente, à cause de l'allusion à l'intervention française dont il n'était pas question en avril 1865.)

vaste jardin était concédé, sur une colline peu éloignée, comme compensation des bâtiments devenus le grenier public. Sur le double domaine ainsi conquis,on espérait pouvoir fonder de grandes œuvres. (1)

Restait la réparation du guet-à-pens de Ngan-k'ing; elle ne pouvait être que la prise de possession par la mission d'une résidence dans la ville. Or Li-hong-tchang était plus acharné encore à empêcher l'entrée des pères dans la capitale du Ngan-hoei que dans Nan-king. Originaire de la province, il eut considéré comme une terrible "perte de face" que l'invasion européenne eut lieu dans sa patrie pendant son administration. En septembre 1866, il prévint le consul de Chang-hai que la maison de Ngan-k'ing ayant été achetée par le P. Hiong sans l'autorisation des mandarins, l'achat était nul. Naturellement ce point de vue ne fut pas accepté par les diplomates français, et leurs lettres se succédèrent, harcelant le haineux vice-roi. En Décembre 1866, il finit par admettre qu'une réparation pourrait être accordée pour l'attentat dont le P. de Carrère avait été victime l'année précédente. Celui-ci était trop malade pour pouvoir traiter l'affaire. Le P. Leboucq, du Tche-li sud-est, venu à Chang-hai pour les exercices de sa troisième année de noviciat, et fort expert aux négociations avec les mandarins, fut envoyé à Ngan-k'ing; le P. Desjacques lui succéda bientôt. Aucun des deux ne put obtenir une maison, ni même un terrain, dans l'intérieur de la ville; suivant l'exemple donné l'année précédente par le vice-roi de Nan-king, les mandarins ne voulaient admettre une résidence de la mission qu'en dehors des remparts de Ngan-k'ing. Le P. Desjacques essaya vainement de leur faire donner des ordres par Li-hong-tchang; celui-ci mettait son point d'honneur à tenir les missionnaires éloignés du Ngan-hoei. (2)

Heureusement la vice-royauté intérimaire de l'implacable ennemi des européens prenait fin en 1867, et il était remplacé par Tseng-kouo-fan, l'ancien commandant en chef des forces impériales opposées aux T'ai-p'ing. Celui-ci n'avait pas les même raisons que Li-hong-tchang de redouter une résidence des missionnaires

---

(1) Le Fr. Bernard au R.P. Fessard, 8 Novembre 1866 et jours suivants; *N.M.* 6, 63 sq. Le Frère, infirmier de la mission, avait accompagné le P. de Carrère très malade. Son récit détaillé, écrit au jour le jour, donne une idée de ce qu'étaient alors les négociations avec les mandarins pénétrés des idées de Li-hong-tchang. Le P. Pierre Hoang accompagnait aussi le P. de Carrère, cf. P. Gaillard, ***Nan-king,*** p. 240 sqq.

(2) Extraits de lettres. *Scol.*, Décembre 1867,. p. 39. — P. Leboucq, 16 Février 1867, *N.M.* 6, 85 sq.

à Ngan-k'ing. Dès le mois de septembre 1867, il faisait proposer au P. de Carrère de reprendre les pourparlers. Dieu réservait à l'intrépide missionnaire la joie suprême de fonder la première résidence du Ngan-hoei. Suffisamment remis pour pouvoir supporter le voyage, il partit pour Nan-king, accompagné du P. Tsiang, qui servait d'interprète; le 4 Octobre, il eut son audience du nouveau vice-roi, et demanda la restitution dela résidence de Ngan-k'ing, et la concession d'un terrain hors des murs, sur la rive du Yang-tse, comme réparation pour les injures qu'il avait subies. Tseng-kouo-fan accorda tout; et malgré la mauvaise volonté des mandarins subalternes, ses ordres furent exécutés; une nouvelle résidence fut concédée le 21 Octobre, et un terrain sur la rive du Kiang le 24. Le 25, eut lieu, à bord de la *Sainte Marie,* une dernière entrevue amicale avec les mandarins de Ngan-k'ing, et le P. de Carrère, triomphant, reprit la route de Nan-king.

Il ne jouit pas longtemps de son double succès. Les fatigues de ces quatre années de luttes avaient épuisé ses forces. Il passa les derniers mois de 1867 et le commencement de 1868 à Nan-king, où le Fr. Goussery élevait la belle résidence. En juillet de terribles accès de dysenterie le reprirent, il dut regagner Zi-ka-wei, où il expira le 17 Août, âgé de 48 ans, après douze ans et demi de travail en Chine. (1)

L'établissement des deux résidences de Nan-king et Ngan-k'ing fut l'évènement le plus important qui marqua les débuts de l'épiscopat de Mgr Languillat. D'autres fondations de cette époque sont encore à signaler.

Lorsque l'évêque de Sergiopolis était venu à Han-k'eou sur le *Tancrède,* en Juin 1865 (2), il avait appris avec joie que de nouvelles chrétientés se formaient au Hou-pé, sur la frontière du Ngan-hoei, et que plusieurs des familles catéchumènes qui se présentaient aux pères franciscains venaient de cette dernière province. L'évêque résolut aussitôt d'envoyer un missionnaire, qui évangéliserait ces néophytes, et redescendrait ensuite au sud du fleuve, pour visiter l'antique chrétienté de Tong-men, dans le Hoei-tcheou-fou. Le P. Joseph Seckinger fut choisi pour cette mission, qui n'était pas sans péril, car de nombreuses bandes de brigands couraient le pays. Le 6 Mars 1866, il était à Han-k'eou; Mgr Zanoli et le P. Ammirati, O.S.F., missionnaire chargé de la partie du Hou-pé qui avoisinait le Ngan-hoei, le reçurent avec une grande charité, et ce dernier se mit à sa disposition pour le guider dans l'expédition projetée. M. Dabry de Thiersant, consul

(1) P. Royer, 18 Août 1868. *N.M.* 6, 273.

(2) Mgr Languillat, 12 Juillet 1865. *N.M.* 5, 222.

de France à Han-k'eou, munit le P. Seckinger d'un passeport qui l'accréditait auprès des mandarins du Hou-pé. Le jésuite et le franciscain quittèrent Han-k'eou le 11 mars 1866, et se dirigèrent vers la préfecture de Hoang-tcheou, limitrophe du Ngan-hoei; ils la parcoururent pendant une quinzaine de jours; rude voyage où les missionnaires connurent bien des épreuves; par crainte des brigands, les campagnards s'étaient enfuis dans les montagnes, et souvent le pays n'était qu'un désert, où les voyageurs souffrirent plus d'une fois de la faim; les porteurs, pris de panique, et croyant toujours voir paraitre des brigands, refusaient d'avancer; plusieurs fois il fallut fuir, au milieu de populations affolées, à l'approche des pillards. Enfin le 25 mars, les deux pères parvinrent à la dernière chrétienté du Hou-pé, sur les confins du Ngan-hoei. Le P. Ammirati se sépara de son compagnon, en lui donnant des guides qui l'introduisirent dans la préfecture de Lou-ngan, où un certain nombre de familles s'étaient déclarées catéchumènes. Elles accueillirent le missionnaire avec joie; mais bien vite, les foules s'amassèrent pour voir le premier européen qui eut pénétré dans le pays; le sous-préfet de Ing-chan prit peur de ces rassemblements, et envoya des soldats pour saisir le père.

Ceux-ci, craignant les armes européennes, dont ils supposaient le missionnaire bien pourvu, n'osaient l'arrêter ; le P. Seckinger les prévint, et se rendit à la sous-préfecture, exhibant ses passeports, et requérant une proclamation qui apprendrait à la population que la pratique de la religion chrétienne était pleinement autorisée par l'empereur. Le missionnaire se vit refuser la porte; sa carte ne fut même pas portée au mandarin. Les catéchumènes, frappés de terreur, se cachaient, et refusaient la visite du père comme trop compromettante. Désespérant de faire besogne utile dans ces circonstances, il se retira, après avoir adressé au sous-préfet de Ing-chan une lettre de protestation, où il le menaçait de le dénoncer à ses chefs. A peine le missionnaire eut-il quitté le pays, que les catéchumènes eurent à subir une véritable persécution ; mandarins et notables dirigèrent le pillage et les mauvais traitements de toute sortes contre ceux qui avaient "invité le chef de la religion européenne;" on les traitait en rebelles. Plusieurs de ces familles durent s'enfuir dans les montagnes. Quelques-uns de leurs membres allèrent jusqu'à Tchen-kiang, réclamer la protection du P. Seckinger ; les affaires de Nan-king et Ngan-k'ing n'étant pas encore réglées, on ne pouvait réclamer l'aide des diplomates français contre ces nouvelles violations des traités, et il fallut attendre des jours meilleurs.(1)

Le P. Seckinger,après cette expédition pénible et infructueuse, descendit au sud du Ngan-hoei, pour s'acquitter de la seconde

(1) P. Seckinger, Tchen-kiang, 25 Septembre 1867. *N.M.* 6, 136 sq.

partie de sa mission. Passant par le Kiang-si, où Mgr Baldus et les pères lazaristes lui donnèrent tous les renseignements, dont il avait besoin, il arriva le 21 Avril à Tong-men, gros bourg de la préfecture de Hoei-tcheou, où les missionnaires de l'ancienne Compagnie avaient fondé jadis une chrétienté florissante ; les T'ai-p'ing avaient affreusement ravagé le pays, et brulé un certain nombre de maisons chrétiennes ; ils avaient essayé de faire subir le même sort à l'église, mais avaient échoué. Les chrétiens racontaient que plusieurs fois la Sainte Vierge était apparue entourée d'une brillante lumière, et tenant une épée dont elle repoussait les assaillants. 33 fidèles seulement formaient alors la chrétienté. Le P. Seckinger passa quatre jours au milieu d'eux pour leur administrer les sacrements, et prêcha l'évangile aux nombreux païens qui vinrent le visiter. Puis il regagna Kieou-kiang, où il s'embarqua sur le Yang-tse. Au passage à Ngan-k'ing, il put saluer le P. Desjacques, qui s'efforçait alors inutilement d'obtenir le droit de s'établir en ville. Au commencement de mai, le missionnaire était rentré à Tchen-kiang. (1)

C'est là que, pendant plusieurs années, il allait établir le centre de ses opérations. Il avait, en effet, reçu la mission de relever les chrétientés situées le long du canal impérial, très florissantes aux dix-septième et dix-huitième siècles, mais que la pénurie des missionnaires d'abord, puis les ravages de la guerre des T'ai-p'ing, avaient presque anéanties. Dans les premières années qui suivirent le retour de la Compagnie de Jésus au Kiang-nan, on n'avait pu fonder en ces régions désolées d'établissements stables ; un missionnaire faisait, chaque année, la visite de ces postes avancés, au prix de quelles fatigues et de quels dangers, nous l'avons vu plus d'une fois déjà (2). Le moment était venu de créer des résidences avec l'ensemble d'œuvres scolaires et charitables qui s'y rattachaient.

Tchen-kiang semblait tout désigné pour un poste central. La ville, préfecture très peuplée, située au confluent du Yang-tse-kiang et du canal impérial, port ouvert où les vapeurs du fleuve faisaient escale, possédait déjà une concession européenne ; et deux consuls, l'un pour l'Angleterre, l'autre pour les Etats-Unis, protégeaient leurs nationaux. La sécurité serait là plus grande que partout ailleurs pour les établissements de la mission. D'autre part, à la suite des désastres causés par la guerre des T'ai-p'ing, les propriétés abandonnées étaient nombreuses dans la ville, et pouvaient être acquises à bon compte. Dès l'été de 1865, après avoir porté au P. de Carrère à Nan-king les secours

(1) P. Colombel *Histoire*, p. 86sqq. — Cf. P. Seckinger, lettre citée, p. 139.
(2) Cf. t. 1, p. 240sq., 348sq.

dont il avait besoin, le P. Seckinger s'installait à Tchen-kiang, et y achetait une propriété qui devait s'agrandir par des additions successives; là sont installées les œuvres actuelles. (1)

A Tan-yang, (Té-yang), la fondation fut plus difficile. L'ancien Kong-souo des chrétiens avait été détruit pendant la guerre. Le P. Seckinger acheta en ville un terrain plus vaste et se disposait à y faire bâtir résidence et chapelle, quand le sous-préfet, suivant les instructions secrètes de Li-hong-tchang, fit emprisonner les vendeurs, et afficher des proclamations injurieuses pour les européens; il espérait faire rompre le contrat. Le père parvint à se procurer un exemplaire des proclamations mandarinales, qui constituaient une violation flagrante des traités, et le remit aux consuls de Tchen-kiang. Ceux-ci portèrent plainte au tao-t'ai (dao-dai) de la ville, qui blâma le sous-préfet de Tan-yang (Té-yang) de son zèle intempestif. Le P. Seckinger put entrer en possession du terrain acheté par lui, et voyant le sous-préfet en veine de concessions, en obtint un arrêt en faveur d'un néophyte qu'on avait voulu faire contribuer de force à la réparation d'une pagode. Les chrétiens encouragés par ce succès reprirent leurs exercices en commun, et de Tchen-kiang le P. Seckinger vint souvent les visiter. (2)

A Yang-tcheou, l'opulente préfecture située non loin de Tchen-kiang, sur le bord du grand canal, on loua d'abord, on acheta ensuite, une petite maison qui put servir de pied à terre aux pères de passage. (3)

Il fallait que toutes ces fondations nouvelles fussent bien acceptées des populations. Le P. Seckinger jugea avec raison que l'exercice de la charité chrétienne serait la recommandation la plus efficace de l'apostolat. Il demanda que le saint infirmier de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), le F. Augustin Bernard, lui fut donné comme auxiliaire. Il installerait à Tchen-kiang, à Yang-tcheou, plus tard dans d'autres villes, des pharmacies où des indigènes formés par lui distribueraient gratuitement consultations et remèdes. De plus, comme l'abominable pratique de l'infanticide sévissait plus qu'ailleurs dans la voluptueuse cité de Yang-tcheou, le P. Seckinger y fonda, à la fête de Noël 1866, cet orphelinat qui a sauvé la vie à des milliers d'enfants. Le Seng-mou-yeu de Zi-ka-wei lui envoya une vierge dévouée et habile; quelques chrétiennes de Yang-tcheou l'aidèrent; les mandarins locaux, dont le missionnaire avait réclamé l'appui, ne

---

(1) P. Colombel, *Histoire*, p. 88.

— (2) P. Seckinger, lettre citée. *N.M.* 5, p. 140. — P. Colombel *Histoire*, p. 88.

(3) P. Colombel, *Histoire*, p. 89.

purent que louer la bonne œuvre, et promettre leur appui avec plus ou moins de sincérité. Un autre orphelinat fut fondé à Tchen-kiang. (1)

Grâce aux PP. de Carrère et Seckinger, la mission possédait donc, au Ngan-hoei et à l'Est du Yang-tse, des postes importants d'où les pères pourraient préparer des fondations nouvelles. A la même époque, la capitale du Kiang-sou, Sou-tcheou (Sou-tseu), abandonnée depuis sa prise par les T'ai-p'ing en 1860, redevenait un centre d'œuvres catholiques. Dès la reprise de la ville par les troupes de Gordon, en 1864, le Père Maurice Sentinier avait tenté d'y rentrer ; nous l'avons vu, la mauvaise volonté de Li-hong-tchang, alors gouverneur du Kiang-sou, avait rendu ses efforts inutiles. (2)

Pour réparer cet échec, à la fin de 1866, le P. d'Argy, ministre de la section de Sou-tcheou (Sou-tseu), parvint à acheter dans la ville une maison au compte de la mission. On serait ainsi délivré de la servitude, toujours un peu gênante, qu'imposait l'hospitalité des familles chrétiennes chez lesquelles, jusque là, s'était célébré le culte catholique. En même temps le père, avec l'autorisation de Mgr Languillat, introduisait auprès du gouverneur du Kiang-sou une demande de restitution des deux églises que la Compagnie avait possédées à Sou-tcheou (Sou-tseu) jusqu'aux persécutions du dix-huitième siècle. (3)

Au lieu de traiter l'affaire, les autorités locales trouvèrent plus pratique de détruire la maison que les missionnaires venaient d'acheter; sur l'ordre du premier mandarin militaire de la province, une centaine de soldats envahissent le logis, et en commencent la démolition. Le P. d'Argy était alors dans les environs de Sou-tcheou (Sou-tseu), occupé à missionner. Prévenu des événements, il entre en ville, et va droit au Yamen du gouverneur du Kiang-sou, malgré les supplication des chrétiens, qui l'assuraient que sa démarche causerait leur ruine. Il parvient jusqu'au grand homme, se fait reconnaitre comme le représentant de l'évêque, et commence à traiter de la restitution des anciennes églises de Sou-tcheou (Sou-tseu). Comme on pouvait s'y attendre, le gouverneur répond que l'affaire doit se régler à Pé-king. "Mais en attendant, j'en ai une autre plus pressante. En ce moment, les soldats detruisent mon église, et vous n'êtes pas sans le savoir...

---

(1) Extraits de diverses lettres du Fr. Bernard. Mars 1867 et suiv. ***N.M.*** 6, 167 sq. — P. Seckinger 22 Juillet 1868. ***N.M.*** 6. 266 sqq.

(2) cf. supra, p. 111 sq.

(3) P. d'Argy. Janvier 1867. ***Scol.*** Juin 1867, p. 23 ou ***N.M.*** 6, 79. — P. Royer, 20 Janvier 1867. ***N.M.*** 6, 81.

Si vous ne faites arrêter à l'instant la destruction, vous aurez affaire à l'évêque." Le gouverneur fait d'abord l'ignorant, puis, convaincu par les affirmations du père, promet sa protection. Le père d'Argy se rend à sa maison, escorté des chrétiens qui, voyant que l'affaire tournait bien "étaient devenus de petits lions sans peur," et s'installe. Les soldats se retirent. La possession de la nouvelle maison avait été reconnue ainsi officiellement par le premier magistrat de la province.

Quelques jours plus tard, le P. Leboucq, du Tche-li sud-est, qui avait reçu de la cour, pour services rendus pendant la guerre des rebelles, un bouton de mandarin supérieur, venait à Chang-hai pour les exercices de sa troisième année de noviciat. Mgr Languillat l'envoya à Sou-tcheou (Sou-tseu) pour compléter le succès du R.P. d'Argy. Les deux missionnaires se rendirent ensemble chez le gouverneur, furent bien reçus; et le lendemain, le grand homme, escorté des plus hauts mandarins de la province, rendait la visite à la résidence. "Sou-tcheou (Sou-tseu), concluait le P. Leboucq, est, depuis cette époque, ouvert aux missionnaires; libre, à qui veut, d'y entrer et d'y demeurer." (1)

Quelques jours après ce beau succès, Mgr Languillat partait pour l'Europe. Le 8 Décembre 1866, le Cardinal préfet de la Congrégation des évêques et réguliers avait invité, au nom de Pie IX, tous les évêques du monde catholique à se rendre à Rome pour les fêtes qui devaient célébrer le dix-huitième contenaire du martyre des Saints Pierre et Paul. Mgr Languillat reçut l'invitation le 7 Mars 1867; sa résolution fut vite prise. Sans parler de la consolation qu'il attendait de ce voyage, il comptait recruter en France de précieuses collaborations pour les grandes œuvres dont il était chargé. Le 22 Mars, il partait pour Rome, où il arrivait dans les premier jours de Mai. Trois mois se passèrent, pendant lesquels le Vicaire apostolique du Kiang-nan prit part aux grandes fêtes qui réunirent alors autour de Pie IX 500 évêques et de 15.000 à 20.000 prêtres. Lorsqu'il s'agit de rédiger la célèbre adresse dans laquelle les évêques présents à Rome reconnaissaient le Souverain Pontife comme "vicaire du Christ, et chef de l'Eglise universelle" selon les expressions du Concile de Florence dans le décret d'union, et déclaraient "le domaine temporel nécessaire à la liberté de l'église" (2) Mgr Languillat eut l'honneur d'être choisi pour représenter les missions d'Extrême-Orient dans la commission de trente

(1) P. Leboucq, 16 Février 1867 – P. Royer 20 Janvier 1867. *N.M.* 6, 83 sq; 85. Cf. Pierre, *Mgr Languillat,* t. 2, p. 220 sqq.

(2) *Acta et decreta conciliorum recentiorum* (coll. Lacensis), t. 7, col. 1034.

prélats, appartenant à toutes les nations, qui discuta les termes du document (1). Sa réception en audience particulière par Pie IX, le 18 Mai, fut particulièrement touchante; il nous en a laissé le récit. (2)

"Savez-vous bien quelle fut en m'apercevant, la première parole du bien-aimé Pontife. "Ecco il mio Nankinese," répéta-t-il trois fois en souriant. Le voilà, mon Nankinois." Si bien qu'en me prosternant je me pris moi-même à sourire un peu; mais presque aussitôt je ne pus retenir mes larmes. Je voulais lui baiser les pieds; lui me tendit la main; je la saisis, je la baisai, en disant: "Tu es Petrus". Et le Saint Père, serrant fortement ma main dans la sienne, poursuivit, avec moi, d'une voix ferme que semblait animer la conviction profonde de sa mission divine: "Et super hanc petram aedificabo Ecclesiam meam, et portae inferi non prævalebunt adversus eam." En répétant cet oracle du Maître, Pie IX, je le sentais, faisait un acte de foi". — Pendant trois quarts d'heure, le vicaire apostolique parla au Pape des œuvres, des épreuves, des besoins de son immense mission. Il fut frappé "de la précison avec laquelle le Saint Père parlait de l'état de ces chrétientés lointaines, énumérant les grandes villes qui devaient servir de centres d'opérations, parlant de ce qui était fait, de ce qui est encore à faire". Mgr Languillat fit remarquer à Pie IX la différence qui existait entre la situation des premiers missionnaires jésuites de la Chine, et celle de leurs successeurs. "Les premiers missionnaires de Chine commençaient à prêcher l'Evangile aux princes, aux grands; quant à nous, par suite de circonstances nouvelles, c'est aux petits et aux pauvres que nous devons le prêcher d'abord. — Votre position n'en sera que plus solide, me répondit Pie IX; tout sera fondé sur l'humilité". — La générosité des chrétiens de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) avait mis Mgr Languillat à même de présenter au Pape une assez belle aumône pour le denier de Saint Pierre; elle était accompagnée d'une adresse dans laquelle les chrétiens du Kiang-nan reconnaissaient en Pie IX "le sage Pasteur Roi, le souverain Pontife de la Sainte Eglise" et faisaient des vœux pour le maintien du pouvoir temporel. Le Saint Père conféra à leur évêque le titre d'assistant au trône apostolique. (3)

De Rome le vicaire apostolique du Kiang-nan vint en France; il donna quelques jours à son diocèse d'origine, Châlons,

(1) Colombel, *Histoire;* p. 128.

(2) Lettre adressée su directeur des *Etudes religieuses,* et publiée par le revue. 1867 (13) p. 282 sqq.

(3) *Etudes religieuses,* lettre citée, p. 284.

où il fut reçu en triomphe (1), et parcourut les principales maisons de son ordre, faisant connaitre la mission de Nan-king, et suscitant de nombreuses vocations (2). Ce voyage eut un résultat important entre tous pour le bien du vicariat; il lui procura les congrégations religieuses auxquelles fut due, depuis, une bonne part des succès apostoliques

Dès l'arrivée des pères de la Compagnie au Kiang-nan, ils avaient senti le besoin de religieuses françaises, qui formeraient à la vie parfaite les nombreuses vierges indigènes dont s'honoraient les familles de vieux chrétiens. La sécurité était encore trop instable, même à Chang-hai; et surtout les idées chinoises sur le rôle de la femme dans la famille auraient été choquées par des communautés religieuses constituées à l'européenne. (3)

Grâce aux sœurs de Saint Vincent de Paul, universellement respectées à Chang-hai (4), ces obstacles étaient levés; les chinois comprenaient et appréciaient la vie religieuse et les œuvres auxquelles elle donne naissance. Lors de sa visite, le R.P. Fessard avait reconnu et affirmé la nécessité d'appeler dans la mission des communautés françaises; mais il pensait que l'initiative de cet appel incombait au vicaire apostolique. (5)

Mgr Languillat aimait à dire que "Sainte Thérèse le poursuivait, qu'elle lui demandait la fondation d'un Carmel à Chang-hai" (6). Il voulait assurer à son clergé et ses fidèles le secours de prières et de sacrifices offerts constamment pour eux par un monastère indigène. Enfin, au cours de ses ministères, il avait rencontré nombre de saintes âmes qui lui semblaient appelées à la vie du cloitre. (7)

Par ailleurs, pour former à la perfection religieuse les vierges chinoises, pour prendre la direction des orphelinats de filles et des œuvres d'assistance féminines, pour créer à Chang-hai des pensionnats où les jeunes européennes et chinoises des hautes classes recevraient l'instruction et l'éducation auxquelles elles avaient droit, une congrégation vouée à la vie active était nécessaire. Trouver en France des communautés qui voulussent bien essaimer en Chine, tel avait été certainement un des buts principaux de Mgr Languillat en entreprenant ce long voyage.

---

(1) Pierre. ***Histoire de Mgr Languillat,*** t. 2, p. 300, 307.

(2) Pierre. ***Ibid.*** p. 305, 307.

(3) cf. t. 1, p. 59; et supra, p. 88.

(4) cf. supra, p. 89 sq.

(5) cf. supra, p. 128.

(6) P. Colombel, ***Histoire,*** p. 130 sq.

(7) cf. une lettre de lui du Tche-li 26 avril 1862. ***N.M.*** 4, 217.

Dès son retour de Rome, il avait pressenti les prieures des deux Carmels de Paris, et d'un Carmel de province qui ne nous est pas autrement désigné. (1)

Aucun des trois monastères n'était en mesure de répondre à ses désirs. En Septembre 1867, l'évêque vint à Laval, où il donna la retraite annuelle aux scolastiques, et conféra les saints ordres à plusieurs d'entre eux. Le Carmel de la ville avait été fondé en 1856, et déjà les vocations affluaient; il fallait songer à essaimer. Les Supérieurs avaient envisagé d'abord une fondation en Palestine, et Mgr Wicart, évêque de Laval, étant allé à Rome en 1865, avait entretenu du projet le Cardinal Barnabo. Les conditions imposées par Mgr Valerga, patriarche latin de Jérusalem, le firent échouer. On se rappela alors que, quelques années auparavant, le R.P. Fessard, provincial de Paris, étant venu faire visite au Carmel de Laval, avait été mis au courant du projet de Palestine, et avait déclaré que cette fondation lui paraissait difficile, mais qu'en revanche la Chine pourrait offrir un dédommagement.

Mgr Languillat vint dire la messe au Carmel de Laval. Pendant le Saint Sacrifice, "il eut comme une certitude que ses vœux allaient être exaucés". Après la messe, il se rendit au parloir, avec le R.P. Studer, recteur du scolasticat, et demanda à la Mère Prieure si elle ne voudrait pas faire une fondation à Chang-hai. La proposition fut acceptée aussitôt, et avec joie; plusieurs religieuses s'offrirent de suite. Se tournant vers l'une d'elles, sœur Eléonore des Martyrs, cousine du martyr Chapdelaine, l'évêque lui dit en souriant. "Vous, c'est sûr, vous viendrez en Chine". Il fut convenu que Mgr Languillat traiterait de la fondation avec Mgr Wicart, évêque de Laval. Avant le départ du vicaire apostolique de Nan-king, tout était accordé en principe. Ce fut seulement l'année suivante, après que tout eut été préparé pour leur installation en Chine, que les premières Carmélites destinées au Kiang-nan quittèrent Laval, ainsi que je le raconterai plus bas.

Quant aux religieuses destinées à la vie active, leur choix eut lieu dans des conditions peut-être plus providentielles encore. (2)

---

(1) Je résume un mémoire intitulé ***Histoire de la fondation du Carmel en Chine*** (17 Janvier 1897), et conservé aux archives du Carmel de Zi-ka-wei.

(2) Je résume ***l'Histoire des origines de la société des Auxiliatrices des âmes du Purgatoire*** (inédite; archives du Seng-mou-yeu à Zi-ka-wei). t. 2, p. 105 sqq.—On trouvera un exposé plus succinct des faits dans la ***vie de la Mère Marie de la Providence***, p. 259 sqq. Paris, 1872.

La Société des Auxiliatrices des Ames du Purgatoire avait été fondée en 1856 par Melle Eugénie Smet, (Mère Marie de la Providence), dans le but de se dévouer aux œuvres de zéle et de charité en les offrant pour le soulagement des âmes du Purgatoire. En 1857, la Mère de la Providence demanda au R.P. Olivaint, supérieur de la résidence de Paris, de désigner un père qui servit d'aumônier à la Congrégation naissante. Le P. Hippolyte Basuiau fut choisi. Pendant huit années, il dirigea les débuts, si visiblement bénis de Dieu, de la maison de Paris, et contribua à la rédaction des régles de la société nouvelle, empruntées pour une bonne part aux constitutions de le Compagnie de Jésus. Le P. Basuiau était le procureur des missions de Chine à Paris. En 1865, il s'offrit au T.R.P. Général pour aller étudier sur place les besoins de ces missions, et son offre fut acceptée ; il accompagna le R.P. Fessard, visiteur, dans ses courses au Kiang-nan et au Tche-li sud-est, puis demeura à Chang-hai, comme procureur de la mission du Kiang-nan et supérieur de la maison de Yang-king-pang. Il n'avait été envoyé en Chine que pour quelques années; il y demeura jusqu'à la mort.

Le départ du P. Basuiau avait été pour la société naissante des Auxiliatrices une rude épreuve. La Mère Marie de la Providence avait vainement réclamé auprès du T.R.P. Beckx, qui "après avoir longuement réfléchi devant Dieu" avait cru devoir maintenir sa décision. (1)

Naturellement le P. Basuiau avait conservé avec les auxiliatrices des âmes du Purgatoire de fréquentes relations épistolaires ; et plus d'une fois l'idée lui était venue d'appeler en Chine celles dont il avait, à Paris, apprécié les œuvres. Il hésitait cependant devant une objection. Un des principaux ministères que la mission du Kiang-nan attendait des religieuses françaises était la création à Chang-hai d'une maison d'éducation ; or jusqu'alors cette œuvre avait été étrangère à la société des Auxiliatrices. "Si vous étiez destinées aussi bien à l'éducation des enfants qu'au soulagement des malades pauvres, écrivait le P. Basuiau après quelques mois de séjour en Chine, je vous ferais venir ici, pour y déployer votre zèle, qui comparé aux immenses besoins de cette infortunée contrée pourrait être sans limites. Mais le ciel a marqué votre place là où vous êtes... Si vous voulez apprendre le chinois, j'engagerai la Révérende Mère à vous envoyer passer ici quelques années, afin de fonder au Céleste Empire une résidence d'Auxiliatrices... Si nous avions ici des religieuses, les vocations ne feraient pas défaut. Le peuple

---

(1) Le T.R.P. Beckx à la Mère Marie de la Providence, 19 Mars 1865. ***Histoire des origines;*** t. 2, p. 110 sqq.

chinois est bien misérable ; mais il y a encore, par ci par là, de bonnes petites âmes, très susceptibles d'être formées à le vie religieuse, et qui ne demanderaient pas mieux". (1)

Aussitôt que Mgr Languillat fut arrivé à Paris, la Mère Marie de la Providence vint lui rendre visite à la résidence de la rue de Sèvres, afin d'avoir des nouvelles du P. Basuiau. Jamais encore elle n'avait pensé aux missions étrangères pour sa jeune congrégation. Elle invita le vicaire apostolique de Nan-king à venir célébrer la messe le lendemain, 4 Août, à la chapelle de la rue de la Barouillère. Pendant le saint sacrifice, l'évêque fut poursuivi par la pensée que les Auxiliatrices étaient précisément les religieuses dont sa mission avait besoin. Après la messe, il fit à la communauté réunie une conférence sur le vicariat de Nan-king, ses œuvres, ses nécessités. En se retirant, il dit à la Mère Marie de la Providence. "Vous n'ignorez pas, ma Mère, à quelle intention j'ai dit ma messe. Je suis venu chercher des auxiliatrices chez les Auxiliatrices". La mère lui répondit qu'elle n'était pas sans connaitre quelque chose des projets de Sa Grandeur.—"Eh bien, reprit Monseigneur, est-ce que vous seriez seulement auxiliatrice dans un petit coin du monde? — Oh ! non, Monseigneur, reprit vivement la Mère Marie de la Providence ; dans tout l'univers.—Nous verrons cela fit l'évêque". Et comme on lui présentait une des novices, qui avait été visiblement émue de ses paroles, car elle désirait depuis longtemps les missions : "Efforcez-vous, mon enfant, de conformer votre volonté à celle de Dieu, et priez beaucoup", lui dit Monseigneur.

L'après-midi de ce même jour, la Mère Marie de la Providence n'était pas peu surprise en recevant de nouveau la visite de Mgr Languillat ; il était accompagné du R.P. Provincial de Paris, qui, depuis dix-huit mois, n'était pas venu Rue de la Barouillère. Le R.P. de Ponlevoy expliqua que, le matin, tandis qu'il récitait son bréviaire en se promenant dans sa chambre, ignorant la visite que Mgr Languillat faisait alors à la communauté, l'idée des Auxiliatrices pour la mission de Chine lui était venue très distinctement à l'esprit. "Monseigneur doit chercher des auxiliatrices chez les Auxiliatrices." Très émue, la Mère Générale réunit de nouveau ses filles. Le R. P. de Ponlevoy pria Mgr Languillat de réciter *l'Ave Maria* en chinois. Puis, s'adressant à la communauté: "N'est-ce pas que cette langue est agréable... Y aurait-il vraiment ici des vocations pour la Chine? — " Et s'apercevant d'un mouvement très marqué dans l'auditoire. "Voyons, ajouta-t-il, que celles qui auraient envie de partir lèvent la main." A l'instant le plus grand nombre la lèvent. Alors la Mère Générale.

(1) A la Mère Marie du Sacré Cœur. Citée dans ***Histoire des Origines,*** t. 2, p. 203 sq.

"Mes enfants, reprit-elle d'un ton ferme malgré son émotion, que toutes celles qui, devant Dieu, se croiraient appelées, à un moment marqué, à aller en Chine, que toutes celles-là se lèvent." Les mêmes se lèvent. "Dieu soit béni", dit d'un ton approbatif le R.P. Provincial en se levant à son tour.

Avec sa prudence habituelle, la Mère Marie de la Providence voulut que chacune de celles qui venaient de s'offrir fit, par écrit, une *élection* en règle pour la mission de Chine. Elle même fit rédiger une relation détaillée de tout ce qui s'était passé dans la journée du 4 Août, et l'envoya au R.P. Olivaint, son directeur, en même temps qu'un mémoire où elle exposait, suivant la méthode de Saint Ignace, les raisons pour et contre le projet de mission. Le R.P. Olivaint fut très affirmatif. "Tenez bon pour la Chine, et laissons Lyon (où s'offrait une fondation) pour le moment. — Vous ne craignez donc pas, mon Père, que le diable se soit transformé en ange de lumière? — Le diable sous la forme de Mgr Languillat ! Ce serait bien trouvé, mon enfant. Allons, laissez-moi toutes ces idées-là." Le 27 Août, la Mère Générale écrivait à l'évêque de Sergiopolis, alors absent de Paris, qu'elle acceptait la mission proposée. Quelques mères et sœurs s'embarqueraient avec Monseigneur, et d'autres ne tarderaient pas à les suivre. Mgr Languillat, avant de quitter Paris, écrivit sur le registre des approbations épiscopales conservé rue de la Barouillère. "Béni soit le jour où, mené par la Providence, je vins visiter cette sainte maison, et y offrir le Saint Sacrifice pour les âmes du Purgatoire... Le culte des morts, poussé en Chine jusqu'à l'idolâtrie, va bientôt, j'en ai la douce confiance, s'y christianiser. Et le but principal de cette Société ne pourra que plaire, non seulement aux chrétiens, mais même aux païens, qui ne pourront plus accuser les chrétiens d'être sans piété filiale pour leurs défunts."

La Mère Marie du Sacré Cœur, supérieure de la maison de Nantes, s'était offerte pour la Chine dès la première nouvelle du projet. Elle fut désignée comme supérieure de la fondation; elle devait prendre passage, avec une compagne, sur le même paquebot que Mgr Languillat, et préparer l'installation des mères et sœurs qui suivraient un mois après. Pie IX, sur la demande de la Mère Générale, avait envoyé aux voyageuses cette bénédiction : "Angelus Raphael comitetur vos in via, et Dominus vos benedicat et dirigat." (1)

Mgr Languillat s'embarqua le 20 octobre, en compagnie des Pères Guibout et Pfister (2), et des deux premières auxiliatrices

(1) *Histoire des origines,* t. 2, chapitre 32, p. 198 sq.

(2) Pfister Sica. *Catalogus.* (1908).

destinées à la Chine. Chaque jour de la traversée, l'évêque en de longues causeries les renseignait sur la mission et ses œuvres. Lady Napier, femme du gouverneur de Madras, avait pris en affection les religieuses françaises, et les emmenait souvent dans sa cabine pour leur donner des leçons d'anglais. (1)

Le 6 décembre au matin, le *Mœris* était à Ou-song, avec deux ou trois jours d'avance. Personne n'attendait l'évêque ce jour-là. L'agent des postes prit Mgr Languillat dans sa voiture, et il vint surprendre les Pères de Yang-king-pang pendant le dîner. Les chrétiens improvisèrent une réception qui, par sa bruyante solennité, rappela celle qu'ils avaient faite deux ans auparavant au nouveau vicaire apostolique. Ce qui consola plus encore le cœur de l'évêque, c'est que le jour où la bénédiction papale, avec indulgence plénière, fut promulguée dans la cathédrale de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), près de douze cents communions furent offertes pour le Saint Père. (2)

Le P. Basuiau alla chercher à bord du *Mœris* la mère Marie du Sacré Cœur et sa compagne, et les conduisit au consulat de France, où pendant trois jours elles reçurent, dans la famille de M. Brenier de Montmorand, la plus cordiale hospitalité. Le 9 la voiture du consul les transporta à Zi-ka-wei, où les vierges du Seng-mou-yeu étaient venues les attendre ; elles furent introduites triomphalement dans la maison de Wang-kia-t'ang (Wang-ka-daong), et durent subir, le premier soir, un magnifique dîner chinois. Le 8 Janvier 1868, la mère St. François Régis et trois sœurs coadjutrices les rejoignaient.

La description de ces débuts, avec leurs incidents pittoresques, et leurs sacrifices quotidiens, a été écrite par les fondatrices ; elle est singulièrement attachante. (3)

La directrice des vierges chinoises réunies alors au Seng-mou-yeu de Wang-kia-t'ang (Wang-ka-daong) était la bonne Se-mou-mou, la première appelée par le P. Sica en 1855. (4)

Sous sa conduite, trente-deux présentandines, et 66 orphelines ou élèves ; 98 personnes en tout, dont pas une ne comprenait un mot de français, et n'avait la moindre idée de nos usages.

(1) Ménologe de la mère Marie du Sacré Cœur (archives du Seng-mou-yeu).

(2) Mgr Languillat, 21 Décembre 1867. Pierre, ***Histoire,*** p. 311 sqq. P. Guibout, 14 Décembre 1867, ***N.M.*** 6, 166.

(3) ***Histoire de la fondation,*** t. 2. p. 250 sq. ***Ménologe de la Mère Marie du Sacré Cœur,*** p. 141 sqq. (Archives du Seng-mou-yeu).

(4) cf. t. 1, p. 334.

Aussi, les épreuves ne manquèrent pas dans les débuts. Les nouvelles arrivées avaient, pour toute ressource en fait de chinois, trois phrases que le P. Basuiau leur avait apprises, et qu'elles avaient souvent l'occasion d'appliquer. "Di-ké kiao sa (ceci appeler comment?) — O-tsé (assez, ça suffit) — O-tso (malpropre)." Le dernier mot était souvent d'usage avec la bonne grosse cuisinière; "elle mettait son gros doigt dans le café pour voir s'il était chaud, et essuyait le pot au lait avec un chiffon qui, s'il pouvait parler, se plaindrait fort d'être aussi "ad omnia". Il fallut du temps pour s'habituer à l'importune curiosité des chinoises, toujours aux aguets pour se rendre compte des faits et gestes des mères européennes. On les suivait dans toutes leurs allées et venues. Fermaient-elles la porte de leur pauvre chambre pour s'isoler pendant leurs repas, les chinoises avaient vite fait de monter sur des bancs pour regarder par dessus les rideaux de la fenêtre. C'était là ce que les mères appelaient "les petites dragées du bon Dieu". Le plus dur sacrifice dans ces premiers jours, était la privation du Saint Sacrement. Wang-kia-t'ang (Wang-ka-daong) n'ayant pas de père à demeure, Mgr Languillat n'avait pas cru pouvoir permettre de conserver la sainte réserve dans la petite chapelle; le P. Adinolfi, recteur de Zi-ka-wei, parvint à lever, après quelques semaines, les scrupules du Prélat, et la meilleure consolation ne fut pas refusée à celles qui avaient fait tant de sacrifices pour le bien des chinoises.

L'obéissance, la simplicité des habitantes du Seng-mou-yeu, étaient aussi, pour les religieuses françaises, un encouragement très apprécié. La bonne Se-mou-mou, en particulier, ne demandait qu'à être la dernière dans cette maison qu'elle avait si longtemps dirigée. Vierges et élèves, si elles riaient de bon cœur des bévues qui échappaient souvent aux nouvelles arrivées, ne savaient comment leur exprimer leur reconnaissance: "Elles sont sages, disaient-elles, et instruites à mourir (superlatif chinois)". Et s'adressant aux auxiliatrices "Vous n'êtes plus des siang-mou-mou (religieuses étrangères); vous êtes des mères chinoises".

Après quelques jours, les nouvelles arrivées pouvaient déjà se faire comprendre. En Janvier 1868, elles accueillirent les 200 vierges venues des districts qui envahissaient le Seng-mou-yeu pour faire leur retraite. Quelques mois encore de travail, et la mère Marie du Sacré Cœur était en état de donner ses premiers catéchismes. Cependant, on construisait à Zi-ka-wei, de l'autre côté du canal, en face de la résidence, plusieurs vastes bâtiments destinés à abriter les institutions multiples que les auxiliatrices françaises étaient appelées à diriger. Le 1er Février 1869, le Seng-mou-yeu se transporta de Wang-kia-t'ang (Wang-ka-daong) à Zi-ka-wei; et dès lors ses œuvres devinrent une des meilleures

gloires de la mission du Kiang-nan; nous aurons à les décrire en détail.

La maison de Wang-kia-t'ang (Wang-ka-daong), délaissée par le Seng-mou-yeu, ne resta pas longtemps déserte. En février 1869, on aprenait que les premières carmélites parties de Laval allaient arriver au Kiang-nan. Le 11 décembre 1868, Mgr Wicart, évêque de Laval, avait donné à cinq des sœurs qui s'étaient offertes pour la Chine cette belle lettre d'obédience. "Lorsque Mgr l'évêque de Nan-king est venu demander au carmel de Laval, ainsi qu'à nous-même, les religieuses nécessaires pour commencer une fondation à Chang-hai,.... nous n'avons pas hésité, après mure réflexion devant Dieu, à donner à la demande du vénérable pontife notre adhésion la plus entière. C'est que nous connaissions l'admirable régularité qui règne parmi vous, chères filles en Jésus-Christ. ... c'est surtout que nous avons vu, dans ce projet d'une fondation en ces lointaines contrées, un dessein merveilleux de la Providence". L'évêque nommait la mère Marie de Jésus prieure, la sœur Eléonore des Martyrs sous-prieure, et pour procurer aux fondatrices du carmel de Chine "le mérite de la sainte obéissance", il leur ordonnait "de se rendre au plus tôt dans leur nouveau monastère, pour y vivre en la parfaite observance des règles, constitutions et coutumes de leur saint Institut, et sous l'obéissance de Mgr l'évêque de Nan-king". (1)

Les carmélites quittèrent Laval le 12 décembre; deux dames de la ville les accompagnèrent jusqu'à Marseille, où elles s'embarquèrent le 19, en compagnie d'une nombreuse bande de missionnaires dirigée par le P. Valentin Garnier, qui devait dix ans plus tard succéder à Mgr Languillat. Le 3 février 1869, le *Péluse* abordait à Chang-hai; les carmélites, après quelques heures de repos à Yang-king-pang, furent conduites en chaises à Zi-ka-wei, où elles reçurent pendant une quinzaine de jours l'hospitalité du Seng-mou-yeu. (2)

Le 19 février elles faisaient leur entrée dans la maison de Wang-kia-t'ang (Wang-ka-daong) aménagée tant bien que mal en monastère. Pendant trois jours l'entrée du couvent fut permise aux nombreuses chrétiennes chinoises qui désiraient voir un carmel. Le 24 Février, Mgr Languillat établit la clôture. Dès lors l'office fut régulièrement célébré; les dimanches et fêtes, vêpres et matines étaient chantées, alors même que, trois sœurs étant malades, il n'en restait plus que deux pour le chœur. Deux fois seulement on dut interrompre, une des deux vaillantes

(1) Pierre. *Vie de Mgr Languillat*, t. 2, p. 372.

(2) *Histoire* (manuscrite) *de la fondation du carmel de Chine.* Archives du Carmel de Zi-ka-wei.

s'étant trouvée, à son tour, indisposée. "Quand, à cause de l'état des santés, notre nombre se trouvait restreint pour matines, raconte l'annaliste du monastère, nous invitions les Saints Anges à venir remplir les places des absentes, et à nous aider à psalmodier les louanges de leur Souverain Seigneur et le nôtre ; nous sentions vraiment leur invisible assistance, car nous constations avoir toujours en ces circonstances des voix plus fortes et plus pleines". On n'eut d'abord la messe que trois fois par semaine ; les autres jours, "on sonnait la cloche quand même, et on faisait le chemin de la croix".

Une grille séparait l'avant-chœur de la chapelle du kong-souo, (kong-sou), dans laquelle les bons chrétiens de Wang-kia-t'ang (Wang-ka-daong) aimaient à venir entendre prier les mères françaises ; une grille de communion, un tour, furent installés suivant toutes les prescriptions canoniques par le Fr. Mariot. La première postulante de chœur se présenta le jour de la Pentecôte 1869. Sa santé ne put supporter la rude vie du Carmel. Le 31 Juillet 1869, Saint Ignace envoya la première sœur du voile blanc, sœur Marthe, qui persévéra, et rendit au monastère les plus précieux services. Des postulantes continuaient à se présenter ; on exigea sagement qu'avant de commencer leur noviciat elles apprissent le français, et fussent capables de lire le latin; cette longue formation en découragea plusieurs.

Dès les premiers jours, les chrétiens de Chang-hai et des environs avaient compris le bienfait qu'apportait au Kiang-nan le centre de prières et de sacrifices qui venait de se fonder, et leurs aumônes abondantes, l'habitude prise très vite par les meilleures familles de réclamer les prières des carmélites dans toutes les circonstances graves, prouvèrent à Mgr Languillat que le but qu'il s'était proposé était pleinement atteint.

Le vicaire apostolique avait appris avec grande joie, à son retour, l'heureux succès de la fondation de Ngan-k'ing, et des entreprises du P. Seckinger, à Tchen-kiang, Tan-yang (Té-yang) et Yang-tcheou. "Un champ vaste s'est ouvert à l'Evangile, écrivait-il en France. Dieu veuille me conserver mes ouvriers, et m'en envoyer de nouveaux en plus grand nombre". (1)

Il employa l'année 1868 à de pénibles, mais consolantes, visites pastorales, qui lui montrèrent avec quelle rapidité la mission réparait les maux causés par la guerre des rebelles. "Les visites pastorales, écrit-il en France, ont été ma grande occupation, depuis mon retour d'Europe. La pensée que peut-être je

---

(1) Pierre. *Histoire de Mgr Languillat*, t.2, p. 312.

devrais bientôt y faire un nouveau voyage (1) était pour moi un actif aiguillon. Dans ces courses où je ne sais ce qui l'emportait, la fatigue ou les consolations,l'ébranlement et le concours ont été partout immenses. Chrétiens et païens accouraient par milliers sur le parcours des routes, et au terme de chaque station. Pour leur donner le loisir de me voir et de m'entendre, j'étais obligé de sortir dans la plaine, de monter sur quelque tertre. L'accueil que, partout, me font les mandarins, même les plus élevés en dignité, parmi lesquels je retrouve d'anciennes connaissances et de bons amis, donne du relief à mon ministère, fait tomber les préjugés, apprivoise les multitudes. La bonne odeur de Rome, dont je suis revenu tout imprégné, la vue du Saint Père dont j'ai joui, font une impression profonde, non seulement sur les chrétiens, mais sur les païens même". (2)

Depuis son retour de Rome, Mgr Languillat avait conservé le costume européen, qui lui paraissait propre à en imposer aux chinois par sa majesté; il lui dut, semble-t-il, son salut, dans un grave péril qu'il courut pendant cette même visite pastorale. En Octobre 1868, comme il passait de Hai-men à Tch'ong-ming (Ts'ong-ming), une forte jonque de pirates, cachée derrière un ilot du Kiang, donna la chasse à sa barque, et était sur le point de l'atteindre.

Après avoir fait un vœu à Saint Joseph, et exhorté les matelots chrétiens à le prier avec confiance, l'évêque ordonne d'accoster à une petite ile, et y débarque. La jonque des pirates approchait. L'évêque, en manteau violet et barrette, la croix d'or brillant sur la poitrine, se présente aux assaillants pendant qu'un de ses chrétiens leur criait: "C'est la barque du *Tsu-kiao* (évêque; maitre de la religion); gare à vous si vous y touchez". Les pirates, après un moment d'hésitation, renoncent à aborder, virent de bord, et regagnent leur embuscade. (3)

A la fin de cette même année, une cérémonie solennelle rappela à tous les habitants de Chang-hai et des environs les horreurs de la guerre des rebelles, et le généreux secours que la France avait alors accordé aux populations opprimées. Nous nous rappelons qu'un édit impérial avait ordonné, en 1862, la construction de deux églises catholiques, à Zié-ka et Né-ghiao au P'ou-tong, pour honorer la mémoire du P. Vuillaume et de l'amiral Protet. (4) Un chrétien du pays, Ts'ien-king-nan (Zié-kieng-né), ancien catéchiste du P. Lemaitre, et qui avait obtenu

(1) On parlait déjà du Concile du Vatican.

(2) 16 Juillet 1868. Pierre, ***Histoire,*** t. 2, p. 378.

(3) Pierre, ***Histoire,*** t. 2, p. 380 sqq.

(4) Cf. supra, p. 57.

le bouton bleu pour services rendus pendant la guerre des rebelles, s'occupa activement de réunir des souscriptions, et stimula le zèle des mandarins locaux à lever l'impôt qui devait couvrir les frais de la construction. (1)

Le 8 Décembre 1864, la première pierre de l'église de Zié-ka avait été posée. Le P. Hélot avait donné un plan de basilique romane; Ts'ien-king-nan (Zié-kieng-né) et ses amis le modifièrent à leur idée, et l'édifice hybride qui résulta de cette collaboration franco-chinoise, ne manque pas de caractère. (2)

Le 8 Décembre 1868 fut choisi pour l'inauguration et la bénédiction. Mgr Languillat, entouré de huit missionnaires, accomplit la fonction liturgique avec la magnificence qu'il aimait. De Chang-hai étaient venus le consul de France, vicomte Brenier de Montmorand, et le commandant de Nerciat, de l'*Aspic,* représentant la marine française. Un délégué du tao-t'ai (dao-dai) de Chang-hai, et neuf mandarins locaux, civils ou militaires, leur faisaient face. Plus de 2000 chrétiens s'entassaient dans l'église, construite pour quinze-cents personnes. Un magnifique catafalque avait été dressé au milieu de la nef. Après la bénédiction de l'église, la messe des morts, célébrée par l'évêque, et l'absoute solennelle, le consul de France adressa un petit discours à l'assemblée chinoise, rappelant les services rendus au pays de Chang-hai par les missionnaires et les marins français, et souhaitant que le sang versé par eux pour la Chine assurât pour jamais la paix entre les deux pays. Mgr Languillat remercia en quelques mots délicats les assistants et les organisateurs de la manifestation. Puis le P. Tsiang, prêtre indigène, lut le décret impérial ordonnant la construction de l'église; lui aussi rappela les services rendus par la France, et fit des vœux pour que la paix régnât toujours "entre les deux nations sœurs". Il vint ensuite, de même que tous les mandarins présents, serrer la main du consul. Un grand banquet, offert par les organisateurs de la fête, termina cette belle manifestation, qui produisit une impression profonde sur la population païenne (3). La nouvelle église de Zié-ka devint vite un centre de vie chrétienne intense. (4)

---

(1) Si j'en crois une note manuscrite du P. Gandar, missionnaire au P'ou-tong, la levée de cet impôt ne se fit pas sans difficulté: les païens avaient déjà oublié les services rendus par la marine française. ***(Ma biographie, Zi. H.)***

(2) P. Gandar, 10 Août 1869. ***Scol.*** Décembre 1869, p. 21.

(3) P. Gandar, lettre citée, p. 22. Pierre, ***Histoire de Mgr Languillat,*** t. 2, p. 384.

(4) Pierre, ibid. p. 385.

Quelques mois plus tard Mgr Languillat, fidèle à ses principes, voulut rendre officiellement visite au vice-roi de Nan-king. La belle résidence venait d'être terminée par le Fr. Goussery. Elle pouvait abriter de dix-huit à vingt pères; tout le centre du rez-de-chaussée était occupé par un magnifique *ting* (salon chinois), dans lequel eurent lieu depuis bien des réceptions des vice-rois de Nan-king par les amiraux et diplomates français (1); on espérait alors "que cette résidence allait devenir le centre de toute la province du Ngan-hoei, et de la moitié du Kiang-sou qui parle le mandarin, comme Chang-hai est le centre des chrétientés qui parlent le langage de ce pays." On rêvait d'une cathédrale, d'un petit séminaire. (2)

Mgr Languillat eut son audience du nouveau vice-roi Ma-sin-i, qui venait de succéder à Tseng-kouo-fan, le 7 Avril 1869. Elle fut très honorable. "Il faut venir vous fixer au milieu de nous, disait le vice-roi à l'évêque; les rapports mutuels, plus fréquents, n'en pourront être que plus agréables." Ma-sin-i rendit la visite à la nouvelle résidence, qu'il admira fort; dans sa suite se trouvaient plusieurs des mandarins qui, quatre ans auparavant, avaient fait une opposition acharnée à l'établissement de la mission dans les murs de Nan-king; eux aussi rivalisaient de compliments et de protestations amicales. Mgr Languillat n'y croyait qu'à moitié. Il était plein d'espoir cependant. "Le mouvement religieux se propage partout dans la province, à l'ouest.... la mission marche, à mon avis, à pas de géant. Des hommes!" écrivait-il au R.P. Provincial en lui envoyant le récit de son voyage à Nan-king. (3)

Après son entrevue avec Ma-sin-i, Mgr Languillat aurait fait aux pères de Nan-king, si nous en croyons le P. Colombel, qui se trouvait alors à la résidence, une déclaration fort grave. Il aurait reconnu, dans le nouveau vice-roi, un jeune mandarin militaire qui s'était jadis distingué par son courage et ses talents dans les bataille livrées aux rouges de Chang-hai par les troupes impériales en 1853 et 1854. (4)

Grièvement blessé, il avait été transporté à l'hôpital de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), où le Fr. Saguez l'avait soigné comme il savait faire. Le P. Languillat, qui visitait souvent l'hôpital, s'attacha à ce blessé, dont il appréciait la vive intelligence et la droiture; il commença son instruction religieuse. Un jour que le malade paraissait en grand danger, le P. Hélot,

(1) P. Colombel, 2 Mai 1869. *Scol.* Décembre 1869, p. 3.

(2) P. Colombel, lettre citée, p. 3.

(3) 12 Avril 1869. *Scol.* Août 1869, p. 22.

(4) cf. t. 1, p. 260 sqq.

présent à l'hôpital, lui demanda s'il désirait le baptême, et sur la réponse affirmative, le lui conféra. Ma-sin-i guérit ; il s'illustra dans les campagnes conduites par Tseng-kouo-fan contre les T'ai-p'ing, et joua au Tché-kiang le même rôle que Li-hong-tchang avait joué au Kiang-sou. En 1869, Mgr Languillat retrouvait son catéchisé de 1854 parvenu à un des premiers postes de l'Empire. "Autant qu'on peut être certain de reconnaitre un homme, disait l'évêque aux pères de Nan-king, je suis certain que ce mandarin est notre vice-roi." Le P. Colombel affirme "être certain du souvenir qu'il a gardé de ce fait." De plus, plusieurs années après, l'ayant raconté devant Mgr Languillat, "Sa Grandeur se contenta de redresser le récit sur un point de détail." (1)

Je n'ai trouvé trace de cet épisode si frappant dans aucune des lettres contemporaines qui m'ont passé sous les yeux. Les RR. PP. Sédille et Gandar, survivants de cette époque, que j'ai interrogés en 1910, m'ont répondu que jamais ils n'avaient entendu Mgr Languillat y faire allusion, mais que bien souvent le Père Colombel leur avait raconté les faits, tels qu'il les a consignés dans son mémoire sur la chrétienté de Nan-king. Dans son beau livre *Nan-king d'alors et d'aujourd'hui*, le P. Gaillard se montre sceptique (2); il est permis de l'être comme lui. Ce qui est certain, c'est que Ma-sin-i, qui avait fait campagne au Tché-kiang contre les T'ai-p'ing, en compagnie des franco-chinois de MM. d'Aiguebelle et Tardif de Moidrey, était exempt de la xénophobie que la plupart de ses collègues affichaient alors, et montra toujours, dans ses rapports avec les diplomates français et les missionnaires, une loyauté, une bienveillance, d'autant plus appréciées qu'elles étaient plus rares.

Il allait avoir promptement l'occasion de rendre justice aux missionnaires. Les espérances de Mgr Languillat et de ses collaborateurs allaient être encore une fois trompées ; une fois de plus la haine des mandarins et des lettrés contre les œuvres catholiques allait s'affirmer en de multiples manifestations.

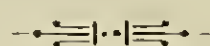
---

(1) P. Colombel, *Les commencements de la nouvelle chrétienté de Nan-king. Scol.* 1887, p. 158 sqq. Le père a résume ce récit dans son *Histoire* de la mission, p. 149 sqq.

(2) " Pour mémoire, relatons cet on-dit. Plusieurs missionnaires, parmi lesquels Mgr Languillat, osèrent presque affirmer que Ma-sin-i avait reçu le baptême sur sa demande dans une ambulance hopital de Chang-hai." (*Nan-king d'alors*, p. 248 sq.)

## II

## *DE LA PERSÉCUTION DE 1869 A CELLE DE 1875.*



Nous avons vu qu'en avril 1866 le P. Joseph Seckinger avait fait une expédition apostolique dans la préfecture de Lou-ngan, au Ngan-hoei, sur les confins du Hou-pé; là, un certain nombre de familles se déclaraient catéchumènes. La mauvaise volonté des mandarins locaux rendit infructueuse cette première expédition, qui n'aboutit qu'à des vexations de tout genre contre ceux qui avaient appelé le "diable d'Occident". (1)

Le P. Seckinger n'était pas homme à rester sur un échec. Les graves affaires de Nan-king et Ngan-k'ing n'étant pas encore terminées, il fallut, pour un temps, laisser impuni le déni de justice éprouvé à Lou-ngan. Mais dès la fin de 1868, le Consul de France à Chang-hai obtenait que des instructions sévères fussent expédiées aux mandarins de cette lointaine préfecture. (2)

En mai 1869, le P. Heude y faisait une expédition hardie, visitait le préfet de Lou-ngan, les deux sous-préfets de Ing-chang et Ho-chan, et obtenait d'eux des proclamations où la pleine liberté du culte catholique était affirmée. Malgré les persécutions, les catéchumènes étaient restés solides (3). "Ce sont de vrais catéchumènes, écrivait le père, après les avoir visités, mais peureux au dernier point et très ignorants. La peur et l'ignorance se corrigeront par la présence d'un père et d'un catéchiste au moins pour un mois. La population est parfaitement disposée, et saisit avidement la doctrine qu'on lui expose. Avoir une résidence dans le pays, y distribuer quelques remèdes, visiter les habitants, sont, je crois, le moyen d'y faire du fruit". (4)

Le manque d'hommes empêcha les supérieurs de fonder alors ce poste. Il en fut de même de la vieille chrétienté de Tong-men, au sud du Ngan-hoei; pendant plusieurs années encore on dut se

---

(1) cf. supra, p. 145 sq.

(2) P. Seckinger, 25 Juillet 1869. *Scol.* Déc. 1869., p. 17 sq.

(3) P. Heude, 29 Juin 1869. *Scol.* Déc. 1869, p. 18 sq.

(4) P. Heude, lettre cité, p. 21.

contenter de la faire visiter de temps en temps par un missionnaire de passage. (5)

Au centre même de la province, dans la capitale Ngan-k'ing, le P. Heude s'était établi dans la pauvre maison que l'énergie et l'habileté du P. de Carrère avaient conquise (2). Il écrivait, à la fin de décembre 1868 : "La prise de possession de nos pauvres baraques est désormais un fait accompli. J'y ai couché la nuit de Noël, et célébré la messe de minuit. Nous y avons deux chambres habitables, chacune avec son petit cabinet de travail, et une troisième pour y recevoir les étrangers." (3)

Enfin des circonstances vraiment providentielles attiraient sur divers points du Ngan-hoei des groupes de vieux chrétiens, originaires du Hou-pé, du Ho-nan, du Kiang-si, et qui seraient le centre de florissantes aglomérations de catéchumènes. A la suite de la guerre des T'ai-p'ing, plusieurs des préfectures les plus fertiles du Ngan-hoei manquaient de bras pour la culture, la plus grande partie de la population ayant péri ou émigré. Les mandarins de la province firent appel aux contrées voisines, qui avaient moins souffert de la guerre civile. (4)

Parmi les familles qui répondirent à leur appel, un assez grand nombre étaient chrétiennes. Elles se fixèrent dans la préfecture de Ning-kouo-fou, et dans celle de Tche-tcheou-fou. En février 1868, quelques-uns de ces émigrants chrétiens vinrent à Nan-king, prier les pères de visiter leurs villages; ils ne resteraient dans le pays que si les secours religieux leur étaient assurés. Le P. Seckinger et le P. Heude se rendirent au Ning-kouo-fou, sur la *Sainte Marie,* au printemps de cette année; ils trouvèrent au village de Hiu-tsen, près de Choei-tong, une cinquantaine de fidèles originaires du Hou-pé, durement éprouvés par les maladies et la pauvreté; sur 70 émigrants onze avaient péri depuis leur arrivée au Ngan-hoei. En 1869, le P. Royer fit plusieurs voyages au Ning-kouo-fou, accueilli comme un sauveur par ces pauvres gens auxquels il portait, en même temps que les secours religieux, d'abondantes aumônes (5). Ce fut lui, en particulier, qui conduisit dans le pays les premiers couples d'animaux domestiques qui furent les prémices des superbes basses-cours actuelles. Bien soutenus par les missionnaires, trouvant dans les terres que les mandarins locaux leur abandonnaient des ressources assurées,

(1) cf. supra, p. 146.

(2) cf. supra, p. 143 sqq.

(3) Pierre, ***Histoire de Mgr Languillat.*** t. 2, p. 243.

(4) Mgr Languillat, 12 Avril 1869. ***Scol.*** août 1869, p. 22.

(5) La générosité du R.P. de Ponlevoy, provincial de Paris, avait mis le P. Royer à même de faire ces largesses. (4 avril 1875. ***Franc.*** 2669).

les nouveaux venus appelèrent des familles amies; à la fin de 1869, 300 émigrants chrétiens environ, se groupaient dans les trois bourgs voisin de Hiu-tsen, Lo-tsen et Choei-tong. (1)

Enfin sur la limite du Kiang-si. dans la sous-préfecture de Kien-te, Mgr Baldus, vicaire apostolique du Kiang-si, avait signalé au P. Seckinger un certain nombre de catéchumènes, qui étaient venus demander l'instruction aux lazaristes. L'infatigable missionnaire fit ce lointain voyage en octobre 1868 ; il écrivait peu après : "Les dispositions de ces catéchumènes sont bonnes ; ils forment deux centres auxquels se rattachent beaucoup d'annexes. Autant qu'il est possible, nous les visitons de temps en temps ; nous y retournerons cet automne pour y ouvrir des kong-souo qui serviront de pied à terre aux missionnaires". (2)

Ainsi le Ngan-hoei était attaqué de tous les côtés à la fois, et on trouvait des groupements chrétiens jusque sur les fontières de la mission du Kiang-nan. Mgr Languillat écrivait joyeusement le 12 Avril 1869 au R.P. provincial de Paris. "Le mouvement religieux se propage partout dans la province, à l'ouest. Les mandarins ont lancé des proclamations dans les autres provinces; pour repeupler le Kiang-nan, ils offrent les maisons et les terrains abandonnés. Or des chrétiens des autres vicariats, que la famine chasse de leurs foyers, émigrent chez nous, et appellent de tous leurs vœux les missionnaires. Ainsi se forment des centres de chrétientés. Puissions-nous n'être pas trop tardifs à répondre à leur appel... La mission marche, à mon avis, à pas de géant. Des hommes, des hommes (3) !" Ces jeune chrétientés n'allaient pas tarder à subir l'épreuve de la persécution.

Elle commença dans la capitale de la Province, Ngan-k'ing. Le P. Heude, à la fois naturaliste et missionnaire, y occupait la modeste résidence, et partageait son temps entre ses courses apostoliques et ses explorations scientifiques. Le 3 Novembre 1869, il devait descendre à Chang-hai pour des affaires, et attendait, dans sa barque, le passage d'un vapeur. Tout à coup, un des gardiens qu'il avait laissés à la maison vient en toute hâte le rejoindre, et lui apprend que de nombreux lettrés, réunis au chef-lieu de la province pour les examens, ont assailli la résidence aussitôt après le départ du père, et sont entrain de la

---

(1) P. Pfister, 31 Juillet 1867. *Scol.* Déc. 1869, p. 56.

(2) 25 Juillet 1869. *Scol.* Août 1869, p. 18.

(3) *Scol.* Août 1869, p. 22. L'histoire de ces débuts de l'évangélisation du Ning-kouo-fou a été racontée en détail par le P. Ravary dans un mémoire intitulé : ***Un épisode des nouvelles missions de Chine. Missions Catholiques,*** t. 8 (1876) p. 2, 14, 26 etc...

piller. Le P. Heude n'hésita pas, et rentra en ville ; dans la rue qu'il suivait, il rencontrait de jeunes lettrés, porteurs des dépouilles de la résidence ; à sa vue les pillards jetaient leur butin et s'enfuyaient. Le père, rentré dans sa maison, put se croire un moment maitre de la situation. Son illusion ne fut pas de longue durée. Le soir lés lettrés revenaient plus nombreux proférant des menaces de mort et d'incendie ; une grêle de pierres s'abattit sur la résidence Le P. Heude jugea qu'il se trouvait dans l'impossibilité de résister, et qu'il y avait péril pour sa vie ; il sortit par une porte de derrière, gagna le fleuve où sa barque l'attendait, prit le premier vapeur qui descendait, et se rendit à Chang-hai. Lui parti, le pillage de la maison s'acheva. Les mandarins ne parurent que lorsque l'œuvre eut été pleinement accomplie, et se bornèrent à prendre les clefs de la résidence, que le préfet garda. (1)

Le R.P. Seckinger, ministre du Ngan-hoei, faisait alors la visite des chrétientés nouvelles de la préfecture de Lou-ngan, dans le but de préparer la fondation d'une résidence. Des courriers lui apprirent les faits. Il se hâta de revenir, et le 10 Novembre entrait à Ngan-k'ing. Il se rendit immédiatement au tribunal du préfet qui détenait les clefs de la résidence, et ne fut pas reçu. Il eut grande peine à trouver une auberge où l'on consentit à lui donner asile. Tao-t'ai, gouverneur de la province, refusèrent de lui accorder audience, ou ne donnèrent que des promesses vagues et des déclarations d'impuissance. Le P. Seckinger leur déclara qu'il allait déposer ses plaintes entre les mains des autorités françaises, et descendit à Chang-hai, où déjà le P. Heude avait fait son rapport. (2)

Quelques jours plus tard, les pères apprenaient des nouvelles bien autrement graves. En face de Ngan-k'ing, sur la rive droite du Yang-tse, la sous-préfecture de Kien-te avait, nous l'avons vu, quelques centres de catéchumènes (3). Les mandarins locaux s'inquiétaient du mouvement de conversions qui se dessinait dans le pays, et dans le Kiang-si, la province voisine. A la nouvelle du sac de la résidence de Ngan-k'ing, ils se figurèrent que les missionnaires européens étaient chassés du Ngan-hoei, et lancèrent contre les villages des catéchumènes la population païenne. Des haines locales se joignaient aux préventions habituelles contre les sectateurs de la religion des étrangers. Plu-

---

(1) ***Missions Catholiques,*** t. 3, p. 25 sq. Lettre du R.P. Seckinger, 30 Novembre 1869.

(2) P. Sckinger, *lettre citée,* p. 26.

(3) Cf. supra, p. 166.

sieurs des familles catéchumènes étaient brouillées avec leur voisinage, et avaient embrassé le christianisme pour acquérir la protection des missionnaires européens; ceux-ci ne connurent ces détails que par la suite. (1)

Aussi, pendant quinze jours, ce fut une véritable guerre civile dans la sous-préfecture. Le 8 Décembre, la populace envahit les maisons des chrétiens, les livra au pillage, et en brûla onze ; vingt-deux personnes furent tuées ; deux petites filles, l'une de six ans, l'autre de deux mois, précipitées dans les flammes.

Un chrétien, baptisé au Kiang-si, qui avait été un des agents les plus actifs des pères pour l'évangélisation du pays, avait été prévenu qu'on le mettrait à mort s'il était pris, et avait refusé de s'enfuir. On le trouva priant à genoux devant ses saintes images. Les émeutiers voulaient le forcer à les brûler. "Tu as les tablettes de tes ancètres, lui disaient-ils, ne peux-tu pas les adorer, plutôt que de suivre une religion apportée par les diables d'Europe? — Non, pour cela, jamais." — Le chef fit un signe : la tête du martyr tomba ; son corps fut jeté dans les flammes, et en partie consumé. Le mal aurait été plus grand encore sans l'énergie d'un mandarin militaire que quelques prévenances du P. Seckinger avaient gagné. Cet homme se mit à la tête des paysans de son village, et repoussa les assaillants, sauvant ainsi le petit centre de chrétiens établi près de sa demeure. (2)

Des scènes analogues se passaient au Kiang-si. D'ailleurs, peu auparavant, au Se-tch'oan, une véritable persécution avait éclaté; MM. Mabileau et Rigaud, des missions étrangères, et de nombreux chrétiens, avaient été massacrés (3). Il était évident qu'une persécution générale allait sévir si on n'obtenait pas prompte et éclatante réparation.

Le chargé d'affaires de France à Pé-king était alors le comte Julien de Rochechouart, beau-frère du comte de Montalembert; premier secrétaire de la légation, il représentait notre pays depuis le départ du comte de Lallemand (Novembre 1868). (4)

Tout dévoué à la cause des missions, dans lesquelles il voyait, avec raison, le meilleur soutien de l'influence française en

(1) Détail donné par le P. Colombel, ***Histoire,*** p. 147.

(2) P. Colombel, 4 Janvier 1870. ***Miss. Cath.*** t. 3, p. 91 sq. Diverses lettres du P. Seckinger Décembre 1869 et Janvier 1870 dans ***Scol.*** Août 1870, p. 21 sqq. ou ***Missions Catholiques,*** t. 3, p. 265 sq.

(3) ***Missions Catholiques***. t. 2, p. 113 sqq.

(4) P. Gaillard. ***Nan-king d'alors, appendice. Ministres de France en Chine.***

Chine (4), il s'était résolu à remonter le Yang-tse, escorté de plusieurs vaisseaux de guerre, à pousser, s'il le fallait, jusqu'au Se-tch'oan, et à obtenir des gouverneurs de provinces les réparations nécessaires. Il se trouvait à Chang-hai, préparant cette expédition, quand les PP. Heude et Seckinger d'abord, puis les envoyés des chrétiens de la sous-préfecture de Kien-té, apportèrent les nouvelles des terribles événements racontés plus haut. Elles hâtèrent le départ de l'escadre. Celle-ci se composait de la *Vénus,* Commandant Maudet, du *Dupleix*, du *Coëtlogon*, du *Scorpion ; l'Aspic* et la *Flamme*, venant du Japon, devaient la rejoindre sous peu. (1)

L'Amiral de Cornulier-Lucinière, qui la commandait, était appelé en Cochinchine. Il voulut au moins remonter jusqu'à Nan-king, et assister à la conférence que le chargé d'affaires de France devait avoir avec le vice-roi Ma-sin-i.

L'escadre arrivait à Hia-koan, sous les murs de Nan-king, le 24 Décembre 1869. Le vice-roi offrit pour logement au ministre et aux officiers l'hôtel où descendaient les plus hauts mandarins quand ils passaient par la capitale du sud. M. de Rochechouart répondit qu'il résiderait à la maison des missionnaires, et y recevrait le vice-roi. Ainsi fut fait. Le soir du 24 Décembre, le chargé d'affaires, l'amiral, le consul-général de Chang-hai, rendirent visite à Ma-sin-i. Le 25, jour de Noël, celui-ci vint à la résidence, en grand cortége ; cette première conférence était de pure politesse ; aucun missionnaire n'y parut. Les négociations sérieuses commencèrent le 26 Décembre. Le chargé d'affaires de France exigeait comme réparation, pour l'affront subi à Ngan-k'ing par les missionnaires, la concession d'un vaste et beau terrain, alors inoccupé, situé dans l'intérieur de la ville. Les meneurs du complot seraient punis conformément aux lois. Quant aux violences dont les chrétiens et catéchumènes de la sous-préfecture de Kien-té avaient été victimes, "il faut infliger aux coupables, suivant la gravité de leurs crimes, la peine du talion, vie pour vie, afin d'imprimer une terreur salutaire aux malfaiteurs, de resserrer les liens d'amitié qui nous unissent, et de remplir publiquement les conditions du traité." Toutes les restitutions convenables seraient faites.

Les roueries habituelles aux mandarins firent durer trois jours la rédaction des pièces ; on s'aperçut ainsi qu'une phrase

(1) Comte de Rochechouart. ***Pé-king*** p. 287 sq.

(2) Sur cette expédition, lettres des PP. Colombel et Pfister, 4 et 6 Janvier 1870, dans ***Miss. Cath.*** t. 3, p. 9.—Comte de Rochechouart, ***Pé-king***, p. 333 sq. — H. Cordier, ***Histoire des relations,*** t. 1. p. 337 sq.

importante avait été passée, une autre rendue amphibologique; il fallut tout refaire (1). Cependant Ma-sin-i voulait l'observation sincère des traités, et la paix avec les français: d'ailleurs la présence des vaisseaux de guerre inspirait à tous un respect salutaire. (2)

Le 29 Décembre, le vice-roi avait accordé les réparations demandées par M. de Rochechouart; un père se rendrait de suite à Ngan-k'ing, pour prendre possession du terrain concédé; un délégué de Ma-sin-i irait en mission officielle au Kien-té, pour faire une enquête et veiller à la punition des coupables. La légation de France serait tenue au courant de toutes les suites de l'affaire. (3)

Une proclamation du vice-roi devait, de plus, être affichée dans toutes les préfectures et sous-préfectures des deux Kiang; chaque missionnaire en recevrait un exemplaire. Elle fut aussi favorable que possible à la religion chrétienne. Affirmation solennelle de l'honnêteté de cette religion, et de la licéité de sa pratique dans l'Empire. Reconnaissance du droit qu'avaient les missionnaires français "de louer et d'acheter des terrains pour y bâtir des églises, etc., dans toutes les provinces." Blâme sévére aux émeutiers de Ngan-k'ing et du Kien-té. Menace qu'en cas de récidive "la sévérité des lois de l'Empire sera appliquée aux transgresseurs." Rien ne manquait à cette pièce. Le gouverneur du Ngan-hoei en donna une analogue. "A mon avis, écrivait alors le P. Pfister, depuis longtemps la France n'a pas fait si belle et si éloquente manifestation en faveur des missions catholiques dans l'Extrême-Orient. Il faut remonter à Louis XIV pour trouver quelque chose d'approchant.... Cette démarche, appuyée par une flotte sérieuse, peut avoir les plus heureux résultats, et produire des fruits considérables, si dans la suite on a soin de la soutenir, et de faire observer les conditions du traité". (4)

Là, en effet, était la difficulté. Le 31 décembre, M. de Rochechouart quittait Nan-king pour Ngan-k'ing, Kieou-kiang et Han-k'eou. Il obtint du vice-roi des deux Hou — c'était alors le haineux Li-hong-tchang —, et du gouverneur du Se-tch'oan, des

(1) P. Colombel, lettre citée, *Miss. Cath.* 3, 93 sq.

(2) "Tirerez-vous le canon?", disait un mandarin à M. Dillon interprète du consulat de Chang-hai. — Pourquoi tenez-vous tant à le savoir? — Si j'en étais prévenu, je demanderais bien vite un congé, sous prétexte de santé, et j'irais me cacher bien loin." (*ibid.* p. 94).

(3) P. Colombel, *ibid.* p. 94.

(4) Lettre citée. *Miss. Cath.* t. 3, p. 94.

concessions analogues à celle de Ma-sin-i, et jugeant sa mission accomplie, revint par terre à Pé-king, sans avoir poussé jusqu'au Se-tch'oan. (1)

Comment les conventions passées par les vice-rois avec le ministre de France seraient-elles exécutées par les mandarins inférieurs?—La bonne volonté de Ma-sin-i semble indéniable (2). Mais ses subordonnés étaient loin de la partager. On s'en aperçut immédiatement. Conformément à la convention passée à Nan-king, le R.P. Seckinger vint à Ngan-k'ing, dans le courant de janvier 1870, pour désigner le terrain qui devait être acheté par les mandarins et donné à la mission en compensation des outrages subis. Il fallut quatre mois de luttes avec gouverneur, préfet, sous-préfet, qui tous déclaraient que les propriétaires du terrain en question ne pouvaient le vendre. "On disait d'abord que ce terrain appartenait à quatre propriétaires seulement, mais bientôt il s'en présenta une trentaine, vrais ou faux. De ces prétendus propriétaires les uns étaient au nord, les autres au sud, les autres à l'est, d'autres à l'ouest, à cent ou deux-cents lieues de Ngan-k'ing. Comment s'aboucher avec eux? Une vieille veuve vint s'établir sur le terrain où était le tombeau de son mari, et déclara ne pouvoir se séparer de son cher époux. C'était une vraie comédie. Le père renonçant à ce terrain, on le conduisit à un autre, situé non loin de là, et d'une grandeur convenable. Là encore, nouvelles difficultés". (3)

Le R.P. Seckinger était heureusement doué d'une ténacité à la hauteur de la situation. Le 5 mai, il pouvait annoncer que tout était terminé. Le beau terrain sur lequel sont construites actuellement église, résidence, écoles, lui était abandonné. (4)

Au Kien-té, c'était une autre comédie (5). Les mandarins locaux s'efforcèrent d'abord de faire croire que les agresseurs,

---

(1) Lettres citées, et Rochechouart ***Pé-king*** p. 334 sq.

(2) Le père Colombel (***Histoire*** p. 154) rapporte un détail peu connu qui témoigne de cette bonne volonté du vice-roi. Dans les trois exemplaires de la proclamation envoyés par Ma-sin-i à M. de Rochechouart, les noms des deux souverains de France et de Chine étaient, selon l'usage chinois, écrits en tête des colonnes, et séparés: les deux caractères ***T'ien-tchou*** (Seigneur du Ciel) étaient mis plus haut encore que les noms des souverains. Cette disposition ne fut pas reproduite dans les copies fournies par les bureaux. (Souvenirs personnels certains).

(3) P. Launay, 16 Mars 1870. ***Miss. Cath.*** t. 3, p. 170.

(4) R.P. Seckinger, 5 Mai 1870. ***Miss. Cath.*** t. 3, p. 245.

(5) Récit détaillé du R.P. Seckinger; Janvier à Mai 1870. ***Miss. Cath.*** t. 3, p. 265 sq., 274 sq.

dans la guerre civile du mois de décembre, avaient été les chrétiens; on envoyait des satellites à la poursuite des persécuteurs les plus compromis, mais comme par un fait exprès, ils n'arrivaient jamais à mettre la main sur les accusés. De nouveaux meurtres furent même commis dans la sous-préfecture au début de 1870, et de nouveaux prisonniers chrétiens connurent la rigueur des geôles mandarinales; à grand peine le R.P. Seckinger put obtenir que des catéchistes allassent leur porter des secours. Il fallut, pour que justice fut rendue, l'intervention des notables de la sous-préfecture, attestant l'innocence des accusés chrétiens, et offrant de livrer les assassins, il fallut une démarche du Comte Méjean, consul à Chang-hai, l'apparition en mars du *Coëtlogon* devant Ngan-k'ing, et enfin la menace faite par le Comte de Rochechouart "de revenir en personne à Nan-king, insister.... pour obtenir l'exécution des promesses". (1)

En mai les accusés chrétiens furent proclamés innocents, les prisonniers relâchés. Le principal de leurs persécuteurs fut condamné à rapatrier à ses frais, et à réinstaller dans leurs foyers les exilés et les fugitifs. Le retour de ceux-ci à Kien-té fut triomphal. "Les barques qui les ramenèrent étaient pavoisées de drapeaux tricolores où se dessinait une croix. Il proclamaient sur leur passage les victoires de la France et de la foi sur le paganisme". Ils furent à peu près indemnisés des pertes qu'ils avaient subies. (2)

L'épreuve avait trempé ces néophytes. En exil, en prison, ils étaient restés fidèles; quelques catéchumènes seulement, pour se délivrer des mauvais traitements, avaient déclaré, ce qui, du reste, était vrai, "qu'ils n'avaient pas reçu la sainte eau" (le baptême); les autres avaient résisté à toutes les sollicitations; quelques-uns avaient héroïquement confessé leur foi (3); cette chrétienté nouvelle était bien fondée; et bientôt ses développements répondraient à ses héroïques débuts.

Quelques mois plus tard, à Nan-king cette fois, les œuvres de la mission allaient courir un bien autre danger; et si les plans de ses ennemis n'avaient été déjoués, c'eut été la ruine de tous les établissements de l'intérieur, le massacre d'un grand nombre de missionnaires.

Depuis plusieurs mois, d'immondes pamphlets, accusant les prêtres européens de tous les crimes, étaient répandus à profusion

---

(1) Au vice-roi Ma-sin-i, 30 Avril 1870. ***Lég. Franc.***

(2) P. Seckinger, lettre citée, ***Miss. Cath.***, t. 3, p. 276.

(3) P. Seckinger, lettres citées, ***Miss. Cath.*** t. 3, p. 267 sq., 274 sq.

dans la vallée du Yang-tse-kiang. Ils s'en prenaient, en particulier, à ces orphelinats de la Sainte Enfance qui étaient déjà alors, et sont toujours restés, une des œuvres de prédilection des diverses missions. Les prêtres catholiques et leurs auxiliaires indigènes n'étaient que des *Koa-tse,* voleurs d'enfants. S'ils recueillaient avec tant de soin les petits abandonnés, c'était pour les assassiner, leur arracher les yeux, la cervelle, le cœur, qui devaient servir à des opérations magiques, ou à la fabrication d'instruments de physique. (1)

Ces absurdes racontars, auxquels les lettrés qui les répandaient ne croyaient guères sans doute, trouvaient pleine créance dans les foules, et c'était à eux surtout qu'étaient dues ces explosions de haine populaire qui firent tant de victimes dans les diverses missions de Chine. Les attaques dirigées à Ngan-k'ing contre les pères Seckinger et Heude avaient été causées en partie par cette campagne de pamphlets. La mission leur avait, en somme, victorieusement résisté ; d'où une rage, un désir de vengeance grandissants toujours chez bon nombre de lettrés et de mandarins inférieurs. Un homme se trouva pour prendre, à Nan-king, la tête du mouvement qui se préparait contre les missionnaires. (2)

Tcheng-kouo-choei, sur les origines dupuel la lumière n'est pas encore faite, était soldat depuis sa jeunesse. Il s'était attaché à la fortune du fameux général tartare Sen-ko-lin-tsin, le vaincu de Ta-kou et de Pa-li-kiao en 1860, et était devenu son fils adoptif ; il partageait naturellement toutes les haines et les rancunes de son patron contre les Européens. Il habitait sur les bords du grand canal, entre Hoai-ngan et Yang-tcheou, et son haut mandarinat militaire lui permettait d'entretenir une garde particulière composée de ses anciens soldats, brigands de la pire espèce. Tcheng-kouo-choei vint à Nan-king, en avril 1870, rêvant d'entreprises variées contre les Européens. Il avait un allié dans le grand trésorier de la province, Mei ; celui-ci, ancien préfet de Tong-tcheou, ayant jadis persécuté ses administrés chrétiens, le P. Lematire et M. de Montigny s'étaient rendus à sa ville à bord d'une canonnière française, et l'avaient contraint à d'humiliantes réparations (3 ; naturellement Mei n'avait rien oublié. Du ya-men du grand trésorier sortaient chaque jour des

(1) Divers articles de journaux de Chang-hai et Hong-kong dans ***Miss. Cath.*** t. 3, p. 273 sq.

(2) Lettre du P. Pfister, 16 Juin 1870. ***Miss. Cath.*** t. 3, p. 291. — P. Colombel. ***Les commencement de la nouvelle chrétienté de Nan-king. Scol.*** 1887, p. 155.

(3) Cf. supra, p. 113.

émissaires, répandant des récits terrifiants d'enfants assassinés par les missionnaires, et vendant ou distribuant les plus odieux pamphlets. Des gens à la solde de Tcheng-kouo-choei parcouraient les rues, porteurs de planches sur lesquelles étaient collées des feuilles de papier rouge contenant quelques mots d'excitation à la vengeance contre les Européens ; au coin de chaque feuille, était attachée une plume de poule : elle disait, suivant l'usage chinois. "Répandez ces nouvelles comme le vent disperse les plumes". (1)

Dans les boutiques, dans les thés, les porteurs de ces affiches incendiaires les faisaient lire et les commentaient. Le moment était bien choisi. A l'occasion des examens pour la licence, plus de cinquante mille étrangers, appartenant à ce monde de lettrés, le plus hostile aux Européens, avaient envahi la capitale du sud, et leur foule turbulente était, comme toujours, prête à toutes les violences. Pour affoler le peuple, bonzes et sorciers vendaient des talismans destinés à préserver des sortilèges européens ; des croix étaient tracées à la chaux dans les rues, sur les portes, sur les toits, pour arrêter les voleurs d'enfants.

Cette agitation xénophobe finit par inquiéter le mandarin du tribunal des affaires étrangères chargé de protéger les Européens, et responsable de leur sécurité. Celui-ci, ancien juge à la cour mixte de Chang-hai, estimait les pères, mais n'osait pas se compromettre pour eux. Il vint les supplier de quitter Nan-king, et de laisser passer l'orage ; les quelques ministres protestants qui composaient, avec le personnel de la mission catholique, toute la colonie européenne de Nan-king, s'étaient rendus aux instances du pauvre mandarin, et après s'être fait rembourser par lui leur loyer, avaient regagné Chang-hai. Les missionnaires catholiques ne jugèrent pas à propos d'abandonner leur troupeau que leur départ aurait exposé aux pires violences. Seulement, comme les avertissements alarmants se multipliaient, ils prévinrent le préfet de Nan-king de ce qui se passait, et l'invitèrent à venir visiter la résidence avec autant de mandarins qu'il le désirerait; ils constateraient l'inanité des accusations lancées contre les missionnaires. (10 Juin 1870).

Le préfet, nouvellement arrivé à Nan-king, ne se rendait pas compte du danger. Homme loyal et énergique, choisi comme tel par le vice-roi Ma-sin-i, il était, comme celui-ci, décidé à accorder aux missionnaires la protection à laquelle ils avaient droit.

---

(1) Ces affiches sont connues sous le nom de ***Ki-mao-pao*** (poule plume avis); elles sont en usage pour répandre les nouvelles graves et pressantes. (P. Colombel, *l.c.* p. 161).

Eclairé par leur communication, il courut prévenir le vice-roi : tous deux concertèrent d'énergiques mesures.

Le 11 Juin, dans la matinée, le préfet de Nan-king, accompagné de plusieurs mandarins, se présentait à la résidence, comme il en avait reçu l'invitation. Toutes les portes leur furent ouvertes; et ils constatèrent qu'on n'y trouvait pas trace de cadavres d'enfants. Rapport fait au vice-roi, Ma-sin-i mit la ville en état de siége, envoya cent hommes de sa garde se ranger sous les murs de la résidence, et fit placarder partout des proclamations attestant l'innocence des missionnaires, et défendant de colporter de faux bruits. Le soir même, cinq criminels détenus en prison étaient décapités, et le vice-roi faisait annoncer qu'ils étaient les seuls coupables des vols d'enfants commis les jours précédents : moyen tout chinois de rassurer la foule. (1)

Tchen-kouo-choei voyant son coup manqué, grâce à l'habile énergie de Ma-sin-i, s'enfuit de Nan-king le même jour, et gagna Yang-tcheou. De là il passa au Chan-tong, y racola plusieurs centaines de ses anciens soldats, et les conduisit à T'ien-tsin. Le 21 Juin, la foule fanatisée par eux donnait l'assaut à la résidence des missionnaires lazaristes, à la maison des sœurs de saint Vincent de Paul, et au consulat de France situé dans le voisinage (2). Deux prêtres, dix sœurs de charité, le consul de France, plusieurs résidents français et russes, furent massacrés au cours de cette horrible journée, sans que les mandarins supérieurs de la ville eussent imité en rien la loyale et énergique conduite de Ma-sin-i. Quand ils apprirent quelques jours plus tard le détail du massacre de T'ien-tsin, les pères de Nan-king comprirent quel sort avait été préparé à eux-mêmes, et probablement à tous leurs frères des postes de l'intérieur.

Le danger n'était pas passé. Dans les grandes villes de la vallée du Yang-tse, à Yang-tcheou, Sou-tcheou (Sou-tseu), Song-kiang (Song-kaong), les lettrés célébraient bruyamment la victoire remportée sur les Européens, et se montraient tout disposés à imiter leurs collègues de T'ien-tsin. A Chang-hai même, le tao-t'ai (dao-dai) avait fait afficher une singulière proclamation, mettant en garde le peuple " contre les gens qui cherchent à se procurer les yeux, le cœur, le foie des enfants, pour les vendre". Tous comprenaient à demi-mot qu'il s'agissait

---

(1) Lettres citées des PP. Pfister et Colombel. Tous deux étaient à Nan-king, et furent acteurs dans les scènes qu'ils racontent.

(2) cf. H. Cordier, ***Histoire des relations,*** t. 1. p. 347 sq. — Hubner, ***Promenade***, t. 2, p. 391 sq.

des Européens (1). Pour comble de malheur, aucun bâtiment de guerre ne se trouvait à ce moment dans le Yang-tse.

Avec cette décision qui, tant de fois dans des cas semblables, les sauva,les Européens des concessions firent face au danger. Le *foreign settlement* forma un corps de cent volontaires, qui tous les jours s'exerçait sous les yeux des chinois ; après le couvre-feu, l'accès des concessions était interdit aux indigènes. Les Français avaient armé 70 hommes, et possédaient trois canons. La nuit, des patrouilles armées veillaient à la sécurité. Des cavaliers volontaires poussaient des pointes jusqu'à Zi-ka-wei.

En ces jours de danger commun, les rivalités politiques et religieuses disparaissaient. Le consul des Etats-Unis, M. Meadows, avait bien osé tenter, dans un article du *Daily News* de Chang-hai, l'apologie de la conduite des mandarins chinois ; il ne fit qu'exciter l'indignation générale. (2)

Les ministres protestants de toutes sectes, réunis à Chang-hai, s'honorèrent au contraire, en adressant le 5 Juillet au R.P. Basuiau, supérieur de Yang-king-pang, et aux procureurs des lazaristes et des missions étrangères, une belle lettre où ils les assuraient "de leur profonde et sincère sympathie dans les circonstances présentes." Ils rappelaient la parole de Jésus-Christ "qui nous a promis d'être avec nous jusqu'à la fin des siècles," et "les enseignements de l'histoire de l'Eglise qui nous apprennent que le sang des martyrs est une semence de nouveaux chrétiens." Ils terminaient par ce souhait : "Nous prions afin que les faits que nous déplorons obtiennent une réparation complète, et qu'à l'avenir il y ait protection et sureté pour tous les prédicateurs de la religion dans l'empire chinois." (3)

Douze signatures suivaient. Le lendemain, le R.P. Basuiau et MM. Aymeri et Lemonnier, procureurs des lazaristes et des missions étrangères, répondirent par une lettre collective, où ils se déclaraient d'autant plus touchés de cette marque de sympathie qu'ils avaient été "péniblement affectés de certaines correspondances livrées au public, et dont le caractère n'est pas moins regrettable par la fausseté des récits que par la malveillance des insinuations qu'elles contiennent." (4)

(1) Lettres des Pères Della Corte, Basuiau, Heude, Couvreur: Juillet et Août 1870: dans ***Miss. Cath.*** t. 3, 314 sq. — Résumé des journaux de Chang-hai et Hong-kong, ***ibid.*** p. 308, 319 — Palatre, ***le Pèlerinage de N. D. de Zosé,*** p. 68 sq.

(2) ***Miss. Cath.*** t. 3, p. 319.

(3) ***Miss. Cath.*** t. 3. p. 290.

(4) ibid. p. 290 sq.

Au service funèbre célébré à l'église St. Joseph de Yang-king-pang, pour les victimes du massacre, le 8 Juillet, " Anglais, Russes, Allemands, Italiens, Espagnols, Portugais, Chinois, et surtout Français, catholiques et protestants, tous étaient unis dans un même sentiment de tristesse et de piété ; là se trouvaient les consuls de toutes les nations, et les officiers de toutes les marines; une dizaine de ministres protestants étaient présents."(1)

Le R.P. della Corte, supérieur de la mission, sur qui reposait toute la responsabilité en l'absence de Mgr Languillat, se résolut à faire un vœu à la Sainte Vierge, pour obtenir le salut des établissements de la mission. Comme tous les vétérans du Kiang-nan, il se rappelait la protection vraiment miraculeuse dont Notre-Dame Auxiliatrice avait couvert la cathédrale de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) en 1853, alors qu'elle se trouvait exposée aux feux croisés des rebelles et des impériaux. (2)

Cette fois encore, le même secours serait sollicité dans un danger plus pressant. Le 4 Juillet, le R.P. della Corte se rendait à la colline de Zo-sé près de Song-kiang (Song-kaong). Là, nous l'avons vu, dès 1844, le R.P. Gonnet avait rêvé d'établir " une très belle chapelle en l'honneur de la Sainte Vierge" qui dominerait tout le pays. (3)

En 1863, le même père, devenu supérieur de la mission, avait acheté le haut de la colline et son versant sud; une petite résidence avait été construite à mi-côte, dont l'oratoire voyait déjà des réunions assez nombreuses de chrétiens. En 1867, le R.P. Desjacques, supérieur de la section de Song-kiang (Song-kaong), avait fait élever au sommet de la colline "un modeste oratoire hexagonal, de huit pieds de côté sur 20 de hauteur"; le pélerinage était, de suite, devenu très cher aux chrétiens de la plaine. Le 1er mars 1868, Mgr Languillat avait bénit la chapelle, et l'image de Notre-Dame Auxiliatrice, copie de la statue de Notre-Dame des Victoires à Paris, exécutée par un religieux indigène. Le 24 mai de l'année 1868 et des deux années suivantes, la fête de Notre-Dame Auxiliatrice avait été célébrée à Zo-sé par des centaines de chrétiens. Il avait fallu dire la messe sous une tente. La construction d'un grand sanctuaire s'imposait. (4)

C'est ce grand sanctuaire que le R.P. della Corte venait promettre à la Sainte Vierge si la mission échappait aux dangers qui la menaçaient. Seuls ses consulteurs avaient eu la confidence

---

(1) ***Miss. Cath.*** t. 3, p. 319 ; lettre de Chang-hai 8 Juillet.

(2) cf. t. 1, p. 271 sq.

(3) P. Becker, ***Vie du P. Gonnet,*** p. 17.

(4) P. Palatre. ***Le Pélerinage de N.D. de Zo-sé,*** p. 1 sqq.

de son vœu, et l'avaient approuvé. Le R. P. supérieur rentra à Chang-hai réconforté. Dès le lendemain, une série de faits significatifs lui montraient que sa prière n'avait pas été vaine. Le grand juge du Kiang-sou se présentait à Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) de la part du vice-roi de Nan-king, et promettait aux pères une protection efficace; les jours suivants une garde de soldats chinois fut installée devant la cathédrale et à Zi-ka-wei.(1)

Un dernier danger menaçait encore. Le 24 juillet, une grande procession païenne devait parcourir les environs de Chang-hai; ces cortèges réunissent jusqu'à 10.000, 50.000 et 100.000 personnes; et devant ces foules fanatisées, les mandarins sont presque toujours impuissants. Qu'arriverait-il si quelques meneurs lançaient la procession contre les établissements catholiques? Les craintes furent vaines; la procession défila avec ses foules désordonnées, ses hurlements, ses burlesques exhibitions; la ferme attitude de la police des concessions et des volontaires en imposèrent aux meneurs qui n'osèrent pas tenter un mauvais coup. D'ailleurs, à la fin de juillet, des navires de guerre européens avaient reparu dans le Yang-tse; tout danger avait disparu.

Pendant ces mauvais jours, les œuvres ordinaires de la mission n'avaient pas chômé. Quelques précautions exigées par la prudence avaient seules été prises. Des barques étaient réunies devant la cathédrale de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), et dans le canal de Zi-ka-wei. En cas de danger grave, elles auraient transporté sur les concessions de Chang-hai les communautés les plus exposées. Les pensionnaires du Seng-mou-yeu, et les novices présentandines, furent renvoyées dans leurs familles. Les religieuses Auxiliatrices se retirèrent pour quelques jours à l'hôpital général de Chang-hai chez les sœurs de Saint Vincent de Paul, laissant les orphelines sous la garde des présentandines et de la bonne Se-mou-mou; les Carmélites avaient préparé leur fuite, mais ne voulaient franchir la clôture qu'à la dernière extrémité, et finalement purent rester dans leurs murs. (2)

Des sympathies touchantes consolèrent les religieuses françaises dans leur épreuve; les dames de Chang-hai, y compris plusieurs femmes de ministres protestants, leur offrirent l'hospitalité en cas de danger; pendant le séjour des Auxiliatrices du

(1) P. Palatre. *Le Pèlerinage,* p. 70 sqq.

(2) Histoire de la fondation du Carmel en Chine; (archives du Carmel). Ménologe de la Mère Marie du Sacré-Cœur, p. 195 (archives du Seng-mou-yeu).

Seng-mou-yeu à l'hôpital de Chang-hai, les braves chrétiens de Zi-ka-wei risquaient le danger du voyage pour leur donner des nouvelles, leur apporter des volailles de la basse-cour. Le séjour des Auxiliatrices à l'hôpital de Chang-hai fut providentiel; beaucoup de dames de la ville venaient les voir, et elles lièrent alors avec plusieurs familles, même protestantes, des relations qui facilitèrent grandement, quelques mois plus tard, la fondation de l'Institution Saint Joseph. (1)

La prière du R.P. della Corte à N.D. Auxiliatrice avait été pleinement exaucée; le moment était venu d'exécuter son vœu. Au mois de Septembre, une circulaire adressée à tous les missionnaires le rendit public, en même temps que son accomplissement; les chrétiens étaient invités à procurer par leurs aumônes la prompte édification de l'église votive. Ce fut un magnifique élan de foi dans toute la mission. Il y eut les belles offrandes des riches chrétiens de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), donnant par milliers de taëls; il y eut surtout les aumônes, plus touchantes encore, des pauvres pour lesquels quelques sapèques représentaient de dures privations.

L'historien du pélerinage a tenu à enregistrer les plus caractèristiques de ces traits de charité (2); ce sont des bijoux de famille déposés dans les troncs des églises; ce sont toutes les économies d'un vieillard pauvre dont il fait joyeusement le sacrifice; un armateur offre la dime de tous ses gains jusqu'à l'achèvement de l'église; une petite fille, le prix d'un chevreau, toute sa fortune. Dès le mois de Janvier 1871 les premiers travaux commencèrent.

Ces graves événements de 1870 firent cependant au Kiang-nan deux victimes; ce furent les courageux mandarins qui avaient sauvé dans la capitale du sud les œuvres de la mission. Ma-sin-i, le vice-roi de Nan-king, ne s'était pas contenté de faire son devoir contre les émeutiers aux gages de Tcheng-kouo-choei; il avait, dans des rapports à l'empereur, hautement justifié sa conduite (3), et blâmé celle des mandarins qui, à T'ien-tsin, laissèrent faire les bandits. Et il concluait: "Qu'on n'ait pas su faire ailleurs ce que j'ai fait à Nan-king, qu'on ne puisse trouver les

---

(1) Note de la Mère Marie Emmanuel, rédigée pour le P. Palatre, sur l'état du Seng-mou-yeu aprés le massacre de T'ien-tsin. (*Zi.* E, 41)..

(2) Palatre, ***Le Pélerinage,*** p. 85 sq.

(3) Copie de sa lettre envoyée par le Tsong-li-yamen (13 Juillet) à la Légation.—***Lég. Franc.***

auteurs de ces méfaits, qu'on les laisse impunis, c'est ce qui dépasse mon intelligence". (1)

Ceux que visait ce reproche ne devaient pas le pardonner. Le 26 Août, Ma-sin-i était assassiné à Nan-king, au moment où il rentrait dans son Yamen. Le jour même, le mandarin qui commandait les soldats de garde à la résidence raconta aux pères la scène dont, disait-il, il avait été témoin. "C'était dans la matinée ; le vice-roi rentrait avec son cortège de je ne sais quel exercice ; il était sorti de sa chaise, et regagnait ses appartements. Dans un étroit passage, un inconnu se jeta à ses pieds, et lui présenta un placet. Le vice-roi le prit des deux mains et en commença la lecture. A ce moment, le pétitionnaire lui enfonça dans l'aine un couteau long et affilé, et s'enfuit... Le pauvre vice-roi mourut au bout de deux ou trois jours". (2)

Peu de jours après, le préfet de Nan-king, qui avait loyalement conduit l'enquête à la résidence, et renseigné Ma-sin-i sur les dangers que les pères couraient, était trouvé pendu dans son tribunal. Le soin de rechercher les assassins fut confié au trésorier Mei, l'ami de Tcheng-kouo-choei. Il décida, après un semblant d'enquête, que le préfet s'était suicidé à cause des ennuis que lui créaient ses inférieurs ; il en fit bâtonner quelques-uns, et l'affaire en resta là. L'assassin de Ma-sin-i avait été fait prisonnier au moment où, parvenu sur le bord du Yang-tse, il allait sauter dans une barque qui l'attendait ; on l'avait jeté en prison. Jamais on n'a su ce qu'il était devenu. Quelques mois plus tard, on fit sortir de prison un homme ivre mort ; il fut exécuté, le corps coupé en morceaux ; on le donna pour l'assassin du vice-roi. Etait-ce bien lui ? Mystère ! (3)

Après la mort de Ma-sin-i, la cour combla d'honneurs sa mémoire et sa famille. Mais dès l'année suivante, un censeur prétendait avoir découvert dans l'administration du vice-roi une foule de prévarications ; l'accusation fut reçue ; un jugement posthume dégrada le défunt, et sa famille rentra dans l'oubli. (4)

---

(1) "Cette dépêche a été connue par Sir Thomas Wade, alors ministre d'Angleterre à Pé-king. Il en prit une traduction dont il a envoyé une copie à M. Novion, alors commissaire des douanes à Tchen-kiang. C'est cette traduction que M. Novion a communiquée aux Pères de Nan-king". (P. Colombel, *Histoire*, p. 171).

(2) P. Colombel, *Les Commencements. Scol.* 1887, p. 164.

(3) P. Colombel, *Les Commencements. Scol.* 1887, p. 168.

(4) P. Colombel, *Histoire*, p. 173.

Que la cause de la mort du vice-roi et du préfet de Nan-king ait été la haine de ceux qu'ils avaient empêchés de nuire à la mission, on n'a jamais pu en faire la preuve péremptoire: mais à l'époque tous le crurent à Nan-king et à Chang-hai. (1)

Mgr Languillat était absent de la mission lors des graves événements que je viens de raconter. Obéissant à l'appel que Pie IX avait adressé à tous les évêques de l'univers catholique, il avait quitté Chang-hai le 4 Septembre 1869, pour se rendre au Concile du Vatican, acompagné du P. Louis Sica, qu'il avait choisi pour son théologien. Ils prirent logement au Gesu.

Le rôle du vicaire apostolique de Nan-king dans la grande assemblée fut modeste, mais actif. Pas d'intervention dans les sessions générales, mais beaucoup de travail dans les commissions. "Pendant les neuf mois qu'il resta à Rome, nous dit le P. Sica son compagnon, il ne se donna presque aucun repos ; il faisait peu de visites, même aux autres évêques du Concile ; il se faisait un strict devoir d'être fidèle à toutes les "intimations" que lui apportaient les courriers, et ne manqua aucune des sessions, des congrégations, des cérémonies sacrées, des simples réunions, où les évêques étaient souvent appelés. Le temps que lui laissaient ses devoirs, l'évêque le passait dans sa cellule, et le consacrait à la prière où à l'étude. Il étudiait avec la plus grande attention les projets qui lui étaient soumis, puis votait suivant sa conscience. Bien qu'il n'ait jamais pris la parole dans les séances publiques, de vive voix dans les conversations, par écrit dans sa correspondance, il défendit plusieurs fois des opinions qui ont été ensuite adoptées par le concile". (2)

Il va sans dire que, comme les autres vicaires apostoliques jésuites, Mgr Languillat figura toujours dans la majorité qui désirait la claire et prompte définition de l'infaillibilité personnelle du Souverain Pontife dans ses jugements ex cathedra. Cette doctrine lui était chère bien avant son entrée dans la Compagnie. Etudiant en théologie, il avait failli être expulsé du séminaire de Châlons pour avoir tenu tête avec trop d'énergie à ses professeurs gallicans dans la discussion de la thèse soumise maintenant au jugement du concile. (3)

Le 28 Janvier, le 9 Mars, le 22 Avril 1870, son nom se trouve au bas des divers *Postulata* dans lesquels les évêques de

---

(1) H. Cordier, ***Histoire des Relations,*** t. 1, p. 371.—P. Gaillard, ***Nan-king d'alors,*** p. 248 sq.—Extraits de journaux dans ***Miss. Cath.*** 3, 325. — L. Rousset. ***A travers la Chine,*** p. 407.

(2) ***De vita,*** p. 35 — cf. Pierre, ***Histoire,*** t. 2, p. 395 ssq.

(3) Pierre, ***Histoire.*** t. 2, p. 396 ; cf. t. 1, p. 128 sq.

la majorité réclamaient "la définition de l'infaillibilité pontificale avant toute autre, sans retard.... la conclusion de la discussion sur la Constitution *de Ecclesia*." (1)

En Avril 1870, il signe la lettre au journal *l'Univers* par laquelle un certain nombre d'évêques missionnaires affirment "qu'ils ont lu avec la plus vive satisfaction la lettre de Mgr Bonjean, vicaire apostolique de Taffna (Ceylan) à Mgr l'Evêque d'Orléans, et qu'ils sont heureux de lui donner leur pleine adhésion." (2)

Le 13 Juillet 1870, à la 85e séance du concile, le texte qui définissait les prérogatives du Souverain Pontife fut soumis au vote des 601 pères présents; 451 donnèrent leur *Placet* sans addition: 62 leur *Placet juxta modum*. Ils désiraient une rédaction plus claire de la définition, qui put supprimer tout échappatoire aux gallicans. Mgr Languillat était de ces derniers, et le père Sica nous apprend que lui, d'ordinaire si réservé, fit une campagne active de démarches et de mémoires pour obtenir que le texte conciliaire fut remanié. (3)

Les soixante-deux réclamants eurent gain de cause; et la rédaction nouvelle du canon porta que les décrets pontificaux étaient irréformables "ex sese, non autem ex consensu Ecclesiae."(4)

Mgr Languillat racontait plus tard que quelques évêques de la minorité avaient tenté de l'attirer à eux en lui rappelant les difficultés causées aux missions de Chine par certaines interventions pontificales. "Comment, lui disait Mgr Dupont des Loges, évêque de Metz, vous évêque de Nan-king, pouvez-vous soutenir l'infaillibilité du Pape? Rappelez-vous donc les décisions pontificales dans la question des rites chinois." Et le vicaire apostolique de répondre: "N'y eut-il pas d'autres preuves pour me démontrer une protection spéciale du Saint Esprit sur les décisions des Papes, que celle-ci me suffirait. Il a fallu que les Papes fussent infaillibles pour donner des décisions si sages dans une question si obscure et si embrouillée". (5)

---

(1) ***Acta et decreta conciliorum*** (coll. Lacensis) t. 7, col, 927, 969, 978, 985.

(2) ***Acta et decreta,*** col. 1356.

(3) Sica, ***De vita,*** p. 35.

(4) Sica, ***De vita,*** p. 35. Pierre, ***Histoire,*** t. 2, p. 396.

(5) P. Colombel. ***Histoire,*** p. 218, "Je tiens ce fait de Mgr Languillat lui-même," affirme l'auteur. Il eut été intéressant de connaitre les expressions mêmes dont se servait Mgr Languillat.

A côté des délibérations du Concile, qui intéressaient l'Eglise entière, il y en avait d'autres, spéciales aux vicaires apostoliques d'Extrême-Orient. Les graves questions que, dès 1849, la Propagande proposait à l'examen des divers chefs de missions étaient devenus plus actuelles, depuis l'expédition franco-anglaise de 1860, et les concessions en faveur du catholicisme qui l'avaient suivie. Le Cardinal Barnabo profita de la réunion à Rome de presque tous les vicaires apostoliques de Chine pour prendre leur avis sur les problèmes que soulevait l'évangélisation de l'immense Empire. Plusieurs réunions se tinrent au palais de la Propagande pendant le Concile. Le programme de celle du 14 Juillet 1879 est conservé à Zi-ka-wei. (1)

Dans ces réunions on approuva le projet de la division de la Chine en cinq régions, dont les membres se réuniraient en synodes tous les cinq ans; en revanche, l'établissement de la hiérarchie fut ardemment discuté, les pères se partageant à peu près également pour et contre. Presque tous se déclarèrent contre l'institution à Pé-king d'un délégué apostolique: "on n'en voudrait pas, nous y voyons trop d'inconvénients pour la liberté, et l'indépendance qui nous sont nécessaires"; de plus, il ne serait pas suffisamment respecté du gouvernement chinois. Relativement à la formation du clergé indigène, les pères semblent en général pessimistes; ils le trouvent incapable, pour longtemps encore, de suffire aux besoins des fidèles; ils prient les prélats de la Propagande de ne pas trop flatter les prêtres indigènes dans leur correspondance, et font observer "que les indigènes élevés en Europe sont moins bons que ceux qui le sont dans leur propre mission." Les études des clercs natifs, l'admission et le mode d'existence des religieuses européennes et chinoises dans les écoles de tout rang, l'établissement d'un calendrier unique pour la Chine, et l'uniformité de la pratique pour les jours de jeûne et d'abstinence, le costume des missionnaires, les ressources qui doivent pourvoir à leur entretien, divers cas de

---

(1) ***Zi.*** B, 1. "Programme des questions sur lesquelles les vicaires apostoliques de Chine différent, et sur lesquelles on délibéra dans l'assemblée tenue au palais de la Propagande le 14 Juillet." Je n'ai rien trouvé, dans les papiers de Mgr Languillat, conservés à Zi-ka-wei, qui puisse faire connaitre quelle fut son attitude dans ces discussions. Le P. Sica, son compagnon, se refuse à divulguer aucun détail sur la matière. (***De Vita,*** p. 35) Le résumé que je donne est emprunté à des notes laissées par Mgr Faurie, qui fut secrétaire de l'assemblée des vicaires apostoliques de Chine. Elles ne concernent que les réunions tenues de Décembre 1869 à Mars 1870. Elles ont été publiées par M. A. Launay dans son ***Histoire des missions de Chine, Mission du Koei-tcheou,*** p. 598 sqq.

conscience relatifs aux sacrements, au mariage en particulier, au prêt à intérêt, telles furent les principales questions débattues.

Les vicaires apostoliques convinrent d'envoyer des lettres collectives aux œuvres de la Propagation de la Foi et de la Sainte Enfance, pour les remercier de leur généreux concours. (1)

Une autre lettre devait être adressée à l'Empereur Napoléon III, pour reconnaitre le bienfait de la protection française sur les missions d'Extrême-Orient, et signaler les nouveaux avantages qu'on pourrait réclamer du gouvernement chinois lorsque le traité de 1860 serait revisé. Les pères ne purent s'entendre sur ce dernier point, et la majorité opina "qu'on ne doit pas proposer explicitement à l'Empereur les articles que nous voudrions voir ajoutés aux traités, mais s'en tenir à l'observation générale que les Chinois éludent certains articles" (2). Mgr Languillat fut chargé de la rédaction de l'adresse des vicaires apostoliques de Chine à NapoléonIII. (3)

Il s'en tint prudemment à d'éloquentes généralités. "Le traité de 1860 a ouvert à nos missions de Chine une ère nouvelle. Nous pouvons maintenant pénétrer librement dans cet Empire si longtemps fermé, y prêcher, bâtir des églises, créer des établissements de charité. Cette liberté, nous la devons à la haute protection dont nous couvre Votre Majesté, par l'entremise de la légation permanente qui, de Pé-king, veille à l'exécution des traités.... La révision périodique des traités, si sagement stipulée par Votre Majesté, sera une occasion favorable de compléter ce que la France a si noblement commencé.... Nos chrétiens savent déjà aimer la France, qui leur a acquis la liberté". (4)

L'Empereur répondit quelques jours plus tard. "A Messieurs les évêques missionnaires de la Chine. Messieurs, je suis heureux que le but de l'expédition de 1860 ait été si bien compris par les évêques et les missionnaires de la Chine. Je les remercie de leurs efforts si dévoués pour faire fructifier nos victoires dans l'intérêt de la religion et de la civilisation européenne. De mon côté, je m'empresserai de faciliter leur tâche". (5)

Le 18 Juillet eut lieu la quatrième session du Concile, dans laquelle fut défini le dogme de l'infaillibilité pontificale. Pie IX

(1) ***Missions catholiques,*** t. 3, p. 42 ; 25 Décembre 1869.

(2) Séance du 28 Décembre 1869. Launay, ***Histoire,*** p. 599.

(3) Fragment conservé dans les notes de Mgr Faurie. Launay, ***Histoire,*** p. 607 sq.

(4) Approuvé dans la séance du 10 Mars 1870. Launay, ***Histoire,*** p. 607.

(5) Launay, ***Histoire,*** p. 607 sq.

accorda ensuite aux pères la permission de quitter Rome; Mgr Languillat en profita pour se rendre en France. Hélas, l'heure n'était plus aux fêtes, aux joyeuses réceptions qui avaient marqué son voyage précédent. La guerre était déclarée entre la France et la Prusse, et nos premiers désastres nâvraient le cœur, resté toujours si français, de l'évêque de Nan-king. Après un séjour à Versailles et à Laval, où il fit quelques ordinations, il se réfugia au séminaire de Blois, dont le R.P. Fessard, l'ancien visiteur de Chine, était supérieur. Bientôt on apprit l'entrée à Rome des Piémontais, et il devint évident que les travaux du concile resteraient indéfiniment suspendus. Cependant Mgr Languillat ne se crut pas autorisé à quitter la France avant que Pie IX n'eut formellement déclaré cette suspension. Il permit seulement au P. Sica, son théologien, de reprendre le chemin de la Chine, en compagnie de Mgr Dubar, du Tche-li sud-est, qui regagnait son vicariat. Tous deux furent arrêtés, à Marseille, en même temps que les pères de la résidence, par les "gardes civiques", et durent subir une captivité de huit jours à la prison de St. Pierre, avant d'être autorisés à s'embarquer sur le *Tigre,* qui quitta le port le 4 octobre. (1)

Leurs bagages avaient été consciencieusement pillés; le P. Sica ne se consola jamais de la perte des objets de toutes sortes qu'il avait obtenus pour la mission pendant son séjour à Rome. "C'était dans mes caisses pillées à Marseille", répétait-il d'un ton lamentable, quand on constatait le manque de quelque ornement, vase sacré, ou livre utile aux missionnaires. (2)

Le 20 octobre, une bulle pontificale ajournait indéfiniment la reprise des travaux du concile. Rien ne retenait plus en France Mgr Languillat. Il s'embarqua le 27 novembre à Marseille, avec une nombreuse caravane de missionnaires, et rentra à Chang-hai le 13 janvier 1871. Par égard pour les deuils de l'Eglise et de la France, il interdit, avant de débarquer, toutes les démonstrations par lesquelles les chrétiens se préparaient à célébrer son retour. (3)

Pendant son séjour à Rome et en France, Mgr Languillat avait conféré longuement avec les supérieurs de la Compagnie des intérêts de la mission, et des œuvres nouvelles qui semblaient s'imposer. Dès son retour il s'occupa activement d'exécuter les résolutions prises. Tel fut l'objet de trente-deux intéressantes

(1) Leboucq, ***Monseigneur Edouard Dubar,*** p. 316 sq.

(2) Sica, ***Autobiographie. Zi.*** H. 3. — cf. lettre du 10 oct. 1870, ***Franc.*** 2668.

(3) Pierre, ***Mgr Languillat,*** t. 2, p. 401.

consultes réunies du 17 Avril au 3 Mai 1871 à Zi-ka-wei ; en plus des consulteurs ordinaires du vicariat, six autres pères, choisis parmi les missionnaires les plus expérimentés, y prirent part. (1)

Les questions d'enseignement passent naturellement au premier plan ; on décréte que les séminaristes indigènes devront, avant d'aborder les études latines, pousser leur instruction chinoise jusqu'au degré requis pour le baccalauréat. La fondation d'un collège européen à Chang-hai est décidée. Les programmes du collège de Zi-ka-wei sont remaniés et approuvés. Le recrutement et la formation des catéchistes, destinés à tenir les écoles et à accompagner les missionnaires. sont signalés comme une des œuvres capitales de la mission ; l'association de Saint Joseph, fondée à la visite du R.P. Fessard (2), n'a pas donné les résultats qu'on en attendait ; il y a lieu de réviser ses statuts ; ses membres ne prononceront pas de vœux, mais garderont le célibat tant qu'ils feront partie de l'association ; les catéchistes mariés, qui ne pourront en être membres, auront part à certains de ses privilèges. La création d'un journal chinois est décidée en principe. La division de la mission en cinq sections pourvues chacune d'un supérieur régulier (3) est approuvée ; sous eux, certaines subdivisions garderont leur ministre. Il n'y a pas encore lieu de transférer à Nan-king la résidence du vicaire apostolique, mais les fondations nouvelles, au nord du Kiang et au Ngan-hoei, doivent être encouragées par tous moyens.

Les principales industries indiquées comme efficaces pour la conversion des païens sont la propagande par les familles chrétiennes, jusqu'ici trop indifférentes à cette œuvre, l'action de médecins et de pharmaciens bien formés, la distribution et l'explication d'images de doctrine. Les calomnies lancées contre les œuvres de la Sainte Enfance, et qui avaient mis en danger les postes de la vallée du Yang-tse, obligent à une grande prudence dans l'administration des orphelinats (4); les baptêmes d'enfants païens ne devront être administrés qu'en cachette, et par des catéchistes ou des vierges bien instruits ; l'adoption des orphelins par des familles chrétiennes, malgré les inconvénients qui apparaissent déjà, est considérée comme bien préférable à ces agglomérations d'enfants qui donnent lieu aux mauvais bruits ; cependant

---

(1) Procès-verbal à Zi-ka-wei, E. 6. Seize journées de consultes, à deux séances par jour.

(2) Cf. supra, p. 128.

(3) Nan-king (avec trois ministres), Sou-tchéou, Song-kang, P'ou-tong, Hai-men avec Tsong-ming.

(4) Cf. supra, p. 175.

des institutions comme celles de T'ou-sè-wè et du Seng-mou-yeu doivent être encouragées et développées, tant à cause du bien qu'elles accomplissent que de l'excellente impression qu'elles laissent aux visiteurs européens et chinois ; il y a lieu de s'occuper sérieusement de l'avenir des apprentis chrétiens sortis de ces maisons.

Une publication qui fit alors grand honneur à Mgr Languillat se rattache au même ordre de préoccupations. Mgr de Bési, d'abord, puis Mgr Borgniet, avaient promulgué des *Monita ad missionarios provinciæ Nankinensis ;* ces premières éditions n'étaient qu'un recueil de solutions des cas de conscience les plus fréquents et de formules liturgiques. La nouvelle, dont Mgr Languillat signait la préface le 16 Juin 1871 (1), fête du Sacré Cœur, est une véritable somme de ce que les missionnaires de Chine doivent savoir pour l'exercice habituel de leur ministère. Vingt-deux chapitres traitent des saints patrons du vicariat, des professions de foi exigées par les conciles de Trente et du Vatican, du serment relatif aux cérémonies chinoises, du gouvernement du vicariat, des précautions conseillées par la prudence pour éviter de porter ombrage aux mandarins, de la méthode des missions annuelles, des écoles, de la formation des catéchumènes, des principales superstitions choinoises, de l'administration des sacrements, des vierges, des confréries. Un appendice contient vingt-sept documents pontificaux ou épiscopaux, et les principales bénédictions liturgiques.

Ce recueil s'ouvre par la belle formule de la consécration du vicariat apostolique au Sacré Cœur de Jésus, que Mgr Languillat prononça le 16 Juin 1871, dans la cathédrale de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), et qui fut répétée dans toutes les églises et chapelles. (2)

A peine rentré dans sa mission, l'évêque se trouva en face d'une situation difficile, résultant des tristes événements de T'ien-tsin. Le gouvernement chinois avait envoyé à Paris, pour porter ses excuses et négocier les réparations convenables, Tchang-heou, le commissaire des ports du nord dont la faiblesse ou la connivence avait permis le massacre ; il arriva en France au milieu de nos désastres, ne put être reçu par le gouvernement provisoire, partit pour l'Amérique sans avoir rempli sa mission, en fut ramené à grand peine, et ne présenta que le 23 Novembre 1871 les excuses de la Chine. (3)

(1) Chang-hai, A.H. de Carvalho, 1871.

(2) *Monita,* p. III append.

(3) H. Cordier. *Histoire des relations,* t. 1, p. 410 sq.

L'ambassadeur avait été témoin du désarroi dans lequel les victoires allemandes avaient jeté notre patrie ; cependant, chose étrange, le relévement de la France aussitôt après la guerre, la répression de la Commune, la facilité avec laquelle l'indemnité de guerre avait été payée, le frappaient plus que tout le reste. "Si la Chine, disait-il à Mgr Languillat qui le visita à son retour à Chang-hai, avait été soumise à une pareille épreuve, elle ne s'en serait jamais relevée". (1)

Malgré tout, ses rapports n'avaient pas disposé le gouvernement de Pé-king aux égards envers les vaincus ; d'ailleurs, à Pé-king même, il ne manquait pas de rivaux de notre influence pour inciter les membres du Tsong-li-yamen à reprendre les concessions qui leur avaient été arrachées par nos diplomates en faveur des missions.

Pendant plusieurs années, l'Angleterre avait été représentée par sir Rutherford Alcock, l'ancien ami des pères de Zi-ka-wei (2). Ce diplomate avait, sur la protection des missionnaires par leurs gouvernements, des idées qui devaient fort agréer aux Chinois. Il les a consignées dans un curieux mémoire, composé en 1857, et intitulé "De la tolérance envers la religion chrétienne." Il y blâme les excès de zèle "principalement des missionnaires catholiques, mais aussi, bien que dans une mesure plus limitée, des protestants." La protection que ces missionnaires accordent à leurs fidèles quand ils sont, ou se prétendent, molestés par les agents du gouvernement, lui parait, en particulier, nuisible aux intérêts du christianisme lui-même, à cause de l'irritation causée par ces agissements dans les hautes classes chinoises. Il blâme ouvertement "la protection systématique et déclarée qu'une des puissances ayant traité avec la Chine accorde" aux missionnaires, et va jusqu'à écrire : "Les pires ennemis du christianisme en Chine sont ses missionnaires, et celle des puissances occidentales qui s'est faite leur protectrice déclarée." (3)

Sir R. Alcock agit conformément à ses principes lors de l'affaire de Yang-tcheou en 1868 (4), et en 1869 donna au comte Clarendon des conseils dans le même sens. (5)

(1) ***Miss. Cath.*** t. 4 p. 276, lettre de Chang-hai.

(2) cf. t. 1, p. 215, 330.

(3) ***Memorandum on suggested heads of a new treaty.... Tolerance for the christian religion. (Parl. Papers, Accounts and Papers*** 5271 (1859), p. 56 sqq.)

(4) cf. infra.

(5) ***Parl. papers: Accounts and Papers; China No. 9*** (1870) p. 3 sq. Le comte Clarendon porta ces idées en 1869 devant la Chambre des Lords, en

Lors du massacre de T'ien-tsin, Sir R. Alcock n'était plus ministre d'Angleterre à Pé-king, mais l'esprit de certains membres de la légation était resté le même, si nous en croyons une grave communication faite par Mgr Delaplace, vicaire apostolique de Pé-king à Mgr Languillat, le 29 Septembre 1871. "Au plus fort des calamités de la France, un personnage anglais a dit au premier ministre : "Vous aviez des questions à régler avec la France au sujet des missionnaires ; eh bien, l'occasion est belle, profitez-en." De là sortit le *Memorandum*. On l'élucubra assez secrètement au Tsong-li-yamen ; on alla ensuite causer à la légation d'Angleterre. Le lendemain de cette conversation, M. le chargé d'affaires de Sa Majesté Britannique se rendit avant diner au Tsong-li-yamen pour suggérer des modifications. On lui répondit : "Il est trop tard ; vous trouverez la pièce chez vous en rentrant. Et il l'a trouvée, voilà l'origine." (1)

La pièce à laquelle Mgr Delaplace fait allusion est fameuse dans l'histoire des missions de Chine. Elle fut présentée à tous les représentants des puissances chrétiennes le 8 Juin 1871. Sous prétexte de prévenir le retour d'émeutes populaires comme celle dans laquelle les victimes de T'ien-tsin avaient succombé, les membres du Tsong-li-yamen indiquaient quelles étaient, d'après eux, les causes de l'hostilité du peuple chinois contre les diverses missions. Bien que le fameux *Memorandum* n'ait pas trait spécialement à l'histoire de la mission du Kiang-nan, les principes qu'il énonce furent trop souvent opposés à nos missionnaires pour qu'une rapide analyse ne soit pas nécessaire. (2)

Le premier article demandait la suppression des orphelinats chrétiens, ou du moins le droit pour les mandarins de les inspecter, c'est-à-dire, pratiquement, de les fermer ; ces prétentions seront plusieurs fois renouvelées au cours des années suivantes. Le second attaquait le mélange des hommes et des femmes dans les églises chrétiennes, comme donnant lieu à de mauvais bruits, et réclamait le retour en Europe des religieuses.

---

s'appuyant sur l'autorité d'Alcock (*ibid.* p. 4, 31) Retiré du service, Sir R. Alcock défendit les mêmes thèses dans plusieurs articles de journaux et revues (*Nineteenth Century*, t. 20 (1886), p. 620 sq. — *Times*, 13 Sept. 1886) — Il y cite cette déclaration du prince Kong, lors de son audience de congé : "Si l'Angleterre pouvait nous délivrer de l'opium et des missionnaires, nour n'aurions jamais de difficultés avec elle." – cf. P. Gaillard. *Nan-king*, p. 179 sq.

(1) *Zi.* B, 2.

(2) Texte dans les *Missions Catholiques*, t. 4, p. 45 sqq. cf. H. Cordier, *Histoire des Relations*, t. 1, p. 486 sq. Pas un des faits que le *Memorandum* reproche aux missionnaires ne concerne la mission du Kiang-nan.

Les cinq articles suivants tendaient, en mettant en avant des abus de pouvoir, réels ou prétendus, commis par des évêques ou des prêtres, à obtenir que les missionnaires renonçassent à protéger leurs chrétiens contre les vexations des mandarins, même dans les causes religieuses; ils supprimaient pratiquement le droit accordé par les traités, et consigné dans les passeports, de prêcher la religion dans tout l'empire; ils soumettaient à l'inspection des mandarins les diverses chrétientés. L'article 8, enfin, présentait officiellement la correction que Li-hong-tchang avait tenté d'introduire dans le texte de la convention Berthemy; dorénavant un missionnaire ne pourrait plus acquérir de propriété sans que les mandarins locaux, après enquête faite, aient jugé l'opération opportune.

La conclusion du document était d'une rare insolence. "Les faits consignés dans ce mémoire ont été choisis comme exemples, parmi bien d'autres, pour démontrer ce qu'il y a d'irrégulier dans les actes des missionnaires, et prouver l'impossibilité pour les chrétiens et non chrétiens de vivre en bonne harmonie.... Si les missionnaires considèrent ces réglements comme attentatoires à leur indépendance,ou contraires à leurs rites, ils peuvent renoncer à prêcher leur religion en Chine." (1)

Les réponses des diplomates européens furent unanimes; tous repoussèrent les prétentions du Tsong-li-yamen. La réfutation du comte de Rochechouart fut particulièrement éloquente et péremptoire. (2)

Mais les principes énoncés dans le *Memorandum* inspirèrent toujours la conduite des mandarins des provinces, et nous verrons les missionnaires, jusque vers 1895, obligés de les combattre sans cesse.

Mgr Delaplace, vicaire apostolique de Pé-king, avait projeté une réponse commune des évêques de Chine aux accusations du Tsong-li-yamen. La Propagande n'approuva pas ce projet (3). En revanche, le cardinal Barnabo écrivit à différents chefs de missions, pour leur demander d'envoyer leurs remarques sur le *Memorandum;* Mgr Languillat fut ainsi consulté, et reçut de

---

(1) ***Missions Catholiques,*** t. 4, p. 48.

(2) H. Cordier. ***Histoire des Relations***, t. 1, p. 432 sqq. L'auteur fait remarquer que quelques imprudences réelles de certains missionnaires avaient été habilement exploitées par les membres du Tsong-li-yamen; ***ibid.*** p. 429 sq.

(3) Mgr Delaplace à Mgr Languillat; 15, 29 Sept. 1871; 24 Mai 1873. ***Zi.*** B. 2.

vifs remerciements du cardinal pour le mémoire très soigné qu'il avait adressé à Rome. (1)

Ces documents servirent sans doute à la rédaction de la brochure anonyme parue à Rome en 1872 : *Le Memorandum chinois, ou violation du traité de Pé-king ;* due à M.F. Genevoise, ancien missionnaire en Chine, elle réfutait, article par article, le factum des mandarins. (2)

Les missionnaires eurent la douleur de voir, non seulement des anglais et des protestants, mais des français, des coreligionnaires, soutenir, au moins en partie, les mêmes thèses que les membres du Tsong-li-yamen. M. Giquel, directeur de l'arsenal de Fou-tcheou, dans un article de la *Revue des Deux Mondes*, (1er Mai 1872), puis dans son livre paru la même année, *La Politique Française en Chine depuis les traités de 1858 et 1860*, jugea bon de reproduire, à l'usage du public parisien, le mémorandum chinois, et d'en approuver certains principes. (3)

Il en fut de même de M.L. Rousset, dans son livre, *A Travers la Chine.* "Tous deux, trop parfaits fonctionnaires, ont aveuglément épousé les préventions, plus que les intérêts, du gouvernement chinois". (4)

Par contre, le vaillant marin auquel la France doit sa colonie du Ton-king, Francis Garnier, prit courageusement la défense des missionnaires, et revendiqua hautement le protectorat des missions comme une des meilleurs sources d'influence pour notre pays. (5)

---

(1) Le cardinal Barnabo à Mgr Languillat; 21 Novembre 1871, 10 Avril 1872. ***Zi.*** B, 1.

(2) La préface est signée des initiales F.G. — Sur l'auteur, cf. H. Cordier ***Histoire des relations,*** t, 1, p. 444.

(3) cf. P. Gaillard, ***Propos de Chine,*** dans les ***Etudes,*** t. 65 (1896) p. 108 sqq.—Giquel, ***La Politique,*** p. 26 sq.—Wolferstan, ***The Catholic Church*** p. 332 sqq.

(4) P. Gaillard, ***Nan-king d'alors,*** p. 196.

(5) ***Le Rôle de la France dans l'Extrême-Orient, en Chine et en Indo-Chine. (Revue scientifique de la France et de l'étranger,*** 9 Octobre 1875 — reproduit en appendice à son livre : ***De Paris au Thibet,*** p. 387 sq.) L'auteur y réfute ex professo l'ouvrage de P. Giquel. Qu'on me permette de reproduire cette réponse topique au reproche si souvent adressé, alors et depuis, aux missionnaires catholiques. "Il ne serait jamais venu à la pensée d'un céleste de faire un crime aux évêques d'intervenir auprès des mandarins dans toutes les affaires où se trouvent mêlés des chrétiens indigènes. La solidarité

Les inquiétantes dispositions que le *Memorandum* manifestait chez les membres du gouvernement chinois n'empêchèrent pas Mgr Languillat de faire célébrer, par de magnifiques fêtes, le mariage et l'accession au pouvoir du jeune empereur Tong-tche (1872 et 1873). Un mandement de l'évêque convia les fidèles à la prière pour leur prince et leur pays. Le 26 Février 1873, Mgr Languillat officia pontificalement à la grand'messe célébrée à Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), et au Te Deum qui la suivit. (1)

La fête fut particulièrement brillante à Song-kiang (Song-kaong), la préfecture dont dépendait Chang-hai; l'emplacement de l'ancienne résidence de la Compagnie venait d'être rendu à la mission, après des négociations homériques que je raconterai plus bas (2). Une immense tente y fut élevée et magnifiquement décorée. Sermon par un père chinois; prières pour l'Empereur, entonnées par douze notables chrétiens en habits de cérémonie, et reprises par l'immense foule; grand concours de païens, spécialement de lettrés, qui voulurent lire le mandement épiscopal et l'admirèrent fort; tout était calculé pour prouver le loyalisme impeccable des chrétiens chinois, et de pareilles fêtes étaient la meilleure réponse à certaines affirmations du *Memorandum*. Le tao-t'ai (dao-dai) de Chang-hai envoya, le lendemain de la fête de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), un de ses officiers porter ses remerciements à l'évêque. (3)

L'établissement définitif d'une des œuvres qui devaient le plus contribuer à la bonne renommée de la mission du Kiang-nan auprès du public européen et chinois date de cette même époque, et Mgr Languillat y contribua de tout son pouvoir. Je veux parler des institutions scientifiques qui ont rendu le nom de Zi-ka-wei célèbre dans le monde entier. On se rappelle que, dès le principe, les supérieurs de la Compagnie avaient désiré reprendre les traditions de l'ancienne mission de Pé-king en joignant l'apostolat indirect, mais très efficace des savants à celui des missionnaires. Cette idée avait inspiré la désignation pour la Chine de professeurs tels que les PP. Gotteland, Ducis, Hélot.

---

qui unit en Chine tous les membres d'une corporation ou d'une communauté est à la fois dans la loi et dans les mœurs : on ne peut y échapper C'est un contre-poids indispensable à la corruption et à la vénalité des juges. Elle contribue puissamment à maintenir la sécurité publique, à assurer l'équité des transactions. Dans une pareille civilisation, le prêtre manquerait à son devoir s'il se refusait à faire pour ses ouailles ce que le maître d'école fait pour ses élèves, ce que le patron fait pour ses ouvriers". (p. 394).

(1) Pierre, *Mgr Languillat,* t. 2, p. 420 sq.

(2) Cf. infra

La pénurie des prêtres, l'extrême nécessité dans laquelle se trouvaient les chrétiens du Kiang-nan, presque entièrement privés de secours religieux depuis plus de quatre-vingts ans, obligèrent à ajourner pour longtemps la réalisation des projets scientifiques. (1)

En 1865, le P. Henri Le Lec, qui s'était préparé aux travaux météorologiques par un séjour à l'observatoire de Stonyhurst, était envoyé en Chine, emportant les instruments nécessaires pour des opérations élémentaires. Lors de la visite du R.P. Fessard, les PP. Hélot, d'Argy, et Le Lec, rédigèrent un mémoire sur les œuvres de science qui semblaient possibles au Kiang-nan dans l'état actuel de la mission ; la consulte qui en délibéra, sous la présidence du R.P. Visiteur, conclut que le moment n'était pas encore venu de fonder un établissement scientifique, mais que des études particulières devraient être encouragées. Le P. Le Lec, nommé professeur de sciences au séminaire de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), commença dès lors des observations météorologiques à l'aide des instruments qu'il avait apportés. Lors de ses voyages de 1867 et de 1870, Mgr Languillat fit de vives instances à Rome pour qu'un des auxiliaires du R.P. Secchi à l'observatoire du collège romain fut envoyé à Chang-hai (2); le P. Ferrari avait été destiné à ces fonctions ; le projet échoua. (3)

Le 2 Janvier 1869, le P. Auguste Colombel, lui aussi élève à Stonyhurst du célèbre P. Perry, arrivait à Chang-hai. Il fut envoyé à Nan-king avec le P. Le Lec ; on espérait pouvoir y fonder l'observatoire projeté. Les évènements que j'ai racontés plus haut prouvèrent que la capitale du sud n'était pas un poste assez sur pour des établissements scientifiques (4); d'ailleurs dans ces pays de nouveaux chrétiens, les nécessités du ministère arrachaient sans cesse les savants à leurs travaux ; en 1870 les PP. Colombel et Le Lec regagnèrent Chang-hai.

En 1868, le P. Pierre Heude, naturaliste déjà exercé, arrivait au Kiang-nan avec la mission d'étudier la faune et la flore chinoises, de former un musée, et d'en décrire les pièces les plus remarquables. Envoyé, lui aussi, aux avant-postes, il sut, nous

(1) Cf. t.I, p. 41 sq., 59 sq.

(2) P. Rubillon, 27 Août 1875. *Zi.* F. 13.

(3) Sur ces débuts on trouvera des renseignements complets dans une ***Note historique de ce qui a été tenté sous le rapport des sciences dans la mission du Kiang-nan, de 1842 à 1874. Franc.*** 2600, et dans une ***Histoire de l'Observatoire de Zi-ka-wei*** par le P. St. Chevalier (Archives de l'Observatoire I, 10). Je ne fais que les résumer.

(4) Cf. supra, p. 136 sq.

l'avons vu, à Ngan-k'ing et au Ning-kouo-fou, tenir vaillamment son double rôle d'explorateur et de missionnaire (1), et commença les belles collections qui attirent aujourd'hui tant de visiteurs à Zi-ka-wei ; on voit par ses lettres quelles privations et quelles fatigues il devait endurer pendant ses longs voyages en barque chinoise ; aventureux, ami des libres allures, d'une vivacité de langage qui lui créa plus d'une difficulté, il préférait la vie au grand air au travail du cabinet, et ce ne fut qu'après plusieurs années de courses qu'il consentit à s'enfermer à Zi-ka-wei pour la composition de ses mémoires scientifiques et le classement des pièces trouvées par lui. (2)

Enfin le P. Aloys Pfister, arrivé dans la mission en 1867, avait commencé d'importantes recherches sur l'évangélisation de la Chine depuis le P. Ricci.

En Août 1872, se tint à Zi-ka-wei, sous la présidence de Mgr Languillat et du R.P. della Corte, une importante consulte où fut résolu tout le programme d'études réalisé depuis.—Le "comité scientifique du Kiang-nan" devait comprendre quatre sections. *Observatoire météorologique et publications scientifiques,* sous la direction du P. Colombel ; un observatoire météorologique "digne de la Compagnie" serait construit à Zi-ka-wei, un bulletin des observations et des mémoires devraient être publiés à Chang-hai et envoyés en Europe — *Travaux d'histoire naturelle,* sous la direction du P. Heude ; un musée devrait être formé peu à peu à Zi-ka-wei grâce à ses recherches ; des mémoires décrivant les principales pièces recueillies seraient publiés à Chang-hai et envoyés en Europe.—*Travaux concernant l'histoire et la géographie de la Chine*, sous la direction du P. Pfister ; ils comprendraient une histoire générale de la nouvelle mission du Kiang-nan, des biographies des anciens missionnaires, la continuation des *Lettres édifiantes,* la rédaction des *Lettres annuelles* de la mission, la correspondance bimensuelle avec l'Europe et les districts, l'établissement de la carte du Kiang-nan.—*Publications diverses en chinois,* scientifiques ou apologétiques ; les deux frères scolastiques indigènes Joseph et Matthias Ma (Mô), que le P. Colombel formait aux observations scientifiques, seraient chargés de cette section ; tous deux furent infidèles à leur vocation, rentrèrent dans le monde, et jouèrent, dans la suite, un rôle important dans la politique de leur pays. (3)

---

(1) Cf. supra, p. 165, 166.

(2) Nombreuses lettres de lui, fort pittoresques et suggestives, au P. Tailhan, procureur de la mission, dans *Franc.* 2668, 2669.

(3) Cf. H. Cordier, *Histoire des Relations,* t. 2, p. 499.

En 1873, arriva à Chang-hai le Fr. Marc Dechevrens, lui aussi formé à Stonyhurst par le P. Perry. La construction de l'observatoire commença en février 1873; les pères pouvaient s'y installer en juillet. L'édifice était modeste; il se composait "de trois salles, une à l'ouest, divisée en deux chambres pour l'habitation, une au milieu, à angles coupés, une à l'est pour la bibliothèque; au dessus de celle du milieu, un étage surmonté d'une terrasse;" l'outillage était encore bien imparfait, "quelques thermomètres, un ou deux baromètres, avec les instruments apportés jadis par le P. Gotteland;" l'année suivante, arriva un météorographe construit à Rome sous la direction du R.P. Secchi, semblable à celui qui avait été couronné à l'exposition de 1867; avant lui, une girouette simple et pratique, due au P. Colombel, avait été installée sur la plateforme qui couronne l'observatoire; elle commença à marquer la direction le 18 octobre 1873 et travailla jusqu'en 1893. (1)

L'œuvre se développa lentement; vicaire apostolique et supérieur jugeaient, avec raison, qu'ils ne pouvaient prélever en sa faveur des sommes importantes sur les ressources qui suffisaient à peine aux exigences de l'apostolat direct. (2)

La générosité des supérieurs de France, l'industrie du procureur de la mission, le P. Jules Tailhan, pourvurent peu à peu aux dépenses urgentes; "aujourd'hui que Dieu a rappelé à lui ce bon et fidèle serviteur, écrivait quelques années après le directeur de l'observatoire, je suis heureux de pouvoir exprimer ici nos obligations, et la reconnaissance que nous lui devons". (3)

La description détaillée de l'observatoire, et de ses appareils, ne saurait trouver place ici. On la trouvera en tête des Bulletins des observations de 1874 et des années suivantes; le P. Palatre l'a reproduite dans ses Relations pour 1874 et 1875.

En 1873, parurent les premiers Bulletins mensuels des observations, dus au P. Colombel; en 1874, le journal anglais de Chang-hai *The Shanghai Courier* commença à publier chaque jour les observations de la veille. Cette même année, le P. Colombel céda la place au P. Dechevrens, qui s'occupa spécialement des observations magnétiques, la météorologie étant confiée au P. Le Lec. (4)

---

(1) P. S. Chevalier, ***Histoire de l'Observatoire.***

(2) Correspondance des plus intéressantes à ce sujet avec le R.P. Provincial de France et le P. Tailhan, dans ***Franc.*** 2669.

(3) P. S. Chevalier. ***Histoire de l'Observatoire.***

(4) P. Dechevrens. ***L'Observatoire de Zi-ka-wei. Etudes religieuses,*** t. 43 (1888), p. 262 sqq.

Celui-ci demeura chargé de l'observatoire jusqu'en 1876, puis fut repris par le ministère des âmes, et remplacé par le P. Ferdinand Puntscher. Le P. Puntscher ne tarda pas, lui aussi, à délaisser les sciences pour l'apostolat direct, et à dater de 1877 le P. Dechevrens resta seul à l'observatoire avec quelques aides chinois. (1)

Mgr Languillat s'intéressait vivement à ces laborieux débuts. Une des dernières lettres que nous ayons de lui, écrite par son secrétaire le P. Palatre, et signée de sa pauvre main tremblante, se termine par ces mots "Je recommande à la Compagnie le comité scientifique ; je la prie de le maintenir dans son intégrité, et de prendre les moyens qu'elle jugera convenables pour en assurer le succès." (2)

Le P. S. Chevalier, dans son histoire manuscrite de l'observatoire, à laquelle sont empruntés la plupart des détails que je viens de donner, a bien décrit les intentions du vicaire apostolique et des supérieurs de la Compagnie, lorsqu'ils imposaient à la mission une œuvre nouvelle si différente de celles qu'elle avait jusque-là entreprises. "Le souvenir des immenses services rendus autrefois à la cause de l'Evangile dans le Céleste Empire, par l'ancien observatoire de Pé-king, l'espoir d'inspirer, par le moyen des sciences, le respect et la confiance aux lettrés chinois, afin de les gagner à Jésus-Christ, le désir de rendre notre ministère plus accepté des nombreux européens, protestants pour la plupart, qui commencent à affluer de plus en plus vers Chang-hai, la nécessité de ne pas laisser aux incrédules le monopole des sciences naturelles, dont ils abusent si facilement et si audacieusement pour tromper les ignorants, telles sont les pensées qui ont guidé Mgr Languillat et les supérieurs de la Compagnie dans cette fondation. La plus grande gloire de Dieu, procurée par l'étude des sciences naturelles, pour le salut, des âmes, telle est la fin vraiment apostolique de cette fondation." (3)

Dès les premières années, on put voir que ce but serait atteint. "L'observatoire, écrivaient les pères en 1875, est visité par les officiers de toutes les marines, et par un grand nombre de voyageurs et d'étrangers de distinction." Le tao-t'ai (dao-dai) de Chang-hai, Fong-tsiun-koang, s'y présenta le 3 août de cette année; plus cultivé que la plupart de ses compatriotes, ayant lu les ouvrages du P. Verbiest, il était capable d'apprécier les débuts de l'œuvre nouvelle, et quelques jours après, envoyait au R.P.

---

(1) P. Chevalier. *Histoire de l'Observatoire.*

(2) Au R. P. Provincial, 17 Décembre 1875. *Franc.* 2669.

(3) *Histoire de l'Observatoire.*

supérieur de la mission une longue lettre de remerciements où les allusions littéraires et les métaphores les plus choisies témoignaient de son admiration. (1)

Deux autres œuvres, plus directement apostoliques, remontent également à cette époque. Depuis longtemps, des maisons d'éducation pour les enfants européens des deux sexes étaient désirées par les résidents de Chang-hai. La première qui se fonda fut due aux Auxiliatrices des âmes du Purgatoire. Réfugiées pendant quelques jours à Chang-hai, lors de l'alerte de 1870, elles y avaient lié des relations avec plusieurs dames européennes, dont quelques-unes étaient femmes de ministres protestants ; il était évident qu'une œuvre dirigée par les religieuses françaises serait bien reçue, même de la société non-catholique. Une seule difficulté se présentait; l'éducation de la jeunesse est une œuvre étrangère à l'Institut des Auxiliatrices ; on ne l'avait acceptée pour Zi-ka-wei qu'à titre exceptionnel, et comme complément des autres institutions chinoises ; se charger de l'instruction d'enfants européennes appartenant aux classes riches, c'était une grave nouveauté, devant laquelle hésitaient les supérieurs de France. (2)

Par ailleurs, Mgr Languillat et ses conseillers répugnaient à appeler au Kiang-nan une nouvelle congrégation religieuse, exclusivement consacrée à l'éducation des enfants. (3)

Des pourparlers s'engagèrent avec la Mère Marie de la Providence, générale ; elle comprit qu'il y avait un nouveau service à rendre à la mission du Kiang-nan, et donna son consentement. Le 1er Mai 1871, deux religieuses, venues du Seng-mou-yeu de Zi-ka-wei, s'installèrent dans l'ancien hopital militaire français, construit pendant l'occupation de Chang-hai, sur une partie du terrain appartenant à la mission, en face de l'église Saint Joseph ; quelques chambres chinoises et un étage le composaient ; après le départ des troupes, un loueur de voitures avait transformé le rez-de-chaussée en écurie, l'étage en grenier. L'ancienne écurie devint une suite de classes et une chapelle, l'ancien grenier servit de logement à la communauté. Quelques

---

(1) P. Palatre, ***Relations***, 1874 — 1875, p. 66 sqq.

(2) cf. la correspondance du R. P. Rubillon, assistant de France, et du R. P. Provincial de Paris, et les lettres qui leur étaient adressées de Chine. ***Zi.*** F. 13, 16 — ***Gén. Siu.*** 2, IV; 5, 20. — Ménologe de la Mère Marie du Sacré Cœur (archives du Seng-mou-yeu).

(3) Lettres citées dans la note précédente.

élèves catholiques, toutes externes, se présentèrent; bientôt des protestantes les suivirent. (1)

L'année 1873-1874 s'ouvrait avec dix-huit élèves ; elle se clôtura avec quarante. Les enfants étaient de provenances très diverses; les unes appartenaient aux meilleures familles des résidents de Chang-hai ; les autres étaient de pauvres orphelines, que la mort de leurs parents laissait sans ressources. La séparation de ces deux catégories s'imposait. Elle eut lieu en Octobre 1875. A côté de l'Institution Saint Joseph, destinée aux enfants de familles aisées, et organisée sur le modèle des meilleurs établissements français, s'ouvrit l'école de la Providence, où les orphelines et les enfants abandonnées, d'origine européenne ou eurasienne, reçurent une éducation plus simple, qui les mettrait en état de gagner largement leur vie. Nous verrons dans la suite cette double fondation prendre d'admirables développements. (2)

Un établissement analogue pour les jeunes garçons s'imposait; le succès de l'institution Saint Joseph en hâta l'inauguration. Le P. Desjacques, curé de la paroisse Saint Joseph, réunissait depuis quelques années quelques petits élèves européens, auxquels il donnait quelques leçons, et surtout enseignait le catéchisme. L'ouverture de l'école Saint François Xavier fut annoncée pour le 21 Septembre 1874; elle consistait alors en deux petites salles, donnant sur la rue du consulat et sur une cour voisine de l'église. Quatre élèves se présentèrent le premier jour, l'ainé âgé de dix ans, le second de huit, les deux autres de six. Le P. John Twrdy fut chargé de l'école qui, avant la fin de cette année scolaire, comptait dix-sept élèves, et avait dû émigrer dans une maison plus vaste, située elle aussi entre l'église et la rue du consulat; un ancien godown servait de salle d'exercices et de gymnase, et la jeunesse prenait ses ébats dans une cour voisine de l'église. (3)

L'enseignement était alors bien élémentaire. "La lecture, l'écriture, l'étude de la grammaire, des langues anglaise et française, l'histoire, la géographie, l'arithmétique, l'explication de la doctrine chrétienne pour les élèves catholiques, forment tout l'enseignement de l'école Saint François Xavier; les plus petits enfants

(1) Ménologe de la Mère Marie du Sacré Cœur (archives du Seng-mou-yeu). — Palatre. *Relations,* 1874 p. 73 sq ; 1875, p. 229 sqq.

(2) *Miss. Cath.* t. 8, p. 76. — *Litterae annuae* 1877-1878, p. 367.

(3) *Notice* par le P. Desjacques en tête du diaire du Collège Saint François Xavier de Hong-k'eu (archives de Hong-k'eu). — P. Colombel, *Histoire,* p. 281. — *Relations* du P. Palatre, 1875, p. 46 sqq.

commencent l'A.B.C.D; les moins jeunes ne savent pas encore lire couramment" (1). Ici encore, nous constaterons des progrès rapides.

A la même époque, se construisait dans le quartier américain de Hong-k'eu, une église nouvelle. Elle était destinée aux nombreux Macaïstes et indigènes, que le commerce très actif du quartier y avait attirés. Abrités d'abord dans un magasin, mis généreusement par un riche négociant de Chang-hai, M. Dent, à la disposition des missionnaires, puis, chassés de cet abri qui changeait de propriétaire, ils se réunirent dans une maisonnette construite sur un terrain offert par un notable Portugais, M. Silveira. La première pierre de la nouvelle église Saint François Xavier fut posée le 29 Novembre 1874 par le R.P. Foucault, supérieur de la mission; dix missionnaires, les scolastiques de Zi-ka-wei, les séminaristes de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), assistaient à la cérémonie. (2)

La nouvelle église avait été "bâtie plutôt en vue de l'avenir que du présent," et sur d'assez grandes proportions; à côté d'elle s'élevaient une résidence pour les missionnaires au nord. et au midi une école de garçons, deux parloirs, et des chambres pour les catéchistes. (3)

A l'autre extrémité de Chang-hai, se rattachaient à la vieille église du Lao-dang deux œuvres, d'un intérêt général pour le mission. Nous avons vu qu'à la suite de la visite du R. P. Fessard, en 1865-1866, la création d'une sorte de congrégation religieuse de catéchistes avait été décidée; son centre devait être la vieille église si riche de souvenirs (4); le pensionnat, plus modeste que celui de Zi-ka-wei, devait lui fournir des recrues. Hélas on constata vite les difficultés que rencontre toujours en Chine l'établissement d'une congrégation composée de membres non prêtres; les enfants qui se sentent appelés de Dieu à la vie religieuse désirent le sacerdoce; leurs familles regardent comme une "perte de face" l'entrée dans une association dont les membres resteront toujours dans les degrés inférieurs du clergé (5). Le recrutement des *Joséphistes* fut toujours difficile; en 1874, ils n'étaient que 18; 22 en 1875. (6)

---

(1) P. Palatre, ***Relations,*** 1875, p. 47.

(2) P. Palatre, ***Relations,*** 1875, p. 50 sq.

(3) Ibid. p. 51.

(4) cf. supra, p. 128.

(5) Nombreuses lettres sur cette question, à laquelle s'intéressaient beaucoup les supérieurs de Rome et de France, 1871 et sqq. Archives privées du R.P. Supérieur de la mission à Zi-ka-wei.

(6) P. Palatre, ***Relations,*** 1874, p. 54 — 1875, p. 23 sq.

Une autre œuvre, également rattachée à l'église du Lao-dang, eut plus de succès, et devait, par la suite, prendre de beaux développements. Aussitôt après la guerre des rebelles, le P. Fémiani, chargé de la paroisse, avait été très touché du malheureux état de tant de vieillards des deux sexes, dénués de toutes ressources; il savait d'ailleurs, par expérience, que ces malheureux acceptaient facilement l'instruction religieuse et le baptême quand la charité catholique avait conquis leur cœur. Vers 1867, il fit part aux plus riches chrétiens indigènes de son projet de fonder un double hospice pour les vieillards indigents des deux sexes. Ceux-ci accueillirent avec joie l'idée, achetèrent une maison située près de l'église, et pourvurent par des collectes mensuelles à l'entretien de leurs protégés; des aumônes que le P. Femiani sut trouver en Europe firent le reste; dès 1873 et 1874, l'hospice pouvait recevoir 37 hommes et 35 femmes; la plupart étaient des païens; bien peu mouraient sans avoir reçu le baptême. (1)

Un hopital fut également créé près de l'église du Lao-dang, en 1870-1871, pour les malades sans ressources, presque toujours étrangers à Chang-hai, venus dans la grande ville chercher du travail, et arrêtés dans leurs espérances de fortune par un accident ou un accès de fièvre ou de choléra. (2) Un autre hopital, plus spécialement réservé aux mendiants, existait en dehors de la porte du sud, près du cimetiére des pères. Quelques-uns de ces pauvres gens, baptisés pendant leur maladie, persévéraient; surtout, quand venait le danger de mort, presque tous demandaient le baptême, et finissaient dans les sentiments les plus chrétiens. (3)

Mgr Languillat, à peine de retour du concile du Vatican, avait repris ses visites dans les districts; j'en signalerai les principaux épisodes dans les chapitres consacrés aux détails des œuvres. Quelques traits seulement, qui eurent une influence sur l'histoire générale de la mission, sont à reproduire ici.

On attachait, nous l'avons vu, une grande importance à la fondation d'un poste solide dans la ville de Sou-tcheou (Sou-tseu), capitale du Kiang-sou. Les PP. d'Argy et Leboucq étaient parvenus, dans les circonstances racontées plus haut, à prendre possession de la grande maison achetée par le P. Sentinier en 1862. (4)

---

(1) P. Hoang. Commentariolum de gerontocomio in urbe Chang-hai, prope Ecclesiam Lao-tien-tchou-tang erecto, *Zi.* H.

(2) Palatre. *Relations,* 1874, p. 42. 1875, p. 54.

(3) Notice du P. Femiani dans *Litterae annuae, necrologia,* 1874-1879, p. 103. — Pierre, *Mgr Languillat,* t. 2, p. 266sqq. — *Miss. Cath.* t. 4, p. 492.

(4) Cf. supra, p. 148 sq.

Restait à obtenir la restitution des anciennes propriétés de la mission à Sou-tcheou (Sou-tseu), confisquées pendant les persécutions du dix-huitième siècle, et qui, aux termes du traité de 1860, devaient être rendues ou compensées. Devant l'opposition furieuse des lettrés de la ville, les mandarins s'arrêtèrent à ce dernier parti. L'ancienne église chrétienne, riche de tant de souvenirs, était d'abord devenue temple de Confucius, puis avait été détruite. Les pères renoncèrent à réclamer ce terrain ; en revanche, les mandarins remboursèrent le prix versé par le P. Sentinier pour la grande maison qu'il avait acquise en 1862, et il fut convenu "que cette maison serait regardée comme rendue par le gouvernement pour le logement des pères". De plus une indemnité de 4500 taëls (31,500 francs, le taêl étant alors à 7 francs) fut versée, elle devait servir à la construction d'une église. Le tao-t'ai (dao-dai) Yng-dao-che consigna tous les détails de l'arrangement dans une proclamation qui fut gravée sur la pierre, et scellée dans la muraille d'une des cours d'honneur de la résidence. Cette négociation, conduite avec habileté et modération, fit honneur au P. d'Argy, ministre de Sou-tcheou (Sou-tseu), et à M. Brenier de Montmorand, consul à Chang-hai ; elle était conclue en mars 1869; et dans une lettre au T.R.P. Général, Mgr Languillat la donnait comme un modèle à suivre dans des cas analogues. (1)

Pour affirmer l'avantage obtenu, Mgr Languillat vint à Sou-tcheou (Sou-tseu) quelques mois après la conclusion de l'arrangement, et alla, avec le brillant cortège qu'il aimait en pareilles circonstances, faire visite au gouverneur et aux principaux mandarins de la province ; il fut reçu très honorablement. (2)

Presque à l'égal d'un établissement à Sou-tcheou (Sou-tseu), on en désirait un à Song-kiang (Song-kaong), la préfecture dont dépendaient Chang-hai et les florissantes chrétientés du voisinage. La ville avait été jadis un centre d'apostolat et de vie chrétienne intense ; Candide Hiu, la grande bienfaitrice de la mission au dix-septième siècle, l'avait habitée, et y était morte. Les ruines de l'ancienne église de la Compagnie subsistaient, et d'après le traité de 1860, elles devaient être restituées aux missionnaires. Mais le préfet de Song-kiang (Song-kaong) avait juré que sous son administration aucune église chrétienne ne s'élèverait dans sa ville ; ses vexations et ses chicanes retardèrent la restitution jusqu'en 1871. Enfin, grace aux bons offices du consulat de France, les ruines de l'ancienne église furent remises au supérieur

(1) P. G.M. Rossi. Relation décennale de la section de Sou-tseu (1875-1885) Préface. *Zi.* H. 4.—P. Hoang. *De christianismo in urbe Sou-tseu. Zi.* C.I. 6.—Mgr Languillat 20 Mars 1869. *Gén. Sin.* 4. II. 21.

(2) Pierre, *Mgr Languillat,* t. 2, p. 229.

de la section de Song-kiang (Song-kaong), le R.P. Adinolfi. Le P. Valentin Garnier, le futur successeur de Mgr Languillat, avait mené à bien cette difficile négociation. Il fallut détruire les ruines de l'ancienne église, vraiment inutilisables ; sur les fondations, le F. Mariot éleva un bel édifice gothique, en forme de croix. (1)

Avant même l'achèvement de la nouvelle église, une messe solennelle fut célébrée, nous l'avons vu, sous une tente dressée en avant de la salle qui servait de chapelle provisoire, à l'occasion de l'accession au pouvoir de l'Empereur Tong-tche (23 Février 1873) (2). Le 9 Avril 1874, l'église de Song-kiang (Song-kaong) fut solennellement bénite par le R.P. Foucault, supérieur de la mission, qui remplaçait Mgr Languillat empêché par la maladie (3). Onze prêtres et treize scolastiques assistèrent à la cérémonie.

A quelques lieues de là, sur la colline de Zo-sé, l'église de Notre-Dame Auxiliatrice, construite grâce aux souscriptions des chrétiens, pour remercier la Sainte Vierge de sa protection en 1870, s'élevait non sans peine ; c'était une rude besogne que de hisser les matériaux jusqu'au sommet de la colline. Comme il fallait s'y attendre, d'absurdes calomnies coururent parmi les païens du pays à l'occasion de la construction de l'édifice ; un enfant était enterré sous chaque pilier ; un gigantesque dragon, caché sous l'église, devait se lever quand elle serait terminée et la faire sauter ; les génies de la terre et des eaux, gênés dans leurs évolutions par le nouveau bâtiment, attiraient tous les malheurs sur le pays avoisinant. Tout cela impressionnait peu le Fr. Mariot et ses ouvriers. Le 24 Mai 1871, la première pierre fut posée par Mgr Languillat, qui célébra la messe sous la tente devant 6000 personnes. Le 15 Avril 1873, le bel édifice de style dorique, formant une croix grecque, fut bénit par l'évêque, qui institua canoniquement les stations du Chemin de la Croix élevées le long de la route en lacets que suivent les processions. Mgr Languillat revint à Zo-sé présider les fêtes du 1er et du 24 Mai ; Mgr Colombert, coadjuteur du vicaire apostolique de Cochinchine, depassage à Chang-hai, s'était joint à lui le second jour. Pendant tout le mois de Marie, les pélerinages se succédèrent sur la sainte colline ; et Notre Dame de Zo-sé est restée depuis lors la protectrice spéciale de la mission. Dès ces premières années on évaluait à 10,000 ou 15,000 le nombre de pélerins qui visitaient l'église pour les fêtes du 1er et du 24 Mai ; à 8,000 ou 10,000 les communions pendant le mois de Marie. En 1874, Pie IX, sur la

---

(1) P. Palatre. *Relations,* 1874 p. 27, p. 121.

(2) Cf. supra, p. 192.

(3) Rapport du R.P. Foucault. *Scol.* Avril 1875, p. 33.

demande de Mgr Languillat, accorda une indulgence plénière aux chrétiens qui feraient, durant le mois de Mai, le pélerinage de Zo-sé. De belles cloches furent installées en 1875. (1)

Plus encore que la reprise des postes de l'ancienne Compagnie, et que la ferveur grandissante des vieilles chrétientés des environs de Chang-hai, les progrès de la mission dans certaines parties du Ngan-hoei réjouissaient l'évêque de Nan-king.

Nous avons vu qu'en 1868 et 1869, les PP. Seckinger, Heude, Royer, avaient fait plusieurs voyages de Nan-king dans les préfectures de Ning-kouo-fou et de Koang-té-tcheou, où se rassemblaient un certain nombre de familles chrétiennes, émigrées du Ho-nan et du Hou-pé. Les généreuses aumônes qu'ils apportaient avec eux, et qui avaient permis à nombre de familles de surmonter les premières difficultés de l'installation dans ce pays nouveau, leur avaient conquis bien des sympathies. (2)

De plus, les réels succès obtenus par la mission dans les affaires de Ngan-k'ing et du Kien-té, l'expédition sensationnelle de M. de Rochechouart dans le Yang-tse-kiang (3), avaient impressionné vivement les populations, et leur avaient donné l'idée que la protection du missionnaire européen pouvait être efficace contre les injustices et les exactions des mandarins et de leurs agents. Or, à cette époque, les émigrés du Ho-nan et du Hou-pé, installés au Ngan-hoei, avaient souvent de graves difficultés avec les indigènes du pays. Sans doute ils avaient été appelés par les mandarins locaux (4), désireux de repeupler les riches contrées voisines du Yang-tse, que la guerre des rebelles avait

(1) P. Palatre. ***Notre Dame Auxiliatrice de Zo-sé,*** chapitres 4 & 5.

(2) cf. supra, p. 165 sq.

(3) cf. supra, p. 169 sq.

(4) Les missionnaires du Ning-kouo-fou sont unanimes à affirmer cet appel des immigrants par les mandarins supérieurs du Ngan-hoei. Y eut-il des actes formels et officiels? Le P. Ravary parle de proclamations du vice-roi de Nan-king et du gouverneur du Ngan-hoei, qui en 1864 furent, avec l'approbation de Pé-king, envoyées au Hou-pé, au Ho-nan, au Chen-si. Les hauts mandarins rappelaient la dévastation des deux préfectures par les rebelles, décrivaient la beauté et la fertilité du pays, et ajoutaient: "Quittez votre pays moins fortuné; venez habiter ces maisons et cultiver ces terres; vous en ferez votre propriété. Pendant les premières années de votre installation, vous serez exempts du tribut. Puis, au temps fixé, vous donnerez le tribut à l'empereur comme ses autres sujets, et vous jouirez des mêmes avantages. Montrez-vous soumis aux lois et nous vous protégerons." Le père reconnait que "par un fait regrettable et inoui, cette pièce si grave n'a pas été

rendues presque désertes. Mais à leur arrivée dans le pays, aucune mesure n'était prise pour assurer légalement le partage des terres laissées sans propriétaire. Les biens abandonnés appartiennent au premier occupant. Le principe fut mis en pratique sur une large échelle. Par malheur, trop d'intérêts se trouvaient en jeu pour que la paix ne fut pas troublée. Les gens du Hou-pé ne se trouvaient pas seuls à partager ce friand morceau. Quelques rares indigènes se rencontraient déjà dans le pays; d'autres se présentaient; plusieurs arrivaient se donnant comme tels; des familles du Kiang-pé (pays nord du Yang-tse) avaient précédé ou suivi les émigrants. Chacun voulait garder ou prendre la meilleure part. De là des altercations violentes, des rixes, de vrais combats. Les autorités locales, en général, se montraient moins bien disposées pour les étrangers. "Ils étaient plus pauvres. Les indigènes trouvaient plus facilement les piastres nécessaires en Chine pour s'ouvrir l'entrée des tribunaux; ils devaient avoir raison. Combien de familles se virent brutalement pillées pendant la nuit, et chassées de leurs habitations par quelques individus armés de lances et de couteaux. Inutile de porter plainte au tribunal; ils n'avaient pas d'argent." (1)

On comprend que, pour ces émigrants pauvres, sans appui contre leurs adversaires, devant des tribunaux où la justice est toujours à vendre, le secours des missionnaires européens ait paru fort appréciable, et que pour l'acquérir nombre de familles émigrées se soient déclarées catéchumènes. Ces motifs naturels de conversions, on les rencontre dans tous les grands mouvements qui ont amené au christianisme des peuples infidèles; Saint François Xavier lui-même, tout thaumaturge qu'il fut, ne craignait pas d'y faire appel, en pressant le roi de Portugal et ses agents de réserver leur faveur et leur appui aux nouveaux convertis. (2)

---

conservée chez le peuple. Les missionnaires n'ont pu se la procurer; plus tard elle eut été d'une grande utilité.... Parmi ces milliers d'émigrés.... personne n'a eu la pensée d'en prendre une simple copie.... Les missionnaires ont interrogé beaucoup de personnes à ce sujet, et chrétiens et païens. Ces braves gens ont eu connaissance de la proclamation; le plus grand nombre l'a vue de ses yeux; beaucoup l'ont lue; tous sont d'accord sur le sens qui vient d'être cité." ***(Un épisode des nouvelles missions de Chine,*** p. 72 sq.) Ce très intéressant manuscrit d'un des plus actifs missionnaires du Ning-kouo-fou à cette époque est conservé en ***Franc.*** 2570. Des extraits ont paru, comme feuilletons, dans les ***Missions catholiques*** de 1876, sous ce titre: ***Le Pays de Ning-ko.*** (p. 2, 14, 26, etc.)

(1) P. Ravary. ***Un Episode,*** p. 75 ou ***Miss. Cath.*** T. 8 (1876) p. 159.

(2) Cet exposé du P. Ravary est pleinement confirmé par deux documents émanés du R. P. Garnier, nommé en 1874 supérieur de la mission de l'Ouest,

L'appât d'un avantage matériel — aumône, protection contre les vexations — attire vers le prêtre les âmes grossières des infidèles ; l'instruction chrétienne, la grâce des sacrements les élève et les transforme peu à peu ; les premières générations sont bien imparfaites encore ; les suivantes, bien formées dans les écoles, deviennent peu à peu un vrai peuple chrétien. (1)

Pour tous ces motifs, un mouvement de conversions fort sérieux se déclarait dans les deux préfectures de Ning-kouo-fou et de Koang-té-tcheou, de 1869 à 1872. Les missionnaires qui en étaient témoins, réclamaient à grands cris des renforts et d'abondants secours pécuniaires; ils se plaignirent plus d'une fois que, sous le supériorat du R.P. della Corte, leurs réclamations n'aient pas été suffisamment prises en considération, et que les pères italiens, qui occupaient à cette époque presque tous les postes importants de la mission, n'aient guère eu de sollicitude que pour Chang-hai et les communautés de vieux chrétiens qui l'entouraient. (2)

M. de Rochechouart, qui, dans sa tournée de 1869, avait vu de près les œuvres, était du même avis, et fit, en ce sens, des déclarations aux supérieurs de Paris après son retour en France.(3)

Quoiqu'il en soit du bien fondé de ces repproches, avec le supériorat du R.P. Foucault (1872), l'évangélisation du Ning-

et plus tard successeur de Mgr Languillat; dans une conversation avec le R. P. Palatre, recueillie par celui-ci dans son ***Diarium*** p. 278 (***Zi.*** H. 1, 81), il disait : " La religion n'était pour eux (les néophytes) que chose secondaire; ils ne l'embrassaient qu'afin d'obtenir aide et protection" — Dans un mémoire au Conseil central de la Sainte Enfance, que le R. P. Foucault, supérieur de la mission, apprécie ainsi : " vraiment remarquable.... lu par moi et par tous mes consulteurs, vous renseignera parfaitement, je le fais mien," le R. P. Garnier déclare, le 2 Novembre 1873 : "Les causes du mouvement avaient été un peu moins que surnaturelles dans le principe, et le sont encore certainement dans le plus grand nombre des catéchumènes" (***Archives de la Sainte Enfance;*** dossiers du Kiang-nan). Sur les faits analogues consignés dans les lettres de Saint François Xavier, cf. A. Brou s. j. ***Saint François Xavier;*** t. 1, p. 273; 283; 303; t. 2, p. 9. 10. Paris 1912.

(1) Le R.P. Garnier, dans le mémoire cité plus haut, exprime les mêmes idées, et conclut que l'œuvre importante entre toutes est celle des écoles; "là où il y a une école, le village a déjà un véritable cachet de christianisme".

(2) Mgr Languillat protestait, de Rome, contre ces reproches ; 26 Mars 1870. ***Franc.*** 2668.

(3) P. Tailhan, 12 Mars, 4 Juin 1873, rapportant ces conversations. ***Zi.*** F, 20.

kouo-fou et du Koang-té-tcheou prit une activité toute nouvelle. En 1873, le pays forma une section spéciale, avec six pères européens et deux chinois pour l'administrer; elle comptait alors 1650 chrétiens, répartis autour de vingt-sept chapelles. Plus de 20,000 catéchumènes s'étaient fait inscrire. Les espérances d'avenir étaient magnifiques. "Partout on nous appelle, écrivait le 22 Juin 1872 un des missionnaires du Ning-kouo-fou; partout on nous offre des maisons pour des églises... si je ne me trompe, nous pourrions avoir, sans grande peine, quarante à cinquante kong-souo, suffisamment espacés, et comptant chacun un ou plusieurs milliers de catéchumènes". (1)

Un autre disait au R.P. Garnier,qui trouvait le propos à peine exagéré : "Le pays est à nous; ils ne peuvent pas ne pas venir à nous; dans dix ans, nous pourrons avoir 80,000 chrétiens." (2)

Deux faits importants vinrent encore, en 1873, accélérer le mouvement des conversions. Dans la préfecture de Koang-té-tcheou, plusieurs mandarins s'étaient montrés hostiles, défendant de recevoir les pères ou de leur vendre des terres, punissant les vendeurs, faisant casser les contrats conclus, molestant les gardiens des chapelles. Le R.P. Seckinger, ministre de Ngan-k'ing, obtint du gouverneur du Ngan-hoei que deux délégués vinssent avec lui faire une enquête sur ces faits. Dans les premiers jours de mars, eut lieu cette expédition, pour laquelle le père et les délégués du gouverneur avaient reçu une escorte officielle. Le 19 mars, fête de Saint Joseph, les négociations se terminèrent par un complet succès. Des proclamations furent affichées dans toute la préfecture, réfutant les calomnies répandues contre le christianisme, et affirmant les droits des missions; plusieurs propriétés contestées furent remises au Père Seckinger, et l'autorisation accordée de fonder une résidence dans la ville de Kien-ping; plusieurs centaines de piastres d'indemnités réparèrent les torts faits à des familles chrétiennes ou à des chapelles. (3)

Des succès analogues furent remportés à la préfecture de Koang-té-tcheou, et dans le pays de Ning-kouo-fou; en mai, le père rentrait triomphant à Ngan-k'ing.

Après ce succès, la situation parut assez belle au Ning-kouo-fou pour que Mgr Languillat vint y faire une visite solennelle. Elle

(1) P. Bies à Mgr Languillat, 25 Juin 1872. *Scol.* Nov. 1872, p. 55.

(2) R.P. Garnier, mémoire cité au conseil central de la Sainte Enfance.

(3) Journal du R.P. Seckinger, 3 Mars, 8 Mai 1873. *Scol.* Juin 1873, p. 39 sqq. — Le père toujours pratique, profita de son passage à Ou-hou pour examiner à fond cette superbe position, et choisir les terrains que la mission pourrait acquérir plus tard. (*l.c.* p. 39).

eut lieu du 8 au 20 Novembre 1873, et fut pleine de consolation pour l'évêque. Le R.P. Garnier, supérieur de la mission occidentale, l'accompagnait. Les mandarins de la préfecture reçurent Monseigneur, et rendirent la visite en grand apparat; dix-huit porteurs de chaises avaient été mis par le sous-préfet à la disposition des pères; à chaque village, les notables, païens aussi bien que chrétiens, venaient complimenter l'évêque. "C'est une marche triomphale", disait Mgr Languillat. (1)

Hélas, ces rapides succès avaient pu faire quelque illusion. Ces nouveaux chrétiens, amenés à l'Eglise par des motifs fort mélangés, en partie fort naturels, ne deviendraient évidemment de vrais fidèles qu'après une longue et soigneuse éducation. Qu'une persécution vint à éclater avant que cette éducation leur eut été donnée, il était bien à craindre qu'ils ne se montrassent pas fermes devant l'épreuve. (2)

Or, dès ces brillantes années, les symptômes d'une tempête commençaient à se montrer. Les haines étaient vivaces entre les indigènes, presque tous restés païens, et les émigrés, parmi lesquels se recrutaient par milliers les catéchumènes; le premier prétexte les ferait éclater. Ces mandarins inférieurs, ces lettrés, si souvent humiliés depuis six ou sept ans, si souvent obligés de réparer les torts qu'ils avaient causés aux missionnaires et aux fidèles, n'attendaient que l'heure de la vengeance. Elle vint en 1875 et 1876, amenée par des causes qui nous paraissent bien futiles.

---

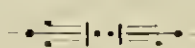
(1) R.P. Foucault, ***Rapport sur le Kiang-nan. Scol.*** Avril 1875, p. 27.

(2) Le R.P. Garnier, plus clairvoyant que plusieurs de ses subordonnés, exprime très clairement ces craintes, dans le mémoire que j'ai cité plus haut, dès l'année 1873.

---

## III

## DE LA PERSECUTION DE 1875 A LA MORT DE MGR LANGUILLAT.



Le terrible mouvement de 1870, qui aurait pu ruiner toutes les chrétientés de la vallée du Yang-tse, avait commencé par une campagne de libelles, d'affiches, de caricatures, répandant diverses calomnies contre les orphelinats de la Sainte Enfance. C'est une campagne analogue, plus absurde et plus odieuse encore, qui prit naissance à Nan-king dans les derniers mois de 1875, et se propagea de là tout le long de la vallée du bas Yang-tse. Le 1er Avril 1876, le P. Ravary écrivait de la capitale du sud où il était en résidence.

"En ce moment la ville est en proie à une agitation assez extraordinaire. Depuis près d'une année, on reconstruit près de la porte du sud un pont jadis détruit par les rebelles. Un pont en ces pays, et surtout dans cette ville si superstitieuse, doit avoir des pilotis d'un genre bien curieux. Pour soutenir la masse en pierres, il faut un certain nombre d'âmes, ni plus ni moins. Pour avoir ces âmes, il faut faire mourir des vivants. Le génie tutélaire ne peut répondre de la solidité de la construction s'il n'a pas à sa disposition cent ou cent-cinquante âmes de petits garçons de la ville. De là, panique dans les familles ; la peur est exploitée, et peut-être causée, par les bonzes et tous les charlatans du pays.. Grand fut mon étonnement, quand, au mois de novembre dernier, je vis à notre école externe plus de la moitié de nos élèves païens portant sur leur calotte ou sur leur dos un petit morceau de toile rouge attaché par des fils noirs. L'explication m'en fut aussitôt donnée. Bonzes et compères avaient inventé un chiffon protecteur ; ils le vendaient seulement de 15 à 20 sapèques. Sa vertu était infaillible ; quiconque le portait serait épargné, et ne servirait point aux assises du pont neuf. Tout le monde se les arrachait, bien entendu, et les bonzes faisaient fortune". (1)

Le fameux pont s'étant construit sans causer la mort de personne, il fallut inventer une autre histoire pour exploiter la

(1) *Nouvelles de la mission,* 1er Mai 1876.—Bizeul. *Chinois,* p. 173.

crédulité populaire. Dans les premiers mois de 1876, des bruits inquiétants se répandirent dans la ville de Nan-king. De mauvais lutins volaient dans les airs ; armés de ciseaux, ils coupaient les queues des passants, et c'était pour les victimes la mort à brève échéance. Même sort était réservé aux femmes dont le diablotin parvenait à couper le bas de la robe ou les attaches des souliers. Les lutins en question avaient la forme de bonshommes de papier, que de méchants magiciens lançaient dans les airs pour le plus grand malheur de leurs concitoyens. (1)

Y eut-il, de fait, quelques cas d'opérations diaboliques, analogues à ces ''maladies du diable'' que signalaient si souvent les missionnaires, surtout dans les premières années de leur séjour (2) ? Le P. Ravary le croit. ''Pour les queues coupées, je connais quatre cas où je ne vois pas d'explication possible. Ici on y voit une intervention diabolique'' (3). Dans les quatre cas, un enfant, une jeune fille, sent un violent coup de vent passer sur sa tête, porte la main à l'endroit atteint ; queue ou tresse ont disparu ; parfois, certaines pratiques superstitieuses étant accomplies, on retrouvait, dans un coin de la maison, l'appendice dérobé.

Les populations s'affolaient ; les mandarins faisaient enquête sur enquête. On pensait généralement alors que, dans la plupart des cas, les coupeurs de queues étaient des membres de ces sociétés secrètes toujours en mouvement pour soulever le peuple contre la dynastie Mandchoue ; la queue étant, on le sait, le symbole de la sujétion de la race vaincue à ses vainqueurs, la disparition du symbole présageait celle du pouvoir usurpé. Certaines proclamations trouvées affichées dans Nan-king, et rappelant avec éloges les souvenirs des T'ai-p'ing, semblent appuyer cette interprétation. (4)

Il était bien facile de tourner ces terreurs superstitieuses contre les chrétiens, en les accusant de lancer dans les airs les hommes de papier coupeurs de queues. Un usage,universel alors dans la mission du Kiang-nan, importé sans doute par les anciens missionnaires, pouvait donner une apparence de fondement à ces accusations. Les palmes et les branches de pin bénites le

(1) P. Ravary, même lettre. — Extraits des journaux anglais de Chang-hai, relatant les mêmes absurdes racontars, dans Bizeul *Chinois*, p. 177 sq.

(2) Cf t. 1, p. 134.

(3) Lettres citées.

(4) Articles des journaux anglais de Chang-hai, Avril 1876, dans Bizeul, *Chinois et Missionnaires*, p. 177 sq.

jour des Rameaux, et pieusement conservées dans les oratoires domestiques, portaient, comme la chose se pratique encore dans certains diocèses d'Europe, des images en papier représentant des anges ou des saints. Il était facile aux païens de prendre ces images pour celles des diablotins dont tous racontaient les méfaits. (1)

Ce furent ces misérables accusations qui causèrent en 1876 l'assassinat d'un prêtre et de plusieurs fidèles, la ruine de plusieurs des postes les plus florissants de la mission.

A Nan-king,les pères se montraient fort inquiets des mauvais bruits qui couraient sur le compte des chrétiens au commencement de 1876. Allait-on revoir les émeutes et les tentatives criminelles de 1870, et trouverait-on pour les réprimer la loyale énergie d'un autre Ma-sin-i? (2)

Les inquiétudes étaient d'autant plus grandes que le vice-roi alors en charge, Tsen-pao-tsen, était, par toutes ses traditions de famille, fort hostile aux Européens. Gendre de ce Lin-tsè-siu qui avait occasionné la guerre de l'opium en faisant détruire en 1839 plus de 20,000 caisses de cette drogue appartenant à des maisons anglaises (3); neveu de l'ancien vice-roi de Canton, Yé-min-tseng,que les anglais firent prisonnier en 1858 et envoyèrent mourir à Calcutta (4), il ne pouvait être que peu sympathique à la religion, à la civilisation occidentales. Pendant un séjour qu'il avait fait à Fou-tcheou, comme directeur de l'arsenal, il avait fréquenté Prosper Giquel et ses collaborateurs, et savait que nombre d'Européens, et même quelques français, étaient peu sympathiques aux missions, et auraient vu volontiers la France abandonner leur protectorat. (5)

Enfin, les récentes défaites de notre patrie devaient rendre ses agents moins hardis à réclamer l'exécution des traités arrachés lors des glorieuses expéditions de 1858 et 1860. (6)

Cependant l'ordre ne fut pas troublé à Nan-king même; la fête de la Pentecôte y fut solennellement célébrée, et relevée par plusieurs baptêmes d'adultes. (7)

(1) Cet usage fut interdit pour un temps, à la suite de la persécution de 1876. *Nouvelles de la mission;* 1er Janvier 1877.

(2) P. Ravary, Lettres citées.

(3) cf. t. 1, p. 47.

(4) cf. *supra,* p. 7.

(5) R.P. Chauvin, 29 Mai 1877. *Franc.* 2769.

(6) P. Seckinger, 5 Novembre 1876, *Franc.* 2669.

(7) *Nouvelles de la Mission,* 1er Juillet 1876.

En septembre, de mauvais pamphlets contre le catholicisme ayant été jetés dans les maisons de la ville, les pères prévinrent le tao-t'ai (dao-dai) des affaires étrangères, et celui-ci fit son devoir en réprimant vigoureusement ces dangereux débuts. (1)

Il en fut tout autrement dans la basse vallée du Yang-tse. Au Ning-kouo-fou, à Tchen-kiang, à Ou-si (Vou-si), à Sou-tcheou (Sou-tseu), dans les environs même de Chang-hai, de véritables émeutes assailirent les postes de la mission, y causant de grands ravages. Nous devons raconter, en suivant l'ordre chronologique, ces tristes événements.

C'est au Ning-kouo-fou que se produisirent d'abord les attaques, et qu'elles furent plus violentes. Dès 1875, quelques signes inquiétants rendaient plus craintifs catéchumènes et néophytes. Au début de cette année, les lettrés réunis à la préfecture de Ning-kouo-fou, pour les examens, s'étaient montrés importuns et grossiers envers le R. P. Garnier qui gardait alors la résidence; plus tard, ils étaient entrés de force dans la maison en l'absence des pères, et l'avaient consciencieusement pillée. (2)

Plus loin, à la même époque, les indigènes païens avaient assailli les émigrés chrétiens, leur avaient volé leurs images de piété. Au Koang-té-tcheou, les calomnies ordinaires, lancées contre les missionnaires et les chrétiens au sujet des œuvres de la Sainte Enfance, se répandaient librement; les catéchumènes pris de peur se cachaient; les païens cessaient de fréquenter les pères. (3)

Les mandarins locaux faisaient la sourde oreille, ou protégeaient mollement. En novembre 1875, des soldats de Kien-ping ayant dévalisé et brûlé des cabanes de catéchumènes, le P. Seckinger dut se rendre sur place, et obtint à grand peine les réparations convenables. (4)

En Février 1876, nouvelle affaire, beaucoup plus grave, à Ning-kouo-fou. Cette fois encore, les lettrés réunis à la préfecture pour les examens étaient en cause. Les pères étaient partis à Nan-king pour faire leur retraite. Le 22 février, une foule de jeunes candidats se réunirent devant la résidence, et après avoir copieusement injurié le catéchiste qui la gardait, forcèrent les portes, brisèrent les meubles, pillèrent tout ce qui leur parut de

(1) Ibid. 15 Octobre 1876.

(2) Palatre, *Relations*, 1874, p. 179 sq.

(3) Ibid. p. 182 sq.

(4) *Nouvelles de la Mission*, 15 Décembre 1875. Bizeul. *Chinois*, p. 155.

bonne prise, et brûlèrent ce qu'ils ne pouvaient emporter. La maison elle-même eut été incendiée sans les supplications des voisins, qui craignaient pour leur propre logis. Les mandarins locaux n'avaient envoyé que quelques satellites, qui arrivèrent trop tard, et n'empêchèrent rien. (1)

Cette fois c'en était trop ; l'habile et énergique P. Seckinger, chargé de toutes ces pénibles négociations, arriva aussitôt à Ning-kouo-fou, en compagnie du P. Le Cornec, ministre de la section ; le préfet de la ville, intimidé par leurs menaces, concéda une indemnité de 4000 piastres, un beau terrain dans la ville, et l'affichage d'une proclamation favorable au christianisme (2). C'était le dernier succès que la mission dut remporter de longtemps. L'intervention d'un fanatique influent vint bientôt porter le trouble dans tout le pays, et mettre les néophytes en grand danger.

Il y avait alors au Ning-kouo-fou un mandarin militaire du grade de tong-ling (général), qui commandait des camps établis sous prétexte de préserver le pays d'une nouvelle invasion des rebelles. Fang c'était son nom, tenait, ses pouvoirs directement du vice-roi de Nan-king, et était indépendant de tous les mandarins locaux. Il avait le droit de faire arrêter et de juger tous ceux qui seraient soupçonnés de rébellion, et ses soldats, qui n'obéissaient qu'à lui, se chargeaient des exécutions. Or, Fang-tong-ling était un ennemi acharné du catholicisme qu'il connaissait bien; il s'était donné la mission d'extirper du pays dont il avait la garde la religion des Européens. Dès le début de 1876, on le voit impliqué dans toutes les inquiétantes affaires d'émeutes et de pillages dont j'ai parlé plus haut. Pour découvrir et compromettre plus surement les chrétiens, il affichait un grand zèle pour la doctrine de Confucius; la tablette du "Saint Homme", certaines inscriptions qui reproduisaient les maximes confucianistes les plus caractéristiques, étaient répandues à profusion dans les campagnes, et toute famille qui refusait de suspendre à son foyer ces symboles superstitieux devenait suspecte de rébellion. A la "religion du Seigneur du Ciel" (Tien-tchou-kiao), Fang opposait "la religion du Seigneur de la terre" (Ti-tchou-kiao) (l'empereur). Il commentait publiquement les décrets impériaux portés depuis Kang-hi contre les sectes étrangères, parmi lesquelles le christianisme était signalé comme la plus dangereuse. (3)

---

(1) *Nouvelles de la Mission;* 15 Mars, 1er Avril; Lettres des PP. Seckinger et Le Cornec.

(2) *Nouvelles de la Mission;* Lettres du P. Le Cornec, 1er Mai, 15 Mai 1876. cf. Bizeul, *Chinois,* p. 165 sqq.

(3) Bizeul. *Chinois et Missionnaires,* p. 149 sq.

Les demi-lettrés, qui étaient ses meilleurs agents, parcouraient les campagnes, proposant les inscriptions dont l'acceptation constituait un acte d'apostasie, tenant registre des soumissions et des résistances, et promettant clairement, suivant les cas, la protection ou la vengeance de Fang-tong-ling. (1)

Le P. Seckinger avait tenté, en vain, d'aborder le terrible mandarin et de lui faire entendre raison; Fang avait répondu que les affaires de la religion regardaient les mandarins locaux, que ses fonctions, à lui, consistaient à rechercher et à punir les rebelles.(2)

Autour de Fang-tong-ling se groupaient tous ceux qui en voulaient aux chrétiens; indigènes qui convoitaient les terres occupées et mises en valeur par les émigrés; lettrés, comme toujours fort hostiles à la religion des européens; brigands, qui sentaient la possibilité de fructueuses opérations. Il y avait de véritables conjurations qui réunissaient parfois quarante à cinquante hommes d'un même village dans un festin où la ruine des établissements catholiques était décidée (3). Les catéchumènes terrifiés se retiraient, ou acceptaient les tablettes superstitieuses. (4)

Dès la fin de 1875, plusieurs chrétiens, faussement accusés de rixes et de pillage, avaient subi la torture et de longues semaines d'emprisonnement; il avait fallu toute l'énergie du R.P. Seckinger pour arracher leur délivrance au sous-préfet de Ning-kouo. (5)

A la même époque, une grave émeute éclatait dans la sous-préfecture de Ning-kouo, occasionnée par les impôts exorbitants que les mandarins exigeaient des émigrés Hou-pénois; les soldats du sous-préfet tirèrent sur la foule et tuèrent plusieurs habitants, parmi lesquels trois chrétiens. (6)

L'occasion parut bonne à Fang-tong-ling pour satisfaire sa haine. Il fit publier que l'émeute avait été organisée et conduite par les chrétiens. Un catéchumène nommé Tcheng-ming-te fut dénoncé comme chef de cette rébellion, dont il était parfaitement innocent, et emprisonné par les soldats de Fang-tong-ling. Tous les efforts des PP. Seckinger et André pour sauver ce malheureux furent inutiles; Tcheng-ming-te avait encouru la haine d'un

---

(1) Bizeul. *Chinois et Missionnaires*, p. 151 sqq.

(2) *Nouvelles de la Mission*, 1er Mai 1876.

(3) *Nouvelles de la Mission*, 15 Avril 1876.

(4) *Nouvelles de la Mission*, 15 Avril 1876. Bizeul, *Chinois* p. 152.

(5) Diverses lettres dans *Nouvelles de la Mission*, 15 Fév. 1876.

(6) Diverses lettres des PP. André et Seckinger. *Nouvelles de la Mission*, 15 Avril, 1er Mai, 1er Juin.

des agents les plus redoutables de Fang-tong-ling en l'empêchant d'enlever une femme chrétienne; sa perte était décidée; attestations favorables des notables du pays, invraisemblance de l'accusation, dénégations des mandarins locaux eux-mêmes, tout fut inutile; le néophyte fut promené par les soldats, comme un chef de rebelles captif, dans les deux préfectures de Ning-kouo-fou et Koang-té-tcheou,puis décapité. "A mes yeux,écrivait le P. André, c'est un vrai martyr, car il est mort uniquement en haine de la religion. Fang-tong-ling et ses soldats le disent hautement: "S'il n'avait pas été chrétien, nous ne l'aurions pas mis à mort." (1)

Pour démoraliser complètement catéchumènes et néophytes, il fallait frapper un plus grand coup; la mort d'un missionnaire produirait l'effet désiré. Le P. François-Xavier Hoang, du clergé séculier, fut choisi comme victime. D'une honorable famille de lettrés de Hai-men, il avait été envoyé par Mgr Maresca, en 1854, au séminaire de la Sainte Famille à Naples, et avait fait le voyage de France sur le *Cassini*, que le commandant de Plas ramenait à Lorient. (2)

Ses études terminées à Naples, il avait missionné plusieurs années au Hou-pé, puis avait demandé à rentrer dans son vicariat d'origine, où son frére le P. Philippe Hoang, ancien élève du séminaire du Kiang-nan, travaillait déjà. Mgr Languillat l'avait accepté avec joie et envoyé au Ning-kouo-fou, où sa connaissance de la langue du Hou-pé lui avait permis de rendre de précieux services aux immigrés. Les documents émanés des pères qui virent à l'œuvre le P. Hoang sont unanimes à louer son zèle, son courage, ses succès apostoliques, la dignité de sa vie. (3)

Après la mort du malheureux prêtre, ses ennemis s'acharnant contre sa mémoire, le R.P. Chauvin, supérieur de la mission, voulut, dans une lettre adressée au ministre de France à Pé-king, venger son honneur par ce témoignage très net: "Nous savons d'une manière certaine que ce prêtre, tant pour sa propre conduite que pour ses rapports avec les autres hommes, était très estimé de l'évêque de cette province, aimé et respecté des chrétiens et des païens... Il se montra l'égal de nos missionnaires d'Occident, tant par ses sentiments que par sa conduite vertueuse". (4)

---

(1) 29 Avril; dans ***Nouvelles de la mission,*** 1er Juin.

(2) Daniel. ***Alexis Clerc***, p. 348 sq.

(3) Témoignages de Mgr Languillat, du R.P. Foucault, supérieur de la mission, du P. Seckinger, réunis dans Bizeul, ***Chinois et Missionnaires,*** p. 191 sqq.

(4) R.P. Chauvin à M. Brenier de Montmorand, 4 Novembre 1876. ***Lég. Franc.***

Par ailleurs, il résulte des rapports du même supérieur, et de ceux du R.P. Garnier, supérieur de la mission de l'Ouest, que chez ce prêtre la prudence et la modération n'étaient pas à la hauteur du zèle. On lui reprochait des allures "mandarinales" qui avaient froissé nombre de notables du pays ; son intervention trop fréquente dans les procès que les immigrés du Hou-pé avaient à soutenir contre les indigènes l'avait rendu odieux à ces derniers; ses succès apostoliques eux-mêmes, la conquête de plusieurs postes nouveaux, malgré le mauvais vouloir des mandarins locaux, avait fortement indisposé ceux-ci, et le vainqueur n'avait pas eu toujours le triomphe assez modeste. Parmi les achats de terrains qu'il avait faits au compte de la mission, tous n'avaient pas été effectués dans des conditions régulières, à cause de l'incertitude des propriétaires. Comme toujours, les catéchistes et les agents du missionnaire avaient exagéré les travers de leur maitre, et les haines qu'ils encouraient retombaient sur lui. (1)

Pour toutes ces causes, le P. François-Xavier Hoang avait beaucoup d'ennemis. Parmi eux, on voyait au premier rang le notable Ho-kiu, un des plus dangereux agents de Fang-tong-ling. Cet homme, originaire du Ho-nan, détestait les immigrés du Hou-pé, parmi lesquels se recrutaient presque exclusivement les chrétiens.

Dès le début de 1876, des menaces de mort avaient plus d'une fois été lancées contre le P. Hoang. Il en était instruit. Etant venu à Chang-hai en juin, selon la coutume, pour les vacances des prêtres séculiers, il avait prévenu le R.P. Supérieur de la mission de la situation qui lui était faite, et avait suggéré l'idée qu'un changement de poste pourrait détourner le périel. Personne ne croyait alors qu'il y eut danger prochain ; le succès du P. Seckinger dans l'affaire du pillage de la résidence de Ning-kouo-fou autorisait, au contraire, à bien espérer de l'avenir.(2)

On rassura le missionnaire, qui regagna son poste avec les PP. Bies et Chen-eul (Sen-gni en dialecte de Chang-hai) ; ils arrivaient le 9 Juillet à la préfecture de Ning-kouo-fou. Là, de

(1) Sur tous ces points,on trouvera les plus francs aveux des compagnons d'apostolat du P. Hoang, le R.P. Garnier, les PP. Seckinger, André, Cordier, dans leurs lettres à Mgr Languillat et au R.P. Supérieur destinées à les éclairer dans leurs réclamations. Elles sont conservées à Zi-ka-wei. C. 2, 16. Résumées dans le ***Diarium*** du P. Pallatre. ***Zi***. H. 1, 81. Dans ce même ***Diarium***, (t. 2, p. 276) le P. Palatre a noté une conversation fort importante qu'il eut sur ce sujet avec le R.P. Garnier en 1877. Le R.P. Chauvin donne la même note dans une lettre au R.P. Provincial, 29 Avril 1877. ***Franc***. 2669.

(2) Cf. supra p. 212.

mauvaises nouvelles les attendaient; des catéchumènes et des néophytes venaient demander du secours ; Fang-tong-ling et ses gens pillaient les maisons, rançonnaient les nouveaux chrétiens, et les menaçaient d'avanies pires encore. Ces violences se produisaient surtout dans le district dont le P. Hoang était chargé ; son propre catéchiste avait été arrêté, ses chapelles étaient menacées du pillage. Le missionnaire n'hésita pas ; après avoir adressé une demande formelle de protection au sous-préfet de Kien-ping, il gâgna sa résidence principale, Lou-tsen, située au sud du Koang-té-tcheou. De là il écrivait le 12 Juillet, après avoir rapporté diverses vexations des gens de Fang-tong-ling : "Ho-kiu a juré de faire de moi un martyr" (1). Un jour ne devait pas s'écouler avant que cette prévision fut réalisée.

Le 13 Juillet, à 6 heures du matin, le P. Hoang récitait son bréviaire, en se préparant à célébrer la Sainte Messe, lorsque l'administrateur de la chrétienté se précipita dans la chambre, annonçant qu'une bande furieuse approchait du village. La première pensée du père fut pour la florissante école de petites filles qu'il avait organisée dans le même enclos que sa résidence (2); une veuve chrétienne nommée Song la dirigeait ; les élèves firent en hâte leurs petits préparatifs pour se réfugier dans des familles amies. Il était déjà trop tard. 700 à 800 hommes, armés de fusils et de sabres, cernaient le village ; la résidence fut aussitôt envahie, le P. Hoang saisi. D'après les premières lettres reçues à Chang-hai et qui reproduisaient les récits de témoins oculaires, Ho-kiu en personne dirigeait l'attaque. "Pourquoi cette invasion, lui dit le père. Si tu as quelque chose à me demander, je suis prêt à te rendre justice. — Mets-toi à genoux, et demande-moi grâce de la vie, répondit Ho-kiu en levant son sabre. — Ma vie est entre les mains de Dieu ; si je la perds pour sa cause, je monterai au ciel, où je désire que tu me suives un jour ; je suis ici pour sauver mon âme et celle de mes frères ; si tu veux me frapper, frappe. — Alors, enlève tes habits. — Je ne les enlèverai pas." — Des hommes de la bande lui arrachent robe, chemise, chaussures. Un dernier vêtement restait — " Enlève-le toi-même. — Celui-là moins que les autres" — Ho-kiu alors frappa le père en plein visage d'un coup de sabre ; un second coup l'atteignit au côté gauche. — " Jésus sauvez-moi" s'écria le

---

(1) Bizeul, *Chinois et missionnaires*, p. 195 sq.

(2) Cette organisation, contraire aux réglements de la mission, qui exigeaient une séparation absolue entre l'école des filles et la maison du missionnaire, était une grave imprudence ; les calomniateurs du P. Hoang surent en tirer parti (cf. remarques de Mgr Bulté au R.P. Sédille, 1er novembre 1886. *Zi.* E. 3).

P. Hoang, et il expira. Son cadavre fut dépouillé, et subit d'indescriptibles outrages; le ventre fut ouvert par un fils d'Ho-kiu, et les entrailles arrachées; les membres séparés du tronc; le corps brûlé sur place. (1)

Dans la suite, des enquêtes plus approfondies ayant été faites à l'occasion du procès intenté à Ho-kiu, les dépositions des témoins varièrent; il ne parut pas évident que le missionnaire fut mort de la main même du notable Ho-nanais, et après une consulte tenue à ce sujet, la mission renonça à poursuivre de ce chef le misérable (2). En tout cas, il était bien clair pour tous que les assassins étaient de ses gens, et fanatisés par ses déclamations.

Le Père mort, un de ses catéchistes Yang-che-cho, particulièrement odieux aux assaillants, fut également tué à coups de sabre, et son corps brûlé sous les yeux de sa mère, qui ne put obtenir aucune grâce. Un petit enfant de deux ans, recueilli à l'école par charité,parceque sa mère ne pouvait le nourrir, fut tué lui aussi ; le petit corps coupé en morceaux et jeté dans la chaux vive ; on verra dans quel abominable but les assassins commirent ce nouveau crime. (3)

Un autre catéchiste avait été fait prisonnier ; Ho-kiu, qu'il avait connu jadis, lui sauva la vie. Les filles de l'école, et leur maitresse, furent partagées entre les chefs de la barbare expédition; on imagine quels traitements attendaient les malheureuses. Enfin, une perquisition faite dans la maison du P. Hoang amena la découverte d'une caisse remplie de ces anges en papier dont les chrétiens décoraient leurs rameaux bénits ; on y joignit les queues des victimes, et tout le pays crut bientôt qu'on avait saisi chez le P. Hoang les diables coupeurs de queues. Eglise et résidence furent démolies. (4)

Les restes calcinés du P. François-Xavier Hoang restèrent abandonnés pendant plusieurs mois ; ce fut seulement le 5 Mai 1877 que les quelques ossements retrouvés à Lou-tsen furent apportés à Chang-hai, et inhumés au cimetière de la mission. (5)

Plusieurs pensèrent à honorer comme la mémoire d'un martyr celle du prêtre mort si courageusement dans l'exercice de son ministère. Les supérieurs de la mission se refusèrent à

(1) J'ai suivi le résumé des lettres parvenues à Zi-ka-wei en Juillet et Août ; il parut le 1er Septembre 1876 dans les *Nouvelles de la Mission.*

(2) Consulte du 10 Juillet 1877. *Zi-ka-wei,* archives privées du R.P. Supérieur.

(3) *Nouvelles de la Mission,* 1er Sept. 1876.

(4) Ibid. et Bizeul, *Chinois et Missionnaires,* p. 187 sq.

(5) P. Palatre, *Diarium,* 5 Mai, 26 Juin 1877.

toute démarche de ce genre, les haines qu'avait excitées l'imprudence du P. Hoang pouvant être considérées comme des causes, au moins partielles, de sa mort (1). Mais il est permis de croire que Dieu n'a pas refusé cette palme au prêtre zélé qui était allé, pour le bien des âmes, au devant du danger sur lequel il n'avait aucune illusion.

Le jour même de l'assassinat, des courriers chrétiens en portèrent la nouvelle à Choei-tong, alors résidence centrale de la section, où se trouvaient réunis les pères Chen-eul (Sen-gni), Chen-leang (Sen-liang), Bies et André ; le projet d'Ho-kiu et de sa bande était d'assaillir la résidence ; les pères se dispersèrent. Le P. André partit pour Ning-kouo-fou, afin de réclamer la protection des mandarins de la préfecture ; il n'en obtint que des fins de non recevoir, et il devint évident que Fang-tong-ling et les siens pouvaient tout se permettre, sans avoir rien à craindre des autorités locales. (2)

Les chrétiens épouvantés commencèrent à fuir dans les montagnes, abandonnant leurs maisons et leurs champs. Les pères regagnèrent leurs districts, le P. Chen-eul (Sen-gni) restant aux environs de Choei-tong, le P. André à Ho-li-ki, le P. Bies dans la préfecture de Koang-té-tcheou. Le P. Chen-leang (Sen-liang), qui devait prendre ses vacances, gagna Ou-hou, et de là Chang-hai, où il apporta le 17 Juillet les tristes nouvelles que nous venons de reproduire. Le P. Le Cornec, ministre de la section de Ning-kouo-fou, alors en vacances à Zi-ka-wei, et le P. Laurent Li, partirent aussitôt pour l'Ouest. A Tchen-kiang ils prirent avec eux le P. Seckinger, auquel, comme toujours, on confiait les causes difficiles. Le 21 Juillet, les trois pères étaient à Ou-hou ; le P. Le Cornec y demeura seul, pour essayer de porter secours aux missionnaires en danger ; les PP. Seckinger et Li partirent pour Ngan-k'ing, afin d'obtenir du gouverneur du Ngan-hoei un appui efficace.

Pendant ce temps, la nouvelle des évènements de Lou-tsen, et de l'impunité assurée aux assassins, se répandait dans toute la région ; Fang-tong-ling fit afficher partout une proclamation dans laquelle il invitait les chrétiens à revenir à la religion nationale, en exposant dans leurs maisons les inscriptions superstitieuses qu'il faisait distribuer. Les vieux chrétiens venus du Hou-pé furent d'une admirable constance ; on n'eut pas un acte d'apostasie à déplorer de leur part. (3)

(1) Consulte du 22 Février 1877, Archives privées du R. P. Supérieur de la mission, à Zi-ka-wei.

(2) *Nouvelles de la mission,* 1er Sept. 1876.

(3) R.P. Chauvin au R. P. Provincial, 29 Avril 1877. ***Franc.*** 2669.

Il n'en fut malheureusement pas de même des néophytes et des catéchumènes; un grand nombre exposèrent dans leurs maisons les inscriptions dont l'acceptation les faisait apostats, et abandonnèrent toute pratique de la religion catholique. Plusieurs misérables accusèrent devant les mandarins les familles restées fidèles de les avoir payés pour lancer dans le pays les diablotins coupeurs de queues, et cette absurde calomnie trouva créance, et excita le peuple contre les chrétiens. (1)

Du 15 au 23 Juillet, quarante chapelles, écoles ou résidences des missionnaires, furent brûlées ou démolies, huit personnes mises à mort. Les immigrés du Ho-nan, les indigènes, avaient pris les armes contre les villages des Hou-pénois chrétiens, et pillaient et incendiaient à cœur joie. Sur les routes, on arrêtait les voyageurs porteurs de médailles et chapelets, et ils devaient subir les derniers outrages. Les femmes et jeunes filles chrétiennes étaient arrêtées, emmenées captives, vendues dans d'autres provinces. Quelques paysans allèrent réclamer la protection des mandarins locaux: "Allez trouver les pères européens, répondaient ceux-ci; c'est à eux de vous protéger." Les malheureux n'avaient qu'à quitter le pays; plusieurs s'enfuirent à Ou-hou; le P. Le Cornec les y secourait de son mieux.

Le 24 Juillet, la bande d'Ho-kiu donnait l'assaut à la résidence centrale de Choei-tong; tous les bâtiments furent rasés; bibliothèque, sacristie, chapelles, lingerie, mobilier, furent mis au pillage; le cadavre du P. Femiani, mort peu auparavant, et non encore inhumé, fut tiré de son cercueil, et jeté aux chiens.

Cependant le P. Seckinger agissait à Nan-k'ing avec son énergie habituelle. Les 23 et 24 Juillet, il obtenait du tao-t'ai (dao-dai) des affaires européennes la nomination de trois délégués munis de pleins pouvoirs, pour régler les affaires du Ning-kouo-fou, et partait aussitôt avec eux pour le théâtre de la persécution. Sa vie étant spécialement menacée,il resta à Ou-hou, en attendant une escorte, et laissa les délégués pénétrer seuls dans le pays. Ceux-ci conférèrent avec Fang-tong-ling et les mandarins locaux. Ils ne purent rien obtenir. Fang-tong-ling déclarait que, si le gouverneur du Ngan-hoei prenait le parti des chrétiens, lui-même ferait révolter tout le pays; préfets et sous-préfets prétextaient leur impuissance. (2)

---

(1) *Nouvelles de la mission,* 1er Septembre 1876.

(2) La situation est parfaitement décrite dans un mèmoire du R.P. Le Cornec, ministre de la section, reproduit dans les *Nouvelles de la Mission,* du 1er Septembre 1876.

Le seul résultat de l'action des délégués fut le salut des PP. André et Bies. Ils étaient, nous l'avons vu, retournés dans leurs districts, pour assister leurs chrétiens persécutés. Le P. André, surtout, était en grand danger, sa tête étant mise à prix par Fang-tong-ling. Durant quinze jours, il dut se cacher dans une pauvre maison isolée au milieu des montagnes, où un honnête païen, ami de ses chrétiens, lui offrit un asile au péril de sa propre vie; il avait pour abri, au mois d'août, une sorte de "tombeau aérien", situé au dessus du fourneau à riz dont, trois fois par jour, la fumée l'enveloppait; du 24 Juillet au 7 août il vécut dans des alarmes continuelles; le généreuse famille qui le cachait ne se laissa pas tenter par la prime de plusieurs centaines de piastres promise à qui livrerait l'Européen. Le 7 août, son sauveur apprenait que le délégué venu de Ngan-k'ing cherchait le père pour le conduire à Ou-hou; prévenu, celui-ci envoya au captif une escorte honorable et une chaise, et récompensa le brave paysan qui s'était montré hospitalier; le 14 Août, le P. André arrivait à Chang-hai, où il fut malade plusieurs semaines. (1)

Le P. Bies avait regagné le Koang-té, rassurant et évangélisant sur sa route les quelques chrétiens qui n'avaient pas fui dans les montagnes; au bout de dix jours, le mandarin de la ville, craignant l'arrivée de Fang-tong-ling, fit prier le missionnaire de se réfugier à son tribunal; après réflexion, le P. Bies accepta, pensant que nulle part ailleurs il ne pourrait rendre autant de services à ses chrétiens. Il passa un mois dans le grenier du tribunal, qui servait de dortoir aux domestiques du mandarin; de là, il pouvait communiquer avec ses chrétiens persécutés, et plaider leur cause auprès des autorités locales; son journal, qu'il tenait jour par jour, est d'un intérêt poignant. Le 27 août, le délégué venu de Ngan-k'ing, obtint du missionnaire qu'il se laisserait conduire à Chang-hai, où on leur fit fête. (2)

Le P. Chen-eul (Sen-gni), auquel sa qualité de chinois permettait de se dissimuler plus facilement, avait passé plusieurs jours à fortifier les pauvres chrétiens des environs de Choei-tong; ceux-ci, dit-il, "pleuraient et sanglotaient comme les bons enfants qui ont perdu leur chère maman;" nombreux, plus courageux que les néophytes, ils se seraient volontiers défendus; le père le leur interdit, de peur de donner prétexte à des accusations de rébellion. Après le sac de Choei-tong, voyant les fidèles en fuite, il se décida à quitter le pays lui aussi; déguisé en marchand de

(1) Bizeul, ***Chinois et Missionnaires,*** p. 229 sqq. reproduit le journal du P. André.

(2) Journal du P. Bies dans Bizeul, ***Chinois et Missionnaires,*** p. 24 sqq. P. Palatre, ***Diarium,*** 4 Septembre.

papier, et escorté de chrétiens, il gagna la frontière du Tché-kiang à travers mille dangers, car les routes étaient gardées, l'ordre donné d'arrêter les prêtres. Là, il prit une barque, et gagna Chang-hai, où il arriva le soir du 31 Juillet, fête de Saint Ignace.(1)

Après ces départs, il ne restait plus un seul missionnaire dans la préfecture de Ning-kouo-fou ; le P. Le Cornec et quelques autres attendaient à Ou-hou, sur la demande des délégués de Ngan-k'ing, que ces messieurs eussent rétabli l'ordre et pacifié le pays. Toutes les églises ou maisons des pères ruinées sauf celle de la préfecture ; les chrétiens en fuite ; de nombreuses apostasies de néophytes ; tel était le bilan des mois de juillet et d'août 1876 ; les nouvelles attristantes parvenaient chaque jour à Zi-ka-wei, assombrissant les vacances des pères. (2)

Dès l'arrivée des premiers renseignements authentiques sur la mort du P. Hoang, le R.P. Foucault, supérieur de la mission, avait prévenu M. Godeaux, consul-général de France à Chang-hai. Celui-ci avait aussitôt adressé au tao-t'ai (dao-dai) de la ville, et par lui au vice-roi de Nan-king, d'énergiques réclamations. (3)

De son côté M. de Roquette, qui gérait la légation de France à Pé-king, après le départ de M. de Rochechouart, et en attendant l'arrivée du nouveau titulaire, avait de suite agi auprès du Tsong-li-yamen, et obtenu la promesse d'une protection efficace des missionnaires et des chrétiens au Ning-kouo-fou ; de fait, le vice-roi de Nan-king reçut des instructions dans ce sens. (4)

Si cette énergique attitude avait été maintenue jusqu'au bout par les représentants de la France, l'assassinat du P. Hoang et tous les crimes qui l'avaient suivi auraient été glorieusement vengés. Il en alla malheureusement tout autrement.

Les pères du Kiang-nan avaient vivement regretté le départ de Pé-king du comte de Rochechouart ; quand ils l'avaient vu repasser par Chang-hai pour regagner la France (Avril 1876), ils

---

(1) Journal du P. Chen-eul dans Bizeul, *Chinois et missionnaires* p. 213 sq.

(2) La nouvelle de la mort du P. Hoang parvint le 17 Juillet à Zi-ka-wei; à partir de ce jour, il n'en est guère qui n'apporte de mauvaises nouvelles. Le P. Palatre les résume fidèlement dans son ***Diarium.***

(3) P. Palatre, ***Diarium,*** Fin juillet. ***Zi.*** H. 1. M. Godeaux 31 Juillet, ***Zi.*** B. 8.

(4) P. Palatre, ***Diarium,*** t. 2, Sept. résume une lettre de M. de Roquette au P. Basuiau.

l'avaient reçu comme un véritable bienfaiteur (1); des démarches avaient été vainement faites à Paris pour que l'énergique chargé d'affaires fut maintenu à Pé-king. (2)

Le successeur du comte de Rochechouart fut le vicomte Brenier de Montmorand, qui arrivait à Chang-hai le 30 Juillet 1876. Le nouveau ministre de France n'était pas un inconnu pour les pères du Kiang-nan; consul à Chang-hai de 1864 à 1869, il avait été mêlé aux graves négociations qui amenèrent la fondation ou la reprise des postes de Nan-king, Ngan-k'ing, Yang-tcheou, Tchen-kiang, Sou-tcheou (Sou-tseu). Il avait toujours témoigné alors un grand intérêt aux œuvres de la mission, et entretenait les relations les plus cordiales avec un certain nombre de pères, le R.P. Basuiau particulièrement, supérieur de la maison de Yang-king-pang.

Malheureusement, dès cette époque où le prestige de la France était si grand en Chine, M. Brenier de Montmorand témoignait une aversion profonde pour les "affaires de missions;" on l'avait toujours trouvé disposé aux concessions, aux ménagements envers les mandarins les plus hostiles à l'influence chrétienne et française ; il n'avait pas tenu à lui, en particulier, que les pères fussent exclus de la ville de Nan-king, et relégués hors des murs, comme le désirait Li-hong-tchang. (3)

Dans sa correspondance avec Mgr Languillat et les supérieurs de la mission, dans ses rapports à la légation de Pé-king, il avait souvent signalé et blâmé les "excès de zèle" de "nos dignes missionnaires ;" "des formes, de la mesure, des précautions prudentes", telles sont les recommandations qui revenaient alors souvent sous sa plume. (4)

Ce qu'il y avait de plus inquiétant, c'est que, pendant son séjour à Chang-hai, M. Brenier de Montmorand avait noué des

(1) P. Palatre, ***Diarium,*** 3 Avril 1876. ***Zi.*** H. 1.

(2) Le P. Palatre note dans son ***Diarium*** le 1er Juin 1875 : "Mgr Desflèches écrit au R.P. Foucault pour le prier d'agir à Paris afin que le Comte de Rochechouart ne soit pas changé à Pé-king". Je n'ai pas trouvé trace de démarches faites dans ce sens par les supérieurs du Kiang-nan. Mais le P. Tailhan, procureur de la mission, écrivait le 21 Octobre 1875 : "Le maréchal n'écoute que M. Decazes, et celui-ci a repoussé les demandes et sollicitations de la maréchale, et de la vicomtesse de Meaux, (en faveur du comte de Rochecouart)" ***Zi.*** F. 20.

(3) cf. supra, p. 169 sq.

(4) A Mgr Languillat, 11 Juillet 1868, 27 Août 1868, 23 Février 1869. ***Zi.*** B.-8.—A M. de Bellonnet, 15 Janvier, 20 Septembre 1865, 10 Octobre, 9 Décembre 1865. ***Lég. Franc.***

relations avec plusieurs hauts mandarins du Kiang-nan, en particulier avec Tsen-pao-tsen, le vice-roi actuel de Nan-king ; il croyait à la loyauté de ces hommes, et estimait que leur amitié valait quelques sacrifices. (1)

Quelles seraient les dispositions du ministre, maintenant que la France vaincue ne pouvait plus parler sur le même ton qu'en 1867, et que la direction donnée par le duc Decazes était d'éviter toute affaire pouvant amener des complications diplomatiques? (2)

Les pères furent fixés dès les premiers jours. M. Brenier de Montmorand arrivait à Chang-hai en même temps que les nouvelles des événements de Ning-kouo-fou. Le R.P. Foucault se hâta de l'instruire de la situation, et de mettre sous ses yeux les correspondances qui parvenaient chaque jour à Zi-ka-wei. Le ministre de France se décida à interrompre son voyage vers Pé-king, et à monter à Nan-king sur le *Talisman,* pour traiter en personne avec le vice-roi les graves affaires pendantes ; il comptait sur ses anciennes relations d'amitié avec Tsen-pao-tsen pour lui faciliter la tâche. (3)

Le P. Seckinger, qui attendait à Ou-hou que les délégués venus de Ngan-k'ing lui eussent préparé les voies au Ning-kouo-fou, (4) vint à Nan-king au devant de M. Brenier ; il avait rédigé, en français et en chinois, un mémoire très clair, relatant les faits, et montrant comment les traités passés avec la France avaient été violés de la plus odieuse manière (5). Il écrivait quelques jours plus tard au R.P. supérieur de la mission ses appréciations sur l'attitude du représentant de notre patrie ; elles étaient fort pessimistes (6)

---

(1) Au R.P. Chauvin, 14 Août 1877. "Je désire ménager l'influence que je puis avoir sur les vice-rois mes anciens amis". ***Zi.*** B. 8.

(2) M. de Rochechouart lui-même écrivait aux vicaires apostoliques de Chine le 1er Novembre 1874 : "Vous êtes assez au courant de ce qui se passe en France pour qu'il soit inutile de faire ressortir la nécessité de redoubler de prudence, et d'éviter avec soin tout ce qui pourait ajouter aux difficultés de la situation que nous sommes obligés de subir". ***Zi.*** B. 8.

(3) Le P. Palatre, ***Diarium,*** t. 2. Juillet Août 1876.—***Nouvelles de la Mission,*** 1er Sept. 1876.— Bizeul, ***Chinois et Missionnaires,*** p. 258 sq.

(4) Cf. supra. p. 218 sq.

(5) ***Lég. Franc.*** Daté du 10 Août 1876.—Copie ***Zi-ka-wei*** C. 2, 16.

(6) 17 Août 1876. Le P. Bizeul, ***Chinois et Missionnaires,*** p. 258 sqq. en a reproduit des extraits. Je cite d'après l'original conservé à Zi-ka-wei. C. 2, 16.

Dans les quelques entrevues, fort courtes d'ailleurs, qu'il eut avec le ministre, il fut péniblement impressionné de ses dispositions (1). Les plaintes des missionnaires lui paraissaient exagérées ; il se montrait, en particulier, mécontent des demandes desecours qui lui arrivaient des pères des Missions Etrangères du Se-tch'oan (2), où la persécution sévissait alors. Pour aller au devant de ces impressions, le P. Seckinger se crut obligé de faire précéder son rapport de ces mots : "Sur mon honneur sacerdotal."

Un facheux contre-temps avait contribué à indisposer les négociateurs français. Aussitôt l'arrivée du *Talisman* devant Nan-king, M. Brenier avait envoyé une lettre au P. Ravary, missionnaire résidant en cette ville, pour le prier de venir conférer avec lui avant qu'il ne se rendit à l'audience du vice-roi. Par suite de l'incurie du messager chinois, la lettre parvint trop tard au père, qui manqua le rendez-vous; d'où une impression pénible qu'il ne fut pas facile de dissiper. (3)

Il y eut trois conférences entre Tsen-pao-tsen et le ministre de France; deux au palais du vice-roi, une sur le *Talisman*. Aucun missionnaire n'y assistait, mais un chinois chrétien, secrétaire du tao-t'ai (dao-dai) de Chang-hai, Tchang-sen-king, qui prit part à toutes les entrevues, renseignait le P. Seckinger. Le père, dans son mémoire, avait demandé le rappel à Nan-king de Fang-tong-ling, dont les violences troublaient tout le Ning-kouo-fou, et le jugement des assassins du P. Hoang, une compensation pour les pertes subies par la mission. M. Brenier se borna à recommander les PP. Bies et André, encore en danger, et le vice-roi promit de donner des ordres "pour qu'on les cherche et qu'on les ramène." (4)

Avec une grande habileté, Tsen-pao-tsen, qui connaissait bien le faible de M. Brenier, insista sur le côté purement politique

---

(1) Un de ses attachés portait un nom bien cher aux pères du Kiang-nan; c'était M. de Lagrené, fils de l'illustre ambassadeur qni avait conquis aux missions les premières libertés. (cf. t. 1, p. 75 sqq.)

(2) cf. ***Miss. Cathol.*** t. 8, p. 303.

(3) P. Ravary au R. P. Supérieur, 11 Août. ***Zi.*** G. 2, 16.— Cf. Bizeul, ***Chinois,*** p. 259. — Palatre, ***Diarium,*** t. 2, Août.... — P. Seckinger 10 Août 1876, ***Lég. Franc.***

(4) Ainsi fut fait. cf. supra, p. 220. Le P. Seckinger écrivait: "Au lieu de ce dernier mot, qui peut cacher une arrière pensée, celle de nous mettre à la porte du Ning-kouo-fou, j'aurais préféré entendre le grand homme dire qu'il allait les protéger efficacement là où ils se trouvent."

des affaires du Ning-kouo-fou ; cachant soigneusement les tentatives de Fang-tong-ling et des siens pour contraindre néophytes et catéchumènes à l'apostasie, il prétendit que tout se réduisait à une querelle entre indigènes et immigrés installés sur leurs terres; le P. Hoang et les chrétiens avaient eu le tort de s'immiscer dans cette querelle, qui n'avait rien de religieux; de là leur malheur. "M. le Ministre n'a rien répliqué," ajoutait tristement le P. Seckinger. Et il concluait, "Dans tous ses rapports avec le vice-roi, M. Brenier s'est conduit en vieux bonhomme, parlant de la pluie et du beau temps, et seulement par entre-filet de nos affaires.... Les chinois, voire même ceux du Ya-men, après l'avoir vu et entendu, s'en amusaient et disaient : "Lao liao; pou-tchong-yong liao" (1). Ces mots résument parfaitement l'effet produit par l'entrevue. Non, il n'y a pas là même une ombre de M. de Rochechouart." (2)

Le seul résultat pratique de la visite de M. Brenier de Montmorand à Nan-king fut une proclamation du vice-roi Tsen-pao-tsen, affichée dans quelques villes du Kiang-sou dans les premiers jours de septembre. Elle mentionnait les rumeurs populaires au sujet des "hommes de papier coupeurs de queues," déclarait qu'elles étaient l'œuvre de scélérats qui "abusent de la crédulité du peuple pour le tromper", et que ces hommes "appartiennent à la société du nénuphar blanc, non au christianisme." Les coupeurs de queues doivent être jugés par les mandarins, non par le peuple.

Le tao-t'ai (dao-dai) de Chang-hai, en promulguant cette proclamation de son chef, en donnait une autre qui commentait la première. Elle était plus explicite, citait l'article 13 du traité de Pé-king, et l'édit impérial de 1863 concernant le christianisme, et concluait : "Ces rumeurs n'ont aucun rapport avec la religion chrétienne ; restez donc en paix ; n'écoutez pas ceux qui les répandent. Si vous accusez ainsi sans raison les chrétiens, vous serez jugés pour vous être occupés de choses qui ne vous regardent pas, et chercher à soulever des émeutes. Les chrétiens qui sont dans ma juridiction ont depuis longtemps été pacifiques; je ne les ai pas entendus accuser; je n'ai pas entendu dire qu'ils fissent des sortilèges, qu'ils violassent aucune loi.... il appartient donc aux autorités locales de les protéger ; et personne ne doit les accuser d'avoir soulevé ces émeutes." (3)

(1) "Un vieux inutile; un vieux propre à rien."

(2) Lettre citée. cf. Palatre, *Diarium*, t. 2, 21 Août 1876.

(3) Copies à Zi-ka-wei B. 8.

Ces proclamations étaient bien inoffensives, la première surtout ; de plus, affichées en très peu de villes, elles restèrent à peu près inconnues du peuple (1). Mais elles donnèrent à M. Brenier de Montmorand l'illusion d'un beau succès remporté à Nan-king. Dès son retour à Chang-hai, il disait aux pères qu'il avait trouvé le vice-roi fort bien disposé ; il était au courant des affaires du Ning-kouo-fou ; il n'y avait là aucune persécution religieuse ; c'étaient de simples disputes entre les gens du pays et les nouveaux venus du Hou-pé; le vice-roi promettait de veiller à la sécurité des deux Français présents en ce pays, et de faire une proclamation en faveur de leurs chrétiens (2). Et quelques jours plus tard, notre ministre écrivait de Pé-king à Mgr Languillat, après lecture de la proclamation du vice-roi : "Je crois que Votre Grandeur se convaincra que rien d'aussi favorable à nos missions n'était jamais sorti d'un ya-men chinois." (3)

On s'explique moins encore deux lettres écrites par M. Brenier au vice-roi de Nan-king à la suite de son voyage, et communiquées au P. Seckinger, à la fin de ce mois d'Août 1876, par les mandarins de Ngan-k'ing, avec une joie facile à comprendre. Le ministre de France y remerciait le vice-roi de la délivrance du P. André, le priait d'envoyer un délégué à la recherche du P. Bies — ce qui était déjà fait grâce au P. Seckinger — et allait jusqu'à inviter Tsen-pao-tsen à signaler à la légation les écarts de conduite des missionnaires. (4)

A la même époque, les journaux anglais de Chang-hai menèrent une campagne qui contrista profondément les pères. En 1870, lors du massacre de T'ien-tsin, les ministres protestants s'étaient honorés en prenant part au deuil des missions catholiques (5). Cette fois, ils jugèrent habile de séparer leur cause de celle de l'Eglise Romaine, et de déclamer contre ses prétendues "ingérences dans la politique" qui auraient été la cause des évènements du Ning-kouo-fou. (6)

---

(1) En particulier elles ne furent pas affichées au Ning-kouo-fou; là cependant elles étaient nécessaires. (P. Le Cornec, 11 Septembre 1876 — dans *Nouvelles de la Mission,* 1er Octobre).

(2) P. Ravary, 11 Août 1876. *Zi.* C. 2, 16. — Palatre, *Diarium* t. 2, 13 Août.

(3) 15 Septembre 1876 — cf. au R.P. Foucault 21 Septembre. *Zi.* B. 8.

(4) *Zi.* C. 2, 16. Cf. Palatre, *Diarium,* t. 2, 5 Septembre.

(5) Cf. supra, p. 176.

(6) P. Palatre, *Diarium,* Août et Septembre; extraits du *Daily News* et du *Shanghai Courier.*

Les mandarins de Nan-king pouvaient tout se permettre; ils en profitèrent, et machinèrent alors l'iniquité la plus scandaleuse dont la mission du Kiang-nan ait souffert au cours de son histoire.

Ho-kiu, l'assassin du P. Hoang, avait compris que le meilleur moyen d'éviter la sanction du meurtre qu'il avait commis, ou du moins inspiré, était d'accuser sa victime de divers crimes; la mort du P. Hoang s'expliquerait alors par l'indignation de la population témoin de ses méfaits. Au commencement d'août 1876, le misérable envoyait au vice-roi de Nan-king un acte d'accusation en dix articles, ramassis de calomnies contre la mémoire du prêtre assassiné. (1)

Il vint à Nan-king pour le soutenir en personne, et arriva dans la capitale du sud le lendemain du départ de M. Brenier. Avec cette dénonciation, le procès fait à la mémoire du P. Hoang allait commencer, et on verrait ce dont sont capables des mandarins chinois quand ils sont libres d'agir.

Le 16 août, une proclamation du vice-roi était affichée à la porte de son palais. Tsen-pao-tsen se donnait des airs d'impartialité. Il prenait assez vivement à partie Ho-kiu, et reprochait au misérable d'avoir usurpé les pouvoirs des mandarins locaux en se mettant "à la tête d'une bande d'individus pour brûler une église, tuer deux hommes, et brûler leurs cadavres." Si les chrétiens de la contrée s'étaient rendus coupables, il fallait "les accuser devant les mandarins locaux et laisser à ceux-ci le soin de traiter les affaires." En conséquence, Ho-kiu et les autres accusateurs du P. Hoang devaient être détenus dans les prisons du préfet de Nan-king jusqu'à ce que le jugement sur toute l'affaire fut rendu. (2)

Pour qui connaissait les usages des tribunaux chinois, il était bien évident que Ho-kiu se tirerait à peu de frais du procès.

---

(1) Les pères obtinrent une copie de l'accusation de Ho-kiu par un de leurs chrétiens de Nan-king, qui s'introduisit dans la prison du misérable, gagna sa confiance, et en obtint communication de son chef-d'œuvre. Il put le transcrire, et le P. Laurent Li prépara une défense qu'on aurait produite si l'accusation était tombée dans le public. (***Zi.*** C. 2, 16. Cf. Palatre ***Diarium,*** 8 Sept.).

(2) Bizeul, ***Chinois et Missionnaires***, p. 261. Tous les détails du procès sont connus par les lettres des PP. Ravary et Debrix, ***Zi.*** C, 2, 16. Les pères, en résidence à Nan-king, étaient renseignés par un mandarin subalterne, que ces iniquités révoltaient. Le P. Palatre résume leurs lettres dans son ***Diarium, Zi.*** H, 1, 82.

On en fut encore plus certain lorsqu'on apprit que la direction des débats était confiée au grand trésorier de la province, ce hainaux Mei-ki-tchao qui, en 1870, avait pris part au complot de Tchen-kouo-choei contre la vie et les propriétés des pères de Nan-king, puis avait empêché le châtiment des assassins de Ma-sin-i.(1)

Dans les derniers jours d'août commencèrent ces iniques débats qui durèrent plusieurs mois. Avant de les raconter, il nous faut décrire le contre-coup que les événements du Ning-kouo-fou eurent sur la situation des diverses églises de la basse vallée du Yang-tse-kiang.

Sur les limites du Ngan-hoei et du Hou-pé, on trouvait, nous l'avons vu, les chrétientés naissantes du Lou-ngan-tcheou; fondées par le P. Seckinger au milieu de tant de difficultés (2), elles avaient toujours été plus ou moins troublées par des persécutions locales. Il fallait donc s'attendre à ce que Fang-tong-ling et Ho-kiu y trouvassent des imitateurs. Lorsque le P. Julien Frin, chargé de la préfecture de Lou-ngan-tcheou, se rendit à son poste, en septembre 1876, il trouva tout le pays en révolution. Aux rumeurs de diablotins coupeurs de queues importées de Nan-king, s'ajoutaient celles des méfaits réels ou prétendus des nombreux adeptes de la secte des mangeurs d'herbes, auxquels les mandarins locaux donnaient la chasse; parmi eux, on dénonçait des chrétiens. Plusieurs tentatives furent faites auprès du père pour qu'il renonçat à continuer son voyage; il rentra paisiblement à sa résidence de Cheng-keou-pou ; un mandarin militaire, émule de Fang-tong-ling, Pen-ta-jen, avait lancé ses soldats sur la chapelle chrétienne en l'absence du père ; mais des notables païens s'interposèrent, et il n'y eut que quelques dégats sans importance. Rassurés par la présence du missionnaire, les chrétiens, qui avaient déjà fui dans la montagne, revinrent dans leurs maisons. Des païens du voisinage avaient juré de tuer le prêtre européen s'il rentrait dans la préfecture ; aucun n'osa tenir parole. Bientôt se répandit le bruit que les brigands du Ning-kouo-fou étaient prisonniers et jugés à Nan-king ; on crut alors que la France avait, comme jadis, parlé ferme, et imposé des réparations suffisantes. Les dernières inquiétudes s'évanouirent bientôt. Le P. André, rétabli des terribles fatigues endurées au Ning-kouo-fou, avait été envoyé au secours du P. Frin ; tous deux obtinrent des réparations suffisantes pour les quelques dégats causés par les soldats, et ceux-ci furent punis ; les chrétiens auxquels on avait imposé des tablettes superstitieuses ou des attestations d'apostasie, vinrent à résipiscence. La seule victime de ce commencement

---

(1) Cf. supra, p. 180.

(2) Cf. supra, p. 145.

de persécution, promptement réprimé, fut un chrétien, compromis dans la rébellion des mangeurs d'herbes, et décapité avec plusieurs d'entre eux ; sa mort ne semble pas avoir eu de cause religieuse, et les pères ne réclamèrent pas contre son exécution. (1)

A Tchen-kiang, et dans les chrétientés situées le long du canal impérial, l'affolement causé par les absurdes racontars partis de Nan-king pouvait causer les plus grands malheurs. Plusieurs mauvais garnements, emprisonnés pour divers méfaits, se déclarèrent payés et formés par les missionnaires pour lancer les diablotins coupeurs de queues. A Tchen-kiang, Yang-tcheou, Hoai-ngan, les mandarins locaux arrêtèrent ces mauvais bruits par des proclamations, et punirent leurs auteurs ; dans cette dernière ville courait une ignoble et affreuse histoire de femmes tuées, puis dépecées par les missionnaires ; une inspection des autorités fit justice de la calomnie. Le préfet de Yang-tcheou apprit du P. Gandar la signification et l'usage des petits anges en papier qui décoraient les rameaux bénits et se déclara satisfait (2)

A Tchen-kiang, le P. Valentin Garnier fut dans un vrai danger, du 13 au 20 Septembre ; des bandes de brigands se formaient dans les villages voisins, et annonçaient l'intention de venir piller les importantes propriétés de la mission ; le préfet avait prévenu le père, se déclarait impuissant à maintenir l'ordre, et conseillait la fuite à Chang-hai. Le missionnaire avertit les deux consuls anglais et américain, qui envoyèrent au tao-t'ai de vertes remontrances. Le 19 Septembre, les nouvelles alarmantes se multipliant, le P. Garnier passa la matinée à l'église, avec le surplis et l'étole, prêt à consommer les saintes espèces; les brigands ne parurent pas ; les lettres des consuls avaient fait leur effet. (3)

Après les chrétientés du Ning-kouo-fou, ce furent les belles congrégations des pêcheurs de Ou-si (Vou-si), Sou-tcheou (Sou-tseu), et des environs de Song-kiang (Song-kaong), qui eurent le plus à souffrir. Comme je l'ai raconté plus haut (4), sur les innombrables canaux des préfectures de Sou-tcheou (Sou-tseu), Tchang-tcheou (Zang-tseu), et Song-kiang (Song-kaong), circulent des milliers de barques, occupées à la pêche ou au transport des

---

(1) Lettres des PP. Frin et André dans *Nouvelles de la Mission,* 1er Octobre, 15 Octobre, 15 Novembre 1876.

(2) Lettres des PP. Garnier, Gandar, Riot, Septembre 1876, dans les *Nouvelles de la Mission,* 15 Septembre, 1er Octobre, 15 Octobre.

(3) R.P. Garnier, Septembre 1876 dans *Nouvelles de la Mission,* 1er Octobre 1876.

(4) Cf. t. 1, p. 242 sq.

voyageurs et des marchandises. Depuis le dix-septième et le dix-huitième siècle, de florissantes "congrégations" chrétiennes se sont formées dans cette population ; ces braves gens, vivant à l'écart des habitants des villes et des campagnes, n'ayant guère de rapports avec eux que pour la vente de leur pêche, se conservent généralement dans une grande innocence et simplicité de mœurs ; ils se rassemblent les dimanches et jours de fête autour d'une église construite pour eux au bord d'un canal d'accès facile, et les affaires spirituelles ou temporelles se règlent en ces jours de grandes réunions. (1)

Naturellement les calomnies les plus absurdes concernant cette population aquatique devaient trouver créance parmi les riverains ; ils connaissaient peu les pêcheurs, et leur isolement prêtait aux mauvais soupçons. De plus, les gens de barques furent toujours grands amateurs d'images de piété ; chaque esquif contient, au centre de sa cabine, un oratoire domestique, où devant le crucifix indulgencié, le tableau représentant le Sacré-Cœur, la Vierge et les saints, les rameaux bénits ornés de naïves figures en papier, la famille se réunit plusieurs fois le jour pour les prières. Pour des accusateurs prévenus, tout cela se confondait facilement avec les fameux diablotins en papier coupeurs de queues.

Au mois d'août 1876, les rumeurs lancées à Nan-king se répandirent dans les préfectures du bas Yang-tse ; les lettres des missionnaires nous décrivent vivement la panique qui s'ensuivait (2); le jour, réunions dans les thés et les auberges, où l'on s'excitait à supprimer les lanceurs de sortilèges ; la nuit, pétards et fusées dépensés sans compter, affreux tapage du tamtam pour éloigner les mauvais esprits ; femmes et enfants se réveillant en sursaut, et portant la main au crâne pour s'assurer que la queue est toujours là.

Comme au Ning-kouo-fou, un haut mandarin militaire, chargé de la police du pays, indépendant de la police locale, prit la direction du mouvement hostile aux chrétiens ; Pen-yu-ling, qui résidait à Kiang-yn, et commandait les postes militaires dispersés sur les deux rives du Yang-tse, était un ennemi acharné de la "religion des européens"; et ses soldats, pour les vexations, les pilleries, les tortures et les meurtres, valaient ceux de Fang-tong-ling. Ils respectaient à peu près les familles chrétiennes, établies dans les villes et les villages, et souvent riches ou aisées ; mais les pauvres pêcheurs étaient voués à toutes les avanies. Dès

(1) Telle est, aujourd'hui encore, la constitution des chrétientés de pêcheurs; j'en ai décrit quelques-unes dans mes ***Croquis de Chine,*** p. 101 sqq.

(2) ***Nouvelles de la Mission,*** 1er Septembre à 1er Décembre.

qu'une barque était trouvée isolée auprès d'un bourg, on l'échouait sur la rive ; une perquisition organisée aussitôt constatait vite la présence d'images en papier ; et sur cet indice indéniable, les pauvres propriétaires étaient, suivant les cas, rançonnés, battus, suspendus pieds et mains liés à des arbres. Impossible aux pêcheurs chrétiens d'entrer dans les villes et villages pour vendre leurs poissons, sans risquer l'emprisonnement ou pis encore; les malheureux finirent par chercher secours là où ils l'avaient tant de fois trouvé ; vers le milieu d'août, plus de trois cents barques étaient rassemblées autour de l'église de Ou-si (Vou-si), et les missionnaires harcelaient de leurs réclamations les mandarins locaux. La fête du 15 août réunissait généralement entre 2000 et 3000 pêcheurs ; cette année ils étaient plus nombreux que jamais. Un massacre général des chrétiens fut décrété dans les thés, les auberges, les mauvais milieux de la ville. Les pères, instruits de ce qui se préparait, après plusieurs avertissements inutiles, envoyèrent au sous-préfet, un catéchiste de confiance, le brave Lou (Loh) sié-sang, ancien novice de la Compagnie ; il montait une des barques de la mission portant le drapeau blanc à croix rouge. Dès que la barque fut entrée en ville, une grêle de briques l'assaillit ; elle fut mise en pièces ; Lou (Loh) sié-sang aborda, et s'efforça de gagner à pied le tribunal ; il fut renversé, foulé aux pieds, roué de coups, laissé pour mort dans la rue ; le pauvre homme avait un œil hors de l'orbite, et perdait le sang par plusieurs blessures à la tête et à la poitrine. Le croyant mort, les assassins s'enfuirent, laissant auprès du blessé évanoui une lanterne allumée, sans doute par quelque pratique superstitieuse. Le dévouement du brave catéchiste sauva les pères et les milliers de chrétiens rassemblés autour de l'église. Les mandarins de Ou-si (Vou-si), craignant les conséquences de l'attentat, dont ils seraient responsables, se décidèrent à prendre les mesures de police nécessaires, et firent recueillir au tribunal Lou (Loh) sié-sang, qui n'était pas mortellement blessé, et put, après un mois, reprendre son service. Ce qui préserva le plus efficacement les pères et les chrétiens de Ou-si (Vou-si), ce fut le bruit qui se répandit tout à coup que la résidence était remplie d'armes, et que les nombreux pêcheurs rassemblés sauraient s'en servir. Le danger restait grand pourtant ; car la campagne était menée par plusieurs des familles les plus influentes de Ou-si (Vou-si), et les mandarins qui voulaient protéger les chrétiens se voyaient accuser par elles de s'être vendus aux européens. (1)

Même péril pour les pêcheurs réunis autour de la grande ville de Sou-tcheou (Sou-tseu), capitale du Kiang-sou. Un fait

(1) Lettres du P. Pouplard, Août et Septembre 1876, dans *Nouvelles de la Mission*, 1er, 15 Septembre 1876. — P. Colombel, *Histoire*, p. 396.

plus grave s'y produisit même dans les derniers jours d'août. Deux pêcheurs chrétiens, étant venus dans la ville pour y vendre des tortues d'eau douce, furent saisis par des vauriens, leurs barques inspectées, et comme toujours, les images qu'elles contenaient fournirent le prétexte d'une accusation devant le sous-préfet. Au cours des débats, le jeune fils de l'un des captifs, enfant de treize à quatorze ans, épouvanté par les menaces proférées contre lui-même et sa famille, déclara que lui et les siens avaient lancé des hommes de papier, et qu'ils avaient été formés à cette besogne par un des administrateurs de leur congrégation, Fong-a-tong. Ordre fut donné de rechercher celui-ci; dès que l'administrateur sut qu'on faisait appel à son témoignage, il se rendit à Sou-tcheou (Sou-tseu), pour porter secours à ses frères. Le malheureux enfant répéta l'absurde accusation qui allait servir de prétexte à la condamnation de trois innocents. En effet, les mandarins de la ville de Sou-tcheou (Sou-tseu), accusés par les meneurs du mouvement antichrétien d'être vendus aux européens, étaient trop heureux de donner une preuve de leur fermeté. Ils essayèrent, à force de mauvais traitements, de faire avouer aux trois pêcheurs prisonniers leur prétendu crime. Rien ne put leur faire proférer ce mensonge; pendant que pleuvaient soufflets et coups de rotin, ils affirmaient leur innocence, et répétaient les noms de Jésus et de Marie. Le P. Bichon, missionnaire de Sou-tcheou (Sou-tseu), avait vainement envoyé lettre sur lettre au sous-préfet, lui expliquant l'usage des images en papier, attestant l'innocence des prisonniers; on lui assurait, pour toute réponse, que justice serait faite. Le 11 septembre 1876, on apprit que les trois malheureux avaient été décapités au milieu d'un grand déploiement de forces militaires; la sentence du sous-préfet avait été approuvée par les magistrats supérieurs, préfet, grand juge, gouverneur de la province. Par un reste d'égards, elle ne faisait pas mention de la qualité de chrétiens des victimes, et les déclarait membres de la société secrète du Nénuphar blanc. Les pères parvinrent à obtenir, par un secrétaire du tao-t'ai (dao-dai) de Chang-hai, la copie de l'inique jugement. (1)

Les malheureux pêcheurs de la préfecture de Sou-tcheou (Sou-tseu), terrorisés par le supplice de trois d'entre eux, se réfugièrent à l'abri des églises de Zi-ka-wei et de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), il y passèrent plusieurs semaines. Là, ils étaient en sureté, mais c'était l'oisiveté, et partant la misère. Les pères, les riches chrétiens de Chang-hai, soutinrent de leur mieux les

---

(1) Lettres citées du P. Bichon, cf. P. Ferrand, 8 Décembre 1876, dans *Nouvelles*, 1er Février. La sentence, conservée à Zi-ka-wei, est résumée par le P. Colombel, p. 403 sqq.

émigrés. 268 barques trouvèrent ainsi asile devant Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) et Zi-ka-wei. On profita de leur présence pour donner aux enfants une solide instruction religieuse. Finalement l'absurdité des racontars populaires fit rougir les mandarins de Chang-hai; ils envoyèrent à Zi-ka-wei un de leurs secrétaires, négocier un arrangement avec les pères; il fut convenu qu'après une inspection de pure forme, et des renseignements donnés par les missionnaires, chaque barque recevrait un passeport en règle, qui lui permettrait de retourner en paix à ses travaux, et de se faire respecter. Le 8 octobre, la distribution des passeports se fit, sur une des pelouses de l'observatoire, par trois délégués du tao-t'ai (dao-dai) et du sous-préfet de Chang-hai. Après quoi,les braves pêcheurs repartirent, reconnaissants de la charité qui les avait accueillis, et plus attachés que jamais à leurs pères, qui seuls les avaient efficacement secourus. (1)

Ceux de Ou-si (Vou-si), groupés autour de leur église, et préservés de plus grands malheurs par les circonstances que j'ai racontées plus haut, reçurent des passeports analogues. (2)

Il y eut encore des faits isolés de violences à l'égard de certaines barques, la destruction de quelques chapelles; mais la paix se rétablit à partir d'octobre 1876, et les pères purent obtenir quelques réparations. Pendant ces épreuves, on n'eut pas à déplorer l'apostasie d'un seul de ces pêcheurs chrétiens. (3)

Aux environs mêmes de Chang-hai, les alertes ne manquèrent pas pendant ces tristes mois d'août et septembre 1876; les pêcheurs chrétiens furent persécutés comme ceux de Ou-si (Vou-si) et de Sou-tcheou (Sou-tseu), mais, dans ce pays, les mandarins, moins fanatiques, se refusèrent à tout procès criminel, et relâchèrent invariablement les prévenus qu'on leur amenait. Chose étrange, pour se préserver contre l'influence néfaste des diablotins coupeurs de queues, les païens ne trouvaient rien de mieux que de tracer de grandes croix à la chaux dans les rues, devant les maisons, sur les portes ou les murs. On craignait surtout pour Zo-sé; des affiches posées dans les villages annonçaient que la nouvelle église avait excité la colère des esprits malfaisants, et causait le malheur du pays; le 19 septembre une procession païenne amenait les foules à une pagode au pied de la colline. On pouvait craindre une émeute; il n'en fut rien; tout se borna à des cris et à des malédictions.

---

(1) Diarium du P. Palatre, t. 2, Août, Septembre, Octobre 1876.

(2) Lettres des PP. Pouplard et Royer, Août et Septembre 1876. *Nouvelles,* 15 Octobre. Principaux faits accomplis dans la Mission (Sept. 1876 à Juin 1877): *Nouvelles de la Mission,* 15 Juin 1877.

(3) *Nouvelles de la Mission,* Septembre et Octobre 1876.

Pendant ces événements, se déroulaient, dans la capitale du sud, les débats du fameux procès intenté par Ho-kiu à la mémoire du P. Hoang. L'acte d'accusation avait trois chefs principaux : mauvaises mœurs, prouvées par le cadavre de l'enfant immolé à Lou-tsen le même jour que le père (1); cruauté dont deux hommes auraient été les victimes quelques jours avant l'assassinat du missionnaire; pratiques superstitieuses. (2)

Pendant de longs mois, le trésorier Mei, chargé de diriger les débats, s'efforça, non de découvrir la vérité, mais de se procurer à tout prix, et par tous moyens, des témoins quelconques, qui appuieraient les accusations, et permettraient la rédaction d'une sentence infamante pour les missionnaires.

Les débats avaient lieu à huis clos; les quelques détails que les P. Seckinger, Ravary et Debrix, alors à Nan-king, purent se procurer, étaient dus aux témoins du procès, surtout à un petit pâtissier, d'une audace et d'une habileté merveilleuses,qui trouvait moyen d'entrer partout sous prétexte de placer sa marchandise, enfin à un mandarin subalterne ; impuissant à empêcher tant d'injustices, mais révolté dans son honnêteté, il mettait les pères au courant des diverses phases du procès, et leur permettait ainsi de prendre les mesures que la situation exigeait. (3)

On commença par faire venir à Nan-king sept des petites filles enlevées à l'école de Lou-tsen le jour du meurtre, et une servante de l'école faite prisonnière avec elles; elles arrivèrent le 3 septembre dans la capitale du sud ; les malheureuses avaient ainsi passé plus de six semaines au camp de Fang-tong-ling ou chez les complices d'Ho-kiu; les récits qu'elles firent plus tard à leurs parents sur les traitements qu'elles durent alors subir, et sur les leçons qu'on leur donna pour préparer leurs dépositions devant le tribunal de Nan-king,ne peuvent être reproduits; on n'en devine que trop le sens. Les interrogatoires commencèrent; terrorisées par les menaces et par la présence du bourreau, les captives avouèrent ce qu'on voulut au sujet des mœurs du P. Hoang. Au cours de l'interrogatoire, elles avaient fait mention d'un catéchiste survivant, que le missionnaire avait employé, et que Ho-kiu détestait particulièrement. Ce fut un trait de lumière pour les mandarins. S'ils arrivaient à obtenir des aveux de cet homme,

---

(1) cf. supra p. 217.

(2) Copie conservée à Zi-ka-wei, C, 2, 16.

(3) Les nombreuses lettres des pères de Nan-king sont conservées à Zi-ka-wei, C, 2, 16, et résumées par le P. Palatre dans son ***Diarium***, tome 2, Août 1876 et suivants.—Le P. Bizeul, ***Chinois et Missionnaires***, p. 264 sqq., en cite de larges extraits.

son témoignage serait capital; il reçut l'invitation de venir à Nan-king, en compagnie du palefrenier du P. Hoang, dont on espérait aussi quelques faiblesses; le P. Seckinger, qui croyait que les deux chrétiens seraient fermes, et pourraient faire triompher la vérité, les conduisit lui-même à Nan-king, et les livra aux gens du vice-roi; il ne fut pas longtemps à se repentir de son excès de confiance. En même temps, les mandarins faisaient amener à Nan-king d'autres enfants de l'école de Lou-tsen, dont on espérait les mêmes aveux que de leurs compagnes, et avec elles la veuve Song, leur maîtresse. (1)

On apprit bientôt que les témoins convoqués étaient soumis à de véritables tortures, soufflets appliqués avec des semelles de cuir, bastonnade, eau bouillante ; on les maintenait des journées entières à genoux sur des chaines ou des pierres. Ils nièrent d'abord, puis brisés par les mauvais traitements, voulant en éviter de plus cruels encore, ils dirent ce qu'on voulait leur faire dire ; seule la veuve Song, vieille chrétienne venue au Ning-kouo-fou par pur dévouement, se montra intrépide. Il semble,du reste, qu'il y ait eu au cours des débats plus d'une rétractation. Le 16 octobre, le mandarin inférieur qui renseignait les pères leur donnait les indications suivantes, aussitôt transmises à Chang-hai: "Li-hong-tchang avait écrit au vice-roi que la France n'était plus qu'une puissance de second ordre, et que cette affaire du Ning-kouo-fou pourrait être traitée librement; il n'y avait rien à craindre de personne. Le vice-roi a écrit dès le début à Pé-king que le P. Hoang a tué deux hommes et mené une vie immorale; il ne veut pas s'en dédire, et obtiendra par tous moyens les témoignages nécessaires. Ho-kiu et les siens seront certainement absous et renvoyés honorablement. Le tao-t'ai (dao-dai) de Ou-hou, le gouverneur du Ngan-hoei, n'ont pas voulu se porter garants

---

(1) A leur arrivée à Nan-king (6 Septembre), se place un charmant épisode. Les pères avaient envoyé au bord du Yang-tse plusieurs chrétiens, chargés de pénétrer sur la barque des captives, et de leur porter secours et consolations. Parmi eux se trouvait, on le pense bien, le petit pâtissier, grâce auquel on avait déjà obtenu bien des renseignements utiles. Les prisonnières étaient gardées par des soldats, et ceux-ci avaient la consigne de ne laisser approcher personne. Après plusieurs tentatives infructueuses, l'enfant se laissa habilement tomber à l'eau, et se raccrocha eu se débattant à la barque qu'il croyait être celle des captives. Les soldats le repêchèrent en riant aux éclats. Quand le petit marchand eut constaté la présence de femmes prisonnières sur la barque, il se mit à chanter l'acte de foi; les pauvres captives se mirent à pleurer ; le petit messager était fixé; il regagna prestement la rive, et prévint les pères. (P. Bizeul. ***Chinois et Missionnaires,*** p. 272).

des calomnies de Ho-kiu, mais le vice-roi et le président des débats leur ont imposé silence en leur déclarant qu'ils ne connaissaient pas la question. Dans quelques jours, le vice-roi enverra à Pé-king le dossier de l'affaire. Il est grand temps d'agir par l'ambassade de France". (1)

Il fallait tout tenter pour éviter la sentence infamante qui s'annonçait. Le R.P. Foucault, supérieur de la mission, vint à Nan-king, à la suite de la communication citée plus haut. Il s'était fait précéder d'une lettre écrite au nom de Mgr Languillat, alors malade,et que le tao-t'ai (dao-dai) de Chang-hai présenta au vice-roi. L'évêque protestait contre des accusations aussi injurieuses pour la mémoire d'un de ses prêtres, et déclarait que si le procès n'était pas interrompu, le ministre de France serait prévenu. (2)

A Nan-king, le R.P. Foucault fut bien reçu par le tao-t'ai (dao-dai) de Chang-hai qui suivait les débats; celui-ci lui transmit la réponse du vice-roi. Tsen-pao-tsen déclarait avoir satisfait à toutes les promesses qu'il avait faites à l'ambassadeur de France, puisque les pères français du Ning-kouo-fou avaient eu la vie sauve, et que des soldats étaient envoyés dans la province pour y rétablir l'ordre (3). L'affaire du P. Hoang était purement chinoise, et il n'admettrait pas que les européens s'en mêlassent. Certains griefs lancés contre les mœurs du missionnaire étaient absurdes; d'autres paraissaient mieux fondés. Sur le conseil du P. Seckinger, le R.P. Foucault demanda qu'un missionnaire européen put suivre les débats; cette demande fut repoussée.

Il ne restait plus qu'à prévenir le ministre de France; le R. P. Foucault le fit, par deux lettres en date des 17 et 20 Octobre 1876 (4). Il expliquait l'état du procès de Nan-king, les conséquence qu'aurait pour l'honneur et les ministères des missionnaires la sentence que l'on pouvait prévoir, et suppliait le ministre de France d'envoyer auprès du vice-roi "un homme de son choix,

---

(1) Le P. Laurent Li, 16 Septembre. Cf. Bizeul, ***Chinois***, p. 277. Ce rapport semble pleinement confirmé par une note des membres du Tsong-li-yamen adressée à la légation de France le 23 août. Ils envoyaient une dépêche du "surintendant des mers du sud", où le P. Hoang était accusé "d'avoir, après une querelle, arrêté, et caché on ne sait où, deux hommes étrangers à la localité". De là la fureur du peuple. ***Lég. Franc.***

(2) Bizeul, ***Chinois et Missionnaires***, p. 281.

(3) Nous verrons plus bas quelle fut la conduite de ces "braves".

(4) ***Lég. Franc.*** Copie à ***Zi.*** B. 8.

et muni de ses pleins pouvoirs" pour suivre les débats, et réclamer contre les injustices trop manifestes qui s'annonçaient.

M. Brenier de Montmorand portait le plus sincère intérêt à la cause des missions, en particulier à celle de la mission du Kiang-nan; on n'en saurait douter quand on lit sa correspondance tout intime de cette époque avec le R.P. Basuiau (1). De plus, à la première nouvelle du massacre de Lou-tsen, portée à Paris par un télégramme de l'agence Reuter le 13 Août (2), le ministre des affaires étrangères avait "fait transmettre à nos agents diplomatiques en Chine les instructions les plus énergiques pour obtenir réparation du meurtre d'un de nos missionnaires à Nug-po-nesso (Ning-kouo-fou) et de la prise d'assaut, par la populace, de la chapelle catholique". (3)

M. Brenier accueillit donc avec empressement l'ouverture du R.P. Foucault, et engagea M. Godeaux, consul à Chang-hai, à aller le représenter à Nan-king (4). Celui-ci, selon la coutume, fit prévenir le vice-roi de sa visite et de son dessein. La lettre était courtoise mais ferme; notre consul avertissait Tsen-pao-tsen qu'il venait revendiquer pour les missionnaires "le droit qui appartient à tous les accusés, celui de se défendre". (5)

La réponse ne se fit pas attendre; elle était catégorique. Le vice-roi priait notre consul "de ne pas se déranger, et d'éviter les fatigues d'un voyage qui n'amènerait aucun résultat". En effet, "ce genre d'affaires doit être traité et réglé suivant la justice, par les fonctionnaires chinois, et par eux seuls. C'est par ce moyen que l'on éloigne la méfiance du peuple. Si jamais vous interveniez dans ces affaires, vous prépareriez pour l'avenir une ère de suspicions et de haines éternelles". Votre voyage, continuait le

---

(1) V.g. 9 Octobre 1876. "J'ai fait, et ferai, tout ce qui est en mon pouvoir pour l'affaire du Ning-kouo-fou. Je ne sais si vous êtes satisfait. Envoyez-moi une note détaillée et raisonnable de vos pertes. Vos pères sont rentrés sains et saufs, et c'était là l'essentiel". (*Zi.* B, 8).

(2) Reproduit dans les *Missions Catholiques* du 18 Août. (t. 8, p. 488). Ce télégramme annonçait comme lieu du massacre Ning-kouo-fou. On crut au ministère qu'il s'agissait de Ning-pouo au Tche-kiang. (Cf. M. Godeaux à M. Brenier de Montmorand, 29 Août 1976. *Lég. Franc.*)

(3) *Missions Catholiques,* t, 8, p. 416. cf. lettre citée plus haut de M. Godeaux, *Lég. Franc.*

(4) M. Brenier au R.P. Foucault, 26 Octobre 1876. *Zi.* B. 8, cf. M. Godeaux à M. Brenier, 14 Nov. 1876 *Lég. Franc.*

(5) 10 Novembre 1876, copie *Lég. Frang.*

vice-roi, qui évidemment aimait le mot pour rire, "a pour but de réfuter les calomnies répandues contre la religion ; or tous savent que votre religion exhorte les hommes à la pratique de la vertu; les chrétiens n'ont jamais rien eu à déposer contre les missionnaires européens, mais pouvez-vous affirmer que tous les chrétiens sont d'honnêtes gens?.... Je vous supplie de recommander à tous vos missionnaires de s'appliquer à la pratique de la vertu, et de ne pas prêter exclusivement l'oreille aux récits de leurs chrétiens." (1)

En pareil cas, sept ans plus tôt, M. de Rochechouart avait répondu à de moindres insolences en venant à Nan-king escorté de plusieurs navires de guerre; en quatre jours, il avait arraché à Ma-sin-i toutes les réparations que l'honneur de la France exigeait (2). M. Brenier de Montmorand préférait une autre méthode. (3)

Il écrivait le 5 Décembre au R.P. Chauvin, qui avait succédé en octobre 1876 au R. P. Foucault comme supérieur de la mission : "J'ai appris par une lettre de M. le consul général que le vice-roi avait décliné son intervention dans le procès du P. Hoang; et Son Excellence Tsen-pao-tsen (le vice-roi) m'a écrit lui-même une longue dépêche à ce sujet. Je viens de lui répondre une lettre sévère. Je me suis plaint énergiquement que les témoins favorables aux chrétiens fussent écartés, qu'on employât des tortures plus violentes pour arracher à d'autres des témoignages mensongers, qu'enfin les auteurs criminels du meurtre, de l'incendie, du pillage, fussent laissés en liberté, alors qu'ils menaçaient de commettre de nouveaux attentats. Je l'ai engagé à faire respecter l'article XIII de notre traité, que je suis, pour ma part, décidé à faire exécuter comme les autres ; et j'ai fait appel à son impartialité, en lui rappelant que plus j'aurai été conciliant plus je serai ferme. Je ne sais encore quel effet mon langage aura produit sur Son Excellence Tsen; j'espère cependant qu'il en aura compris la portée, et qu'il saura maitriser les violences des mauvais conseillers qui l'entourent, et cherchent à le pousser dans une voie inique et dangereuse. Vous, de votre

---

(1) Novembre 1876; Annexe à la lettre de M. Godeaux du 16 Nov. *Lég. Franc.*

(2) Cf. supra, p. 168 sq.

(3) Encore une fois il serait injuste de ne pas tenir compte de la différence des situations. Le R. P. Chauvin écrivait à M. Brenier de Montmorand le 16 Novembre : "Les malheurs de notre patrie, que l'on fait sonner bien haut auprès du gouvernement chinois, rendent l'action plus difficile." *Lég. Franc.*

côté, mon révérend père, vous ne sauriez user, en de telles circonstances, de trop de prudence et de circonspection. Que vos missionnaires n'acceptent qu'avec réserve, et après examen, de nouveaux néophytes, et qu'ils calment surtout, autant qu'ils le pourront, tout antagonisme entre les chrétiens et les païens. C'est seulement en évitant avec soin tout prétexte d'irritation qu'il leur sera possible de faire pénétrer dans des contrées incultes l'esprit évangélique" (1). Le vice-roi répondit en faisant "les promesses les plus formelles au sujet du procès Hoang." (2)

On ne tarda pas à voir l'effet de ces promesses. Peu gêné par l'intervention toute platonique du ministre de France, le vice-roi laissa toute latitude à ses subordonnés, et le procès fut mené avec plus d'acharnement que jamais. Devant les menaces des tortures, les pauvres enfants et la servante de l'école continuèrent à accuser le P. Hoang d'immoralité et de sortilèges. Le palefrenier déclara que le P. Hoang avait tué deux hommes,et que lui-même avait aidé au meurtre, et avait transporté les cadavres. Le catéchiste témoigna que des chrétiens avaient lancé des hommes de papier, mais déclara que lui-même était innocent, et que "dans l'église on ne savait pas faire ces choses". Malheureusement pour le pauvre homme, sa fille, qui se trouvait parmi les petites captives de l'école de Lou-tsen, l'avait accusé d'avoir coupé des queues et lancé des hommes de papier. Seule la veuve Song, maitresse de l'école, resta invincible, et nia que le P. Hoang eut eu des relations coupables, soit avec elle-même, soit avec d'autres.

La dernière séance eut lieu devant le vice-roi le 31 Janvier 1877; elle fut très solennelle. Comme la torture n'y fut pas appliquée. il y eut plusieurs rétractations des enfants de l'école. On attendait le verdict du vice-roi avec impatience. Le 1[er] Février, de bon matin, l'homme qui était chargé de porter au malheureux catéchiste du P. Hoang sa ration de riz, accourut à la résidence, et apprit aux pères que ce pauvre homme venait d'être décapité, comme coupeur de queues et lanceur de diablotins. Deux inconnus, que l'on donnait comme coupables de la destruction de l'église et de la résidence de Choei-tong furent exécutés en même temps. (3)

---

(1) *Zi.* B. 8, Citée dans Bizeul, *Chinois* p. 285. Le R. P. Chauvin fit insérer cette lettre dans les *Nouvelles de la Mission,* du 1[er] Janvier 1877, pour encourager les pères.

(2) M. Brenier de Montmorand au ministère, 5 Février 1877, *Lég. Franc.*

(3) Bizeul, *Chinois,* p. 290.

Le palefrenier, qui avait accusé de meurtre le P. Hoang, et s'était donné comme son complice, était condamné à dix ans de prison ; plus tard il fut relâché, fit pénitence de sa faute, et rentra au service des pères. (1)

La veuve Song, les enfants et la servante de l'école, furent remises en liberté ; la courageuse maitresse mourut quelques mois après des suites de ses souffrances ; à deux reprises on l'avait maintenue cinq jours et cinq nuits à genoux sur des chaines ; trois fois, trois jours et trois nuits, même supplice; souvent on l'avait suspendue par les mains à un pied de terre. (2)

L'odieux Ho-kiu rentra triomphant au Ning-kouo-fou, fêté comme un héros par les païens, par les mandarins eux-mêmes, et décoré d'un bouton supérieur. (3)

Bien que le nom du P. Hoang n'eut pas été prononcé dans la sentence, le fait que son catéchiste avait été mis à mort, et son palefrenier puni de prison, comme ses complices, disait à tous que le vice-roi le regardait comme coupable.

Par ailleurs, deux malheureux comparses avaient été décapités comme coupables du sac de la résidence de Choei-tong; ce serait la réponse du vice-roi aux réclamations de la légation de France si elles venaient à se produire.

Les pères de Paris, instruits de la tournure que prenait le procès de Nan-king, aidèrent de leur mieux leurs frères de Chine; le R.P. Mourier, provincial de France, le P. Tailhan, procureur de la mission, firent dans ce but plus d'une visite au ministère des affaires étrangères où ils comptaient de nombreux amis. Le comte de Rochechouart, alors présent à Paris, et qui jugeait sévèrement l'attitude de M. Brenier de Montmorand, les assistait de ses conseils et de son influence. (4)

Finalement, le 9 Janvier 1877, un télégramme était expédié de Paris à Pé-king pour attirer l'attention du ministre sur la gravité de l'affaire engagée. A la réception de ce télégramme, M. Brenier de Montmorand se décida à demander formellement que le procès de Nan-king fut arrêté. Le 9 Février, les membres

---

(1) Ibid. p. 234.

(2) Ibid. p. 292.

(3) Les mandarins de Nan-king déclarèrent plus tard que ce bouton ne lui fut pas conféré à l'occasion du procès, mais auparavant. (M. Brenier au R.P. Chauvin 31 Août 1877. *Zi.* B, 8).

(4) Le P. Tailhan, 19 et 28 Décembre 1876; 11 Janvier, 25 Janvier, 7 et 19 Février 1877. *Zi.* F, 20.

du Tsong-li-yamen, si on les en croit, écrivirent en ce sens au vice-roi de Nan-king; le 16 celui-ci répondit que le procès était jugé et terminé. (1)

Le télégramme du ministère, expédié le 9 janvier, n'était parvenu à Pé-king que le 1er février, le jour même où, à Nan-king, Tsen-pao-tsen rendait son jugement. (2) Transmis avec plus de rapidité, aurait-il empêché l'inique sentence? Il est permis d'en douter.

M. Brenier de Montmorand avait été blessé au vif par la démarche du duc Decazes. Le 5 février, il adressait au ministère, via Kiakta, la note suivante, destinée à expliquer sa conduite. "En octobre et décembre, je suis intervenu procès Hoang, invoquant l'article XIII. J'ai même annoncé au vice-roi de Nan-king que j'allais envoyer Godeaux. Mais il m'a prié de n'en rien faire, pour ne pas exciter une nouvelle irritation contre les chrétiens. Dans l'intérêt même de la mission, je n'ai pas insisté. Toutefois j'ai écrit de nouveau au vice-roi, le 1er décembre, une lettre énergique, dont la prochaine malle portera copie. Dans la réponse, il me fait les promesses les plus formelles au sujet du procès Hoang. Enfin j'ai obtenu un nouveau décret de l'Empereur, publié dans la gazette de Pé-king du 1er février courant, qui est très favorable aux chrétiens, et auquel le procès Hoang n'est pas étranger. (3) Faire plus serait préparer échec probable, et nuire aux missions plus que les servir. Les jésuites, dans cette affaire, n'ont pas montré leur prudence et leur calme habituels. Mais le supérieur est changé; et la manière dont il a mené l'affaire du Ning-kouo-fou y est peut-être pour quelque chose. Tout s'apaise, et vous en recevrez la preuve par la prochaine malle". (4)

Hélas, quelques jours plus tard, une lettre de M. Godeaux, puis une autre du R.P. Chauvin, supérieur de la mission, apprenaient à notre ministre comment tout s'était apaisé. (5)

Il est triste de constater, par les notes dont M. Brenier a chargé la lettre du consul de Chang-hai, quelles impressions excitait en lui la nouvelle de l'inique sentence rendue par Tsen-pao-tsen: "Etre catéchiste n'est ni une preuve d'innocence, ni une

(1) Les membres du Tsong-li-yamen à M. Brenier, 21 février 1877.

(2) M. Brenier au ministère, 5 février 1877. ***Lég Franc.***

(3) Copie à Zi-ka-wei envoyée par M. Brenier le 6 août 1877. ***Zi.*** B, 8.

(4) M. Brenier au ministère, 5 février 1877. ***Lég. Franc.*** Cette interprétation du remplacement du R.P. Foucault par le R.P. Chauvin est sans fondement. Dans l'affaire du Ning-kouo-fou les deux supérieurs suivirent la même ligne de conduite, et dans leurs lettres, apprécient de la même manière la politique de M. Brenier. (***Franc.*** 2669).

(5) 24 février 1877. ***Lég. Franc.*** 25 février 1877.

garantie d'impunité. — Je regrette que M. Godeaux se fasse par trop l'écho des pères qui lui servent d'interprétes par intérim. — Le procès est arrêté".

Plus tard le texte du jugement lui fut communiqué par le Tsong-li-yamen avec commentaire approprié du prince Kong (1). Ho-kiu est déclaré innocent du meurtre de Lou-tsen; les chrétiens "font détester les missionnaires qui les laissent agir; les missionnaires font détester les autorités locales qui les protégent; des haines mortelles et sans fin s'ensuivent". Trois païens ont mené la campagne contre les chrétiens; deux ont été décapités. Le catéchiste mis à mort était "un sorcier troublant les esprits par ses maléfices". Le P. Hoang, et son catéchiste Yang, mis à mort avec lui, "avaient une mauvaise réputation; et s'ils ont été molestés, ce n'est point à cause de leur qualité de chrétiens; ils ont plutôt porté préjudice à la religion". Leur dernière imprudence fut d'avoir voulu délivrer de force "un coupeur de tresses adhérant à la société du Nénuphar blanc"; de plus, dans une rixe entre païens et chrétiens, deux païens disparurent; on accusa le P. Hoang et son catéchiste de les avoir tués. Tout cela exaspéra le peuple, qui tua les deux malheureux à l'instigation des deux meneurs qui ont été, pour cela, décapités. Quand aux résidences, chapelles et écoles de la mission, détruites pendant les troubles, les réparations équitables seront accordées "pour les propriétés dûment achetées par les missionnaires, et les constructions élevées par eux... Dans tous les endroits on priera ceux qui se sont emparés des propriétés de la population de les restituer aux légitimes propriétaires". — Deux rapports annexes énonçaient contre les missionnaires en général, et le P. Hoang en particulier, des griefs mieux fondés. Les pères, "écoutent trop leurs chrétiens, dont beaucoup sont mauvais". Le P. Hoang aimait trop à "prendre en main les procès afin de capter l'amitié de la population", à "entraîner, frapper, interroger les gens dans l'église, cause première de cette énorme affaire". Les mœurs du missionnaire assassiné n'étaient pas incriminées; les membres du Tsong-li-yamen faisaient seulement remarquer que "cinq femmes et filles s'étaient laissées stupidement attirer dans l'église par Hoang et Yang, et avaient perdu là leur corps (?) en cédant à la peur".

M. Brenier de Montmorand ne considéra pas le jugement de Nan-king comme une défaite, tout au contraire. Dans une lettre confidentielle au R.P. Basuiau, il explique, avec une sincérité touchante, comment il croyait avoir obtenu tout ce qu'on pouvait obtenir. "J'ai appris par M. Godeaux que le R.P. Chauvin...

(1) 21 juin 1877. *Lég. Franc.*

était peu satisfait de la sentence de Nan-king, et j'en ai été nâvré. J'ai cependant fait tout ce qui était en mon pouvoir pour que le résultat fût le meilleur possible pour votre sainte mission, c'est-à-dire pour nous tous; car je me considère comme ne faisant qu'un avec ceux que je suis chargé de protéger. Je n'ai épargné ni mes lettres au vice-roi, et quelques-unes extrêmement sévères, ni mes démarches au Tsong-li-yamen; et ayant réussi à obtenir que le procès fait à la mémoire du P. Hoang fût arrêté, que les jeunes filles fussent rendues à leurs familles, que le principe de l'indemnité fût reconnu, et qu'enfin une partie des coupables fût punie, j'étais presque heureux de ce résultat. Je sais bien que Ho-kiu, le notable, et Fang-tong-ling, ont été mis hors de cause, l'un en procurant un alibi, vrai ou faux, l'autre parce qu'il était général chinois. Je le regrette beaucoup, et bien sincèrement. Mais que faire? Mon gouvernement me défend d'employer la menace,et ne veut pas d'affaires; et n'ayant à ma disposition que des moyens de persuasion, je n'ai pu faire mieux, à mon grand regret. Si j'avais été consul général à Chang-hai, c'est-à-dire sur les lieux, pouvant aller souvent voir Tsen-pao-tsen, lui écrire une ou deux fois par semaine, suivre en un mot l'affaire pas à pas, j'aurais peut-être plus obtenu. Mais à Pé-king, en hiver, il me fallait deux mois pour échanger une idée avec Nan-king. D'un autre côté, vous le savez, le Tsong-li-yamen fait de belles promesses, mais en réalité il a peu d'influence sur les vice-rois en semblable matière. Puis, soyez juste, mon excellent père. D'après le rapport qui était joint à la lettre du R.P. Supérieur en date du 26 novembre 1876, toutes ces persécutions contre les chrétiens du Ngan-hoei dataient de novembre 1875. Elles s'étaient renouvelées en masr 1876 (1); et je crois que si alors quelqu'un d'autorisé avait fait entendre des paroles sévères et justes au vice-roi, il aurait pu prévenir bien des malheurs. Or les registres n'en contiennent aucune trace (2), et j'aime mieux me taire". (3)

J'ai tenu à donner en entier cette lettre qui montre à la fois, et le réel dévouement du ministre de France à la cause des missions, et ses étranges illusions sur la portée de la sentence rendu à Nan-king. Pareil fait n'est pas unique dans la carrière de M. Brenier de Montmorand. L'historien de la société des missions étrangères a justement écrit de lui : "Tous ceux qui le connurent sont unanimes à déclarer que sa sympathie pour les

(1) Cf. supra, p. 211 sq.

(2) D'après ce que nous avons vu plus haut, les pères n'avaient pas eu à faire appel à la légation, les affaires ayant été réglées sur place, conformément à la justice, entre le P. Seckinger et les mandarins locaux.

(3) Au R.P. Basuiau, 12 mars 1877.

missionnaires se traduisit par des conseils de prudence plus souvent que par une protection efficace." (1)

La meilleure preuve que M. Brenier de Montmorand jugeait moins favorablement qu'il ne voulait le dire la sentence de Nan-king, c'est que, malgré les demandes réitérées des pères de Chang-hai (2), il se refusa toujours à leur communiquer le texte du jugement prononcé par le vice-roi, et dont il avait reçu copie. "J'en ai adressé la traduction à Versailles, écrivait-il au R.P. Chauvin. Si vous ne l'avez pas reçu également, M. le R P. supérieur, veuillez l'attribuer simplement à un sentiment de réserve et de prudence de ma part. Il renferme, en effet, mais seulement dans les préliminaires de la sentence, certaines réflexions sur les faits et gestes attribués aux missionnaires, réflexions contre lesquelles j'ai d'ailleurs énergiquement protesté, qui me semblaient de nature à froisser sans nécessité". (3)

Et plus tard, à la suite de nouvelles instances (4) : "Je persiste à penser qu'il eût été plus raisonnable de votre part de ne pas insister. A quoi bon revenir sur une affaire qui est heureusement terminée, et perpétuer les animosités et les récriminations sans profit et sans nécessité? Vous ne ferez pas revenir le vice-roi sur son verdict, et les calomnies dont cette pièce est émaillée prennent de l'importance en vous étant communiquées".

Les pères n'eurent connaissance que bien des années plus tard du fameux texte du jugement de Nan-king. Vers 1895 parut un recueil de mémoires au trône et de pièces diplomatiques, destiné à rendre service aux mandarins et aux lettrés. Il contient un rapport du vice-roi de Nan-king intitulé : *Fin des antagonismes entre chrétiens et païens dans la province du Ngan-hoei.* C'est, à quelques variantes près, la reproduction de la pièce transmise à M. Brenier de Montmorand le 21 juin 1877, et que l'ai résumée plus haut. (5)

Il restait aux supérieurs de la mission un triste mais rigoureux devoir à accomplir. Ils devaient éclairer le gouvernement français sur la conduite de ses agents, et les conséquences qu'elle pouvait avoir pour l'influence française. Le R. P. Chauvin rédigea, dans ce but, un mémoire d'une grande netteté et dignité

---

(1) A. Launay. ***Histoire... de la Mission du Koang-si,*** p. 177.

(2) V.g. R.P. Chauvin, 27 mai 1877. Copie ***Zi.*** B, 8.

(3) Au R.P. Chauvin, 22 juin 1877. ***Zi.*** B, 8.

(4) Au R.P. Chauvin, 14 août 1877. ***Zi.*** B, 8.

(5) Larges extraits dans Bizeul, ***Chinois et Missionaires,*** p. 318 sq.

de ton, intitulé : *Quelques réflexions sur le procès de Nan-king considéré au point de vue du droit.* Un exemplaire fut envoyé au duc Decazes par M. Godeaux, consul à Chang-hai, un autre au R.P. Mourier, provincial à Paris. (1)

Ce document discutait les trois reproches faits à la mémoire du P. Hoang ; immoralité, assassinats, sortilèges. Il en montrait l'invraisemblance, et décrivait les principales iniquités du procès. "Le verdict du vice-roi ne nous a jamais été communiqué, concluait-il, et M. Le Ministre de France ne juge pas opportun de nous en envoyer la copie. Telle est l'issue du procès de Nan-king. La justice des hommes nous a fait défaut. Nous nous consolons en pensant que celle de Dieu aura son jour". A Paris, on ne jugea pas à propos de réclamer contre la sentence portée à Nan-king. "Je suis plein d'espoir en Dieu, écrivait tristement le P. Tailhan, procureur de la mission, le 27 juillet 1877, mais je n'attends rien des hommes. Les gros bonnets chinois ont leur plan machiavélique ; ils le suivront jusqu'à ce que Dieu les arrête". (2)

Quel allait être l'effet du long procès de Nan-king, et du déplorable arrêt qui le termina, pour l'évangélisation du Ning-kouo-fou ? Nous avons vu qu'à la fin du mois d'août 1876, il ne restait plus un seul missionnaire dans cette préfecture. Les délégués du gouverneur du Ngan-hoei avaient demandé au P. Seckinger la promesse que les pères ne rentreraient pas dans le pays avant qu'ils ne l'eussent pacifié. (3) C'était également le désir du consul de Chang-hai. (4)

Mais la pacification n'arrivait pas, soit que les délégués apportassent peu de zèle à leur œuvre, soit que Fang-tong-ling et ses soldats les effrayassent. Le vice-roi de Nan-king, conformément aux promesses faites à M. Brenier de Montmorand, avait envoyé à Ning-kouo-fou quinze cents hommes de troupes régulières. C'était plus qu'il n'en fallait pour rétablir l'ordre si l'entreprise avait été sérieusement conduite. Mais les chefs de la troupe savaient les vraies intentions de Tsen-pao-tsen ; arrivés au Ning-kouo-fou, ils établirent un camp près de la préfecture, l'entourèrent d'un mur de terre, et y tinrent leurs soldats renfermés. (5)

(1) Daté du 26 juillet 1877. ***Zi.*** B. 8. ***Franc.*** 2660.

(2) ***Zi.*** F. 20.

(3) Cf. supra, p. 225 sq.

(4) Le R.P. Foucault à M. Godeaux, 2 oct. 1876. Copie Zi-ka-wei, B. 8. M. Brenier de Montmorand au R.P. Foucault, 26 oct. 1876. ***Zi.*** B. 8.

(5) Lettre du R.P. Le Cornec. Août, dans ***Nouvelles de la Mission,*** 1er septembre 1876.

Attendre la pacification du pays pour y rentrer, c'était s'exposer à en être exclus pour longtemps; c'était laisser sans secours les chrétiens qui en avaient tant besoin. (1)

Le R. P. Foucault, supérieur de la mission, ne crut pas pouvoir attendre plus de deux mois. Au commencement d'octobre, malgré les protestations de MM. Brenier de Montmorand et Godeaux (2), il renvoya dans leurs districts ceux qui, en août, avaient vu la mort de si près. Des prières publiques étaient demandées dans toute la mission pour l'apaisement des troubles. (3)

Le vaillant P. Chen-eul (Sen-gni) fut désigné pour tenter le premier de rentrer dans la section. Dans la seconde semaine de septembre, déguisé en marchand de toile, il essaya vainement de passer la frontière du Tché-kiang pour pénétrer au Koang-tétcheou; partout les douanes étaient gardées par des hommes qui le connaissaient. On résolut alors d'agir officiellement. Le P. Chen-eul (Sen-gni) se rendit à Ou-hou, auprès du P. Le Cornec, ministre de la section. Le tao-t'ai (dao-dai) de la ville fut officiellement avisé par celui-ci que le missionnaire chinois allait rentrer au Ning-kouo-fou pour y prêcher la religion. S'opposer à ce voyage c'eût été reconnaître que la persécution du Ning-kouo-fou avait une cause religieuse, ce que les mandarins niaient avec acharnement depuis le principe. Le P. Chen-eul (Sen-gni) parvint sans encombre à la préfecture, s'installa dans la résidence, y reçut la visite de nombreux chrétiens de la campagne, et n'eut à subir aucune avanie grave. (4)

Cette expérience parut concluante; le P. Chen-eul (Sen-gni) revint à Ou-hou chercher les pères. Après avoir officiellement prévenu les représentants de la France, le R.P. Le Cornec partit avec lui pour le Ning-kouo-fou où ils arrivèrent le 10 octobre; quelques jours plus tard, le P. Debrix les rejoignit. Le 12 novembre, le P. Bies gagna Choei-tong, et commença à réparer

(1) Déjà l'absence des pères pendant quelques semaines avait fait mauvait effet, et les apostats excusaient leur lâcheté par l'abandon dans lequel ils disaient avoir été laissés.

(2) Lettres citées.

(3) 22 août 1876. ***Diarium*** du P. Palatre, 24 août.

(4) ***Nouvelles de la Mission***, 1er octobre 1876. — Les missionnaires n'étaient pas seuls à retourner joyeusement au danger. Le 16 août, le P. Heude rencontrait à Zi-ka-wei deux vierges de Chang-hai, employées au Ning-kouo-fou, et qui avaient pu, au prix de mille périls, revenir dans leurs familles. "Retournez-vous au Ning-kouo-fou? leur dit-il." — "Certainement, nous y retournerons" (***Diarium*** du P. Palatre, t, 2, 16 août).

les ruines; puis il poussa jusqu'à la préfecture de Koang-té-tcheou, centre de son district; il eut la consolation d'y célébrer les fêtes de Noël, au milieu de nombreux chrétiens, auxquels sa présence rendait le courage, et même d'inscrire quelques catéchumènes.

Les mandarins locaux firent tout pour effrayer les pères et les décider à repartir. Quand ils les virent résolus à demeurer sur place, et à reprendre leurs œuvres, fût-ce au péril de leur vie, on se résigna à leur présence, et on prit les mesures nécessaires pour maintenir l'ordre. "Quand je vois, écrivait le P. Le Cornec, dans quel état se trouve le pays, je ne puis m'empêcher de dire et de répéter que les mandarins nous bernent quand ils prétendent que des troubles sont à craindre. Il est plus vrai de dire qu'il n'y aura rien, absolument rien, aussitôt qu'ils feront signe à nos ennemis de rester tranquilles." (1)

En mars 1877, on put craindre un nouveau soulèvement de la population, lorsque les nouvelles de la sentence de Nan-king se répandirent dans le pays, et qu'on vit Ho-kiu rentrer triomphant, le chapeau orné d'un bouton supérieur, et se faire recevoir en triomphe dans les rues des villes qu'il traversait. Pourtant le misérable avait dû réfléchir et recevoir des instructions de ses protecteurs, car il répétait: "Nous ne pouvons pas toucher aux pères européens, mais nous nous vengerons sur les Chinois".—De fait, son retour fut moins nuisible qu'on n'aurait pu le craindre; il y eut encore bien des chrétiens molestés, bien des maisons pillées et incendiées, mais peu à peu le calme se rétablit. (2)

En avril 1877, le R.P. Chauvin voulut faire en détail la visite du théâtre de la persécution; en compagnie du R. P. Seckinger, nommé ministre de la section de Ning-kouo-fou, il la parcourut pendant plus de trois semaines, sans être sérieusement molesté. (3)

Restait la question de l'indemnité à accorder, soit à la mission, pour les chapelles et les résidences détruites, soit aux malheureux chrétiens pillés et vexés de toutes manières. Les traités de 1858 et 1860 rendaient le gouvernement chinois responsable des violences que ses mandarins n'avait pas su empêcher. Dans son entrevue avec M. Brenier de Montmorand, le vice-roi de Nan-king avait admis le principe d'une indemnité pour la mission, et les membres du Tsong-li-yamen l'admettaient comme lui. (4)

---

(1) *Nouvelles de la Mission*, 1er novembre au 15 décembre.

(2) Ibid. 1er avril.

(3) Rapport du P. Seckinger; ibid. 1er juin.

(4) Cf. supra, p. 243.

Dès la fin de 1876, les supérieurs du Kiang-nan adressaient à Pé-king une estimation de leurs pertes et de celles de leurs chrétiens. Elles se montaient à 300,000 francs pour la mission, 210.000 francs pour les chrétiens. En mars 1877, un délégué du rang de tao-t'ai (dao-dai), nommé Koei, fut désigné par le viceroi de Nan-king pour régler la question de l'indemnité avec le R. P. Seckinger, délégué de la mission. Deux mois se passèrent en fastidieuses discussions. Koei prétendait ne rembourser que la valeur d'achat des propriétés saccagées, alors que les constructions et réparations faites par les pères avaient souvent décuplé cette valeur; le R.P. Seckinger répondait invariablement: "Faites rétablir à vos frais l'église ou la résidence dans l'état où elles étaient au moment de l'émeute; nous ne demandons pas autre chose". En plus d'un cas, la mission avait acheté des terrains dont le propriétaire était inconnu, et n'avait payé qu'un droit de premier occupant; Koei prétendait faire annuler ces ventes, et restituer les terrains à des individus, qui maintenant s'en prétendaient propriétaires. Le R.P. Seckinger qui, dès l'origine, avait été chargé des affaires temporelles du Ning-kouo-fou, était heureusement renseigné sur la situation, et tenait tête victorieusement au tao-t'ai (dao-dai). Finalement, outré de sa mauvaise volonté, le père déclara ne plus vouloir traiter avec lui. La cause fut portée au vice-roi de Nan-king, qui cassa l'enquête de son délégué, et déclara accepter l'estimation du R. P. Seckinger. Sur la demande de M. Brenier de Montmorand, on avait abandonné quelques terrains dont les titres de propriété pouvaient paraitre douteux, bien que les mandarins locaux eussent jadis connu et approuvé les achats. (1)

La somme totale remise à la mission fut de 33,356 taëls (environ 250,000 francs à cette époque) (2). Il avait fallu plusieurs interventions du ministre de France, et du consul de Chang-hai, pour obtenir ce résultat. (3)

M. Brenier de Montmorand écrivait au R. P. Chauvin le 4 décembre 1877: "L'ordre que vous avez donné à tous vos missionnaires de céder dans tous les procès où leurs droits ne seraient pas incontestablement établis, et pouraient prêter à discussion, me prouve une fois de plus quel haut esprit de sagesse et de justice anime la Compagnie de Jésus dans la mission difficile qu'elle accomplit en Chine." (4)

---

(1) *Nouvelles de la Mission, Principaux faits,* 1er juin 1877—Lettres du P. Seckinger, 1er juin.—Le R.P. Chauvin à M. Brenier de Montmorand, 4 août, 3 septembre, *Lég. Franc.*

(2) R.P. Chauvin à M. Brenier de Montmorand, 18 nov. 1877. *Zi.* B, 8.

(3) Les pièces *Lég. Franc.* ou *Zi.* B, 8 (copies).

(4) *Zi.* B, 8.

Les torts faits à la mission étaient à peu près compensés. Là se borna la réparation. Jamais les mandarins n'admirent que le ministre de France exigeàt une indemnité pour les pertes subies par les chrétiens; ils étaient sujets chinois; c'est aux magistrats de leur pays qu'ils devaient adresser leurs réclamations. (1)

Ces prétentions équivalaient à la supression de l'article XIII du traité de T'ien-tsin qui garantissait à la France que "les membres de toutes les communions chrétiennes jouiront d'un entière sécurité pour leurs personnes, leurs propriétés, et le libre exercice de leurs pratiques religieuses". Si les chrétiens du Ning-kouo-fou avaient été molestés et ruinés, c'était, en effet, pour avoir refusé les actes idolâtriques que les soldats de Fang-tong-ling exigeaient d'eux. — Pourtant, sur ce point, M. Brenier de Montmorand ne réussit à rien obtenir. Les mandarins qui négociaient avec le R.P. Seckinger lui disaient "avec un contentement qui se lisait sur leurs lèvres": "Votre ministre n'a rien demandé pour les chrétiens, ni pour les outrages au P. Fémiani, ni contre les persécuteurs, etc; il a demandé une indemnité pour vos pertes matérielles; vous le voyez, nous nous en occupons". (2)

Ce déni de justice aux chrétiens indigènes plaçait les pères dans une situation fort difficile en face de leurs fidèles; les missionnaires, grâce à l'indemnité reçue, pouvaient rétablir tant bien que mal résidences et chapelles; les chrétiens restaient dans la misère. Et il ne manquaient pas de mandarins pour leur insinuer que l'indemnité payée par le vice-roi de Nan-king aurait dû être parpagée avec eux. D'où des aigreurs, des rancunes, dont, pendant de longues annnées, souffrirent les missionnaires du Ning-kouo-fou. Ils soutinrent de leurs aumônes les fidèles les plus nécessiteux, et peu à peu s'efforcèrent de réparer les les ruines causées par la persécution. (3)

Par suite de l'insuccès partiel des démarches du ministre de France, la mission du Ning-kouo-fou avait éprouvé de terribles dommages. Elle n'avait pas péri cependant. Ses postes se relevaient un à un; ses missionnaires reprenaient leur œuvre; ses vieux chrétiens étaient, sans exception, restés fidèles; et si, parmi les néophytes ou les catéchumènes, beaucoup avaient fait défection, un bon nombre, avaient par leur constance, consolé leurs apôtres. L'avenir était sombre; on ne connaitrait plus dorénavant les conversions en masse, les joyeuses adhésions des

(1) Cf. supra, les entrevues de M. Brenier avec le vice-roi.

(2) Le R.P. Seckinger au R.P. Chauvin, 25 mai 1877, citée dans Palatre *Diarium*, t. 2, 19 mars 1878.

(3) Bizeul, *Chinois et Missionnaires*, p. 313 sqq.

foules ; et longtemps encore il faudrait lutter contre les mauvais souvenirs laissés par la défaillance de la diplomatie française. Pourtant, n'était-ce pas un miracle que ce retour des missionnaires au plus fort du danger sans qu'ils aient eu à souffrir d'inconvénients graves? Les Supérieurs de la mission virent dans cette conclusion inespérée de la persécution l'effet du secours spécial de Notre-Dame Auxiliatrice. Comme en 1870 le R.P. della Corte, le R.P. Chauvin avait fait vœu, le 24 mai 1877, d'élever un sanctuaire à la Sainte Vierge au cœur du Ning-kouo-fou, si la tempête s'apaisait ; la même année, quatre députés des préfectures où la persécution avait sévi, avaient fait, avec le R.P. Le Cornec, le pélerinage de Zo-sé; ils avaient uni leurs prières à celles de l'immense foule accourue au pélerinage. (1)

L'année suivante, la paix parut suffisamment rétablie dans les provinces éprouvées pour que le vœu des supérieurs fut accompli. Le 24 mai 1878, fête de Notre-Dame Auxiliatrice, fut posée par le R.P. Seckinger, à Choei-tong, où la persécution avait si terriblement sévi, la première pierre de la belle église gothique dont le Fr. Goussery commença aussitôt la construction; le P. André, miraculeusement échappé à la mort deux ans auparavant, chanta la messe. Le même jour, une députation de chrétiens du Ning-kouo-fou, conduite par le P. Debrix se rendit à Zo-sé pour offrir en actions de grâces une splendide bannière sur laquelle se détachaient les noms des deux provinces éprouvées par la persécution. (2)

La belle église de Choei-tong est devenue un lieu de pélerinage très fréquenté par les chrétiens des préfectures voisines ; et à voir les foules qui la remplissent pendant le mois de mai, on ne soupçonnerait guère les terribles malheurs qui éprouvèrent ces chrétientés en 1876.

Cette persécution fut féconde en enseignements. Pour la première fois depuis le début de la mission, on s'était trouvé en présence d'un grand mouvement de conversions amenant à l'Eglise des foules que des motifs souvent bien humains inspiraient. N'avait-on pas été trop vite en besogne? Les néophytes avaient-ils été suffisamment instruits et éprouvés avant leur admission au baptême? Les nombreuses défections qu'on avait eu à déplorer au cours de la persécution n'avaient-elles pas eu pour cause la trop grande facilité des débuts? — Les missionnaires se posaient humblement ces questions, et je ne sais rien de plus touchant que les lettres, les rapports dans lesquels ces hommes, qui tous

(1) P. Palatre, *Diarium*, t. 2. 30 mai.

(2) Bizeul, *Chinois et Missionnaires*, p. 323 sqq.

avaient si généreusement risqué leur vie pendant les mauvais jours, avouent à leurs supérieurs leurs imprudences te leurs erreurs. (1)

Après avoir lu, écouté, fait par lui-même la visite des provinces éprouvées, le R.P. Chauvin résuma, dans un rapport simple et loyal au R.P. Provincial de Paris les leçons qui lui paraissaient se dégager des évènements. Il le terminait par ces mots; "Nous sommes innocents des crimes dont nos ennemis nous accusent; mais aux yeux de Dieu sommes-nous "sine peccato", nous et nos chrétiens?" Et il demandait qu'au lieu de s'indigner contre les persécutions on réfléchisse et on s'humilie. (2) C'est depuis cette époque que fut adopté le régime si sévère des catéchuménats que nous verrons fonctionner dans la suite.

On a pu remarquer que, dans les pénibles négociations qui viennent d'être racontées, le vicaire apostolique n'intervint pas; les affaires étaient conduites en son nom par son vicaire général, le supérieur régulier de la mission.

C'est que trente ans de travail apostolique, avaient eu raison de la constitution robuste de l'évêque. Qand il revint de Rome, en 1871, tous furent frappés de la diminution de ses forces. Il voulut pourtant reprendre, comme par le passé, le rude travail de ses visites pastorales. Mais après la tournée de confirmation, particulièrement pénible, qu'il fit dans l'île de Tch'ong-ming, (Ts'ong-ming) en 1874, le doute ne fut pas possible. Les pères de la section avaient craint de le voir succomber à la fatigue; et quand on le ramena à Chang-hai, il était absolument épuisé. On reconnut les suites d'une attaque d'apoplexie; la langue était paralysée en partie, les facultés engourdies. Mgr Languillat vint se fixer à Zi-ka-wei, et y passa dans la retraite et la prière les quatre dernières années de sa vie. (3)

Consciencieux jusqu'au scrupule, l'évêque de Sergiopolis, dès qu'il se sentit incapable de remplir plusieurs des fonctions de sa charge, avait écrit au T.R.P. Général, le priant de traiter avec la Propagande de la nomination d'un coadjuteur pour le Kiang-nan. (4)

---

(1) Conservés à *Zi-ka-wei* C. 2, 16. Beaucoup sont résumés par le P. Palatre, aux tomes 2 et 3 de son *Diarium*

(2) 29 avril 1877. *Franc.* 2669.

(3) Pierre, *Histoire*, t. 2, p. 422 sqq.—Sica, *De vita*, p 37.—Colombel, *Histoire*, p. 440 (souvenirs personnels).

(4) au T. R. P. Général 27 février, 14 juin 1874. *Gén. Sin.* 4, II, 37, 38. Les noms proposés étaient ceux des PP. Bulté, Garnier, A. Pouplard.

La situation du malade ne paraissait pas alors désespérée ; le supérieur Général pouvait le suppléer dans l'administration de le mission qu'il connaissait bien ; on ne jugea pas qu'il y eût lieu de prendre une mesure de nature à compliquer le gouvernement. L'évêque se soumit humblement. (1)

A la suite d'accidents survenus en février et mars 1875, on craignait un épanchement au cerveau ; et sur la demande de l'évêque, l'Extrême-Onction lui fut administrée le 16 mars par le R.P. Foucault, en présence de la communauté de Zi-ka-wei et des séminaristes. Mgr Languillat voulut lire lui-même les dernières lignes de la profession de foi prescrite aux évêques, et écouta les larmes aux yeux les remerciements que lui adressait, au nom de toute la mission, le R.P. Supérieur. La consolation que le malade éprouva de cette cérémonie, jointe aux bons soins qu'il recevait à Zi-ka-wei, causèrent une véritable amélioration dans son état ; et en mai 1875, il écrivait joyeusement au R. P. Provincial de Paris : "Je suis heureux de vous apprendre que ma santé est un peu rétablie. Les attentions charitables du R. P. Supérieur, les soins dévoués du bon P. Chauvin, les prières des chrétiens, toutes ces causes, dirigées par la main paternelle de Notre-Seigneur, me rappellent à la vie." Et il profitait de ce renouveau de forces pour réitérer une demande déjà souvent adressée à Paris. "Permettez-moi, Mon Révérend Père Provincial, de faire un appel à votre charité et à votre dévouement pour notre mission. "Messis quidem multa ;" vous le savez bien, surtout depuis que la section de Nan-king prend un si grand développement, "operarii autem pauci." (2)

L'évêque put encore présider, le 16 juin 1875, la belle fête qui célébra la consécration de l'Eglise universelle au Sacré-Cœur de Jésus. L'Apostolat de la prière avait lancé quelques mois auparavant un mouvement de suppliques à Pie IX, dans tous les diocèses, pour obtenir ce grand acte. Les fidèles du Kiang-nan avaient accepté cette idée avec joie. Ils avaient envoyé au *Messager du Sacré-Cœur*, pour être transmise au Saint Père, une pétition écrite par un calligraphe, en tête d'une bande de soie longue de cinquante pieds ; 12133 signatures, venues de toutes les sections, la suivaient. Aussi la joie fut grande quand, le 10 juin 1675, on reçut à Chang-hai la nouvelle que les suppliques relatives à la consécration de l'Eglise universelle au Sacré-Cœur étaient exaucées, et la cérémonie fixée au 16 de ce mois. Ce jour là, le R.P. Foucault célébra la messe à la cathédrale de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), Mgr Languillat assistant au trône.

---

(1) T.R.P. Général à Mgr Languillat 1er mai, 3 décembre 1874. ***Zi.*** B, 5.

(2) Pierre. ***Histoire,*** t. 2, p. 424.

Le clergé et les notables formèrent ensuite une procession escortant le Saint-Sacrement porté sous un dais autour de l'église par le R. P. Supérieur ; l'évêque soutenu par un diacre et un sous-diacre d'honneur, marchait devant le dais. La consécration fut prononcée en latin, devant le Saint-Sacrement exposé, par le R.P. Foucault, Mgr Languillat et tout le clergé répétant la formule à voix basse. Puis tous les chrétiens chantèrent la même prière en chinois. Un *Te-Deum* termina l'office. Dans les autres églises de Chang-hai, et dans les chrétientés plus rapprochées de la ville, la même cérémonie eut lieu le même jour; on calcula qu'à cette occasion plus de 3000 communions furent offertes au Sacré-Cœur par les chrétiens chinois. (1)

La veille, Mgr Languillat avait envoyé, au nom de son vicariat, un télégramme au Saint Père, à l'occasion du trentième anniversaire de son élévation au Souverain Pontificat ; la réponse vint le surlendemain, signée du cardinal Antonelli, et apportant la bénédiction apostolique. Les Congréganistes de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) avaient voulu faire les frais de ce message.

On revit encore Mgr Languillat à la cathédrale pour la fête des Saints Pierre et Paul. Le pélerinage de Zo-sé, quelques visites d'adieu aux parloirs des carmélites et des auxiliatrices, furent encore possibles les années suivantes ; puis, pendant de longs mois, le malade ne fit plus que sonffrir et prier, méritant bien des grâces pour la mission qui lui devait un si magnifique développement. Le 27 février 1878, il se fit porter à Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), et assista d'une tribune au service célébré pour le repos de l'âme de Pie IX ; la veille, une lettre latine était partie pour Rome, signée de lui, et portant à Léon XIII les félicitations de la mission du Kiang-nan. Le vendredi, 27 novembre 1878, Mgr Languillat expira doucement, sans agonie, ayant gardé sa connaissance jusqu'au bout. (2)

Les funérailles fixées au 5 décembre, à Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) fournirent à toute la ville de Chang-hai l'occasion de témoigner en quelle estime était tenu le vicaire apostolique du Kiang-nan. On remarqua, en particulier, la délicate attention du tao-t'ai (tao-dai) de Chang-hai, qui envoya une forte escorte de soldats, permettant ainsi le transfert solennel du cercueil depuis le débarcadère du Hoang-p'ou (Waong-p'ou) jusqu'à l'église. (3)

Quelques semaines plus tard le cercueil était déposé dans le tombeau préparé du côté de l'épître près de l'autel de Saint Ignace.

---

(1) P. Palatre. ***Relations,*** 1875. p. 44 sqq.
(2) Pierre, ***Histoire,*** t. 2, p. 442 sqq.
(3) Ibid. P. 444 sqq.

Pour reconnaître le filial amour que Mgr Languillat avait toujours porté à la Compagnie de Jésus, le T. R. P. Général voulut qu'une notice latine fut composée par le P. Louis Sica, qui avait bien connu l'évêque à toutes les époques de sa carrière. Elle parut en 1879. (1)

Un histoire du Prélat fut publiée en 1892 par l'abbé Pierre, du diocèse de Langres; elle complète la notice du P. Sica par de larges extraits des correspondances de la mission et quelques lettres inédites.

Vu l'état de santé de l'évêque, la nomination d'un coadjuteur était envisagée à Rome au milieu de 1878 (2), et le R.P. Valentin Garnier, dont le nom venait en tête de la liste envoyée, proposé dans la Congrégation générale du 3 décembre 1878, était agréé par Léon XIII le 8 décembre 1878 (3). La nouvelle de la mort de Mgr Languillat étant survenue sur ces entrefaites, le coadjuteur nommé devenait vicaire apostolique.

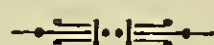
---

(1) P. Sica au R.P. Assistant, 3 déc. 1878. ***Gén. Sin.*** 4, VIII, 8.

(2) T.R.P. Général à la Propagande, 27 juin 1878. ***Prop. Act. Congr. Gén.*** t. 250, p. 322.

(3) ***Prop. Act. Congr. Gén.*** t. 250, p. 323 sq.

# CHAPITRE II



## LE DÉTAIL DES ŒUVRES.

### *I) LES MISSIONS DE CHANG-HAI.*

Transformations de la ville. — Tong-kia-tou (Tong-ka-dou). Le Séminaire. Visites illustres. Les grandes congrégations. — Yang-king-pang. Vie paroissiale. Attaques des protestants. Œuvres groupées autour de l'ancienne église.

### *II) ZI-KA-WEI.*

Résidence, scolasticat et collège. Plans d'études. Projets d'une école d'interprétes. — T'ou-sè-wè. Les ateliers. L'imprimerie. Principales publications.

### *III) LES CONGRÉGATIONS DE FEMMES.*

Carmel. Les débuts. Transfert à T'ou-sè-wè.—Auxiliatrices. Le Sen-mou-yeu. L'institution Saint Joseph. L'école de la Providence. — Sœurs de Saint Vincent de Paul. L'hôpital général.

### *IV) LA MISSION ORIENTALE.*

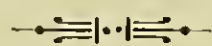
P'ou-si, P'ou-tong. Sou-tcheou (Sou-tseu) et Tchang-tcheou (Zang-tseu). Tch'ong-ming (Ts'ong-ming) et Hai-men.

### *V). LA MISSION OCCIDENTALE.*

Tchen-kiang. Nan-king. Ngan-k'ing. Ning-kouo-fou.

I

## CHANG-HAI.



Pendant les premières années de l'épiscopat de Mgr Languillat, la ville de Chang-hai passa par une terrible épreuve financière. Les milliers d'émigrants qui avaient cherché, pendant la guerre des T'ai-p'ing, un abri sous la protection de la garnison européenne, avaient regagné leurs foyers aussitôt la paix rétablie. Les maisons construites pour eux restaient vides,et ne trouvaient plus de locataires. Li-hong-tchang, le nouveau gouverneur du Kiang-sou, empêchait, par tous les moyens en son pouvoir, les relations des commerçants européens avec l'intérieur du pays ; il avait dédaigneusement repoussé les propositions de construire des lignes de chemins de fer de Chang-hai à Sou-tcheou (Sou-tseu), et même à Ou-song ; il avait fait détruire le fil télégraphique posé entre les concessions et une île de l'embouchure du Yang-tse. (1)

Pour toutes ces causes, le mouvement des affaires s'était ralenti. Les folles dépenses ne diminuèrent pas pour cela ; on ne pouvait se résigner à croire terminée la brillante époque des "princes marchands". La conséquence fut une série de catastrophes financières qui, en 1865 et 1866, ruinèrent bon nombre de familles européennes et chinoises. Des onze banques européennes qui faisaient alors des opérations à Chang-hai, six durent suspendre leurs paiements ; la maison Dent, si célèbre dans les grandes entreprises commerciales du passé, se mit en liquidation. (2)

Il va sans dire—et c'est là le seul point de vue qui doit nous retenir dans cette histoire — que les spéculations et l'agiotage de cette époque ne favorisaient guère l'apostolat des missionnaires parmi la population européenne, et parmi les familles chinoises qui subissaient son influence. Sur les concessions, les mœurs étaient déplorables. En 1864, à une réunion générale des *Landrenters*, Sir Harry Parkes eut le courage d'avouer que, des

(1) Maclellan, ***Story of Shanghai,*** p. 57 sq.

(2) Ibid. p. 59 sq. Le baron de Hubner, qui vint à Chang-hai en 1872, a bien analysé cette situation. ***Promenade,*** t. 2, p. 263 sqq.

10,000 maisons chinoises construites sur le *Settlement,* 668 étaient mal famées ; dans ce nombre, il ne faisait pas entrer les fumeries d'opium, les maisons de thé, et les divers théâtres. En 1869, le duc de Somerset, dans un discours à la Chambre des Lords, qualifia Chang-hai de "sentine d'iniquité", "a sink of iniquity". Les grands commerçants anglais du *Settlement,* se considérant comme flétris par cette épithète, avaient projeté une protestation publique, une demande d'enquête officielle ; après réflexion, ils renoncèrent à leur projet, et sans doute ils firent bien. (1)

Les ruines des années 1865 et 1866 eurent, comme d'ordinaire, pour conséquence, un relèvement de l'esprit religieux et de la moralité. "Chang-hai, écrit le baron de Hubner, sortit de cette épreuve meurtri, temporairement apauvri, mais régénéré, averti par ses fautes mêmes" (2). Et il ajoute : Maintenant le moment des spéculations, et des coups de bourse, est passé; le moment du commerce régulier, calme, à l'européenne, est venu. Les grands marchands d'autrefois sont mécontents et se plaignent ; mais le commerce général progresse." (3)

La cathédrale protestante de la Trinité fut commencée en 1866, la première pierre ayant été posée le 16 mai, avec de grandes cérémonies maçonniques ; elle fut ouverte au culte le 1er août 1869. Grâce aux filles de Saint Vincent de Paul, l'hôpital offrait aux Européens malades toutes les garanties matérielles et morales. De nombreuses villas se construisaient sur la Bubling-well Road, et les Européens plus fortunés y menaient la vie de famille, au grand avantage de leur moralité. Une bibliothèque, un musée, une branche de la société asiatique, furent créés à cette époque, et offrirent aux plus sérieux des commerçants de Chang-hai des distractions saines et utiles. (4)

Plusieurs chrétiens de la ville firent alors de vraies fortunes; agents fidèles et intelligents des grands établissement financiers et des maisons de commerce européennes, ils étaient généreusement rétribués et les sommes gagnées par leur travail trouvaient des placements fort avantageux dans les grandes entreprises de

---

(1) Maclellan, ***Story of Shanghai,*** p. 70. Cf. p. 80 sqq.

(2) ***Promenade,*** t. 2, p. 263 sq. M. de Hubner donne les chiffres suivants qui montrent quelle terrible diminution avait subie la population indigène des concessions. En 1862-1863, on comptait sur le ***Settlement*** 250,000 chinois et 80,000 sur le territoire soumis à la France. En 1869, ces chiffres étaient tombés à 86,509 et 32,000 (p. 264).

(3) ***Promenade,*** t. 2, p. 271.

(4) Maclellan, ***Story of shanghai,*** p. 60, 63, 67 sq.

cette époque. Nous retrouverons dorénavant les noms de ces riches familles chrétiennes à propos de toutes les œuvres de la mission dont elles furent les meilleurs soutiens. Les familles Tchang et Song doivent être signalées entre toutes.

Divers évènements survenus au cours de l'épiscopat de Mgr Languillat rendirent plus faciles les communications des pères de Chang-hai avec l'Europe et l'intérieur de la mission ; l'ouverture du Canal de Suez en 1869 ; la pose du câble sous-marin qui relie Hong-kong à Ou-song en 1871 (1) ; la fondation de la Compagnie chinoise de navigation, qui augmenta le nombre de vapeurs du Yang-tse, 1872 (2). Chacun des groupements de chrétiens de Chang-hai doit être étudié à part ; car chacun a ses œuvres propres et sa physionomie bien marquée.

### *Tong-kia-tou (Tong-ka-dou). La résidence episcopale. Le séminaire.*

Par suite de la présence de l'évêque et de son grand séminaire, la résidence voisine de la cathédrale est alors le premier des établissements de la mission. Lors du transfert de Mgr Languillat au Kiang-nan, dix-neuf jésuites y résidaient : six prêtres, dix scolastiques (huit chinois et deux européens) qui suivaient les cours du séminaire, trois frères coadjuteurs. Ce nombre diminua en 1867, le petit séminaire ayant été réuni au collège de Zi-ka-wei (3), et en 1872, le séminaire et le scolasticat ayant été transférés à Zi-ka-wei ; cette même année 1872, les classes supérieures du petit séminaire revinrent à Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), afin que l'évêque eût un nombre suffisant d'assistants bien formés pour les cérémonies. (4)

En 1873/1874, le grand séminaire fut séparé du scolasticat et ramené à Tong-kia-tou (Tong-ka-dou); mais les élèves restaient trop peu nombreux pour pouvoir former un établissement distinct, et en 1877/1878, théologiens et philosophes regagnèrent définitivement Zi-ka-wei ; leur place fut prise à Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) par le petit séminaire.

Les études étaient alors très florissantes, grâce à la paix qui régnait à Chang-hai, et paraissait fort douce après les terribles émotions de la guerre des rebelles. Mgr Languillat, toujours

(1) C'est à cette époque que s'introduisit l'usage d'annoncer télégraphiquement en France le décès des missionnaires.

(2) Maclellan, *Story*, p. 74 sq.

(3) Cf. supra. p. 85 sq.

(4) Diaires des séminaires à Zi-ka-wei.

préoccupé des questions de doctrines, suivait de près les travaux de ses séminaristes, et de ses jeunes prêtres (1) ; à l'occasion, il savait récompenser ceux qui s'étaient signalés. C'est ainsi qu'il obtint pour le plus brillant d'entre eux, Pierre Hoang, une médaille d'or, décernée par le Pape Pie IX, et sur laquelle on grava cette inscription chinoise : "illustre en science et vertu" (2), on sait que le célèbre sinologue a bien tenu les promesses de l'étudiant.

Dans une lettre au T.R.P. Général, du 11 octobre 1867 (3) Mgr Languillat se déclarait convaincu de la nécessité "d'un clergé indigène, ayant à sa tête un épiscopat indigène en communion avec Rome, et trouvent en lui-même, sans être obligé de les emprunter du dehors, les éléments de son existence et de sa perpétuité". Pourtant, sous son épiscopat, le nombre des prêtres séculiers n'augmenta pas. Les ordinations qu'il fit en 1866, 1868, 1871, 1872, comblèrent seulement les vides causés par la mort dans les rangs de son clergé ; il avait reçu douze prêtres séculiers de son prédécesseur, il en remit le même nombre à son successeur. En revanche treize prêtres indigènes de la Compagnie de Jésus s'ajoutèrent, pendant son épiscopat, aux missionnaires européens, et en somme le nombre des ouvriers apostoliques sortis des familles chrétiennes du Kiang-nan fut plus que doublé; de 1865 à 1878 ils passèrent de 12 à 25.

La résidence de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) reçut plusieurs fois, pendant l'administration de Mgr Languillat, d'illustres visiteurs. Trois vice-rois de Nan-king, de passage à Chang-hai, vinrent y saluer les supérieurs de la mission, qu'ils traitaient ainsi en égaux. En 1871, ce fut Tseng-kouo-fan, le vainqueur des T'ai-p'ing; il succédait à Ma-sin-i, qui venait d'être assassiné, et on se demandait avec inquiétude quelles seraient ses dispositions envers les chrétiens. A son passage à Chang-hai, au mois de novembre, Mgr Languillat lui fit demander une audience, et fut aimablement accueilli ; quelques heures plus tard, le vice-roi venait, en grand cortège, rendre la visite à Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), les chrétiens triomphants avaient préparé dans la cour d'entrée arcs de triomphe, tentures, inscriptions. Tseng-kouo-fan visita en détail résidence, séminaire et église, et se fit expliquer la signification des autels, tableaux, statues ; l'orgue en bambou jouait pendant sa visite à la cathédrale. (4)

(1) Sica, *De vita*, p. 30, 31.

(2) Notice nécrologique du P. Pierre Hoang, *Relations de Chine,* juillet 1910, p. 613.

(3) *Gén. Sin.* 4, II, 17.

(4) *Scol.* juillet 1872. p. 32 sq; Lettre du Fr. Le Cornec, novembre 1871.

En avril 1875, Lieou-koen-i, qui fut pendant plusieurs mois vice-roi intérimaire à Nan-king,et en novembre de la même année Tsen-pao-tsen, qui lui succéda, passèrent également à Chang-hai. Mgr Languillat était trop malade pour s'exposer à la fatigue de ces réceptions d'apparat; et dans les deux cas, ce fut le R. P. Foucault, supérieur de la mission, qui rendit visite aux vice-rois et les accueillit à Tong-kia-tou (Tong-ka-dou). Un ou deux détails de ces réceptions sont à retenir. Lieou-koen-i fit au R.P. Supérieur cette déclaration qui, à cette époque surtout, au lendemain de le campagne du *Memorandum,* avait son prix: "Je sais que, dans le Kiang-nan, les chrétiens sont en paix, que vous n'y avez pas d'affaires litigieuses; cela tient à la manière sage et prudente dont l'évêque arrange les choses; je l'en félicite et l'en remercie." (1)

Tsen-pao-tsen, ancien directeur de l'arsenal de Fou-tcheou, reçut les représentants de la mission à bord d'un navire de guerre de vingt canons qu'il avait fait construire dans les ateliers dirigés par Prosper Giquel; il loua grandement les officiers et ingénieurs français qu'il avait connus à l'arsenal, et promit de rendre bonne justice aux chrétiens. Hélas, dix mois plus tard, nous l'avons vu, le vice-roi conduisait avec une insigne malveillance le procès causé par l'assassinat du P. Hoang et les émeutes du Ning-kouo-fou; il refusait de recevoir le R.P. Foucault, venu pour lui rappeler ses promesses de Chang-hai. (2)

On comprit alors une fois de plus quel fonds il fallait faire sur les politesses des mandarins. Du moins ces politesses avaient, à Chang-hai, de bons résultats; elles donnaient aux chrétiens assurance et fierté, et imposaient aux païens le respect envers les supérieurs de la mission. De plus, chacune de ces visites était l'occasion d'un exposé des principales vérités de la religion, fait par quelqu'un des prêtres indigènes, et les nombreuses questions posées par les visiteurs prouvaient leur désir de s'instruire.

Les œuvres les plus intéressantes de la résidence de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) à cette époque étaient les grandes congrégations qui groupaient les chrétiens les plus riches et les plus influents. La Congrégation de l'Immaculée Conception se composait en 1874 de cinquante-six membres, appartenant pour la plupart à des familles d'armateurs. Chaque dimanche, ils se réunissaient dans leur chapelle pour assister à la messe et

---

(1) P. Palatre, ***Diarium,*** avril 1875, p. 145, 149. — ***Relations,*** 1875, p. 40 sq.

(2) Cf. supra, p. 234 sq.

entendre une instruction. Le 5 janvier 1874, Mgr Languillat bénit cette chapelle avec une grande solennité. Quand la bénédiction fut achevée, le drapeau bleu de la Congrégation fut arboré, et trente-deux jonques chrétiennes, à l'ancre dans le Hoang-p'ou (Waong-p'ou) devant la cathédrale, hissèrent leurs pavillons et saluèrent celui de la Vierge de trente-deux coups de canon. Monseigneur Languillat célébra ensuite la messe; les congréganistes, revêtus du costume de cérémonie, portaient sur la poitrine les écussons au chiffre de Notre-Dame, que Pie IX avait bénits pour eux.

La Congrégation possédait à Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), en plus de sa chapelle, un cercle où les jeunes gens trouvaient bibliothèque et jeux, ils évitaient ainsi beaucoup des dangereuses tentations de la grande ville. Chaque année, une retraite de trois jours réunissait tous les congréganistes, et le sérieux avec lequel ils observaient le règlement édifiait les pères. (1)

Une œuvre analogue, instituée pour les jeunes filles, comptait, en 1874, 75 congréganistes et 16 approbanistes; elle avait aussi sa chapelle et ses exercices de piété particuliers. (2)

Le but principal de ces associations pieuses était, non seulement de procurer à leurs membres tous les moyens de sanctification, mais aussi d'en faire des apôtres auprès de leur entourage païen; trop souvent, nous l'avons vu, les vieux chrétiens se tenaient dans une indifférence dédaigneuse à l'égard de leurs compatriotes infidèles; et seule une vie intérieure très intense pourrait leur faire surmonter leurs répugnances et leur donner le zèle qui leur manquait. (3)

La générosité des chrétiens de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) était, dès lors, bien connue. C'est à eux surtout qu'était due l'aumône de 15600 francs qu'en 1868 Mgr Languillat put offrir au denier de St Pierre (4). "Ils sont, écrivait en 1878 le R.P. Chauvin, les plus riches de la province, aussi bien des missions, comme celles du Hou-koang, du Chan-tong, de T'ien-tsin, de la Mongolie, se sont ressenties de leurs pieuses et larges donations; à eux seuls ils ont versé, cette année plus de dix mille francs pour les affamés du nord de la Chine". (5)

---

(1) ***Relations,*** 1874, p. 37 sq.

(2) ***Relations,*** 1874, p. 39.

(3) Ibid.

(4) Note de Mgr Languillat; ***Gén. Sin.*** 4, II, 20.

(5) 6 sept. 1878. ***Gén. Sin.*** 4, I, 18.

Les pères de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) étaient chargés de desservir dans la ville murée, les chapelles des familles Lou (Loh) et Ngai qui, en reconnaissance des services passés, restaient ouvertes au culte, même après la restitution de l'ancienne église. (1)

*L'Eglise Saint Joseph de Yang-king-pang.*

A cette époque, où la France officielle avait encore conscience de ses devoirs envers Dieu, lorsqu'un navire de guerre portant le pavillon tricolore se trouvait à Chang-hai à l'époque d'une grande fête, la messe militaire était célébrée à Yang-king-pang avec la même solennité que dans la patrie ; piquet d'honneur, présence de

(1) Le personnel de Tong-ka-dou de 1864-1865 à 1878-1879.

| | *Vice-Recteur.* | *Ministre* | *Séminaire.* |
|---|---|---|---|
| 1864-65 | P. Olive | P. Secher | PP. Plet, Sécher |
| 1865-66 | P. Olive | P. Sedille | PP. Sédille, d'Haucour Fr. Jacq. Tseng |
| 1866-67 | pas de Recteur | P. Bulté | PP. Sica, Couvreur |
| 1867-68 | pas de Recteur | P. Bulté | PP. Sica, Rabouin |
| 1868-69 | P. Loriquet | P. Launay | PP. Rabouin, Sica, Pfister, Chauvin |
| 1869-70 | P. Loriquet | P. Launay | PP. Sica, Rabouin, Chauvin, Foucault |
| 1870-71 | P. Loriquet | P. Launay | PP. Sica, Chauvin, Pfister, Foucault (pref. spir.) |
| 1871-72 | P. Bulté | P. Chevreuil | PP. Sica, Rabouin, Chauvin, Couvreur, Foucault (pr. sp.) |
| 1872-73 | P. Loriquet | P. Desjacques | PP. Sica, Pfister |
| 1873-74 | P. Bulté | P. Jacq. Tseng | PP. Sica, Couvreur |
| 1874-75 | P. Bulté | P. Jacq. Tseng | P. Sica |
| 1875-76 | P. Bulté | P. Jacq. Tseng | P. Couvreur |
| 1876-77 | P. Bulté | P. Jacq. Tseng | PP. Jacq. Tseng, Pfister |
| 1877-78 | P. Bulté | P. Ravary | Fr. Simon Kiong |
| 1878-79 | P. della Corte | P. Ravary | P. Laurent Li, Fr. S. Kiong |

| | *Résidence* | *Procure de la Miss.* | *Scol. de la Cie.* | *Fr. Coadj.* |
|---|---|---|---|---|
| 1864-65 | PP. Desribes, Crouillère | P. Nic. Massa | 6 phil. 3 théol | 3 Fr. |
| 1865-66 | P. Rousseau | id. | 5 philos. | 4 ,, |
| 1866-67 | PP. Desribes, Rousseau | (La proc. est trans- | 10 théol. | 4 ,, |
| 1867-68 | PP. Desribes, Launay | férée à Yang-k.-pa.) | 10 théol. | 3 ,, |
| 1868-69 | | | 14 théol. 4 ph. | 5 ,, |
| 1869-70 | | | 15 théol. | 5 ,, |
| 1870-71 | | | 12 théo. 10 ph. | 4 ,, |
| 1871-72 | | | 14 théol. 9 ph. | 4 ,, |
| 1872-73 | | | Le scolasticat | 3 ,, |
| 1873-74 | P. Desribes | | est | 3 ,, |
| 1874-75 | id. | | à Zi-ka-wei. | 3 ,, |
| 1875-76 | id. | | | 3 ,, |
| 1876-77 | id. | | | 2 ,, |
| 1877-78 | P. J.B. Sen | | | 2 ,, |
| 1878-79 | i.d | | | 2 ,, |

diplomates et d'officiers en uniforme, musique du vaisseau amiral, tout était calculé pour attirer une immense assistance d'Européens et de Chinois. Le supérieur de la résidence, le R.P. Basuiau, véritable artiste, avait organisé la *"Société Cécilienne"*, recrutée parmi les Européens des concessions; musiciens et choristes exécutaient, les jours de fête, des œuvres de maitres, avec une perfection à laquelle les journaux locaux, même protestants, rendaient hommage. Les fêtes de Pâques en 1875 et 1878, celle de la Toussaint en 1878, sont restées célèbres; les amiraux Krantz et Véron avaient tenu à donner l'exemple en assistant à la messe en uniforme, à la tête de nombreux officiers. (1)

Dès cette époque, les missionnaires signalent ce qui sera toujours, à Yang-king-pang la difficulté principale, l'extrême mobilité de la population, tant européenne que chinoise, qui rend à peu près impossible la fondation d'œuvres permanentes. "On y rencontre 300 étrangers chrétiens, je dirai presque "ex omni tribu et lingua", et 458 chinois de toutes les parties de l'empire, excepté de Chang-hai ; chaque année cette population flottante augmente ou diminue".

Un millier de chrétiens, originaires des environs de Chang-hai pour la plupart, étaient venus se mettre au service des européens de la grande ville; trop souvent le séjour de Chang-hai leur était nuisible. Cependant les 10,000 communions de dévotion que le P. Desjacques comptait en 1873-1874 prouvait que la vie chrétienne était sérieuse sur les concessions. (2)

La composition si mélangée de la paroisse de Yang-king-pang obligeait les pères à de grandes précautions pour ne froisser aucune susceptibilité; quand tel d'entre eux les négligeait, d'assez sérieux inconvénients étaient à craindre. En février 1867, le P. Vasseur avait attaqué vigoureusement en chaire le protestantisme et la franc-maçonnerie. M. Brenier de Montmorand, alors consul, assistait à la messe ; il écrivit aussitôt au R.P. della Corte, supérieur de la mission, pour protester contre le sermon, et demander que des observations fussent faites au prédicateur. "Est-ce bien prudent d'attaquer avec tant de violence les francs-maçons et les protestants, au milieu desquels nous vivons, et qui sont en grande majorité ? N'est-ce pas nous exposer à être vigoureusement attaqués dans la presse anglaise, à être accusés d'intolérance, et à faire constater notre faible minorité en Chine" (3). Le R.P. Supérieur, après enquête faite, reconnut le bien fondé de la remarque. (4)

---

(1) ***Relations*** (1876) p. 47. P. Colombel, ***Histoire***, p. 273.

(2) ***Relations*** (1875) p. 45.

(3) 14 février 1867. ***Zi.*** B. 8.

(4) 18 février 1867, à M. Brenier de Montmorand. ***Cons. Franc.***

Quelques mois plus tard, M. Dabry de Thiersant, gérant le consulat de France, s'étonnait qu'on ne rendit pas dans les églises de Chine, aux représentants de notre pays, les mêmes honneurs qu'en Syrie ou à Constantinople ; l'affaire fut portée à la Propagande, et donna lieu à une correspondance fort savoureuse, dont la conclusion fut que la situation des agents français en Orient était réglée par des documents qui ne pouvaient se rapporter à la Chine et au Japon. (1)

La nouvelle église du Sacré-Cœur, élevée à Hong-k'eu en 1875, et bénite le 1er Juin 1876, était encore, à cette époque, desservie par un père dépendant de la résidence de Yang-king-pang. Ce n'est qu'après la mort de Mgr Languillat que la chrétienté de Hong-k'eu prit son autonomie.

Bien avant l'ouverture de l'église, une œuvre des plus intéressantes s'était développée dans le quartier. celle des Manillois employés sur les navires mouillés dans le Hoang-p'ou (Waong-p'ou). Ces braves gens, catholiques pleins de foi, et tout dévoués aux pères, qui les avaient secourus de toutes manières dès les débuts de la mission (2), étaient malheureusement fort peu instruits de leur religion ; et beaucoup d'entre eux avaient contracté, avec des chinoises de Chang-hai, des unions irrégulières. Le dévoué P. Rizzo, Sicilien, attaché depuis 1867 à la résidence de Yang-king-pang, se dépensa pendant plusieurs mois à l'œuvre pénible de leur instruction et de leur moralisation. Après sa mort prématurée (3 janvier 1868), son œuvre fut continuée, et les Manillois formèrent bientôt, avec les Portugais de Macao, le meilleur élément de la nouvelle paroisse. (3)

L'Église de la ville murée, le Lao-t'ien-tchou-t'ang (Lao-tié-tsu-daong) dépendait elle aussi, à cette époque, de la résidence de Yang-king-pang, bien qu'un père y fut installé à demeure, pour prendre soin des 700 chrétiens domiciliés à l'intérieur des remparts. Les œuvres principales qui s'y rattachaient étaient le noviciat des Joséphistes, dont j'ai raconté plus haut la fondation (4), un pensionnat, composé surtout d'enfants originaires du P'ou-tong, qui venaient y chercher une éducation plus simple et moins dispendieuse que celle de Zi-ka-wei, des écoles d'externes, auxquelles les païens du quartier envoyaient volontiers leurs enfants.

---

(1) Le dossier de l'affaire (Juillet 1869 à Mars 1870) est à Zi-ka-wei, B, 1 (bis). Mgr Languillat, alors à Rome, la traita avec le Cardinal Barnabo.

(2) Cf. t. 1, p. 205 sqq.

(3) P. Pfister, Janvier 1868. *N.M.* 6, 185.

(4) Cf. supra, p. 199.

En 1873 et 1874, on construisit pour le pensionnat un bâtiment nouveau, capable d'abriter une centaine d'enfants. (1)

J'ai raconté ailleurs les fondations de l'hospice pour les vieillards, et de l'hopital, pour lesquelles le P. Fémiani fut si efficacement aidé par la charité de quelques riches familles indigènes. (2)

Jusqu'à l'épiscopat de Mgr Languillat, les protestants de Chang-hai n'avaient pas fait d'opposition aux œuvres de la mission; au contraire, durant les mauvais jours de la guerre des rebelles, les pères avaient eu plus d'une fois à se louer de leur charité. (3)

La paix revenue, les œuvres catholiques se développant avec une rapidité inquiétante, les attaques protestantes ne pouvaient manquer J'en décrirai ici quelques-unes, contemporaines de l'épiscopat de Mgr Languillat, et qui visaient surtout les pères de Yang-king-pang. L'hopital général, dont j'ai raconté plus haut la fondation (4), tenait toutes ses promesses ; et grâce au dévouement des sœurs de saint Vincent de Paul, les conversions de protestants y étaient assez fréquentes. Quelques prédicants s'en émurent, et des articles assez vifs parurent en 1867 dans le *Friend of China,* blâmant la prétendue pression exercée sur les malades par les prêtres et les religieuses catholiques. (5)

Les missionnaires n'eurent pas besoin de répondre. Les anciens obligés des sœurs de saint Vincent de Paul se chargèrent de leur défense ; et plus d'un, tout protestant qu'il était, mit vivement en parallèle le dévouement des missionnaires et des religieuses avec l'indifférence dont les prédicants faisaient preuve envers leurs coreligionnaires malades. (6)

Des attaques analogues se renouvelèrent en 1875 ; le conseil municipal anglais, alors composé presque exclusivement de protestants, fit une campagne pour procurer que l'hopital, jusque-là propriété d'actionnaires (7), et administré par des délégués nommés par eux, fut racheté par les deux municipalités anglaise et

---

(1) ***Relations.*** (1875 et 1876), p. 51, 53.

(2) Cf. supra, p. 199 sq.

(3) Cf. t. 1. p. 167, 169, et supra, p. 176 sq.

(4) Cf. supra, p. 88.

(5) P. Rizzo, 18 Oct. 1867. ***N.M.*** 6, 146.

(6) P. Rizzo, 18 Oct. 1867, ***N.M.*** 6, 146.

(7) ***Diarium,*** du P. Palatre, 13 Septembre 1875 et sqq. — P. Colombel, ***Histoire,*** p. 275 sq. (souvenirs personnels).

française, et devint une branche de leur administration ; c'était l'expulsion à peu près certaine des sœurs de charité. Les actionnaires se défendirent vigoureusement dans les journaux, et proposèrent un compromis; l'hopital resterait leur propriété, mais serait administré par un comité de *trustees* dans lequel figureraient les présidents des deux conseils municipaux, trois délégués du corps consulaire, et des représentants des concessions anglaise et française. Malgré l'opposition du conseil municipal anglais, le projet fut soumis à l'assemblée des contribuables, et adopté par elle. (1)

Au début de 1877, l'hôpital, devenu trop petit, fut transféré dans de nouveaux bâtiments qui occupaient un vaste terrain au nord de la crique de Sou-tcheou. M. Aimery, le procureur des lazaristes, qui s'était occupé de ce transfert, fit préparer tout auprès, pour les sœurs de charité, une maison qui devint plus tard leur noviciat, et la résidence de leur supérieure de Chine. (2)

En 1869, les attaques protestantes contre la mission se produisirent sous une autre forme. A la suite des réclamations de Sir Rutherford Alcock dont j'ai parlé plus haut (3), une très vive campagne de presse fut menée par *l'Evening Courrier* de Chang-hai, contre le rôle politique que les missionnaires français étaient censés vouloir exercer. M. Dabry de Thiersant, qui en Mars 1869 était arrivé à Chang-hai comme gérant du consulat, prit cette affaire fort à cœur, et adressa au journal, les 8 et 9 Juin, des notes qui rétablissaient la vérité, affirmant que la France restait fidèle à la protection des missionnaires, comme le traité de 1860 lui en donnait le droit, mais que ceux-ci n'avaient aucune mission politique, et se borneraient toujours, comme ils l'avaient fait par le passé, à l'exercice de leur ministère apostolique (4). Cette déclaration suffit à calmer pour un temps des hostilités que nous verrons s'affirmer de nouveau, et fréquemment, dans la suite. (5)

Les pères de Yang-king-pang eurent leur part des angoisses et des humiliations que la faiblesse de M. Godeaux et de la légation infligea à tous les français de Chang-hai dans la déplorable affaire dite de la *Pagode de Ning-pouo,* au cours des années 1874 et suivantes (6). On craignit alors que les Chinois,

(1) P. Colombel *l.c.* (Souvenirs personnels).

(2) Ibid p. 277.

(3) Cf. supra. p. 188.

(4) *Scol.* Décembre 1869, p. 55.

(5) Cf. infra.

(6) Cf. H. Cordier, *Histoire des relations,* t. 1, p. 506 sqq.

enhardis par les concessions de nos diplomates, ne se livrassent, contre les établissements catholiques de Chang-hai, à des violences comme celles dont les chrétientés du Ning-kouo-fou furent peu après les victimes (1), et le maintien de la paix parut un bienfait signalé de la Providence. (2)

---

(1) Le journal du P. Pfister 1874, Nos 44 et sqq., donne les détails de cette affaire, et des dangers qu'elle fit courir à la mission.

(2) Personnel de la Résidence St Joseph, à Chang-hai. 1864-1879.

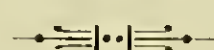
| | *Supérieur* | *Ministre* | *Résidence* |
|---|---|---|---|
| 1864-65 | | P. Loriquet | PP. Seckinger, Royer |
| 1865-66 | | P. Basuiau | P. Seckinger |
| 1866-67 | P. Basuiau | | P. Vasseur |
| 1867-68 | it. | P. Rizzo | |
| 1868-69 | it. | | P. André Kou |
| 1869-70 | it. | | P. Orta |
| 1870-71 | it. | P. Orta | PP. Ho, de Prévoisin |
| 1871-72 | P. Loriouet | it. | P. Basuiau, it. |
| 1872-73 | P. Basuiau | P. Jacq. Tseng | P. Orta, it. |
| 1873-74 | it. | P. Desjacques | P. Orta |
| 1874-75 | it. | it. | |
| 1875-76 | it. | it. | PP. Hiu, Heude |
| 1876-77 | it. | it. | |
| 1877-78 | it. | it. | |
| 1878-79 | it. | it. | P. Ferrand |

| | *Hong-k'eu* | *Ecole Fr. St Xavier* | *Lao-tang* |
|---|---|---|---|
| 1864-65 | | | P. André Kou |
| 1865-66 | | | it. |
| 1866-67 | | | P. Fémiani |
| 1867-68 | | | it. |
| 1868-69 | | | it. |
| 1869-70 | | | it. |
| 1870-71 | | | P. Sédille |
| 1871-72 | | | it. |
| 1872-73 | | | it. |
| 1873-74 | | | it. |
| 1874-75 | | P. Twrdy | P. Wang |
| 1875-76 | | it. | P. J. B. Hiu |
| 1876-77 | P. Orta | it. | P. Loriquet |
| 1877-78 | P. Grillo | it. P. Tournade | P. Loriquet |
| 1878-79 | P. Couvreur | PP. de Boeck, A. Moreau, Tournade | P. Loriquet<br>P. Al. Vong |

Note—Un Fr. Coadjuteur à la procure: (Fr. Beauchef.).

## II

## *ZI-KA-WEI.*



### *Résidence, Scolasticat et Collège.*

En 1872 et 1873, un grave projet fut proposé aux supérieurs de France et de Chine, et discuté par eux, relativement au recrutement des missionnaires. Le P. Jules Tailhan, procureur du Kiang-nan, après avoir pris l'avis du comte de Rochechouart, l'ami et le protecteur dévoué de nos missions de Chine, élabora un plan complet, destiné à fournir aux deux missions du Kiang-nan et du Tché-li sud-est des sujets plus nombreux et mieux préparés à leur apostolat. (1)

On enverrait dorénavant à Chang-hai, non seulement des prêtres déjà formés et des scolastiques, mais de tout jeunes gens qui commenceraient leur noviciat en Chine et y parcourraient toute la carrière des études. Maisons de formation et séminaire seraient communs aux deux missions. Le noviciat et les études littéraires (juvénat) se feraient en pays de langue mandarine, au Tché-li sud-est, où des lettrés habiles serviraient de maîtres aux futurs missionnaires (2). La philosophie et la théologie,peut-être aussi la troisième année de probation, demeureraient à Zi-ka-wei. Ainsi de nombreux sujets français,séminaristes ou élèves des écoles apostoliques,que décourageait jusqu'ici la perspective des longues années d'études à passer en France avant le départ pour la Chine, se donneraient aux deux missions. Ainsi, surtout, les jeunes missionnaires connaitraient parfaitement, dès leurs débuts, cette langue mandarine dont la possession leur vaudrait, comme aux grands ancêtres des dix-septième et dix-huitième siècles, l'estime

---

(1) Il existe plusieurs exemplaires de ce projet du P. Tailhan à Zi-ka-wei (F. 16 et F. 20). Le R. P. Becker l'a publié dans sa vie du R.P. Gonnet, p. 237 sq.

(2) A cette époque, le gouvernement français songeait à installer à la résidence de Hien-hien, du Tché-li sud-est, une école pour ses futurs interprètes ; les meilleurs lettrés du Tché-li les auraient formés. Les juvénistes des deux missions auraient suivi les mêmes cours. (P. Tailhan, mémoire cité).

des lettrés ; ils n'auraient plus ensuite qu'à entretenir les connaissances acquises. Les deux missions unissant leurs ressources pourraient donner aux maisons de formation et d'études établies en Chine un personnel de directeurs et de professeurs digne des provinces d'Europe. Dans ce plan, les séminaristes indigènes des deux missions devaient être complètement séparés des scolastiques, et soumis à un régime spécial d'études et de formation.

Ce projet était séduisant. Les deux provinciaux de Paris et de Champagne l'avaient adopté (1). A Rome le T.R.P. Général, et le R.P. Rubillon, assistant de France, s'y montraient favorables (2). Tout échoua devant le refus très catégorique, signifié d'abord télégraphiquement, puis motivé dans de longs mémoires, par Mgr Dubar et le R.P. Gonnet supérieur de la mission du Tché-li sud-est. (3)

Ils ne croyaient pas que l'éducation religieuse et scientifique des futurs missionnaires put être suffisamment complète en Chine. L'acclimatation, toujours très redoutable en Extrême-Orient, leur paraissait plus pénible et plus dangereuse quand il s'agissait de tempéraments non formés. Surtout, ils n'admettaient pas la valeur de l'argument principal du P. Tailhan, la nécessité pour les européens de commencer tout jeunes l'étude de la langue mandarine s'ils voulaient s'en rendre pleinement maitres. Ils faisaient remarquer que les plus grands sinologues de l'ancienne Compagnie étaient venus en mission après avoir subi en Europe la formation complète de leur ordre, et presque tous âgés de plus de trente ans. (4)

Malgré les représentations du T.R.P. Général, cette opposition fut maintenue (5), et la mission du Tché-li sud-est est restée jusqu'ici fidèle à la pratique de ses débuts ; elle n'admet que des prêtres ayant terminé leurs études en France. Une seule fois, en 1882, le R.P. Gonnet consentit à recevoir des scolastiques, et, s'il faut en croire son biographe, l'expérience ne parut pas heureuse. (6)

(1) P. Tailhan au R.P. Gonnet. — R.P. Provincial de Champagne au R.P. Gonnet, 4 et 7 mars 1873 (Becker, *Vie du R.P. Gonnet,* p. 236 sq.) — P. Tailhan au R.P. Supérieur du Kiang-nan, 12 mars 1873 (*Zi.* F. 20)

(2) P. Tailhan le 27 juillet 1873 (*Zi.* F. 20) cf. P. Becker, *Vie du R.P. Gonnet,* p. 240 sq.

(3) Mêmes documents.

(4) P. Becker, *Vie,* p. 242 sq.

(5) Ibid. p. 241.

(6) Ibid. p. 248.

Au Kiang-nan, le plan du P. Tailhan avait également soulevé des objections ; les Pères italiens partageaient presque tous les idées des supérieurs du Tché-li (1), et le P. Sica développa, à cette époque même, leurs raisons dans un intéressant mémoire envoyé à Rome et en France (2). Parmi les pères français, qui admettaient volontiers l'envoi en Chine de scolastiques ayant terminé leur philosophie, beaucoup se montraient hostiles à l'admission de religieux plus jeunes, à plus forte raison de novices. (3)

La maison de Zi-ka-wei ne compta donc, comme scolastiques européens, que ceux que la province de Paris lui envoyait; souvent des scolastiques chinois du Kiang-nan se joignirent à eux, et ceux qu'envoya plus d'une fois la mission du Tché-li furent toujours fraternellement accueillis.

Nous avons vu comment, à partir de 1872 et 1873, le scolasticat de la Compagnie, jusque-là installé à Tong-kia-tou (Tong-ka-dou), revint à Zi-ka-wei, et comment, en 1877-1878, les grands séminaristes, trop peu nombreux pour former seuls une maison d'études, fusionnèrent de nouveau avec les étudiants jésuites. Cette même année, les plus âgés des latinistes de Zi-ka-wei, furent séparés, et groupés en petit séminaire, qui s'installa à Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) dans les bâtiments laissés libres par le départ du grand séminaire. (4)

Le collège Saint Ignace prenait de plus en plus la forme d'un collège de la Compagnie. Il comptait, en 1875, 90 élèves internes. Ce chiffre paraitra satisfaisant si l'on songe que les chinois les plus riches tiennent à honneur d'avoir, pour leurs enfants, un précepteur particulier, et que le pensionnat n'est guère dans les mœurs des familles du Céleste Empire. (5)

Le rédacteur des Relations de 1874-1875 nous a laissé un vivant tableau de la journée scolaire d'alors. (6) C'est l'assourdissante étude des textes classiques, chaque enfant répétant à

---

(1) R.P. de Ponlevoy au T.R.P. Général 1872 (*Gén. Sin.* 4, IV, 29).

(2) Copie à Zi-ka-wei, archives privées du R.P. Supérieur.

(3) Cf. registre des consultes de la mission. archives privées du R. P. Supérieur. Spécialement celles de 5 Décembre 1879, 3 et 4 Février 1880, tenues devant le R.P. Grandidier visiteur. La question fut alors reprise, et la grande majorité des pères présents (consulteurs et ministres de sections) fut pour l'envoi de scolastiques seulement après la philosophie.

(4) Cf. supra, p. 260 sq.

(5) ***Relations***. (1875) p. 55 sqq.

(6) Ibid.

haute voix la leçon que personne ne lui a expliquée; c'est la récitation au maitre pendant laquelle "la tête et le reste du corps (de l'enfant) se mettent en mouvement, et se balancent de droite et de gauche;" c'est la leçon de calligraphie, importante entre toutes, puisque du nombre de caractères possédés par l'élève, et de l'élégance de son pinceau, dépend en grande partie sa réputation de lettré; c'est l'explication des livres rédigés en style savant, que l'enfant apprit jadis sans presque en comprendre un mot; c'est enfin, pour les plus âgés, la composition des fameuses dissertations littéraires (1). Un docteur et deux licenciés de Chang-hai venaient corriger ces compositions, et la jeunesse redoutait fort leur verdict (2). Les pères se rendaient compte des inconvénients de cette antique méthode chinoise, où la part de l'intelligence était si restreinte, mais on ne croyait pas encore pouvoir tenter une réforme. Un certain nombre d'enfants, fils d'armateurs ou de commerçants de Chang-hai, ne faisaient que des études incomplètes, et quittaient le collège dès qu'ils avaient appris les caractères usuels et quelques notions de calcul.

De nouvelles tentatives furent faites, de 1869 à 1873, pour reprendre les anciens projets de M. Edan et du baron Gros, (3) en créant à Zi-ka-wei une "école d'interprétes", où de jeunes chinois s'initieraient à la langue et à la littérature française, où de jeunes français apprendraient le chinois. La mission se prêtait volontiers à l'institution, dont les réglements devaient rappeler ceux de l'école Sainte Géneviève à Paris. Le gouvernement français ne donna pas suite à l'idée. (4)

Une institution qui remonte à l'occupation de Zi-ka-wei par les troupes françaises et franco-chinoises rendit bientôt le collège Saint Ignace populaire parmi les Européens de Chang-hai. Les musiques militaires, les tambours et clairons des régiments français, ou formés à la française, avaient, on le comprend, conquis toutes les sympathies de la jeunesse de Zi-ka-wei. L'idée vint au P. Ravary, artiste distingué, de lui faire imiter ce qu'elle avait admiré. Tambours, clairons, instruments, arrivèrent de France. Dès la fête de Sainte Cécile (22 Novembre) 1864, la fanfare de Zi-ka-wei pouvait donner à Yang-king-pang des aubades qui attirèrent une foule énorme; le consul de France, M. Godeaux, fier d'un si beau succès, remercia le père directeur par une lettre charmante, et lui envoya, pour les jeunes artistes, un cadeau de

---

(1) *Relations.* (1874) p. 56.

(2) *Relations.* (1875) p. 59.

(3) Cf. supra, p. 94 sq.

(4) R.P. de Ponlevoy au T.R.P. Général, 16 avril 1869. *Gén.Sin.* 4, IV,13.

trente piastres, qui leur permit une bombance restée longtemps célèbre (1). Dès lors, la fanfare de Zi-ka-wei fut de toutes les fêtes.

Quelques années plus tard, le baron de Hubner visitant Zi-ka-wei (octobre 1871) pouvait attester que les virtuoses du lieu n'avaient pas dégénéré. "Sous la direction d'un père chinois, quatre élèves se mettent à exécuter, une symphonie de Haydn. Le révérend chef d'orchestre, le nez pincé d'une énorme besicle, dirige, anime, contient du regard et de sa baguette, les jeunes virtuoses qui, fixant sur la musique leurs petits yeux retroussés, et suant à grosses gouttes, parviennent à interpréter assez bien une des plus belles compositions du grand maëstro. Haydn exécuté en Chine, par les Chinois ! Pourquoi le cacher ? Nous étions tous vivement émus." (2)

Une statistique de 1875 nous permet de constater les résultats obtenus par le petit séminaire, depuis son rétablissement à Tong-kia-tou (Tong-ka-dou) en 1860, et par le collège Saint Ignace depuis sa fondation en 1852. (3)

---

(1) P. Ravary, 18 décembre 1864. ***N.M.*** 5, 180. Un détail bien chinois. Le père avait remis à deux de ses plus grands musiciens une piastre pour acheter des gâteaux; les deux gamins, en gens pratiques, rapportèrent vingt pains chinois (à peu près dix livres), qui furent engloutis en moins d'une demi-heure par les trente virtuoses; une heure et demie après, ils faisaient honneur au diner de fête avec un appétit intact.

(2) ***Promenade*** t. 2, p. 245.

(3) Reproduite par le P. Colombel. ***Histoire*** p. 239 sq.

Statistique du petit séminaire depuis son rétablissemeut à Tong-ka-dou en 1860 jusqu'en 1875 (fin juin).

| | | | |
|---|---|---|---|
| Elèves entrés au petit séminaire | 155 | | |
| ,, sortis du ,, ,, | 100 | soit 64 | pr. 100 |
| Entrés au grand séminaire | 20 | ,, 13 | ,, |
| Sortis du ,, ,, | 9 | ,, 6 | ,, |
| Restent en 1875 au petit séminaire | 20 | soit 16 | pr. 100 |
| ,, ,, grand ,, | 11 | ,, 7 | ,, |
| Morts | 10 | ,, 6.5 | ,, |
| Maîtres d'école en 1875 formés en ce sémin. | 21 | ,, 8 | ,, |
| Catéchistes | 12 | ,, 8 | ,, |

Statistique du collège Saint Ignace depuis sa fondation (1852) jusqu'à la fin de juin 1875.

| | | |
|---|---|---|
| Elèves entrés au collège | 600 | |
| Devenus prêtres dans la Compagn. de Jésus | 6 | |
| Scolastiques id. | 6 | |
| Frères coadjuteurs id. | 6 | soit 3.5 pr. 100 |
| Prêtres séculiers | 3 | |
| Entrés au petit séminaire | 35 | |
| Actuellement au petit séminaire | 17 | |

### *L'Orphelinat de T'ou-sè-wè.*

En 1864,nous l'avons vu, les orphelins avaient été transférés de Chang-hai à T'ou-sè-wè, à cinq cents mètres de Zi-ka-wei,sur la rive du même canal (1). A la suite de la guerre des rebelles,les enfants abandonnés étaient innombrables. Les mandarins de Chang-hai en recueillirent cinq à six cents, et les offrirent à la mission, qui dut refuser faute de ressources; ces pauvres petits furent alors parqués dans des huttes de paille, auprès de la porte du sud, et bientôt les épidémies les décimèrent; ne pouvant faire plus pour eux, on leur envoyait des catéchistes dévoués qui baptisaient les moribonds; un d'eux, le bon Zié, formé par le P. Clavelin, se distingua dans cette charitable campagne, et mourut du typhus qu'il avait contracté en assistant les petits malades. (2)

Les mieux doués de ces pauvres abandonnés, dont on pouvait espérer faire de bons chrétiens, furent envoyés à T'ou-sè-wè, où les rejoignirent de nombreux orphelins recueillis par les missionnaires qui rentraient dans leurs districts dévastés. Dès 1866, une seconde ligne de bâtiments dut être construite; elle était terminée, ainsi que la jolie chapelle gothique, en avril 1867 (3). A cette époque, T'ou-sè-wè abritait 342 orphelins, dont 133 étaient occupés dans les divers ateliers, 80 appliqués à la culture, 20 au jardinage, 109, encore trop jeunes pour le travail manuel, restaient à l'école. (4)

Ces 342 abandonnés, pour la plupart encore incapables de gagner leur vie, étaient, on le comprend, une lourde charge. La générosité du Conseil Central de la Sainte Enfance permit de suffire à tous les besoins. Nous avons vu qu'en 1861, un magnifique secours de 230,000 francs avait été alloué, tant à la mission qu'à la Compagnie, pour leur permettre de réparer les pertes causées par la guerre des rebelles; sur cette somme, 80,000 francs étaient désignés "secours extraordinaire;" ces secours furent maintenus les années suivantes "non sans lutte vigoureuse". (5)

---

| | | | |
|---|---|---|---|
| Devenus bacheliers | 20 | soit 3.5 | pr. 100 |
| Maîtres d'école, catéchistes | 56 | ,, 9.1 | ,, |
| Administrateurs de chrétientés | 67 | 11 | ,, |
| Morts | 65 | | |
| Vivant dans le monde | 229 | 38 | pr. 100 |

(1) Cf. supra. p. 82.

(2) Le P. Royer au Directeur de la Sainte Enfance; 28 août, 18 octobre 1865, *N.M.* t. 5, p. 246 sq.

(3) P. Palatre, *L'orphelinat de T'ou-sè-wè. Zi.* G. 4.

(4) P. Palatre, 27 nov. 1865. *N.M.* 5, 264.

(5) Comptes annuels de 1861 à 1871 *Zi.* B, 12.

Le procureur de la mission, le P. Longhaye, avait pu présenter en 1865 au Conseil Central ce tableau qui, disait-il, "fut très goûté." Toutes les autres missions de Chine ensemble entretenaient alors 1322 orphelins, et dépensaient pour cette bonne œuvre 187,588 francs ; soit 103 fr. 86 par enfant assisté. Le Kiang-nan, à lui seul; comptait 1312 orphelins, et ne dépensait que 86000 francs pour leur entretien, soit 65 fr. 55 par enfant (1) ; il faut avouer que ce bon emploi des ressources ordinaires encourageait à de nouvelles largesses.

Diverses lettres des PP. Chevreuil et Palatre au Conseil Central, en 1865 et 1866 (2), et les rapports résumés par le P. Pfister dans son livre le *Kiang-nan en* 1869 (3) nous permettent de nous rendre compte de l'activité de la laborieuse population de T'ou-sè-wè.

Les principaux métiers enseignés étaient alors "la menuiserie, la cordonnerie, la confection des habits, la sculpture, la dorure, la vernissure, la peinture, le dévidage et le tissage du coton, ainsi que l'agriculture;" il y avait aussi "quelques graveurs sur bois pour planches et caractères d'imprimerie." (4)

On remarquera la mention des ateliers de "sculpture, dorure, vernissure et peinture;" Les meilleurs disciples du frère Jean Ferrer, les FF. Lo, et Lieu, avaient transporté à T'ou-sè-wè leurs ateliers de Zi-ka-wei, et formaient à leur art quelques-uns des orphelins les mieux doués (5); cet atelier prit, plus tard, une grande extension, et l'imagerie religieuse, si chère aux chrétiens de Chine, lui fut due en grande partie, de même que la décoration et le mobilier d'innombrables églises répandues sur toute la surface de l'immense empire.

Une œuvre était alors entreprise à T'ou-sè-wè, qui fut malheureusement abandonnée dans la suite à cause des difficultés d'exécution ; quatre-vingts orphelins étaient, en 1865 et les années suivantes, occupés aux travaux agricoles, sous la direction de sept ouvriers ; "il serait bien à désirer, écrivait le P. Palatre, que l'orphelinat put posséder des terres pour cultiver le riz ; les bras ne nous manquant pas, les frais de culture seraient peu considérables ; chaque année nous aurions notre provision de riz, et dans les temps de cherté et de disette, nous n'aurions pas à

---

(1) 16 Juin 1865. ***Zi.*** B, 12.

(2) ***N.M.*** 5, 262 sq.—6; 52, 56, 59, 230.

(3) P. 49 sq.

(4) P. Pfister, le ***Kiang-nan,*** p. 52.

(5) P. Palatre, 27 Novembre 1865. ***N.M.*** 5, 266.

redouter des dépenses excessives" (1). Ce souhait ne put se réaliser, et bientôt l'agriculture ne figura plus parmi les métiers enseignés à l'orphelinat.

Evidemment, ces pauvres enfants, recueillis parmi ceux dont les T'ai-p'ing avaient massacré les parents, avaient trop souvent toutes les tares physiques et morales, et leur éducation présentait de tout autres difficultés que celle de leurs prédécesseurs de Ts'ai-kia-wan (Ts'ah-ka-wè). Les lettres des Pères directeurs ne dissimulent rien de leurs épreuves et de leurs déboires (2) ; pourtant, quelques années après la fondation de T'ou-sè-wè, le P. Pfister, témoin oculaire, pouvait écrire. "L'action de la grâce est manifeste sur ces natures grossières, ramassées dans la boue des chemins, sur ces enfants abandonnés ou vendus par des parents dénaturés, et élevés dans le paganisme. L'on pourrait citer nombre de traits de vertus, de dévouement, de mortification, qui feraient honneur à nos meilleurs élèves. Du reste, le but essentiel est atteint ; on forme des ouvriers chrétiens, et jusqu'ici aucun n'est mort sans avoir reçu le baptême." (3)

Sur la demande de nombreuses familles, un orphelinat pour les enfants de chrétiens fut ajouté à l'œuvre de T'ou-sè-wè en août 1874 (4). Il ne pouvait compter sur les aumônes de la Sainte Enfance, et la mission, n'en pouvant porter la charge, dut le supprimer en 1878. (5)

Nombre des anciens orphelins de Ts'ai-kia-wan (Ts'ah-ka-wè) étaient en âge de s'établir et de gagner leur vie (6); mais que de dangers pour eux dans les ateliers de Chang-hai, alors presque exclusivement dirigés par des païens. Et puis, dans les cas de maladie, l'orphelinat devait-il abandonner ses anciens obligés? Les pères ne purent s'y résoudre. De là tout un ensemble d'œuvres destinées à soutenir dans la vie les orphelins qui devaient déjà tant à la Sainte Enfance. "Lorsque les jeunes gens se croient capables de vivre par eux-mêmes, écrit encore le P. Pfister (7), l'orphelinat vient à leur secours, en leur fournissant une partie des choses de première nécessité, comme des habits,

(1) Ibid. p. 269.

(2) v. g. P. Chevreuil, ***N.M.*** 5, 262 racontant plusieurs fuites des petits abandonnés qui préféraient la misère avec la liberté du vice.

(3) P. Pfister. Le ***Kiang-nan,*** p. 52.

(4) ***Relations,*** 1875, p. 70.

(5) P. Palatre, ***Diarium,*** 12 Février 1878.

(6) D'après le P. Palatre, ***(Infanticide en Chine,*** p. 179), de 1850 à 1877, 419 apprentis étaient sortis de l'orphelinat, répartis en dix-sept métiers.

(7) Le ***Kiang-nan,*** p. 50.

un lit, etc ; Les voilà partis. Ils ont choisi eux-mêmes leur maitre, ont passé avec lui un contrat où les deux principales stipulations sont qu'ils seront exemptés de toute superstition, et qu'il leur sera libre, le Dimanche, d'entendre la messe, et quelquefois dans l'année de se réunir à T'ou-sè-wè. Viennent-ils à perdre leur patron, ou ne peuvent-ils, pour une raison quelconque, rester où ils sont, ils rentrent à l'orphelinat, qui est poür eux comme la maison paternelle. Ceux qui sont établis à Chang-hai ou dans les environs aiment à revoir leur berceau ; et les jours de fête, ils sont toujours nombreux. La plupart reviennent pour la retraite annuelle. Cette année, it y avait trois-cent quarante personnes en retraite, dont soixante-quinze anciens. Un Père de Tong-kia-tou (T'ong-ka-dou) est chargé spécialement de veiller sur ces derniers, et de les instruire tous les dimanches."

Quelques années plus tard, on commençait à construire, pour les orphelins devenus ouvriers, quelques maisons en face de T'ou-sè-wè, de l'autre côté du canal ; ce fut le début du florissant village actuel. (1)

L'orphelinat de T'ou-sè-wè rendait dès lors, et rend encore aujourd'hui, un service signalé à la mission ; son imprimerie était devenue, de suite, un des instruments d'apostolat les plus actifs. En 1869, on possédait déjà "les planches de soixante-dix ouvrages au moins, tous de religion ou de piété, destinés soit à convertir les païens, soit à réfuter les calomnies, soit à instruire les fidèles et à nourrir leur dévotion". La plupart étaient des rééditions des meilleurs ouvrages publiés aux dix-septième et dix-huitième siècles par les PP. Ricci, Couplet, Diaz, Verbiest, Aleni, Brancati, Pantoja ; un mois de Marie, des PP. Brueyre et Zottoli, et un mois de Saint Joseph, du P. Brueyre, s'y ajoutaient. (2)

A partir de 1874, les caractères métalliques furent introduits à l'imprimerie de T'ou-sè-wè, et permirent de fournir les livres à meilleur marché et sous un format moins volumineux. (3)

En 1878, les orphelins éditèrent un ouvrage destiné à venger l'honneur de la belle œuvre à laquelle ils devaient le salut du corps et de l'âme. En décembre 1875, Francisque Sarcey avait jugé bon de faire paraitre dans le *XIX*[e] *Siècle* une série d'articles où il prétendait que l'infanticide n'était pas plus fréquent en Chine qu'en Europe, et que la Sainte Enfance était une odieuse

---

(1) ***Relations***, 1875 p. 70.

(2) P. Pfister. Le ***Kiang-nan*** p. 54 sq.

(3) ***Relations***, 1875, p. 60.

mystification, destinée à procurer aux divers ordres religieux des ressources dont ils usaient pour de tout autres buts que le salut des petits chinois. (1)

Cette thèse s'appuyait sur les témoignages d'un certain nombre de voyageurs. Le P. Gabriel Palatre, plusieurs années directeur des orphelinats de T'ou-sè-wè, était alors gravement malade à Zi-ka-wei ; il consacra le reste de ses forces à réunir patiemment des document sur la question ; et le 1er Mars 1877, le manuscrit de *l'Infanticide et l'œuvre de la Sainte Enfance* était envoyé à Paris, à M. de Girardin, directeur de l'œuvre (2). On recula devant les difficultés et les frais de l'impression en France (3), et l'auteur autographia lui-même son texte, qui fut reproduit par les presses de T'ou-sè-wè en 1878, à deux cents exemplaires. (4)

Bien souvent depuis, les défenseurs de la Sainte Enfance y ont puisé leurs meilleures répliques à des calomnies imitées de celles de Sarcey. L'ouvrage comprend trois parties : La première s'intitule : *Preuves historiques de la fréquence de l'infanticide* : ce sont des décrets impériaux, des proclamations de gouverneurs de provinces, attestant l'étendue du mal, et s'efforçant de le guérir ; ce sont les aveux des écrivains boudhistes, taoïstes et confucianistes, qui eux aussi essaient de combattre cette funeste habitude chez leurs adeptes ; ce sont de nombreux articles de journaux chinois, parus de 1874 à 1877, et montrant combien la question est encore actuelle ; c'est enfin une collection d'images populaires, qui mieux que tous les textes, montrent les pratiques monstrueuses encore en honneur dans un trop grand nombre de familles chinoises. La seconde partie décrit les œuvres catholiques fondées depuis le dix-septième siècle pour remédier au mal, et expose les origines et l'état actuel de l'œuvre de la Sainte Enfance. La troisième partie, l'infanticide et la philanthropie chinoise, rend hommage aux efforts faits par le gouvernement impérial ou les particuliers pour recueillir les enfants abandonnés, mais signale les lacunes de ces œuvres païennes. L'ouvrage se termine par une fort intéressante étude sur les causes (égoïsme, superstition) de l'infanticide en Chine, et par 66 pièces justificatives.

Depuis l'ouverture du canal de Suez, le voyage de Chang-hai était devenu bien facile ; nombreux furent les voyageurs de marque qui visitèrent Zi-ka-wei et T'ou-sè-wè pendant l'épiscopat de

(1) Nombreuses citations dans Palatre, ***l'Infanticide***, Préface p. III sq.

(2) P. Palatre, ***Diarium***, 1er Mars 1877

(3) P. Palatre, ***Diarium***, 10 Octobre 1877.

(4) P. Palatre, ***Diarium***, 22 Avril 1878.

Mgr Languillat; leurs appréciations sont le meilleur éloge des résultats obtenus par la mission, dans les œuvres si diverses qui se groupaient autour du tombeau de Paul Siu (Zi). (1)

Le ministre de Russie à Pé-king les résumait toutes dans cette réflexion recueillie par le P. Pfister. "Je n'avais que trois jours à passer à Chang-hai; deux ont été pris par mes affaires, mais je me serais fait scrupule de ne pas visiter cette maison, dont tous les ministres étrangers de Pé-king m'ont parlé avec tant d'éloges; et je vois qu'ils n'ont rien dit d'exagéré". (2)

(1) V.g. Comte de Beauvoir. ***Voyage,*** p. 15 sq. Comte de Rochechouart, ***Pé-king,*** p. 177 sq. Baron de Hubner. ***Promenade,*** t. 2, p. 243sq.

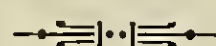
(2) Le ***Kiang-nan,*** p. 55 sq.—Voici, d'après les catalogues, le tableau du personnel de Zi-ka-wei, de 1864-65 à 1878-79.

| | *Vice-Recteur.* | *Ministre* | *Coll. et Sém.* | *Résidence* |
|---|---|---|---|---|
| 1864-65 | P. Zottoli | P. Ravary | PP. Zottoli, Ho | |
| 1865-66 | P. della Corte | P. Chevreuil | PP.Ho,Hiu,Sen- [gni | PP. Royer, Pouplard, [Le Lec |
| 1866-67 | P. Olive | P. Sédille | P. de Beaurepaire | P. Le Lec |
| 1867-68 | P. Olive | P. Ferrand | P. Ho | |
| 1868-69 | P. Bulté | P. Ferrand | P. Adinolfi | |
| 1869-70 | P. Bulté | P Sédille | PP. Sédille, Hiu | P. Vasseur |
| 1870-71 | P. Bulté | P. Chevreuil | PP. Hiu, Twrdy | PP. Vasseur, Sen-tou |
| 1871-72 | P. Zottoli | P. Launay | PP.J.Tseng,J.Ma | |
| 1872-73 | P. Zottoli | P. Launay | PP. F.Sen, J.Ma | |
| 1873-74 | P. Zottoli | P. Launay | P. J. Ma | PP. Pfister, Pharazin, Pittar [Bobet,Platel |
| 1874-75 | P. Sédille | P. Colombel | PP. J. Ma.S.Gni | PP. Cordier, Palatre, |
| 1875-76 | P. Sédille | P. Colombel | PP. L. Li, S. Gni | P. Palatre [randière |
| 1876-77 | P. Sédille | P. Colombel | P. Hiu [Vong | PP. Palatre, Pittar,Du- |
| 1877-78 | P. Garnier | P. Chevreuil | PP. Tsiang, Zi, | PP.Pfister,Palatre,Zot- toli [toli,Palatre |
| 1878-79 | P. Garnier | P. Chevreuil | PP.Tsiang,F Sen | PP. Pfister, Sica, Zot- |

| | *Noviciat et Scolasticat* | *Sciences* | *Orph. de T'ou-sè-wè* | *F.C.* |
|---|---|---|---|---|
| 1864-65 | | | PP.Chevreuil, Pala- | 6 |
| 1865-66 | | | it. it. [tre | 5 |
| 1866-67 | P. Zottoli 13 novices | | it. it. | 4 |
| 1867-68 | it. 13 novices | | it. it. | 4 |
| 1868-69 | it. 13 juvénistes | | it. Desribes | 4 |
| 1869-70 | | | it. it. | 6 |
| 1870-71 | | | PP. Femiani it. | 6 |
| 1871-72 | | P. Heude | P. Palatre | 8 |
| 1872-73 | [scol. | PP. Heude,Colombel | P. Chevreuil | 7 |
| 1873-74 | PP.Chauvin,Rabouin,14 | PP. it. Le Lec | it. Brenier | 7 |
| 1874-75 | it. it. 14 | PP. it. De chevrens | it. it. | 8 |
| 1875-76 | it. it. 14 | it. Le Lec it. | it.J.Chevalier | 9 |
| 1876-77 | PP Sica, Platel 14 | it. it. it. | it. Puntcher | 9 |
| 1877-78 | PP. Sica, Puntscher, Boulais 15 | it. it. it. | PP. Sédille, Sen-gni | 11 |
| 1878-79 | PP.Puntscher,Rabouin,Boulais,Le Cornec17 | PP. it. Rathouis, Dechevrens | P. Sen-gni | 10 |

## III

## LES CONGRÉGATIONS DE FEMMES.



### *Le Carmel.*

Dès les débuts, l'idée apostolique qui avait inspiré à Mgr Languillat l'appel en Chine des Carmélites, fut pleinement réalisée; chaque année, le jour de la Pentecôte, des billets tirés au sort annoncèrent aux religieuses le nom de la section de la mission dont elles avaient charge spéciale. Que l'influence du Carmel de Wang-ka-daong et T'ou-sè-wè ait été profonde sur le développement des œuvres du Kiang-nan, Mgr Languillat et les supérieurs de la Compagnie l'ont proclamé en toute occasion (1), mais cette influence est de celles qu'on ne peut pleinement comprendre ici-bas. Je me contenterai donc de recueillir, dans les papiers de famille, mis à ma disposition avec une simplicité dont je suis profondément reconnaissant, quelques traits qui montreront, avec le courage des fondatrices françaises, combien les familles chinoises chrétiennes avaient été promptes à saisir ce qu'il y a de plus élevé dans l'ascétisme catholique. (2)

Beaucoup pensaient, lorsque les premières Carmélites vinrent en Chine, qu'elles ne pourraient, de longtemps, compter sur des vocations indigènes.

Les familles chinoises en jugèrent autrement. Dès la première année, nous l'avons vu, des postulantes se présentèrent; la première fut admise pour le chœur le jour de la Pentecôte 1869;

---

(1) Correspondance des prieures du Carmel avec les vicaires apostoliques, et les supérieurs de la mission. *Zi.* B, 16. cf. *Relations,* t. 2, p. 226.

(2) Lors des fêtes du troisième centenaire de la mort de Ste Thérèse (1882), les carmélites de T'ou-sè-wè pouvaient faire cette déclaration : "Cette vie pénitente, solitaire et contemplative du Carmel s'harmonise parfaitement avec les mœurs et l'esprit de la Chine.... Le Chinois n'a de considération que pour ce qui est grave et austère; il admire tout ce qui plane au dessus de cette matière vers laquelle sa nature l'entraine, aussi le Carmel est-il pour lui l'idéal de la perfection chrétienne et religieuse". *(Souvenir du troisième centenaire de la mort de Ste Thérèse;* p. 443. Poitiers 1883).

la première pour le voile blanc le 31 juillet de la même année; d'autres ne tardèrent pas à les suivre; plusieurs appartenaient aux meilleures familles chrétiennes. La générosité ne leur manquait pas; mais la vie du Carmel était trop rude pour bien des santés chinoises, et la plupart des premières postulantes durent y renoncer, et rentrer dans leurs familles, ou embrasser des observances moins rigoureuses. "Un doute anxieux s'imposait à nous comme malgré nous, a écrit l'auteur de l'histoire de ces débuts. Les chinoises auraient-elles jamais les forces suffisantes pour pratiquer l'austérité de la règle du Carmel?" Ce doute paraissait d'autant plus fondé qu'aux épreuves déjà rigoureuses du postulat il avait fallu ajouter, pour les chinoises, trois années d'études pendant lesquelles elles apprenaient à parler le français et à lire au moins le latin; leur noviciat ne commençait qu'après qu'on s'était assuré qu'elles étaient capables de suivre tous les exercices en usage dans les monastères français. (1)

La foi des fondatrices ne se découragea pas devant ces difficultés des débuts; elle fut récompensée par des vocations nouvelles qui, celles-là, persévérèrent. Le noviciat s'ouvrit le 25 janvier 1875, avec deux aspirantes. Le 8 décembre de la même année, sœur Marthe, du voile blanc, prononça, la première, ses vœux. (2)

Le 14 octobre 1877, sœur Thérèse de Saint Joseph fit sa profession, et le lendemain prit le voile noir. "Nous avions enfin, raconte l'annaliste du monastère, la consolation d'offrir à notre sainte Mère, et pour le jour de sa fête, la première professe chinoise. Ce fut un beau jour que celui-là". (3)

Une autre cause d'inquiétude avait assombri la joie des débuts du Carmel en Chine; presque toutes les fondatrices avaient payé leur tribut au climat et étaient tombées malades; à certains jours, les aspirantes devaient venir prendre leur leçon auprès du lit de leur maîtresse souffrante; il avait fallu suspendre une ou deux fois la récitation de l'office, une seule religieuse demeurant vaillante. Et un nouveau doute s'imposait. On pouvait se demander si la vie du Carmel était compatible, pour des Européennes, avec le climat de Chine. Pas une des fondatrices ne pensaità retourner en France; peu à peu l'acclimatation se fit; et la longévité des carmélites venues de Laval parut à bon droit providentielle. (4)

---

(1) Histoire (manuscrite) de la fondation. Archives du Carmel de T'ou-sè-wè. Cf. supra, p. 158 sqq.

(2) Morte en 1899, âgée de 70 ans.

(3) Histoire de la Fondation.

(4) La première des fondatrices qui disparut, sœur Joséphine de Jésus, avait 26 ans de Chine (morte en 1895).

La première supérieure, Mère Marie de Jésus, avait toujours eu, en France, une très faible santé ; quand vint le jour de son départ pour la Chine, le médecin de sa famille déclara que, selon toute apparence, elle n'arriverait pas à Chang-hai, et qu'il faudrait jeter son corps aux poissons. Or, aimait à répéter plus tard la vénérable jubilaire, "non seulement les poissons ne me mangèrent pas, mais j'en ai mangé beaucoup depuis que je suis en Chine" (1). Toutes les fondatrices étaient encore là, quand se célébra le 25e anniversaire de la fondation du Carmel. Mgr Garnier, qui les avait amenées, voulut présider cette belle fête.

La grande privation de ces débuts était celle de la messe quotidienne. Les Pères de Zi-ka-wei étaient trop peu nombreux pour pouvoir l'assurer au Carmel de Wang-ka-daong plus de trois fois par semaine, deux fois au Kong-sou, une fois dans l'avant-chœur. Les autres jours, on sonnait la cloche quand même, et on faisait le chemin de la croix. A partir de 1862, scolasticat et séminaire étant installés à Zi-ka-wei, un des pères professeurs vint chaque jour à Wang-ka-daong ; le dimanche les scolastiques venaient chanter le salut, et les bonnes carmélites n'eurent plus rien à désirer. (2)

En 1870, nous l'avons vu, à la suite des massacres de T'ien-tsin, les supérieurs craignirent, non sans raison, que le même sort ne fut réservé aux religieuses de Chang-hai, et il fut question de diriger les carmélites sur la concession française ou dans des familles chrétiennes ; elles répondirent qu'elles ne quitteraient leur clôture que sur un ordre formel de leur supérieur ecclésiastique ; le R. P. della Corte, touché de leur foi, ne crut pas devoir leur donner cet ordre ; et la ferme attitude des Européens de Chang-hai en imposa aux misérables qui avaient préparé un coup semblable à celui de T'ien-tsin.

En 1871, deux nouvelles sœurs arrivèrent de Laval; le 8 décembre 1873, Mgr Languillat bénit la première pierre du nouveau monastère qui s'éleva rapidement à T'ou-sè-wè, séparé par le canal et la route des bâtiments de l'orphelinat. Le Fr. Mariot mena si bien les travaux qu'un an après les carmélites pouvaient prendre possession de leur nouveau domicile. Le petit Kong-souo (Kong-sou) de Wang-ka-daong, illustré par les débuts

(1) *Notices des Mères Carmélites décédées à T'ou-sè-wè.* Archives du Monastère. Notice de Mère Marie de Jésus. — La vénérable supérieure s'éteignit le 17 octobre 1908, âgée de 73 ans, après 51 années de vie religieuse, dont 40 en Chine.

(2) Histoire de la fondation du Carmel en Chine. (Manuscrit ; archives du monastère).

des auxiliatrices et des carmélites en Chine, est, depuis, resté désert (1). En reconnaissance des services que leurs ancêtres rendirent alors, les bons chrétiens du hameau ont le rare privilège de la messe dans leur petite chapelle les jours de grandes fêtes.

En 1874, le monastère de T'ou-sè-wè comptait sept religieuses de chœur européennes, 5 postulantes de chœur, deux novices et deux postulantes du voile blanc. (2)

Comme le premier monastère de Wang-ka-daong, celui de T'ou-sè-wè fut vite l'objet des largesses des familles chrétiennes ; et les supérieures aiment à proclamer que la vie matérielle est plus facile en Chine que dans bien des villes de France. C'est une lecture touchante que celle des diaires, où, suivant l'usage de ces vieux ordres contemplatifs, l'histoire de chacun des objets qui composent l'humble trésor du monastère est soigneusement conservée. On trouve là, parmi les noms des donateurs, ceux des familles chrétiennes marquantes, ceux de presque tous les représentants de la France à Chang-hai (3), ceux des humbles familles ouvrières ou paysannes qui entourent le Carmel.

### *Les auxiliatrices à Zi-ka-wei et Chang-hai.*

Aussitôt le Seng-mou-yeu transféré de Wang-ka-daong à Zi-ka-wei, les orphelines de Tchang-kia-leou (Tsang-ka-leu) y furent conduites ; dès le commencement de 1870, les bâtiments neufs abritaient 220 personnes, auxiliatrices, présentandines, élèves pensionnaires, orphelines. Mgr Languillat, on se le rappelle, avait eu comme premier but, en appelant les religieuses européennes au Kiang-nan, de former par leurs enseignements et leurs exemples l'élite des vierges indigènes à la vie parfaite. En conséquence, il fit annoncer, dès le mois de février 1869, qu'une retraite serait donnée au Seng-mou-yeu de Zi-ka-wei pour les vierges des districts. 584 accoururent, poussées sans doute quelque peu par la curiosité de voir les mères étrangères et le nouvel établissement. On les logea comme on put, et cette première retraite laissa à toutes une excellente impression ; les

(1) Histoire de la Fondation du Carmel en Chine. (Manuscrit ; Archives du Monastère).

(2) ***Relations,*** t. 2, p. 225.

(3) Détail touchant ; presque tous ces dons coïncident avec les époques de troubles et de dangers ; les agents de la France savaient apprécier le secours que les prières du Carmel apportaient à leur énergie et à leur dextérité.

années suivantes l'usage se continua, mais les retraitantes furent séparées en plusieurs groupes. (1)

Le noviciat de la Présentation s'ouvrit le 8 septembre 1869; trente-trois vierges le composaient. La Mère Marie du Sacré Cœur le dirigeait, au prix d'un immense labeur. "Il faut, écrivait-elle à la Mére Générale, leur dire, en un chinois qui les fait souvent rire, ces choses de l'âme dont elles ne savent pas même le nom, ou plutôt il ne leur manque que d'en savoir le nom, le bon Maitre les leur ayant dites au cœur." (2)

Le réglement des premières novices présentandines comportait, avec des exercices de piété réguliers, un certain nombre d'œuvres de charité et de zèle, (soin des orphelines, instruction des catéchumènes, catéchismes aux enfants).

Des lettres charmantes de la Mère Marie du Sacré Cœur à la Mère Générale donnent l'idée de ce qu'était déjà le Seng-mou-yeu de Zi-ka-wei à la fin de sa première année d'existence, et du bien qui s'y accomplissait. "Notre grand village, comme nous disions l'an dernier, est déjà trop petit ; plusieurs semblent déjà battre des ailes pour s'envoler au Paradis rejoindre celui qui est parti la veille de la Pentecôte.... A la fin de l'année (1869), 95 élèves présentes ; 64 orphelines ; 32 novices (présentandines); 22 enfants à l'école externe, généralement plus de cent femmes à la réunion du dimanche ; 19 jeunes filles, ou nouvelles chrétiennes, venant, dans la semaine, étudier les prières ; trois ou quatre païennes qu'on instruit au parloir en attendant le catéchuménat." (3)

Les supérieures de France se montraient généreuses pour la fondation de Chine. Cependant leur œuvre ne serait pleinement assurée de l'avenir que lorsque des vocations indigènes viendraient la soutenir. Le 13 Août 1870, fête du Bx Jean Berchmans, s'ouvrait à Zi-ka-wei le noviciat, avec sept jeunes chinoises dont cinq venaient du noviciat de la Présentation. "Nous les trouvons encore plus gentilles que nous ne pensions, écrit la Mères Supérieure. Nous leur parlons moitié chinois, moitié français,

---

(1) *Ménologe de la Société des Auxiliatrices.* La Mère Marie du Sacré-Cœur, p. 150 sq.

(2) *Ménologe de la Société* — Mère Marie du Sacré Cœur, p. 189. Archives du Seng-mou-yeu.

(3) Ibid. p. 132; 1869. — "J'ai appris à votre école, ma bonne Mère, écrivait la Supérieure à la Mère Générale, que les œuvres du Bon Dieu ne périssent pas faute d'argent, mais faute de foi".

pour que chacune puisse jouir un peu de la récréation ; puis elles apprennent à lire l'office, à dire leurs prières; chacune des mères les aide pour sa partie; c'est touchant et fort original. Je pense souvent que si vous pouviez les voir et les entendre, vous en seriez, comme moi, parfois émue". (1)

Une lettre postérieure de mère Saint Paul montre "les ferventes novices ravissantes de droiture et de générosité", recevant sans peine remarques et avertissements. (2) Le 15 novembre, jour de Sainte Gertrude, onze jeunes chinoises prirent l'habit des auxiliatrices ; la bonne Se-mou-mou, la fondatrice de la Présentation, pleurait de joie en voyant les nouvelles religieuses. dont plusieurs avaient été ses élèves. Les deux noviciat réunis des auxiliatrices et des présentandines firent les Exercices de St. Ignace, à la fin de cette même année, sous la direction du R.P. Zottoli.

Une rude épreuve était réservée aux œuvres naissantes du Seng-mou-yeu. Le 7 février 1871, mourait saintement à Paris la Mère Marie de la Providence, fondatrice et première générale de la société des auxiliatrices. Plusieurs fois, pendant les derniers mois de sa vie, elle avait manifesté l'intention de rappeler de Chine la Mère Marie du Sacré Cœur, qu'elle considérait comme la plus apte à recueillir sa succession. (3)

Aussitôt la vénérable fondatrice disparue, la Mère Vicaire, Mère Marie de la Miséricorde, envoya à la supérieure de Chine l'ordre de regagner immédiatement la France, afin de prendre part à la congrégation qui devait élire la nouvelle générale. Mère Marie du Sacré-Cœur quitta le Seng-mou-yeu, la mort dans l'âme, le 9 Juin 1871. Pour éviter de pénibles adieux, elle avait caché à ses filles le jour de son départ, et s'évada de la chère maison qu'elle avait fondée, pendant l'action de grâces. Après un dur voyage de quarante-sept jours, elle revoyait la France ; et le 14 août, la congrégation réunie à Paris, rue de la Barouillère, lui imposait la succession de Mère Marie de la Providence.

Les œuvres de Zi-ka-wei, puis de Chang-hai, trouvèrent toujours, on le comprend, dans la nouvelle générale, la protectrice la plus zélée et la plus compétente. Dès le mois d'octobre 1871, deux nouvelles mères, Mère Saint Jean et Mère Saint Dominique, s'embarquaient pour Chang-hai; les renforts se succédèrent abondants les années suivantes ; avant la fin de l'épiscopat de Mgr

---

(1) Ibid. p. 198.

(2) Ibid. p. 200 sq.

(3) Ibid. p. 217 sq.

Languillat, 32 auxiliatrices avaient déjà débarqué en Chine. La mère générale choisissait elle-même les missionnaires, les formait spécialement avant leur départ, et leur donnait leurs premières leçons de chinois. Sa correspondance avec la mission, spécialement avec les premières novices chinoises, est du plus grand intérêt, et montre combien le cœur de la fondatrice était resté attaché aux œuvres qui lui devaient leur naissance. Qu'on en juge par cette direction donnée à la supérieure du Seng-mou-yeu. "L'œuvre des présentandines est une des plus importantes pour la conversion de la Chine, et doit appeler tous vos soins. Ce sont des âmes qu'il faut prendre par la base. Vous avez raison d'être avec elles le plus que vous pouvez... Vous gâgnerez les chinoises par une grande franchise, accompagnée d'une grande tendresse, le tout appuyé sur une douce et constante gravité. Elles sont dissimulées par faiblesse, plutôt que par nature. Il faut les aimer, pour les relever, mais comme une mère, qui voit ses enfants parfaits dans l'avenir, et n'attribue leurs défauts présents qu'à leur âge, leur inexpérience, la faiblesse de leur santé, que sais-je, voire à leur bonne ou à leur nourrice, enfin à tout, excepté à leur nature, qu'elle sait susceptible de la plus haute perfection". (1)

Le 8 septembre 1873, les trois premières présentandines firent, après la sainte messe, leur promesse de servir la mission dans les œuvres qu'elle leur confierait ; et le lendemain elles partaient pour leurs postes ; l'histoire de ces vaillantes auxiliaires se confondra désormais avec celle des missionnaires des districts, et nous verrons souvent les pères leur attribuer une bonne part des résultats obtenus.

Le 15 novembre de la même année 1873, les premières novices auxiliatrices prononcèrent leurs premiers vœux ; la belle chapelle du Seng-mou-yeu fut inaugurée à cette occasion. On n'épargnait pas à ces premières religieuses indigènes les plus rudes "expériments" des noviciats d'Europe ; et les centaines d'enfants abandonnés que le Seng-mou-yeu recevait chaque année suffisaient à leur procurer bien des occasions de mérites. "Presque toutes les privilégiées du bon Dieu, lit-on dans le rapport de 1873, sont disgrâciées de la nature. Le plus souvent on ne nous apporte les enfants que parcequ'elles ont quelque défaut ou maladie incurable ; l'amour maternel est inconnu des païennes, qui se défont d'un enfant malade comme d'un objet inutile". (2)

---

(1) Ibid. p. 327 sq.

(2) Cité dans le ménologe de la mère Marie du Sacré-Cœur, p. 334.—Cf. P. Pfister. Le *Kiang-nan* en 1869 p. 57 sqq.

Les jeunes novices présentandines ou auxiliatrices se donnaient au service de ces petits abandonnés avec un dévouement joyeux qui ravissait leurs maitresses. (1)

Le pensionnat du Seng-mou-yeu, destiné aux jeunes chrétiennes des meilleurs familles, donnait aussi de vraies consolations. "On leur enseigne la doctrine chrétienne, écrivait en 1869 le P. Pfister, la lecture en langue mandarine, et l'explication en langue ordinaire, de l'Evangile, du grand catéchisme, de la vie des saints. Pour la littérature nationale, selon la portée de leur intelligence. les livres classiques leur sont lus et expliqués. On leur apprend aussi l'écriture, de manière à leur permettre de faire une lettre ou un résumé de sermon. Elles apprennent à travailler à l'aiguille; elles font des fleurs; elles lavent, repassent, raccommodent le linge d'église, brodent surtout des ornements sacerdotaux. Et ainsi se complète leur éducation. Après un, deux ou trois ans, passés au Seng-mou-yeu, elles retournent dans leur famille ou dans leur Kong-sou (édifice paroissial); quelques-unes se marient; les autres font l'école aux petites filles, le catéchisme aux femmes et aux catéchumènes, surveillent les objets de l'église et du Kong-sou. Plusieurs vont et viennent pour baptiser les petits païens moribonds. Les annales de la Sainte Enfance ont souvent redit les grandes bénédictions que le bon Dieu accorde à leur dévouement". (2)

Naturellement le Seng-mou-yeu était devenu, dès ses premières années, un centre de vie religieuse intense pour les nombreuses chrétiennes de Zi-ka-wei et des environs. Dans ces familles, qui s'étaient réfugiées de tous les points de la mission à l'abri du drapeau français (3), l'ignorance était souvent grande. Pour y remédier, trois œuvres furent fondées dès l'origine, du Seng-mou-yeu, auxquelles la paroisse de Zi-ka-wei a dû sa ferveur. La première fut une réunion de mères de famille connue sous le nom de *Catéchisme du Bx. P. Claver*; chaque dimanche, femmes chrétiennes et catéchumènes venaient passer l'après-midi au Seng-mou-yeu. pour y entendre l'explication des principales vérités de la foi, et soumettre aux novices,qui se mêlaient à elles, leurs difficultés (4). En 1873, on compta 5,408 présences à ces catéchismes. (5)

Une association analogue, sous le vocable de sainte Philomène, que les souvenirs du saint curé d'Ars rendaient chère

(1) P. Pfister, ibid. p. 58. ***Relations*** de 1873, p. 64 sq., 67 sq.

(2) P. Pfister, Le ***Kiang-nan,*** en 1869, p. 62.

(3) Cf. supra, p. 71 sq.

(4) P. Pfister, Le ***Kiang-nan,*** p. 66.

(5) ***Relations,*** 1873 p. 67.

aux auxiliatrices, groupait les filles de la paroisse. Deux ou trois fois par semaine, elles venaient étudier les prières, et entendre une lecture expliquée de l'Evangile, du catéchisme ou des vies des saints ; 203 jeunes filles faisaient parties de l'association en 1874. (1)

L'école externe de la paroisse de Zi-ka-wei, dirigée par les auxiliatrices et présentandines indigènes, réunit vite toutes les petites chrétiennes, et, malgré certains essais de concurrence (2), la plus grande partie des païennes. Elle comptait, en 1874, 53 élèves. L'étude des livres, le chant des prières, l'explication du catéchisme et de l'histoire sainte à l'aide de tableaux, y formaient alors la base de l'enseignement. (3)

Ajoutons à ces bonnes œuvres le dispensaire de la Sainte Enfance, établi en 1872, et qui, l'année suivante, présentait déjà le beau total de 3616 consultations, 2641 remèdes distribués. (4)

"La pharmacie de la Sainte Enfance a eu deux résultats manifestes, écrivait alors le rédacteur des *Relations*. Elle a procuré aux religieuses l'avantage de baptiser des enfants moribonds; et de plus, elle a diminué, chez un grand nombre de personnes, cette antipathie native du chinois pour tout ce qui est chrétien".(5)

Les murs de la salle où se donnaient les consultations étaient couverts d'images représentant les grandes vérités de la religion; et une religieuse auxiliatrice indigène se tenait toujours là pour donner les explications demandées; 2421 femmes païennes avaient ainsi été plus ou moins catéchisées en 1873/1874. (6)

Comme je l'ai fait remarquer plus haut,les païens de Zi-ka-wei, malgré tant d'œuvres de zèle et de charité dont ils étaient l'objet, ne se convertissaient guère. Un catéchuménat avait été ouvert en mai 1873. Il compta, cette première année, 39 catéchumènes ou néophytes, dont 9 reçurent le baptême; l'année suivante, vingt et une catéchumênes se présentèrent, dix-huit furent admises dans l'Eglise (7). L'œuvre du Seng-mou-yeu était dès lors plutôt la sanctification des fidèles que la conquête des païens.

---

(1) ***Relations,*** 1874 p. 277.

(2) ***Relations,*** 1873 p. 66.

(3) Ibid. 1874 p. 66.

(4) Ibid. 1873 p. 70.

(5) Ibid. 24 enfants et un adulte baptisés au dispensaire en 1873/1874.

(6) Ibid. p. 71.

(7) ***Relations,*** 1873 p. 68 — 1874 p. 228.

Comme le collège Saint Ignace et T'ou-sè-wè, le Seng-mou-yeu recevait la visite de tous les Européens de marque qui passaient par Chang-hai. Souvent l'impression qu'il leur laissait était profonde. Le Baron de Hübner l'exprime en ces termes : " La supérieure, jeune femme d'un extérieur agréable, au visage doux et spirituel, nous fait les honneurs de l'établissement avec la grâce et les manières aisées d'une personne de la meilleure compagnie. Son français est le parisien du faubourg Saint-Germain, d'où elle semble être sortie pour s'ensevelir dans cette solitude, et y consacrer ses plus belles années, sa santé, probablement sa vie, aux tâches ardues de sa vocation.... Les babies apportés aux sœurs par leurs familles, ou ramassés sur la voie publique, ont trouvé des mères, qui, pour les sauver, sont accourues de l'autre extrémité du monde". (1)

La maison Saint Joseph, de Yang-king-pang, ouverte, nous l'avons vu, en 1873 (2), offrait un autre genre d'œuvres. A cette époque, c'est surtout sur les Européennes des concessions que s'exerçait l'action des auxiliatrices. La première année de l'Institution Saint Joseph, commencée avec dix-huit élèves, se clôturait avec quarante. Plusieurs dames protestantes, poussées par la curiosité, firent visite aux religieuses; l'aimable accueil qu'elles reçurent les encouragea à demander des leçons de français et de musique; deux cours de huit et sept dames purent être organisés, et les personnes qui les suivaient eurent vite fait de s'affectionner aux religieuses françaises. "Je ne puis vous croire dans l'erreur, leur disait l'une d'entre elle, en voyant votre dévouement, le bien que vous faites, et la grande bonté avec laquelle vous vous dépensez pour tout le monde. Mais ce qui me convainc surtout, c'est votre air de bonheur. Vous paraissez vraiment heureuses".

Une conversion fit grand bruit en 1875, celle de Miss Jane Mac Leane, membre de l'association des diaconesses de Mildmay, depuis plusieurs années missionnaire en Chine et au Japon. Le dernier coup avait été porté à son âme par la vue du bonheur et de la paix qui régnaient dans la communauté de Yang-king-pang. "Une réunion de femmes vivant si heureuses et travaillant ensemble ne pouvait venir que de l'unique vérité qu'elles disent posséder." Le 24 décembre 1875, elle fut reçue dans l'Eglise, à Saint Joseph de Yang-king-pang sans aucune solennité. Nombre de protestants, pensant que les pères entoureraient cette abjuration d'un grand éclat, avaient envahi l'église au moment de la messe de minuit, pendant laquelle, croyaient-ils, Miss Mac

(1) *Promenade*, t. 2, p. 247.

(2) Cf. supra, p. 197 sq.

Leane recevrait le baptême sous condition. Ils furent fort désappointés en apprenant que, depuis plusieurs heures, leur ancienne diaconesse était catholique (1). Hélas, Miss Mac Leane ne persévéra pas ; capricieuse et de cerveau peu solide, elle trouva trop pesante la discipline intellectuelle de l'Eglise catholique, et retourna au protestantisme. (2)

Dès la première année, on osa produire les élèves dans des séances musicales et littéraires; le succès dépassa les espérances. En février 1874, 70 dames, presque toutes protestantes, vinrent assister aux débuts d'une quinzaine d'enfants, et se déclarèrent pleinement satisfaites. Le lendemain, une dame missionnaire protestante, qui avait assisté à la séance, en fit le compte-rendu le plus élogieux dans le journal anglais de Chang-hai ; des relations intimes avec les religieuses s'ensuivirent, et la prédicante finit par les prier de lui apprendre à méditer suivant les méthodes des Exercices de Saint Ignace.

Ces jeunes filles tenaient à leurs réunions, et rien ne pouvait les y faire manquer. En 1875, l'amiral anglais avait lancé des invitations pour un bal à son bord ; il dut changer son jour ; les danseuses, presque toutes élèves de l'Institution Saint Joseph, avaient refusé l'invitation plutôt que de manquer leur réunion chez les Mères qui devait avoir lieu le même jour. La plupart des élèves étaient protestantes ; une quinzaine seulement de catholiques fréquentaient les classes, et leur présence autorisait les exercices publics du culte à la chapelle ; les protestantes étaient laissées pleinement libres d'y venir ou de s'abstenir. Bientôt, presque toutes demandèrent à assister aux offices, et voulurent prendre part aux chants; en mai 1875, les plus belles fleurs étaient apportées à la statue de la Sainte Vierge par de jeunes protestantes; toutes s'agenouillaient au moment de la bénédiction du Saint Sacrement. En cas de maladie, on les voyait réclamer la visite de leurs maîtresses catholiques, et les relations ainsi commencées, avec plusieurs familles influentes, furent fécondes pour le bien. Dès les premières années, les Mères de Yang-king-pang avaient ramené à Dieu un certain nombre de dames et jeunes filles catholiques, et s'étaient fait leur place dans la société de Chang-hai. (3)

---

(1) Rapport reproduit dans ***Scol.*** 1876, p. 49 sq.

(2) Journal du P. Palatre 28 mai 1877. ***Litteræ Annuæ*** 1874/1879, p. 351 sq.

(3) Tous ces détails sont empruntés aux ***Relations,*** de la Mission, 1873 p. 76 sqq. — 1874 p. 229 sqq. — Feuille d'œuvres de 1875. ***Zi.*** E. 42.

Ces œuvres, "toutes d'abnégation, précisément à cause du retentissement extérieur, si peu conforme aux habitudes de la Société, qui leur est nécessaire pour se soutenir" (1), furent dès le principe, accompagnées d'une autre plus humble, mais qui donna de suite de grandes consolations.

Parmi les enfants qui s'étaient présentées à l'Institution Saint Joseph, on trouvait plusieurs eurasiennes; par le milieu social et l'éducation elles étaient inférieures à leurs compagnes. On créa pour elles, en 1875, l'Ecole de la Providence. Là, une instruction plus élémentaire était donnée aux élèves, mais on les formait à des travaux manuels de tout genre qui leur permettraient de gagner largement leur vie comme bonnes, gouvernantes, employées de magasins. Les deux premières élèves étaient les filles d'un directeur de cirque de Chang-hai, elles-mêmes dressées à la haute école. A la fin de 1876, quarante-deux enfants étaient déjà à la Providence, et le régime de l'internat était adopté. Les consuls et les municipalités des concessions prirent vite l'habitude d'adresser à la Providence les pauvres abandonnées que la mort ou l'inconduite de leurs parents laissait sans secours.

Enfin, on réunissait déjà à Yang-king-pang des femmes chinoises, chrétiennes et païennes, sous la présidence d'une auxiliatrice indigène, Mère Saint Paul Miki; et une école florissante recevait les enfants du quartier.

M. Godeaux, consul de France, et sa famille, encourageaient généreusement ces débuts d'œuvres, dont ils comprenaient l'importance, pour l'influence française aussi bien que pour l'apostolat catholique. En février 1875, à la suite d'une séance à laquelle il avait assisté, notre consul régala d'un magnifique goûter les jeunes artistes et leurs amies. (2)

D'autres encore, dont on eut moins espéré les sympathies, se faisaient les bienfaiteurs des œuvres de Yang-king-pang. En avril 1878, à la suite d'une séance donnée par les élèves de l'Institution Saint Joseph en faveur du pensionnat de la Providence, un brouettier déposa à la porterie des mères une lourde caisse contenant 2000 piastres en vingt rouleaux; jamais on ne put connaitre le nom du donateur. La caisse portait cette simple inscription : "Pour les pauvres filles" (3).

---

(1) Ménologe de la Mère Marie du Sacré-Cœur, p. 562 sqq.

(2) Ménologe de la Mère Marie du Sacré-Cœur, p. 564 sq.

(3) Journal du P. Palatre, 9 avril 1878. *Zi.* H. 1. p. 80 sq.

Cet exposé des œuvres des auxiliatrices à Zi-ka-wei et Chang-hai fera comprendre la justesse de cette remarque du rédacteur des lettres annuelles de la mission: "Nos lettres annuelles doivent contenir le compte-rendu des œuvres des admirables auxiliaires des missionnaires que sont nos religieuses. Tant de services rendus à la mission par ces vaillantes femmes ne sauraient être, sans injustice, passés sous silence". (1)

### *Les sœurs de Saint Vincent de Paul.*

Nous avons vu les débuts de l'hôpital qui s'appelait alors l'hôpital français. Les lettres de sœur de Jaurias, la fondatrice, nous permettent de comprendre les difficultés très spéciales de cette œuvre, et les belles ressources de dévouement, de délicatesse, de gaité, qui permirent aux religieuses françaises d'en triompher (2). Elles furent agréablement surprises de la facilité de leurs rapports avec les malades, presque tous anglo-saxons et protestants. "Nos malades, écrivait la supérieure, sont très convenables, et pleins de bons procédés à notre égard ; ils paraissent surpris des marques d'intérêt et d'affection que nous leur prodiguons; ils ne peuvent croire que ce que nous faisons, nous le faisons uniquement pour l'amour de Dieu".

Il fallait beaucoup de discrétion et de tact dans ces rapports; la plupart des malades étaient protestants, et les ministres signalaient impitoyablement aux administrateurs de l'hôpital toute apparence de prosélytisme. "Nous prions, nous nous dévouons, nous glissons çà et là une bonne parole, et nous laissons faire la grâce". Il faut croire que cette méthode avait du succès, car on vit bientôt les ministres des diverses sectes mener des campagnes contre l'influence des religieuses, et des pères de Yang-king-pang qui servaient d'aumôniers; nous nous rapelons comment les anciens obligés de l'hôpital se chargèrent de la défense de leurs bienfaiteurs, et réduisirent au silence les attaques. (3)

Les principaux clients des sœurs étaient les marins des divers navires de guerre ou de commerce, et les soldats des régiments anglais et français qui, de 1868 à 1875, séjournèrent à Chang-hai. Il y a de bien jolies descriptions de leurs faits et gestes dans les lettres de Sœur de Jaurias. "Les français sont de grands enfants; ils disent bien, parfois, de vilains mots, et ne sont point

(1) *Litteræ annuæ, Franc. Missio Sin.* 1874-1879 p. 109.

(2) Citées par M. H. Mazeau. *L'Héroïne du Pé-tang, Hélène de Jaurias,* chapitre VII, p. 149 sqq.

(3) Cf. supra, p. 266.

trop fervents; ils frondent et gouaillent volontiers ; mais ils sont si gais, si drôles, si loyaux, ils ont si bon cœur, qu'on ne peut pas ne pas les aimer". Les Irlandais laissent une autre impression. "Ils sont si pieux, si simplement religieux; pendant que nos Français s'amusent nos Irlandais prient;" Un jour de 15 août, les convalescents de l'hôpital décorèrent fort joliment la chapelle pour faire une surprise aux bonnes sœurs; et voyant leur joie, se mirent à gambader autour d'elles "comme des gamins en récréation".

Très vite, l'influence des bons soins des religieuses se fit sentir sur l'état sanitaire des Européens des concessions, jusque là décimés par les maladies. "Il semble que les épidémies reculent devant nous, écrivait joyeusement Sœur de Jaurias... grâce à Dieu, nous en avons assez facilement raison, et nous guérissons presque tous nos malades".

D'après les comptes-rendus des administrateurs (1) ; de 1864 à 1878, six religieuses d'abord, puis dix, à partir de 1867, eurent la charge de l'hopital. Elles y soignèrent 5137 malades, (2) parmi lesquels 2278 protestants et 1439 catholiques (3). Les anglais sont en majorité, puis viennent les français, les américains, les allemands.

A la suite des attaques que j'ai décrites plus haut (4), l'hopital passa en 1877 de l'administration des actionnaires à celle d'un conseil dans lequel figuraient toutes les notabilités de Chang-hai. La même année, il fut transféré sur la concession américaine, à Hong-k'eu. (5)

Par la volonté formelle des fondateurs, l'hopital était uniquement destiné aux malades européens et américains; et pas un chinois ne pouvait y être admis. Sœur de Jaurias désirait vivement établir un annexe où les natifs seraient soignés. Dès que son intention fut connue, on vit les malades européens se cotiser pour aider les sœurs dans leur bonne œuvre. L'initiative partit de soldats irlandais, qui apportèrent cent cinquante francs. Les marins français "un peu humiliés de s'être laissés prévenir et distancer" se montrèrent plus généreux encore. Puis l'idée fit son chemin sur les concessions. Concerts, ventes de charité,

---

(1) ***Reports of the... Shang-hai General Hospital,*** reproduits par le P. Colombel, p 610 sq. appendice VII.

(2) Manquent les chiffres des années 1864 et 1866.

(3) La mention de la religion n'est donnée qu'à partir de 1868.

(4) Cf. supra. p. 266.

(5) ***Reports,*** 1877. P. Colombel, ***Histoire*** p. 611.

souscriptions, réussirent à souhait; les dames de Chang-hai, alors toutes protestantes, sauf deux, se donnèrent à l'œuvre avec ardeur, sous la direction de la femme du pasteur anglican. On vit de pauvres commis faire des heures supplémentaires de travail et en apporter le prix aux sœurs, des ouvrières confectionner gratuitement des objets charmants pour la vente de charité. (1)

L'hopital Saint Antoine, pour les Chinois, s'ouvrit dans les derniers temps de l'épiscopat de Mgr Languillat; nous en suivrons les consolants progrès sous Mgr Garnier. Sœur de Jaurias n'avait pas eu la joie de voir établie cette œuvre nouvelle; nommée assistante de la visitatrice de Chine, elle était partie pour Pé-king, où elle devait passer plus de trente années, couronnées par son héroïque dévouement durant le siège du Pé-tang en 1900. (2)

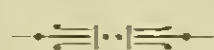
---

(1) Mazeau. ***L'Héroïne du Pé-tang,*** ibid.

(2) Mazeau. ***L'Héroïne du Pé-tang,*** conclusion.

## IV

## LA MISSION ORIENTALE.



Pendant l'épiscopat de Mgr Languillat, les catalogues du vicariat comportent une division abandonnée depuis, mission orientale et mission occidentale.

La mission occidentale comprenait le Ngan-hoei tout-entier, et les sections du nord du Kiang; la mission orientale comprenait les pays situés au sud du Kiang, et les sections de Tch'ong-ming (Ts'ong-ming) et de Hai-men. La seconde était presque entièrement composée de vieux chrétiens, la première, terre de néophytes, et naturellement les méthodes d'apostolat différaient.

L'histoire de la mission orientale nous retiendra peu : après les horreurs de la guerre des rebelles, les missionnaires avaient repris les œuvres humbles, mais efficaces, que j'ai déjà décrites ; il y avait beaucoup à réparer, mais aussi le souvenir des services rendus à la ville de Chang-hai par les troupes françaises, et de la charité catholique qui avait accueilli les réfugiés, facilitait grandement l'œuvre de réparation. (1)

Mgr Languillat, tant que ses forces le lui permirent, voulut prendre une part active à ce travail. Ses visites de confirmations, soigneusement préparées, étaient, pour les diverses sections, l'occasion d'un véritable renouvellement spirituel.

Un compte-rendu détaillé d'une des premières visites pastorales de l'évêque, celle de 1868, dans la section de Song-kiang (Song-kaong), fut rédigé par le P. Marin Desjacques, alors supérieur de ces chrétientés ; je me contenterai de le résumer ; il donne bien l'idée de la manière de Mgr Languillat et des résultats qu'il obtenait. (2)

Les chrétientés que Mgr Languillat voulait visiter comptaient 35000 chrétiens; douze pères concouraient au pieux travail, pour préparer les fidèles, entendre les confessions, instruire les confir-

(1) *Relations*, t. 2, p. 115.

(2) *N.M.* t. 6, p. 210 sq.

mands. La visite commença le 18 février 1868. A deux heures de l'après-midi Sa Grandeur arrivait au premier poste. C'était une chrétienté plus centrale autour de laquelle se groupaient 14 autres plus petites ; Monseigneur devait leur consacrer deux jours. "Les administrateurs en grande tenue, suivis d'une foule curieuse, vont le recevoir à sa barque ou à sa chaise à porteurs ; musiques, pétards, pièces d'artifices, annoncent à tout le voisinage la présence du grand homme." A la porte de l'église, un arc de triomphe est dressé. Monseigneur y arrive en Cappa-magna, il baise le crucifix ; la procession se met en marche. A la porte de l'église le missionnaire du lieu offre à son évêque l'eau bénite et l'encens. Monseigneur chante alors les prières du Pontifical, annonce une indulgence de 40 jours, et explique aux chrétiens le but de sa visite. Après cela les administrateurs conduisent le prélat à ses appartements et lui exposent les affaires de leurs chrétientés. Cependant les compagnons de Monseigneur entendent les confessions, toute la soirée, et bien avant dans la nuit, car chacun veut communier le lendemain de la main de l'évêque. Le lendemain de grand matin, l'église est assiégée par les femmes que l'on n'a pu recevoir la nuit, tous les pères sont occupés à entendre les confessions. Vers 7 ou 8 heures, les administrateurs et le père qui est chargé de la chrétienté vont chercher le prélat en solennelle procession. Sa Grandeur fait la préparation à la messe au prie-Dieu devant l'autel pendant que les chrétiens récitent les prières à haute voix, en deux chœurs, les hommes et les femmes. Monseigneur la mitre en tête, la crosse en main, fait alors du pied de l'autel une instruction, puis donne la confirmation. Les confirmands sont nombreux quelquefois, car la visite pastorale ne se fait guère que tous les cinq ans. Monseigneur parle encore une seconde fois, puis célébre la messe. C'est une messe basse à l'autel, mais dans l'église les chrétiens récitent, ou plutôt chantent, les prières de la messe qui sont fort belles. A l'Evangile un père fait encore un sermon, puis vient la communion que plusieurs centaines de chrétiens tiennent à venir recevoir de la main de leur pasteur. A la fin de la cérémonie, Monseigneur donne aux assistants la bénédiction papale et l'indulgence plénière. Il est bien près de midi quand la cérémonie est terminée.

Mgr Languillat était grand, fort, d'un port majestueux, et faisait les fonctions sacrées avec grande dignité. Cet extérieur seul était une prédication pour les chrétiens et les païens. Aussi tous voulaient-ils encore voir l'évêque. Monseigneur avait à peine terminé son action de grâces, qu'il était conduit au salon de réception, et là, tous ceux qui pouvaient l'approcher venaient lui parler de leurs affaires, de leurs proches. Mgr Languillat connaissait personnellement beaucoup de ces braves gens.

Après deux ou trois heures de repos, Monseigneur se rendait encore à l'église, y interrogeait d'abord les enfants; Sa Grandeur voulait voir s'ils savaient leurs prières. On avait dressé un catafalque dans l'église, les chrétiens récitaient l'office des morts, Monseigneur offrait des répons pour les défunts de la chrétienté. C'est à la nuit seulement qu'il pouvait prendre un peu de repos.

La plupart des pères quittaient alors cette première chrétienté pour aller préparer la réception de l'évêque dans une chrétienté voisine. Le prélat et deux ou trois de ses compagnons célébraient encore la messe le lendemain dans la première église, puis Monseigneur donnait une dernière bénédiction aux chrétiens, et les administrateurs le reconduisaient jusqu'à sa barque ou à sa chaise.

Au cours de cette visite, Mgr Languillat dut prendre part à une cérémonie bien chinoise. Les chrétientés situées au bas de la colline de Zo-sé étaient alors desservies par un vieux prêtre indigène qui avait joué un rôle important dans les démêlés du clergé natif avec Mgr de Bési, le P. Mathieu Chen (Sen) (Sequeira); il avait été frappé quelque temps d'interdit pour sa désobéissance à l'évêque (1), puis s'était résigné au nouveau régime du vicariat, et avait recouvré ses pouvoirs. En 1868, on fêtait le cinquantième anniversaire de son ordination sacerdotale; Mgr Languillat fut invité à présider la cérémonie qui eut lieu le 30 avril. Le matin, l'évêque et le vénérable jubilaire eurent les honneurs de l'autel. Puis eut lieu un banquet où tout le voisinage était convié. Mille livres de riz et vingt porcs égorgés en firent les frais. Mgr Languillat offrit au vieux prêtre un beau calice, et reçut de lui une aumône de cent piastres destinée au Souverain Pontife. (2)

La fondation du pélerinage de Zo-sé, puis la restitution de l'ancienne résidence de Song-kiang (Song-kaong) (3), furent pour les chrétientés situées sur la rive gauche du Hoang-p'ou (Waong-p'ou) des grâces signalées que les fidèles surent apprécier.

Malgré la faveur que les services rendus par la France avaient value aux missionnaires catholiques, toute opposition n'avait pas disparu, spécialement dans les villes, où l'influence des lettrés était plus grande. Les faits qui se passèrent en février 1864, dans la sous-préfecture de Kia-ting (Ka-ding), montrèrent qu'on ne devait pas s'endormir dans une dangereuse sécurité. En vertu de l'article 17 du traité de T'ien-tsin, un père

---

(1) Cf. t. 1, p. 96.

(2) P. Royer, 15 mars 1868. ***N.M.*** 8, 366 sq.

(3) Cf. supra, p. 201 et ***Relations*** t. 1, p. 28.

chinois avait acheté près de la ville, au village de Zié-dang, un terrain pour y faire bâtir église et orphelinats. Le sous-préfet de Kia-ting (Ka-ding) envoya l'ordre de casser le contrat, et de rendre l'argent, sous prétexte que les européens avaient défense de s'installer dans l'intérieur de l'Empire. Les pères en appelèrent à M. Rameau, qui gérait alors le consulat de France, et celui-ci recourut au tao-t'ai (dao-dai) de Chang-hai. Le tao-t'ai (dao-dai) prétexta que des instructions récentes, reçues de Pé-king, lui interdisaient d'intervenir. " Si dans deux jours je n'ai pas satisfaction, répliqua M. Rameau, j'irai moi-même à Kia-ting (Ka-ding) avec une bonne escorte, et j'arrangerai l'affaire." Les Zéphyrs, alors casernés à Zi-ka-wei furent prévenus de se tenir prêts à marcher; et ce fut grande joie dans la petite garnison; c'était à qui ferait partie de l'expédition. Voyant que la chose tournait mal, le tao-t'ai (dao-dai) fit des excuses, et envoya au sous-préfet de Kia-ting (Ka-ding) l'ordre de céder; la veille du jour où la petite troupe française devait partir, les satisfactions réclamées furent accordées (1), au grand désappointement des Zéphyrs privés de leur expédition. (2)

---

(1) P. de Beaurepaire 16 octobre 1864. *N.M.* 5, p. 176 sq.

(2) Liste du personnel pour

| | *Song-kang* | *P'ou-né* | *Zo-sé* |
|---|---|---|---|
| 1864-65 | PP. Rollinat, Bichon, Hélot Long, Jac. Kou | PP. Adinolfi, Gandar, Tsiang, Hiong, Lao-sen | P. Léveillé |
| 1865-66 | PP. Rollinat, Croullière, Long, Jac. Kou, Nic, Massa, Ho | PP. Adinolfi, Gandar, Sen, Launay, Tsiang, Hiong | P. Léveillé |
| | En une seule section sous un "Supérieur" | | |
| 1866-67 | PP. Desjacques, Croullière, Ho, Nic. Massa, Long, J. Kou, Tsiang, Lao-sen | | P. Léveillé |
| 1867-68 | PP. Desjacques, Lao-sen, J Kou, Long, Tsiang, J.B. Tsang | | P. Léveillé |
| 1868-69 | PP. Desjacques, Palatre, Lao-sen, Mich. Zao, J.B. Tsang, Hiong | | P. Léveillé |
| 1869-70 | PP. Adinolfi, Palatre, Garnier, Lao-sen, Zao, J. B. Tsang, Hiong, Pierre, Hiu | | |
| 1870-71 | PP. Adinolfi, Bedon, Garnier, L. Li, Long, Zo | | |
| 1871-72 | PP. Adinolfi, Palatre, de Prévoisin, Long, Zo, Lao-sen, Fémiani | | |
| 1872-73 | PP. Adinolfi, Fémiani, Palatre, Li, Garnier, Lao-sen, Zao | | |
| 1873-74 | PP. Adinolfi, Palatre, de Prévoisin, Lao-sen, Zao | | P. J.B. Sen |
| 1874-75 | PP. Ferrand, Couvreur, Pittar, de Prévoisin, Lao-sen, Zao | | P. Sen sé |
| 1875-76 | PP. Ferrand, Croullière, Bedon, Pittar, Platel, de Prévoisin, Ant. Kin, Jul Tsu, Lao-sen | | |
| 1876-77 | PP. Ferrand, Rabouin, de Prévoisin, Marchi, Ant. Kin, J. Tsu, Mich-zao, Lao-sen | | P. Chauvin |
| 1877-78 | PP. Ferrand, Hiu, Platel, Sim. Tang, Ant. Kin, J. Tsu, Mich. Zao, Lao-sen | | P. Desribes |

Au P'ou-tong, les lettres des missionnaires signalent à cette époque les belles œuvres qui se groupaient à Zié-ka, autour de la grande église destinée à honorer la mémoire du P. Vuillaume. Nous avons vu que la bénédiction de cette église avait fourni à Mgr Languillat l'occasion de réunir, autour du consul de France, et de plusieurs officiers de notre marine, les principaux mandarins et notables du pays; d'excellentes déclarations avaient été faites, au cours de la cérémonie, sur le but tout pacifique que se proposaient les missionnaires français. (1)

L'effet de cette fête fut durable. Ts'ien-king-nan (Zié-kieng-né), le notable chrétien qui en avait eu l'idée, était un véritable apôtre. Quelques mois après la fête du 8 décembre 1868, le missionnaire de Zié-ka pouvait écrire: "Nous avons fait les exercicesdu Saint Cœur de Marie. Quel magnifique spectacle! L'église était comble; plus de deux mille chrétiens étaient présents; il en était venu de toutes les parties du district; 300 communions; cinq baptêmes d'adultes, et dans le mois de mai, plus de cent petits enfants baptisés par les membres de l'archiconfrérie. Partout, c'est un zèle et une ardeur incroyables. Ts'ien-king-nan (Zié-kieng-né) est admirable de dévouement et de simplicité". La procession de la Fête-Dieu fut une nouvelle occasion d'affirmer la vitalité du catholicisme dans le pays. Le Saint Sacrement fut porté publiquement par les rues, décorées de draperies, d'oriflammes et de fleurs. Tous les villages du district avaient envoyé des députations. De nombreux païens assistaient avec respect, et plusieurs s'agenouillaient comme les chrétiens. (2)

Les conversions de païens continuaient cependant à être rares; et l'effort principal des missionnaires se portait vers la sanctification des fidèles et la réconciliation des apostats; en 1868-1869, les PP. Gandar et Bedon eurent le joie d'en ramener plus de cinq-cents à la pratique. (3)

On remarque dès lors la situation spéciale des chrétientés voisines de T'ang-mou-k'iao (Dang-mou-ghiao); ce populeux district n'avait guère qu'une lieue de rayon; les chrétiens, très fervents, s'écrasaient dans l'église beaucoup trop petite. On pensait déjà à la création d'une paroisse centrale, à la française, avec une

---

| | | |
|---|---|---|
| 1878-79 | PP. Sédille, Hiu, Riot, Sim. Gni, Sim. Tang, A. Kin, J. Tsu, Mich. Zao, Lao-sen | P. Desribes |

Note. En 1875-1876, le supérieur de la section ne porte plus que le titre de ministre.

(1) Cf. supra. p. 161.

(2) P. Pfister. Le *Kiang-nan,* p. 110 sq.

(3) P. Pfister. Le *Kiang-nan,* p. 102.

vaste église où la messe dominicale pourrait être assurée aux fidèles (1); la pauvreté du district empêchait encore la réalisation de ce plan. (2)

Un centre d'études sinologiques fut établi pendant quelques mois en 1874, dans la grande ville lettrée de Sou-tcheou (Sou-tseu). Le R.P. Zottoli y amassa les matériaux de ses beaux ouvrages. (3)

La conquête d'une résidence dans la capitale du Kiang-sou, si brillamment menée par les PP. d'Argy et Leboucq (4), fut le prélude de bien d'autres. Dans ce pays, ravagé entre tous par les rebelles, la plupart des anciens Kong-souo (Kong-sou) avaient été détruits; et la mission les relevait à ses frais, se libérant ainsi de la sujétion pénible dans laquelle les missionnaires s'étaient

---

(1) ***Relations,*** t. 2, p. 117 sqq.

(2) Le personnel au P'ou-tong.

| | *P'ou-tong septentrional* | *P'ou-tong méridional* |
|---|---|---|
| 1864-65 | PP. d'Argy, Fémiani, A. Ou | PP. della Corte, Sica, Desjacques |
| 1865-66 | PP. Desjacques, Femiani, Croullière | PP. Zottoli, Sica, A. Ou |

*Les deux sections sont désormais réunies en une.*

1866-67 PP. Zottoli, Gandar, Adinolfi, Bedon, Sentinier, A. Ou.
1867-68 PP. Adinolfi, Gandar, Bedon, Sentinier, A. Ou.
1868-69 PP. Olive, Gandar, Bedon, N. Massa, A. Ou.
1869-70 PP. Desjacques, Gandar, Bedon, A. Ou.
1870-71 PP. Desjacques, Gandar, Palatre, A. Ou.
1871-72 PP. Desjacques, Gandar, Ho, L. Li, Marchi, A. Ou.
1872-73 PP. Bulté, Gandar, Ho, Marchi, A. Ou
1873-74 PP. Loriquet, Pouplard, Ho, Marchi, A. Ou.
1874-75 PP. Loriquet, Pouplard, Ho, Marchi, A. Ou.
1875-76 PP. Loriquet, Pouplard, Ho, Marchi, A. Ou, J. Yang, Just. Tsiang, M. Long.
1876-77 PP. della Corte, Joac. Chevalier, Bedon, Ho, A. Ou, J. Yang, Just. Tsiang, M. Long.
1877-78 PP. della Corte, Ho, Marchi, A. Ou, J. Yang, Just. Tsiang, M. Long.
1878-79 PP. Gandar, Croullière, Marchi, A. Ou, J. Yang, Just. Tsiang, M. Long.

Notes — De 1866-67 à 1874-75 (inclus). La Section est dirigée par un "supérieur". Depuis 1875-76, il n'a plus que le titre de "ministre de section". Le P. Marcellin Tchang, mort en 1866, exerçait le Saint ministère au P'ou-tong en 1864-65.

(3) R.P. Foucault au T.R.P. Général, 11 sept. 1874, ***Gén. Sin.*** 4. V, 14.

(4) Cf. supra. p. 149.

trouvés jusque-là vis-à-vis des familles de notables propriétaires des chapelles. Les églises de T'ang-kio (Dang-koh) près de Tch'ang-chou (Zang-zoh), et de Lou-kia-pang (Loh-ka-pang), près de Koen-chan (Koen-sé), furent particulièment l'objet des soins de Mgr Languillat, et devinrent vite des centres de nombreux et fervents chrétiens. (1)

Une fondation mérite une attention spéciale, à raison de ses difficultés, et du dévouement dont fit preuve une généreuse chrétienne. Ce récit détaillé, que nous empruntons à la notice du P. Adinolfi (2), donnera une idée de la méthode dont on usait alors pour conquérir ou reconquérir des postes, malgré la mauvaise volonté des autorités locales ou supérieures. Le P. Adinolfi, supérieur de la section de Song-kiang (Song-kaong), désirait depuis longtemps établir un centre de fidèles sur le bord du grand lac T'ai-hou (Ta-hou), incessamment parcouru par les barques des pêcheurs chrétiens appartenant aux sections de Song-kiang (Song-kaong) et Sou-tcheou (Sou-tseu). La ville de Tong-t'ing-chan (Tong-t'ing-sé) était parfaitement située pour cette destination, mais les notables étaient connus pour leur fanatisme. Le P. Adinolfi résolut d'envoyer, pour préparer les voies aux missionnaires, une pieuse veuve originaire de Koen-chan (Koen-sé), et qui habitait alors Zi-ka-wei, Anne Tcheou-lieou-che (Tseu-lieu-ze), néophyte. Elle avait été bien formée à soigner les maladies des enfants, et on espérait que son talent lui permettrait de se faire accepter.

La chrétienne, en s'installant à Tong-t'ing-chan (Tong-t'ing-sé), faisait un des plus grands sacrifices qu'on put lui demander. Non seulement elle pouvait s'attendre à toutes les persécutions, violentes ou sournoises, que les notables païens savent si bien machiner. mais surtout elle acceptait, pour des semaines et des mois, la privation des secours religieux qu'elle trouvait en abondance à Zi-ka-wei. La généreuse femme n'hésita pas. En septembre 1871, elle arrivait en barque à Tong-t'ing-chan (Tong-t'ing-sé), et s'efforçait d'y louer une maison. Terrorisés par les notables, qui avaient deviné sa qualité, les propriétaires refusaient. Heureusement une riche famille de la ville avait alors un enfant gravement malade; la chrétienne fut invitée à le visiter; elle hésita; si l'enfant mourait malgré ses remèdes, elle serait certainement accusée d'avoir

(1) L'histoire détaillée de ces fondations a été écrite par le R.P. Rossi, qui fut longtemps ministre de la section ; Relations de 1865; *Zi.* H. 4.

(2) *Relations,* t. 1, p. 116 sqq.—Une notice détaillée sur ces débuts a été écrite par le P. Pierre Hoang, le célébre sinologue, qui fut chargé du district à partir de 1872 (conservée à Yang-ka-ghiao, aux archives de la section de Sou-tcheou (Sou-tseu). J'ai complété les deux récits l'un par l'autre.

causé sa mort, et tout établissement dans la ville deviendrait impossible. Se confiant en la Providence, Anne accepta l'invitation, et eut le bonheur de guérir le petit malade. La famille reconnaissante l'aida à louer, puis à acheter, un logis convenable, malgré les menaces des notables. En janvier 1872, Anne, que le P. Adinolfi était venu encourager, prit possession d'une maison de cinq chambres, devenue sa propriété en bonne et due forme. Elle y entra portant une statue de la Sainte Vierge, escortée de païens et de païennes qui brûlaient des parfums ou tenaient des bougies allumées ; les voisins s'étaient chargés d'installer le mobilier ; la charité de la chrétienne, et plusieurs cures merveilleuses, dues plus encore à ses prières qu'à ses remèdes, avaient déjà conquis bien des sympathies. Comme le P. Adinolfi l'avait prévu, les pêcheurs chrétiens du lac apprirent vite le chemin du Kong-souo (Kong-sou) de Tong-t'ing-chan (Tong-t'ing-sé , et la généreuse fondatrice exerça parmi eux le plus fructueux apostolat. A la fin de janvier 1872, le P. Pierre Hoang, du clergé séculier, chargé du district de Sou-tcheou (Sòu-tseu), vint célébrer la messe dans le nouveau Kong-souo (Kong-sou) ; le P. Heude y passa en mars, au cours d'une de ses expéditions de naturaliste.

Ces brillants débuts ne pouvaient manquer d'exciter la colère des notables païens; on apprit bientôt qu'ils préparaient un mauvais coup contre le Kong-souo (Kong-sou). Pour leur en imposer, le P. Pierre Hoang revint à Tong-t'ing-chan (Tong-ting-sé) au début d'avril 1872 escorté de quatre chrétiens de Sou-tcheou (Soutseu). Sa présence ne fit qu'exaspérer le mandarin local, qui, le 2 avril 1872 au soir, envoya des satellites ordonner au missionnaire et à la veuve chrétienne de quitter la ville le lendemain. Naturellement le P. Hoang refusa. Le lendemain, il se présentait au ya-men, où le mandarin était entouré des principaux notables; le missionnaire leur donna lecture des articles du traité de T'ien-tsin et de la convention de Pé-king qui établissaient son droit, et leur déclara que la mission ne céderait pas. N'osant s'en prendre à lui, le mandarin fit mettre à la cangue le vendeur et les entremetteurs grâce auxquels la chrétienne avait pu acheter sa maison; il offrit vainement de rembourser le prix de cette maison, que les notables avaient versé; c'était toujours le même prétexte; le peuple de la ville ne voulait pas des Européens, et les mandarins ne pouvaient lui résister. Devant cette mauvaise volonté, le P. Pouplard, supérieur de la section, vint soutenir son missionnaire, et s'installa pour plusieurs jours au Kong-souo (Kong-sou) prêchant, catéchisant les nombreux païens que la curiosité attirait. Finalement, devant la tenacité des pères, mandarin et notables se découragèrent. Le grand trésorier de la province, ami du P. Pouplard, intervint en sa faveur; Anne Tcheou-lieou-che (Tseu-lieu-ze) demeura en possession de sa maison

qui fut agrandie en 1874 par l'achat d'une propriété voisine. La vaillante chrétienne avait résisté à toutes les vexations ; sa mère qui était venue habiter avec elle, et une des deux servantes amenées de Zi-ka-wei, l'avaient abandonnée, trouvant la situation intenable; elle ne se découragea pas, et persévéra, jusqu'à sa mort survenue à la fin de 1880. Elle voulut être enterrée, non dans le tombeau de son mari païen, mais près de cette église de Tong-t'ing-chan (Tong-t'ing-sé) due à son courage. Un monument de pierre surmonté d'une croix, et une épitaphe rédigée par le P. Pierre Hoang, conservent son souvenir. (1)

L'ancien cimetière donné jadis par l'empereur Kang-hi aux chrétiens de Sou-tcheou (Sou-tseu) avait été restitué sans trop de difficulté dès 1847. Un souvenir le rendait cher entre tous aux fidèles et aux pères; là était enterré, avec plusieurs missionnaires, Mgr Godefroid Xavier de Laimbeckhoven, le dernier évêque jésuite de Nan-king. En 1877, la tombe de l'évêque fut restaurée, et surmontée d'une stèle de marbre blanc portant une épitaphe latine et chinoise. (2)

Dans la préfecture de Tch'ang-tcheou (Zang-tseu) les progrès furent rapides sous l'épiscopat de Mgr Languillat. Les PP. Clavelin et Sentinier avaient amené à l'étude de la religion près de 2000 catéchumènes, dont la guerre des rebelles avait empêché l'instruction. Dès 1870, Mgr Languillat fit construire une église et une résidence dans la ville de Kiang-yn (Kaong-yen) autour de laquelle se groupaient les nouveaux fidèles.

Les pêcheurs chrétiens de Ou-si (Vou-si) s'étaient montrés d'une admirable fidélité pendant les épreuves de la guerre des rebelles ; et ils se retrouvaient près de 3000 autour de leur petite chapelle, située dans le faubourg de San-li-k'iao (Sé-li-ghiao). En 1872, Mgr Languillat leur fit construire une des plus vastes églises de la mission, et des écoles, où leurs enfants reçurent dès lors une instruction chrétienne complète. En 1873, l'évêque put faire la visite pastorale dans la préfecture de Tchang-tcheou (Zang-tseu), et célébrer la fête de Noël à Ou-si (Vou-sih), devant près de 3000 fidèles. (3)

On tenta vainement à cette époque de s'introduire dans la ville même de Tch'ang-tcheou Zang-tseu); les notables de la ville

---

(1) Notice citée du P. P. Hoang. Notes du P. L. Platel. Archives de la section de Sou-tcheou (Sou-tseu), à Yang-ka-ghiao.

(2) Le texte latin se trouve dans le *Diarium,* du P. Palatre, 2 avril 1877.

(3) *Relations,* t. 1, p. 22 sqq. — t. 2, p. 71 sq. 98 sq.

avaient formé une ligue pour en interdire l'entrée à la religion européenne, et personne n'osait s'exposer à leur vengeance en louant ou vendant un terrain aux missionnaires. On dut se contenter d'un modeste Kong-souo (Kong-sou), en dehors de la ville, au bord d'un canal très fréquenté par les barques de chrétiens. (1)

Lors de la persécution de 1875, les pêcheurs chrétiens de Ou-si (Vou-sih) s'honorèrent, nous l'avons vu (2), par une fidélité qui leur fit préférer à l'apostasie l'exil, la ruine, les vexations de tout genre. (3)

---

(1) P. Colombel, ***Histoire,*** p. 318 sqq. Souvenirs personnels. ***Relations,*** t. 2, p. 81 sq.

(2) Cf. supra, p. 230 sqq.

(3) Liste du personnel dans le Sou-tcheou et le Tchang-tcheou

| | *Sou-tcheou* | *Tchang-tcheou* |
|---|---|---|
| 1864-65 | PP. Sentinier, J.B. Tsang | |
| 1865-66 | PP. Sentinier (Tchen-kiang) d'Argy (Sou-tcheou) Ravary (Zang-zoh) | |
| 1866-67 | PP. d'Argy, Bichon, Ravary | PP. Hélot, Royer |
| 1867-68 | PP. d'Argy, Bichon, Couvreur | PP. Ravary, Royer |
| 1868-69 | PP. d'Argy, Vasseur, Couvreur, Bichon. | PP. Ravary, Royer |
| 1869-70 | PP. Couvreur, Bichon, Pierre Wang. | PP. Ravary, Pouplard |
| 1870-71 | PP. Zottoli, Bichon, P. Wang. | PP. Pouplard, Royer |
| 1871-72 | PP. Pouplard, Hiu, Léveille, J. Kou. | PP. Royer, Colombel |
| 1872-73 | PP. Pouplard, Bichon, J. Kou. | PP. Fr. Sen, Royer, Debrix |
| 1873-74 | PP. Della-Corte, Bichon, Hiu. | PP. Fr. Sen, Royer, Debrix |
| 1874-75 | PP. Della-Corte, Zottoli, Durandiere, Bichon, Hiu. | PP. Fr. Sen, Royer, Debrix |
| 1875-76 | PP. Della-Corte. Sica. Bichon, Bernier, J. B. Tsang. | PP. Royer, Fr. Sen, Debrix, Phil. Wang |
| 1876-77 | PP. Bichon, Couvreur, Bernier, J. Tsang. | PP. Pouplard, Fr. Sen, Croullière, Royer, Ph. Wang. |
| 1877-78 | PP. Pouplard, Couvreur, Bichon, Cordier. | PP. Tschepé, Croullière, Fr. Sen, Royer. |
| 1878-79 | PP. Platel, Cordier, F. Kiong, F. Sen. | PP. Pouplard, Tschepé, Colombel, Terrien, Ho. |

Les deux préfectures furent réunies en une seule section en 1866-67 ; de 1871-72 à 1875-76 pendant les 4 premières années sous un " supérieur," pendant la 5e sous un "ministre de section"; puis encore une fois en 1877-1878 sous un seul " ministre." Elles formèrent deux sections pour la première fois en 1867-68, ce qui dura 4 ans. Une fois en 1876-77 pour un an seulement. Enfin en 1878-79 elles formèrent une seconde fois deux sections, ce qui à été continué depuis.

En 1871-72 on espérait gagner le Koang-te-tcheou par Ou-si (Vou-sih).

A Tch'ong-ming (Ts'ong-ming) et Hai-men, la pauvreté du pays l'avait préservé de la visite des T'ai-p'ing, et les pères avaient pu normalement continuer leurs œuvres. Dans les premières années de l'épiscopat de Mgr Languillat, le P. Bourdilleau, missionnaire de Hai-men, parvint à fonder deux postes dans des villes importantes. Jou-kao, située au centre de riches cultures de riz et de coton, était célèbre par ses nombreuses et opulentes pagodes. On n'en désirait que plus y consacrer une église au vrai Dieu. Le P. Bourdilleau parvint à lier connaissance avec un ancien employé du tribunal du vice-roi, qui pouvait à ce titre braver la haine et les vexations des notables, toujours opposés à l'admission du prêtre européen. Cet homme vendit sa maison au missionnaire, qui la fit secrétement aménager. Quand tout fut prêt, le jour de la fête de Saint Joseph, 19 mars 1868, le P. Bourdilleau se rendit à Jou-kao, fit visite au mandarin, le prévint de son installation, et lui donna connaissance de son passeport. La croix avait été dressée sur la maison qui venait d'être achetée, et un vieux médecin chrétien commençait déjà à donner des consultations et à distribuer des remèdes, fort appréciés des malades pauvres. Les notables et les lettrés de la ville protestèrent en vain auprès du mandarin. Celui-ci connaissait les événements récents de Chang-hai, et n'avait aucune envie de se créer des difficultés avec les Européens. Malgré bien des avanies, la résidence de Jou-kao subsista. (1)

A la fin de la même année, une manœuvre analogue permit au père de s'installer dans un bourg à l'autre extrémité de son district, et d'y créer une petite résidence qui devint vite le centre des belles œuvres de la Sainte Enfance. (2)

La construction de l'église centrale de Mao-kia-tchẹn (Mao-ka-tsen) est de la même époque, au milieu de péripéties variées, craintes superstitieuses causées aux vendeurs du terrain par des morts ou maladies survenues dans leurs familles, oppositions des mandarins et des notables, difficulté de trouver des possesseurs réels de la propriété sur laquelle on se proposait de bâtir. Le jour de l'Exaltation de la sainte croix, 14 septembre 1868, la croix fut plantée sur le clocher. (3)

Hai-men, où les conversions de païens étaient peu nombreuses, devait toujours aux œuvres de la Sainte Enfance les

---

(1) Bourdilleau, 2 juillet, 1868, ***N.M.*** t. 8, p. 247 sqq; P. Pfister. Le ***Kiang-nan,*** p. 205 sq.

(2) P. Colombel, ***Histoire,*** p. 108.

(3) P. Bourdilleau, mêmes lettres. P. Pfister. Le ***Kiang-nan,*** p. 191 sq.

meilleurs de ses néophytes. "Aujourd'hui, écrivait un missionnaire en 1874, la section de Hai-men compte environ 1500 chrétiens issus de familles idolâtres ; la Sainte Enfance les recueillit le jour où leurs parents dénaturés les jetèrent hors de leurs demeures ; ils ont grandi, et forment déjà plus de trois cents ménages". On signale à cette époque plusieurs conversions touchantes de parents païens, qui avaient jadis abandonné leurs enfants en un jour de détresse, et les retrouvaient, bien des années après, sauvés et pourvus d'une situation honorable grâce à l'œuvre de la Sainte Enfance ; les braves gens tiraient d'eux-mêmes la conclusion de cette charité catholique. (1)

Les mêmes œuvres font alors l'honneur de Tch'ong-ming (Ts'ong-ming), comme de Hai-men; aux deux orphelinats existant avant Mgr Languillat (2), il en fit ajouter trois autres situés en différentes parties de l'île. A partir de 1872, on voit le seul grand Kong-souo (Kong-sou), ou résidence centrale de l'ile, recevoir chaque année plus de mille petits abandonnés ; pendant l'épiscopat de Mgr Languillat, 26588 enfants de païens (3) furent baptisés en danger de mort par les missionnaires de l'île ou leurs collaborateurs. (4)

---

(1) ***Relations***, t. 1, p. 34 sq.

(2) Cf. supra, p. 115 sqq.

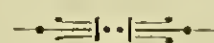
(3) Catalogues transcrits par le P. Colombel. ***Histoire***, p. 322.

(4) Personnel de la mission de Tch'ong-ming (Ts'ong-ming) et Hai-men de 1864-65 à 1878-79.

| | *Hai-men.* | *Tch'ong-ming (Ts'ong-ming)* |
|---|---|---|
| 1864-65 | PP. de Carrère, Sedille, P. Hoang | PP. Bourdilleau, Bulté |
| 1865-66 | PP. Bourdilleau, Ferrand, P.Hoang | PP. Loriquet, Bulté |
| 1866-67 | PP. Bourdilleau, Loriquet, P.Hoang | PP. Ferrand, L. Kou |
| 1867-68 | PP. Bourdilleau, Vasseur, P.Hoang | PP. Loriquet, Croullière |
| 1868-69 | PP. Bourdilleau, J. Ho, P. Hoang | PP. Croullière, Guibout |
| 1869-70 | PP. Bourdilleau, J. Ho, Jac. Tseng | PP. Croullière, Léveillé |
| 1870-71 | PP. Bourdilleau, Léveillé, Sen | PP. Croullière, J. Sen |
| 1871-72 | PP. Croullière, Fr. Sen, J.B. Sen | PP. Ferrand, Desribes |
| 1872-73 | PP. Croullière, Rossi, J.B.Sen, J.Li | PP. Ferrand, Léveillé |
| 1873-74 | PP. Croullière, Twrdy, J. Li | PP. Ferrand, Rossi |
| 1874-75 | PP. Launay, Pfister, J. Li | PP Rossi, Joach. Chevalier |
| 1875-76 | PP. Launay, Pfister, Rossi, L. Kou | PP. Bobet, Sen-sé, S. Tang |
| 1876-77 | PP. Launay, Tschépé, L. Kou | PP. Bobet, Rossi, S. Tang |
| 1877-78 | PP. Rossi, Jac. Tseng, L. Kou | PP. Bobet, Léveillé, Ph. Wang |
| 1878-79 | PP. Rossi, Jac. Tseng, J.B. Tsang | PP. Bernier, Léveillé, Ph. Wang, L. Kou |

## V

## *LA MISSION OCCIDENTALE.*



Elle comprenait, pendant l'épiscopat de Mgr Languillat, les sections du Kiang-sou situées au nord du Yang-tse, et le Ngan-hoei tout-entier. Plus d'une fois, dès cette époque, il fut question d'en former un vicariat distinct ; l'évangélisation ne parut pas encore suffisamment avancée. (1)

Dès la fin de la guerre des rebelles, des missionnaires choisis entre tous avaient été, nous l'avons vu, envoyés dans ces lointaines régions qui, depuis longtemps, n'avaient pas reçu la visite du prêtre. J'ai raconté plus haut quels événements amenèrent la fondation des résidences de Tchen-kiang, Nan-king, Ngan-k'ing, et des postes du Ning-kouo-fou (2). Il ne reste qu'à recueillir, dans les lettres et les relations des pères, quelques épisodes caractéristiques de leur action.

Cette action s'exerce, dans les premières années, autour de trois centres principaux ; Tchen-kiang, Nan-king, et Ngan-k'ing. Plus tard, les belles conquêtes faites au Ning-kouo-fou nécessiteront la fondation d'un quatrième centre dans cette préfecture.

Les œuvres de Tchen-kiang doivent leur fondation à l'infatigable P. Seckinger. Aussitôt de retour de sa rude expédition à l'ouest du Ngan-hoei (3), il prit à cœur de relever les anciennes chrétientés situées sur les rives du canal impérial. Un vaste terrain fut acheté à Tan-yang (Tè-yang); le sous-préfet, qui était de l'école de Li-hong-tchang, et suivait ses instructions, secrètes (4), voulut s'opposer à la fondation du poste, et fit emprisonner ceux qui avaient vendu aux pères. Le P. Seckinger recourut aux consuls d'Amérique et d'Angleterre à Tchen-kiang, et en

---

(1) P. de Ponlevoy au T. R. P. Général, juillet 1870. *Gén. Sin.* 4, IV, 25.

(2) Cf. supra, p. 142 sqq.

(3) Cf. supra, p. 145.

(4) Cf. supra, p. 130.

obtint un concours très efficace ; à leur requête, le tao-t'ai (dao-dai) de Tchen-kiang envoya au sous-préfet de Tang-yang (Tè-yang) l'ordre d'observer les traités, et la résidence put s'établir ; peu à peu les anciens chrétiens se groupèrent autour d'elle ; quelques conversions accrurent leur nombre ; à la fin de l'épiscopat de Mgr Languillat, 400 fidèles environ, répartis en quatre ou cinq chrétientés, dépendaient de la résidence. (1)

A Tchen-kiang, la présence d'assez nombreux Européens et des deux consuls américain et britannique, les fréquentes visites des navires de guerre et de commerce, qui remontaient ou descendaient le Yang-tse, assuraient une sécurité relative et des œuvres plus importantes pourraient s'établir. Le P. Seckinger y installa, auprès de sa résidence, une pharmacie, un orphelinat, et trois écoles. En 1871, ces établissements, situés au milieu de maisons qui en empêchaient le développement, furent transportés sur la concession, à l'endroit qu'ils occupent actuellement. La plupart des fidèles de l'ancienne chrétienté de Tchen-kiang avaient disparu pendant la guerre des rebelles ; la nouvelle se composa d'immigrés et de convertis ; dans cette ville de lettrés et de négociants, les conquêtes étaient rares ; des 350 à 400 fidèles qui fréquentaient l'église à la fin de l'épiscopat de Mgr Languillat, la plupart habitaient, non la ville, mais les villages des alentours. (2)

A Yang-tcheou, sur la rive du grand canal, on avait renoncé à réclamer l'ancienne résidence, les titres authentiques manquant pour établir les droits de la mission. En 1865, le P. de Carrère loua une petite maison que le P. Seckinger put acheter en 1866; autour d'elle se groupèrent les débris de l'ancienne chrétienté ; 425 fidèles en 1875; la résidence du Sacré-Cœur fut construite en 1875, et bénite le 1er janvier 1876. (3)

Dans ces trois postes de Tchen-kiang, Yang-tcheou, et Tan-yang (Tè-yang), le P. Seckinger comptait surtout sur la charité catholique pour faire accepter la doctrine. Il demanda et obtint qu'on mit à sa disposition le F. Augustin Bernard, directeur de l'hopital de Tong-kia-tou (Tong-ka-dou). Non seulement la charité du bon frère avait fait des merveilles auprès des malheureux réfugiés à Chang-hai de 1860 à 1866 (4), mais il avait eu le

(1) P. Seckinger, 21 juillet 1867. ***N.M.*** t. 8, p. 132 — P. Pfister, le *Kiang-nan,* p. 21, 214 — ***Relations,*** t. 1, p. 17 — t. 2, p. 142.

(2) P. Seckinger, 22 juillet 1868. ***N.M.*** t. 8, p. 265 sq. — P. Pfister, le *Kiang-nan,* p. 213 sq. — ***Relations,*** t. 1, p. 16, t. 2, p. 142.

(3) *Relations,* t. 1, p. 13 sq. — t. 2, p. 125. — *Nouvelles de la Mission,* 15 janvier 1876, et tableaux d'œuvres.

(4) Cf. supra. p. 81.

grand art de former à son exemple de jeunes chinois chrétiens, qui rendirent d'éminents services. On espérait les mêmes succès dans les fondations nouvelles qui surgissaient le long du grand nal. Leca Frère Bernard arrivait à Tchen-kiang en 1886, et partagea ses efforts entre cette ville et Yang-tcheou. (1)

Ses lettres aux supérieurs, et à ses amis de France, permettent de se faire une idée de la méthode et des résultas obtenus. Il avait commencé par bien instruire quelques jeunes chrétiens qui l'aidèrent avec un vrai dévouement. L'hiver de 1866-1867 se passa surtout à visiter les malades à domicile ou sur les barques; plusieurs centaines de baptêmes d'enfants moribonds furent le fruit de ces débuts. En mars 1867 s'ouvraient les pharmacies de Tchen-kiang et Yang-tcheou, et de suite le succès dépassait toutes les espérances. Le frère écrivait à sa mère le 12 mars "Il y a neuf mois que je suis à Tchen-kiang; depuis, nous avons soigné bien des malades; il nous en vient plusieurs centaines par jour, beaucoup plus que nous ne pouvons en soigner.... Depuis que je suis ici, il y a eu environ 60.000 à 70.000 visites de malades; nous avons déjà baptisé plus de 600 enfants en danger de mort".(2)

Même accueil à Yang-tcheou, où la pharmacie s'était ouverte le 17 mars 1867. Le frère montre les pauvres gens attendant pendant des heures, dans la rue, l'ouverture des portes, se précipitant dans la salle en telle afluence qu'il faut établir des barrières solides pour régulariser le mouvement. "Pendant plusieurs jours, nous distribuions jusqu'à 500 ou 600 billets d'entrée, tout en laissant encore un bon nombre de malades, faute de temps..... Cette œuvre des pharmacies prépare la voie à celle des conversions, et même en procure immédiatement un nombre assez consolant. Malgré une absence de plusieurs mois, que j'ai été obligé de passer, soit à Nan-king, soit à Chang-hai, mes aides infirmiers et moi nous avons déjà donné le baptême à 949 enfants". (3)

Le bon frère était plein de projets ; il eut voulu fonder des pharmacies, dirigées par ses aides et inspectées par lui, dans toutes les villes où la mission s'établissait alors, et jusqu'à Ngan-k'ing. A côté de chaque pharmacie eut été installé un catéchuménat ; le Fr. Bernard, d'une instruction très supérieure à son degré (4) homme de relations et de bon conseil, s'entendait

---

(1) De plus le Frère Bernard accompagna à Nan-king, à la fin de 1866, le P. de Carrère dont la chétive santé réclamait ses soins. (cf. supra, p. 143).

(2) *N.M.* t. 8, p. 167 sqq. plusieurs lettres du Fr. Bernard y sont réunies sous ce titre : *Œuvre des pharmacies,* le *Fr. Bernard.*

(3) Mêmes lettres.

(4) Mêmes lettres ; et notice du Fr. Bernard. *Litt. annuae* 1876, p. 194,

à merveille aux fonctions de catéchiste. Dieu se contenta de sa bonne volonté. Le 24 mai, une attaque foudroyante de choléra terrassa le vaillant infirmier; le P. Seckinger, l'embarqua aussitôt sur un steamer qui descendait le Yang-tse; le Fr. Bernard mourut en arrivant à Chang-hai (27 mai). Il n'était âgé que de 39 ans et quelques mois. Quand la nouvelle de sa mort fut connue à Tchen-kiang, les résidents européens et américains, presque tous protestants, mirent leurs drapeaux en berne, considérant cette perte comme un malheur public. Les lettres de l'époque rendent unanimement hommage aux vertus intérieures,aussi bien qu'au dévouement, de celui que tous connaissaient sous le nom de "saint frère Bernard". (1)

L'œuvre des pharmacies fut continuée par les infirmiers indigènes formés par le frère, mais avec bien moins de succès, et les grandes espérances qu'elle avait fait concervoir ne se réalisèrent pas.

A côté des pharmacies, on installait partout des orphelinats de la Sainte Enfance. De généreuses chrétiennes, vierges ou veuves formées au Seng-mou-yeu de Zi-ka-wei, consentaient à s'expatrier, à vivre des semaines et des mois privées de secours religieux, à s'exposer à toutes les persécutions, pour procurer aux enfants abandonnés la grâce du baptême et d'une éducation chrétienne. En 1875, 1231 enfants infidèles avaient été baptisés, 91 étaient entretenus dans les divers orphelinats de la mission de Nan-king. (2)

Cette œuvre des orphelinats n'était pas seulement riche de travaux et de souffrances pour les vaillantes femmes qui s'y donnaient; en plus d'une circonstance, elles y risquaient leur vie. Les événements qui se déroulèrent à Tchen-kiang et Yang-tcheou en 1868 en fournirent la preuve. (3)

Dans le courant de cette année, quelques ministres protestants, déjà installés à Tchen-kiang, avaient fondé un poste à Yang-tcheou. Ils ne prenaient pas, dans l'exercice de leurs œuvres de charité, les mêmes précautions que les missionnaires catholiques, et leurs imprudences compromirent souvent ceux-ci,

(1) Ibid.

(2) ***Relations,*** t. 2, p. 234, 246.

(3) P. Royer au Directeur de la Sainte Enfance, 16 novembre 1868, ***N.M.*** t. 8, p. 293 sq. — P. Pfister. Le ***Kiang-nan,*** p. 9 sqq. Intéressants rapports de M. Medhurst, consul britannique à Chang-hai, dans les ***Parliamentary Papers, Accounts and Papers*** 4097. I (2) 1869. Correspondence respecting the attack on the british protestant missionaries at Yang-chow-foo, August 1868.—Tous les rapports des missionnaires protestants y sont inclus.

car le peuple ne faisait guère de différences entre les Européens. Le 22 août, la foule, excitée par des pamphlets qui rééditaient les calomnies habituelles contre les orphelinats des missions, vint assaillir l'établissement récemment fondé par le P. Seckinger. Le père, heureusement, ne s'y trouvait pas. Deux cercueils d'enfants qu'on portait au cimetière furent ouverts, et on constata que ni les yeux ni le cœur ne manquaient aux petits cadavres. La foule, déçue dans ses espérances, se porta alors vers la maison des protestants, et lui donna l'assaut; les missionnaires et leurs femmes durent s'enfuir, furent conduits au bord du grand canal, embarqués et dirigés sur Tchen-kiang, leur établissement pillé de fond en comble. En même temps, pour donner satisfaction au peuple, le préfet de Yang-tcheou faisait afficher une proclamation où il affirmait l'exactitude des accusations portées contre les Européens, et leur interdisait de reparaitre dans sa ville. Quelques jours plus tard, à Tchen-kiang, une émeute semblable se préparait ; le tao-t'ai (dao-dai) parvint à l'arrêter grâce aux troupes tartares qui gardèrent la concession.

L'Angleterre et la France protestèrent immédiatement contre ces affronts faits à leurs nationaux; un aviso anglais et une canonnière française parurent devant Nan-king ; le vice-roi essaya, comme toujours, de gagner du temps en d'interminables négociations. Pour activer sa bonne volonté, M. Medhurst, le consul anglais de Chang-hai, eut l'heureuse idée de mettre l'embargo sur un superbe vapeur, construit pour le compte de Tseng-kouo-fan; il ne serait délivré que lorsque les réparations convenables auraient été faites. Il fallut s'exécuter. Le 14 Novembre, M. Medhurst, ramena solennellement à Yang-tcheou les victimes de l'attentat ; escorte militaire, réception par tous les mandarins de la ville, conduite des missionnaires anglais à leur maison remise à neuf, proclamations pleines d'éloges pour les œuvres des Européens, dégradation et punition des principaux coupables, indemnité, rien ne manqua à la réparation.

On put craindre un moment que le succès des protestants ne tournât au détriment des œuvres catholiques. C'est que, dans leurs correspondances avec les anglais, le prince Kong, le vice-roi de Nan-king, les mandarins de Yang-tcheou s'étaient efforcés de rejeter sur le P. Seckinger et ses auxiliaires indigènes la responsabilité des événements. D'après eux, l'installation de la mission "romaine", sans permission préalable reçue des autorités locales, l'imprudence des directeurs de l'orphelinat catholique qui avait causé la mort de nombreux enfants, avaient irrité le peuple, qui ne sut pas faire de distinction entre les Européens. (1)

(1) Cf. leurs lettres dans la ***Correspondence respecting the attack***, citée plus haut; p. 9, 16, 44.

Dans la proclamation donnée par le vice-roi de Nan-king, pour la conclusion de l'affaire de Yang-tcheou, mention était faite des seuls anglais; et par conséquent, les missionnaires catholiques restaient sous le coup de l'arrêté insultant qui les excluait de Yang-tcheou.

Sir Rutherford Alcock, ministre d'Angleterre à Pé-king, partageait ces idées (1). Heureusement le consul de Chang-hai, M. Medhurst, ne se laissa pas prendre à cette ruse des Célestes, vraiment trop grossière. Il eut la loyauté d'entendre les explications du P. Seckinger, et bien convaincu du bon droit des pères, il ne fit aucune distinction, dans les demandes de réparations, entre les missionnaires des diverses confessions. (2)

Un exemplaire de la proclamation réparatrice du vice-roi, authentiqué au consulat d'Angleterre, fut remis au P. Seckinger pour être affiché sur la porte de l'orphelinat de Yang-tcheou, et le préfet de cette ville donna, à la requête de M. Medhurst, une proclamation reconnaissant " que les catholiques avaient le droit légal de recevoir des orphelins dans leurs établissements." Dans leur correspondance d'alors, les missionnaires ont tenu à rendre hommage à la noble conduite du consul britannique. (3)

La leçon reçue par les mandarins porta ses fruits. Pendant plusieurs années, les établissements des diverses missions furent respectés dans le pays de Yang-tcheou, et les œuvres de la Sainte Enfance y devinrent très florissantes.

A la préfecture de Hoai-ngan, le P. Seckinger était parvenu, en 1868, à acheter une maison, autour de laquelle se grouperaient les 200 ou 300 chrétiens qui subsistaient après la guerre. Le préfet la fit confisquer. Le consul de France à Chang-hai poussa vigoureusement cette affaire, et l'heureux dénouement de celle de

(1) M. Medhurst à Sir R. Alcock, 15 sept. 1868 — Sir R. Alcock à Lord Stanley 11 sept. 1868. *Correspondence respecting*, p. 13, 26.

(2) A Sir R. Alcock, 15 sept. *Correspondence*, p. 13

(3) On aimera trouver ici les paroles par lesquelles le consul britannique justifie sa politique dans l'affaire de Yang-tcheou. "Feeling convinced, upon reflection, that it would be inexpedient, even in our own interrests, to leave it in doubt that the persons and priviledges of foreigners generally were to be respected, and being naturally anxious to assist the subjects of a friendly state, as far as lay in my power, I presented the missionary with a sealed copy of the vice-roy's proclamation, for exhibition in his own premises, and procured for him the local authorities' official order, declaring the admission of orphans into the French establishment to be lawful and right". *Correspondence*, p. 74).

Yang-tcheou influa sur la décision des mandarins locaux. En juillet 1869, la propriété fut restituée aux pères avec des titres en règle. De 1868 à 1875, quelques fondations purent encore être faites dans les gros bourgs situés entre Yang-tcheou et Hoai-ngan sur les rives du grand canal. En 1875, les pères chargés des chrétientés établies de Tchen-kiang à Hoai-ngan groupaient autour d'eux 425 fidèles. Dans ce pays de commerce intense et de mœurs relâchées, les conversions étaient fort rares, et le ministère particulièrement ingrat.

La vieille chrétienté de Ou-ho, au Ngan-hoei, restait digne de sa réputation ; 400 chrétiens, répartis en dix-sept hameaux, la composaient pendant l'épiscopat de Mgr Languillat. Elle n'avait pas encore de missionnaire à demeure, mais deux fois par an un père y passait pour permettre aux fidèles de remplir leurs devoirs. Afin de préparer un établissement plus stable, on créa, dans les six chrétientés les plus nombreuses, d'humbles chapelles aux murs de terre et aux toits de paille. Telle était la pauvreté du pays que les bois de charpente devaient être amenés par eau de Nan-king ou Tchen-kiang. Les mandarins locaux s'inquiétaient de ces constructions, où ils affectaient de voir des forteresses destinées à abriter de futurs rebelles; il fallut au Père Le Lec, chargé de ce lointain district, beaucoup de patience et de savoir-faire pour les rassurer. En 1874, on osa davantage. Une maisonnette en briques et une petite église furent construites dans la sous-préfecture; un petit pensionnat d'une vingtaine de garçons, à quelque pas de là un Seng-mou-yeu dirigé par une vieille vierge du pays, permirent d'assurer aux enfants des meilleures familles une éducation plus complète. (1)

Chacune de ces fondations nouvelles nécessitait une lutte avec les mandarins locaux et les lettrés. Le détail en serait fastidieux. Qu'il suffise de reproduire ces lignes écrites par le P. Seckinger en mai 1868. Elles permettront de comprendre quelle patience et quelle abnégation étaient alors nécessaires aux missionnaires chargés de ces lointains districts. "Chaque pouce de terrain, chaque nouvelle fondation, nous sont énergiquement disputés. Ce sont les sous-préfets, le vice-roi lui-même, qui, tour à tour, et parfois tous ensemble, se dressent contre nous. Vainement en appelons-nous au traité; on ne le reconnait pas. Nous produisons nos passeports, on dédaigne, ou l'on nous fait d'interminables compliments ; mais le veto pèse toujours sur le

---

(1) ***Relations,*** t. 1, p. 13 sq. t. 2, p. 125 sq. et tableaux d'œuvres. On y trouvera de nombreux détails sur les difficultés de ces diverses fondations. Ce sont toujours les mêmes manœuvres de la part des mandarins et des lettrés, pour intimider les vendeurs ou faire rompre les contrats.

missionnaire et sur ses œuvres. Tantôt les refus sont posés carrément; tantôt on nous adresse des protestations solennelles de bon vouloir, pendant qu'on excite les notables, les lettrés et la populace." (1)

En 1874 et 1875, les pères chargés de Ou-ho firent deux expéditions au nord du Ngan-hoei, jusqu'à la frontière du Ho-nan. Quelques familles chrétiennes de cette province s'étaient établies au Ngan-hoei, dans la préfecture de Yng-tcheou. Elles avaient des relations avec les chrétiens de Ou-ho, grâce à la belle rivière Hoai, qui unit cette sous-préfecture à la ville de Ho-kieou, près de laquelle habitaient les émigrés. A la fin de 1874, ceux-ci invitèrent le P. Grillo, alors à Ou-ho, à venir les visiter. Le père accepta de grand cœur, et alla passer au milieu d'eux les fêtes de Noël, profitant de son long voyage pour faire connaitre la religion chrétienne aux nombreux païens que la curiosité attirait autour de lui à chacune de ses étapes. (2)

En 1878, d'autres chrétiens, également originaires du Ho-nan, appelèrent le P. Bedon, missionnaire de Ou-ho, dans la sous-préfecture de Po-tcheou, sur les confins du Ngan-hoei. On put leur faire quelques visites cette année et les suivantes, mais la mauvaise volonté des mandarins et des notables rendit alors impossible un établissement stable. (3)

### *Nan-king.*

Nous avons vu au prix de quels efforts le P. de Carrère était parvenu à créer une résidence à l'intérieur des murs de la grande ville, malgré la mauvaise volonté de Li-hong-tchang. Quelques années après, la loyale protection de Ma-sin-i avait seule préservé le nouvel établissement d'une ruine complète. (4)

On fondait alors de grandes espérances sur la chrétienté de Nan-king. De nombreux émigrés de cette ville avaient été secourus, instruits, baptisés à Chang-hai pendant la guerre des rebelles (5). S'ils restaient fermes dans la foi, on pouvait espérer que leur exemple attirerait à l'Eglise nombre de leur scompatriotes.

---

(1) *N.M.* t. 8, p. 215.

(2) *Relations*, t. 2, p. 147 sq.

(3) P. Palatre, *Nouvelles de la Mission*, juillet 1878. *Scol.* 1880. Supplément.

(4) Cf. supra. p. 174 sq.

(5) Cf. supra. p. 71 sq.

Auprès du vice-roi qui gouvernait les deux Kiang, la place d'un évêque semblait marquée, et Mgr Languillat songea sérieusement à quitter Chang-hai pour s'installer dans la ville dont il portait encore le titre. (1)

Les grandes œuvres scientifiques qu'on projetait alors d'établir paraissaient convenir à la ville lettrée où l'ancienne Compagnie avait eu jadis un de ses plus beaux observatoires ; et, de fait, les PP. Le Lec, Colombel, Heude, passèrent plusieurs années à la résidence pour y préparer l'installation d'un centre d'études (2). Le P. Zottoli y passa également quelque temps (3).

La résidence avait été construite par le Fr. Goussery pour une vingtaine d'habitants, et un magnifique ting, ou salon chinois, aménagé en vue des réceptions des diplomates et amiraux français qui venaient rendre visite aux vice-rois de Nan-king. C'était, en 1868, la seule maison de Nan-king construite à l'européenne, et on venait la voir comme une curiosité. (4)

Hélas il fallut vite renoncer aux illusions, et constater une fois de plus que les grandes villes, où dominait la caste des lettrés, étaient un terrain bien ingrat pour l'évangélisation. Presque tous les émigrés baptisés à Chang-hai apostasièrent quand ils furent rentrés dans leurs foyers et n'entretinrent plus aucune relation avec les missionnaires. Nulle part les absurdes calomnies répandues contre l'Eglise catholique ne trouvèrent plus de crédit, grâce aux pamphlets composés et semés dans le peuple par le personnel des divers *ya-men ;* les enfants s'enfuyaient à l'approche des pères, de peur de se voir arracher le cœur ou les yeux ; les œuvres d'assistance ou de charité, si populaires ailleurs, n'arrivaient pas à attirer les païens. (5)

De plus, les protestants s'établissaient à Nan-king ; avec un sens très avisé de la situation, ils fondaient déjà des œuvres d'enseignement et de charité qui, sans doute, ne leur attiraient que peu de conversions, mais leur valaient une influence sociale et politique réelle ; or cette influence n'était naturellement pas favorable aux doctrines et aux pratiques catholiques ; et sur la

---

(1) Consultes de 1871, ***Zi.*** E, 5. — On pensa de même quelque temps à un coadjuteur établi à Nan-king pour les pays de langue mandarine. (R.P. della Corte au T.R.P. Général, août 1869). ***Gén. Sin.*** IV, 4, 14.

(2) Cf. supra. p. 193.

(3) P. Colombel, ***Histoire,*** p. 330.

(4) P. Pfister, Le ***Kiang-nan,*** p, 244.

(5) P. Pfister, ibid — ***Relations,*** t. 1, p. 12 sq. t. 2, p. 121 sq.

plupart des indigènes qui avaient passé par les établissements anglais ou américains, l'action des pères était inefficace. (1)

Pour toutes ces raisons, la résidence de Nan-king n'eut jamais le rôle que ses débuts avaient fait espérer. "Rien ne laisse présumer encore un mouvement religieux quelconque, écrivait tristement en 1874 le R.P. Garnier, supérieur de la section, et nous restons spectateurs désolés de ce *statu quo,* que jusqu'ici aucun effort n'a réussi à ébranler". (2)

La haine des lettrés, le fanatisme de la foule, dont les événements de 1870 avaient fourni la preuve, ne permirent pas d'installer à Nan-king les œuvres scientifiques projetées, qui furent établies à Zi-ka-wei, où la protection des Européens garantissait la paix. (3)

On se borna à prendre soin des quelques centaines de chrétiens de Nan-king, réguliers et fervents, mais ombrageux, timides, et manquant de zèle pour la conversion de leurs concitoyens païens. Ils étaient 374 en 1875, répartis autour de cinq chapelles, celle de la résidence à l'intérieur des murs, deux en dehors des portes de l'Ouest et de l'Est, deux autres à la campagne. A la résidence de la ville était annexée une école d'externes, fréquentée en 1875 par une soixantaine d'enfants, presque tous infidèles; un petit pensionnat, composé en 1874 de vingt-cinq élèves, deux pharmacies, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes, telles étaient les seules œuvres qu'on eut pu établir dans la grande ville pendant l'épiscopat de Mgr Languillat (4)

### *Ngan-k'ing.*

En 1871, la résidence fut terminée sur le terrain concédé par Ma-sin-i. Elle acquit vite une importance particulière. En effet, en 1873, fut établi à Ngan-k'ing un tribunal des affaires étrangères, auquel les pères devaient s'adresser dans leurs difficultés ; il était composé du préfet de Ngan-k'ing et de trois assesseurs ayant rang de sous-préfet. (5)

Le supérieur ou le ministre de Ngan-k'ing fut, dès lors, chargé de suivre, auprès de ce tribunal, toutes les affaires des missionnaires, et une bonne partie de son temps fut absorbée par ces fonctions utiles, mais ingrates.

(1) *Relations,* t. 2, p. 257.—P. Gaillard, *Nan-king,* p, 296 sq.
(2) *Relations,* t. 1, p. 13.
(3) Cf. supra. p. 193.
(4) *Relations,* t. 1, p. 13, t. 2, p. 122.
(5) P. Palatre, *Nouvelles de la Mission,* 1er janvier 1876.

Les anciens chrétiens de Tong-men, dans la sous-préfecture de Ou-yuen, étaient alors visités deux fois chaque année par un père de Ngan-k'ing. En 1875, le P. Julien Frin fut envoyé, avec la mission d'essayer à tout prix de fonder une résidence stable. Sa présence déchaîna une véritable tempête. Dans toutes les villes où il passait, les murs se couvraient de placards injurieux qui rééditaient contre l'Européen toutes les calomnies habituelles, et défendaient au peuple de le recevoir, ou de lui vendre quoi que ce soit, sous peine d'encourir la vengeance des lettrés. Le président du tribunal des affaires étrangères de Ngan-k'ing, qui connaissait et estimait les pères, envoya un délégué dans le pays; celui-ci s'efforça loyalement de pacifier le peuple en lui apprenant la vraie situation des Européens dans l'Empire (1); les mandarins locaux se déclarèrent impuissants devant le fanatisme de la corporation des lettrés, et il fallut renoncer pour un temps à un établissement stable dans ce pays reculé. (2)

Les excursions que les pères y faisaient deux fois l'an n'étaient même pas sans danger. Le P. Joret, en mai 1877, se trouvant de passage à Tong-men, fut menacé de mort par des vauriens qu'excitait un prêtre taoïste, et n'échappa que grâce à l'intervention d'un marchand de thé, que son commerce appelait souvent à Chang-hai, et qui connaissait bien les pères. (3)

Au Tche-tcheou-fou, la préfecture située en face de Ngan-k'ing, sur la rive droite du Kiang, diverses affaires suscitées aux chrétiens permirent de fonder des résidences en plusieurs villes. En 1873, un catéchumène et un catéchiste qui l'instruisait ayant été volés et maltraités dans la ville de Tong-lieou, le P. Seckinger vint sur place, accompagné d'un délégué du gouverneur, et obtint comme réparation la possession d'un terrain. En 1874, à la sous-préfecture de Che-te-hien, le P. Bedon, de passage, ayant été insulté dans des affiches placardées sur les murs, obtint également comme réparation, la permission d'acheter une bien modeste propriété (4). Dans l'île de Ho-yeu-tcheou, sur le Kiang, en face du gros bourg de Ta-t'ong, le P. Bedon fut moins heureux, et sa pauvre résidence fut pillée et brûlée en 1874.

Malgré toutes ces difficultés, presque toutes les sous-préfectures du Tche-tcheou-fou avaient leur poste à la fin de l'épiscopat de Mgr Languillat, et on y comptait environ 200 chrétiens.

---

(1) Ibid.

(2) Ibid. 15 mars 1876.

(3) Lettre du 21 mai 1877. *Nouvelles de la Mission*, 1er juillet 1877.

(4) P. Seckinger, 8 mai 1874. *Scol.* nov. 1874, p. 2, 4. — P. Colombel, *Histoire*, p. 340 sq.

Au mois de septembre 1873, le P. Seckinger installa dans la préfecture de Lou-ngan-tcheou, un père chinois, le P Laurent Li, chargé de prendre soin des catéchumènes venus du Ho-nan, qui avaient tenu bon malgré les persécutions locales que j'ai racontées plus haut. (1)

Le père, originaire des environs de Chang-hai, eut terriblement à souffrir dans ces âpres montagnes où l'hiver est fort dur; il eut un pied gelé, et dut passer deux mois au lit. Pendant ce temps, une terrible persécution locale sévissait. Les lettrés du pays menaient une campagne de pamphlets, de brochures, d'affiches, contre le père et ses néophytes ; les mandarins de Lou-ngan-tcheou, et même de Ngan-k'ing, dont on sollicitait la protection, ne pouvaient, ou ne voulaient pas intervenir. Deux fois des assassins essayèrent de s'introduire chez le père pour en débarrasser le pays ; dans les deux cas, des païens plus calmes, redoutant les conséquences qu'un meurtre pourrait avoir, sauvèrent la vie au missionnaire. Le P. Laurent Li tint bon, contre toutes les épreuves et tous les dangers, et ne regagna Zi-ka-wei, pour essayer de guérir son infirmité, que quand il eut été rappelé par ses supérieurs. (2)

Nous avons vu comment les événements du Ning-kouo-fou, en 1876, avaient eu leur contre-coup sur les deux rives du Yang-tse, et comment, malgré bien des périls, les pères s'étaient installés, et avaient pu demeurer au Tche-tcheou-fou et au Lou-ngan-tcheou. Au prix de quelles souffrances, leur vaillant chef le disait, dans la lettre où il raconte les faits que je viens de reproduire. "S'il en coûte au missionnaire de conserver la foi dans les anciennes chrétientés, il en coûte bien davantage à celui qui, placé aux avant-postes, en plein pays païen, a mission d'y créer de nouveaux centres. Ici, laissant de côté les incommodités, les privations et les fatigues de tout genre provenant d'une vie nomade, au milieu de populations étrangères, plus ou moins bien disposées, je ne parlerai que de l'opposition que nous rencontrons partout ou nous essayons de mettre le pied. L'expérience l'a prouvé, chaque nouveau pied-à-terre est une vraie conquête. Pour l'obtenir, il faut courir bien des risques, voire même celui de la vie". (3)

### *Ning-kouo-fou.*

Les débuts des belles chrétientés du Ning-kouo-fou, la terrible persécution de 1876 qui menaça de les ruiner, ont été racontés

(1) Cf. supra. p. 228.

(2) P. Seckinger, *Lettre citée*, p. 34.

(3) *Même lettre*, p. 1, 2.

dans l'histoire générale de la mission (1). Il suffira de noter ici l'état de cette section, au moment de la mort de Mgr Languillat. Elle comprend alors six missionnaires desservant trente-trois églises ou chapelles, et compte 3066 chrétiens; elle en comptait 3504 en 1875-1876, 3225 en 1876-1877; la persécution lui a donc fait subir une diminution d'environ 500 fidèles, morts, émigrés ou apostats. Comme je l'ai dit ailleurs (2), ces derniers ne s'étaient trouvés que parmi les nouveaux chrétiens, peut-être admis au baptême sans préparation suffisante; les vieux chrétiens s'étaient montrés d'une admirable fidélité, et leur fermeté fut le salut de l'église du Ning-kouo-fou; autour de leurs centres les néophytes continuèrent à se grouper. (3)

Pour la première fois on touve en 1874-1875, inscrit au catalogue annuel, le nom du poste de Ou-hou, dans la préfecture de T'ai-p'ing-fou. Les pères, qui montaient au Ning-kouo-fou, ou à Ngan-k'ing, avaient vite compris l'importance de cette opulente sous-préfecture, située sur le Yang-tse, à l'embouchure du canal qui dessert le Ning-kouo-fou, au milieu de campagnes particulièrement fertiles. A la suite du meurtre de M. Margary, en 1875, la convention imposée à la Chine par M. Wade (13 septembre 1876) stipulait l'ouverture au commerce européen de plusieurs nouveaux ports; celui de Ou-hou en faisait partie; la concession y fut établie le 1er avril 1877 (4). Déjà la mission avait en ville une petite propriété, qui avait servi de refuge et de poste d'attente aux pères chassés du Ning-kouo-fou (5). En mars 1878, le P. Seckinger parvint à l'agrandir par l'achat de terrains voisins.

On le voit, à la fin de l'épiscopat de Mgr Languillat, le Nganhoei, qui en 1866, ne comptait que cinq chrétientés et 354 fidèles, est attaqué de tous côtés. On trouve des églises ou chapelles dans neuf préfectures de province (6). Autour d'elles se groupent déjà 3499 baptisés; 794 élèves fréquentent les écoles. (7)

---

(1) Cf. supra, p. 208 sq.

(2) Cf. supra, p. 250.

(3) Cf. supra, p. 219.

(4) H. Cordier, ***Histoire des Relations,*** t. II, p. 84.

(5) Cf. supra, p. 246.

(6) Ngan-k'ing, Yng-tcheou, Lou-ngan, Se-tcheou, Hoei-tcheou, Ning-kouo, Tche-tcheou, T'ai-p'ing, Koang-té.

(7) Catalogues reproduits par le P. Colombel. ***Histoire***, Appendice I, p. 559 sqq.

Personnel de la mission occidentale de 1864-65 à 1878-79.

1864-65 PP. de Carrère, Sentinier, J.B. Tsang.

1865-66 PP. de Carrère, Seckinger, Sentinier, J. Nép. Hiong.

1866-67 PP. de Carrère, Seckinger, Hiong.

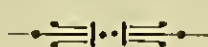
1867-68 PP. de Carrère, Seckinger, Le Lec, Heude, Sim. Tsang.

1868-69 PP. Seckinger, Le Lec, Heude, Colombel.

| | *Nan-king* | *Ou-ho, Tchen-kiang* |
|---|---|---|
| 1869-70 | PP. Colombel | PP. Le Lec, Ferrand, Nic. Massa |
| 1870-71 | PP. Olive, Colombel, Pfister, Royer, M. Sen | PP. Le Lec, Ferrand, Nic. Massa |
| 1871-72 | PP. Ravary, Couvreur, Bies, M. Sen, Colombel | PP Le Lec, Seckinger, Massa |
| 1872-73 | PP. Ravary,Couvreur,du Fort, Bies, M. Sen | PP. Le Lec, Seckinger, Massa, Grillo |
| 1873-74 | PP. Garnier, Joret | PP. Grillo, Gandar, Léveillé, Massa |
| 1874-75 | PP. Garnier, Ravary | PP. Grillo, Gandar, Léveillé, Massa |
| 1875-76 | PP. Ravary, Zottoli, Riot | PP. Grillo, Gandar, Massa, Léveillé |
| 1876-77 | PP. Ravary, Zottoli | PP. Grillo, Gandar, Seckinger, Riot, Léveillé |
| 1877-78 | PP. Le Lec | PP. Bedon,Gandar,Colombel, Launay, Durandière |
| 1878-79 | PP. Le Lec | PP. Bedon, Chevalier, Bulté, Le Lec, Durandière, Launay, |

| | *Ngan-k'ing* | *Ning-kouo-fou* |
|---|---|---|
| 1869-70 | PP. Seckinger, Heude | |
| 1870-71 | PP. Seckinger, Sen-leang | |
| 1871-72 | PP. André, Bedon, Sen-leang | |
| 1872-73 | PP. André, Sen-leang, Bedon, Hiû, Audrain | |
| 1873-74 | PP. Seckinger, Bedon, André, Li, Audrain, Durandière | PP. Ravary, Fémiani, Le Cornec, Bies, Frin, M.Sen, Sen-leang |
| 1874-75 | PP. Seckinger, Joret, Bedon, Frin, Audrain, L. Li | PP. Le Cornec, André, Fémiani, Bies, Orta, M.Sen, Sen-leang |
| 1875-76 | PP. Garnier, Cordier, Joret, Frin, Seckinger | PP. Le Cornec, André, Fémiani, Bies, Orta, Audrain, M. Sen, Sen-leang |
| 1876-77 | PP. André, Joret, Frin | PP. Le Cornec, Cordier, Bies, Audrain, Boulais, Li, M. Sen, Sen-leang, Garnier, Debrix |
| 1877-78 | PP. André, Joret, J.Chevalier, Audrain | PP. Seckinger, Le Cornec, Bies, Pittar, Li, Sen-leang, Debrix, Fr. Wang |
| 1878-79 | PP. André, Bichon, Frin, Grillo | PP. Seckinger, Twrdy, Pittar, Sen-leang, Royer, Debrix |

## *CONCLUSION.*



C'est encore l'examen des catalogues annuels qui nous montrera les effets du travail apostolique sous l'épiscopat de Mgr Languillat. En 1866-1867, au sortir de la guerre des rebelles, la mission comprenait 42 prêtres européens et 14 prêtres chinois; en 1878-1879 nous trouvons 55 prêtres européens et 26 prêtres chinois. Le nombre des fidèles a passé, pendant la même période, de 73,847 à 94,310; cette augmentation est modeste, si l'on songe à labelle fécondité des familles chrétiennes chinoises ; de fait, si l'on excepte la section du Ning-kouo-fou, les baptêmes d'adultes sont encore peu nombreux ; le chiffre le plus élevé que je relève à cette époque est celui de 1874-1875, 2191. Jamais le nombre des catéchumènes n'atteint 8000. (1)

En revanche, la progression des confessions et communions annuelles ou de dévotion est fort consolante. De 127,088 les premières passent à 289,465 ; les secondes, de 113,379 à 320,635. Si l'on songe qu'à part les districts avoisinant immédiatement Chang-hai les chrétiens ne reçoivent guère plus d'une fois par mois la visite du missionnaire, on appréciera l'éloquence de ces chiffres.

L'œuvre des écoles, sur laquelle porte, avec raison, l'effort principal de Mgr Languillat et de ses collaborateurs, se développa grandement. Pour les garçons, en 1866-1867, nous trouvons 259 écoles fréquentées par 2670 chrétiens et 1251 païens; en 1878-1879, 363 écoles, 4015 éléves chrétiens, 2913 païens. Pour les filles, les chiffres de 1866-67 (106 écoles 1401 éléves chrétiennes, 107 païennes) sont devenus 297 écoles, 3438 éléves chrétiennes, 244 païennes. Les maîtres et maîtresses employés par la mission étaient 255 en 1866-67; ils sont 413 en 1878-79.

L'œuvre de la Sainte Enfance regagne et maintient les chiffres qu'elle avait atteints pendant la guerre des rebelles ; c'est le plus bel éloge qu'on en puisse faire ; en 1861-1862, 15557 enfants de païens avaient été baptisés, 4094 entretenus dans les orphelinats ou les familles adoptantes. Ces chiffres fléchissent

(1) L'année la plus favorisée, 1873-1874, donne 7567.

après le rétablissement de la paix ; ils se relèvent et progressent dans les dernières années de Mgr Languillat. En 1878-1879, l'œuvre enregistre 17,611 baptêmes d'enfants d'infidèles ; 6900 petits abandonnés sont entretenus à ses frais.

Si nous envisageons la situation matérielle de la mission, le nombre des chrétientés a passé de 416 à 584. Les missionnaires ont pénétré, au Kiang-sou, dans dix préfectures sur douze (1), au Ngan-hoei, dans neuf préfectures sur onze. (2)

En général on peut dire que la partie du Kiang-sou située au Nord et à l'Est du Yang-tse, la section de Hai-men exceptée ; et le Ngan-hoei en entier, la section du Ning-kouo-fou exceptée, n'ont pas encore été sérieusement entamés par l'évangélisation. Mais presque partout des postes ont été fondés au prix des efforts que nous avons décrits ; autour de chacun, un modeste groupe de néophytes se forme. Tout est prêt pour les progrès de l'avenir.

De ce travail, l'évêque de Sergiopolis prit sa large part tant que ses forces le lui permirent. Sa charité pour ses collaborateurs, son entente constante avec les différents supérieurs de la Compagnie aidèrent grandement au développement des œuvres. Le R.P. Rubillon, assistant de France, écrivait le 23 avril 1879 au R.P. Chauvin, supérieur de la mission, en lui annonçant que la notice consacrée par le P. Sica à Mgr Languillat allait être publiée. "Le caractère épiscopal de Monseigneur dans les missions, sa parfaite rectitude d'intention, sa piété, son amour filial pour la Compagnie, méritent que sa mémoire soit conservée dans la Compagnie". (3)

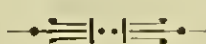
---

(1) Seuls les préfectures de Siu-tcheou et Hai-tcheou n'ont aucune chrétienté.

(2) Les préfectures de Fong-yang, Liu-tcheou, Houo-tcheou, et Tch'ou-tcheou, n'ont pas de chrétientés en 1878-1879.

(3) *Zi.* F. 13.

# APPENDICE I



## EVÊQUES ADMINISTRATEURS DE NAN-KING ET VICAIRES APOSTOLIQUES DE 1840 A 1878.

### *MGR LOUIS, DES COMTES DE BÉSI.*

Véronais, missionnaire au Hou-koang ; reçoit des lettres de grand-vicaire de Mgr Pirés-Péreira, évêque de Nan-king, en date du 1er octobre 1838. — Vient au Kiang-nan au début de 1839; renonce à exercer ses pouvoirs par crainte d'un conflit avec M. Faivre, C.M., également muni de lettres de grand-vicaire, et rentre au Hou-koang. — Le 10 janvier 1840, nommé par bref vicaire apostolique du Chan-tong, avec le titre épiscopal de Canope ; le 23 janvier 1840, nommé administrateur provisoire du diocèse de Nan-king — Sacré le 14 mars 1841. — Choisit pour coadjuteur, dans l'administration du diocèse de Nan-king, avec permission de Rome, le R.P. François-Xavier Maresca, de la Sainte Famille de Naples ; et le consacre évêque de Sola le jour de la Pentecôte 1847. — Part pour Rome le 21 novembre 1847. — Démissionne en mai 1848.

### *MGR FRANÇOIS-XAVIER MARESCA.*

De la Sainte Famille de Naples; annonce au clergé de Nan-king, par une lettre datée du 2 novembre 1848, sa prise de possession. — Choisit pour coadjuteur, avec permission de Rome, le R.P. Célestin Spelta, O.S.F,et le consacre évêque de Thespies le 11 septembre 1849.—Part pour Rome le 8 avril 1855. — Meurt à Naples, au collège de la Sainte Famille, le 2 novembre 1855.

### *MGR CÉLESTIN SPELTA O.S.F.*

Prend le titre d'administrateur de Nan-king au commencement de 1856. — Le 21 Janvier 1856, le diocèse de Nan-king est supprimé, et remplacé par un vicariat apostolique confié à la Compagnie de Jésus ; Mgr Spelta transféré au Hou-koang. — Le 26 juillet, Mgr Spelta porte ces décisions à la connaissance du clergé et des fidèles de Nan-king.

### *MGR ANDRÉ BORGNIET S.J.*

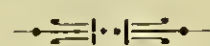
Proposé le 27 mars 1856 par le T.R.P. Beckx comme "provicaire apostolique provisoire (ad beneplacitum). — Le 24 mai 1859 nommé par Brefs vicaire apostolique du Kiang-nan, avec le titre épiscopal de Béryte i.p.i. — Meurt le 31 juillet 1862, à Tchang-kia-tchoang, au Tche-li Sud-Est. — Le R.P. Lemaitre (+ 3 mai 1863), puis le R.P. Gonnet, provicaires.

### *MGR ADRIEN LANGUILLAT S.J.*

Transféré du Tche-li Sud-Est par Bref en date du 9 septembre 1864. — Arrive à Chang-hai le 22 mars 1865. — Meurt à Zi-ka-wei le 27 novembre 1878.

---

# APPENDICE II



## VISITEURS ET SUPÉRIEURS RÉGULIERS DE LA MISSION DE 1840 A 1878.



### 1) Visiteurs.

*R.P. Pierre Fournier S.J.* — Visiteur et Supérieur régulier du 18 août 1854 à sa mort (21 nov. 1855).

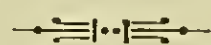
*R.P. Michel Fessard S.J.* — Visiteur au Kiang-nan et au Tche-li Sud-Est du 10 déc. 1865 au 18 mai 1866.

### 2) Supérieurs réguliers.

*R.P. Claude Gotteland;* 15 avril 1841 à 15 avril 1848.
*R.P. Augustin Poissemeux;* 15 avril 1848 à 15 avril 1851.
*R.P. Nicolas Broullion;* 15 avril 1851 à 18 août 1854.
*R.P. Pierre Fournier* (cf. supra); 18 août 1854 à 21 nov. 1855.
*R.P. Mathurin Lemaitre;* 21 nov. 1855 à 23 nov. 1862.
*R.P. Joseph Gonnet;* 23 nov. 1862 à 6 mai 1866.
*R.P. Agnello della Corte;* 6 mai 1866 à 7 février 1873.
*R.P. Auguste Foucault;* 7 février 1873 à 30 oct. 1876.
*R.P. Louis Chauvin;* 30 oct. 1876 à 6 sept. 1882.



# APPENDICE III



## CONSULS DE FRANCE A CHANG-HAI
## (titulaires ou intérimaires) de 1848 à 1878. (1)



1) *M. de Montigny;* consul, prend possession du poste le 18 oct. 1848; part en congé 10 juin 1853.

2) *M. Edan;* consul p.i., prend possession du poste le 15 juin 1853; fait l'intérim jusqu'au 14 juin 1857.

3) *M. de Montigny;* reprend possession du poste le 14 juin 1857. Promu consul général par décret du 26 mai 1858. Quitte Chang-hai le 28 juin 1859.

4) *M. Edan;* consul p.i., prend possession du poste le 28 juin 1859, y demeure jusqu'au 2 mars 1863.

5) *M. Mauboussin;* consul général, prend possession du poste le 2 mars 1863, meurt le 28 octobre de la même année.

6) *M. Rameau;* consul général p.i., prend possession du poste le 4 novembre 1863, y demeure jusqu'au 18 avril 1864.

7) *M. Godeaux;* consul général p.i., du 18 avril 1864 au 22 décembre 1864.

8) *Vicomte Brenier de Montmorand;* consul général, du 22 décembre 1864 au 20 mars 1869.

9) *M. Dabry de Thiersant;* consul général p.i., du 20 mars au 23 novembre 1869.

10) *Comte Méjean;* consul général, du 23 novembre 1869 au 10 juin 1872.

11) *M. de Chappedelaine;* consul général p.i., du 10 juin 1872 au 9 septembre 1872.

12) *M. Godeaux;* consul général, du 9 septembre 1872 au 24 avril 1875.

13) *M. Lemaire;* consul général p.i., du 24 avril au 25 mai 1875.

14) *M. de Chappedelaine;* consul général p.i., du 25 mai 1875 au 13 février 1876.

15) *M. Godeaux;* consul général, reprend le poste, du 13 février 1876 au 28 mars 1878.

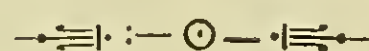
16) *M. Lemaire;* consul général p.i., du 28 mars 1878 au 22 avril 1880.

---

(1) D'après l'ouvrage de M. S.H. Tchang-tche-yng, premier lettré du consulat général de France, Chang-hai 1913. ***Liste chronologique des consuls de France à Chang-hai.***



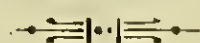
# TABLE ALPHABÉTIQUE.



# TABLE DES MATIÈRES

## PREMIÈRE PARTIE.

## EPISCOPAT DE MGR BORGNIET.



### CHAPITRE I

### Histoire Générale de la Mission.

### III) De l'Expédition de 1860 a la fin de la Guerre des T'ai-p'ing (1861-1864).



## CHAPITRE II

## Le Détail des Œuvres.

---

### I) Chang-hai.

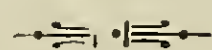


### II) Zi-ka-wei.

---

# DEUXIÈME PARTIE.

## EPISCOPAT DE MGR LANGUILLAT.



## CHAPITRE I

### Histoire Générale de la Mission.

---

## APPENDICES



---

Imprimerie de l'Orphelinat de T'ou-sè-wè, Zi-ka-wei près Chang-hai, Chine.

## ERRATA. TOME II.

| *Page* | *Ligne* | *Au lieu de* | *Lire* |
|---|---|---|---|
| 32 | Note 1. | *supra*, p. 86 | Tome 1, p. 86. |
| 107 | Note 2. | *supra*, p. 137. | Tome 1, p. 137. |
| 126 | 15 | aves | avec |
| 185 | Note 3. | | ajouter. *Notice biographique du P. L. Sica. Scol.* 1896 ; 81. |
| 187 | 34 | Tchang-heou | Tch'ong-heou. |
| 199 | 12 | Eglise St François-Xavier | Eglise du Sacré-Cœur. |
| 209 sqq. | passim | Tsen-pao-tsen | Chen-pao-tchen (Tsen-pao-tsen). |
| 224 | | Tchang-sen-king | Tchang-han-king. |
| 309 | 4 | Nal. Leca | Canal. Le |
| Appendice, p. 42 | Col. 2, l. 19 | Du Siu-tcheou-fou | Du Ning-kouo-fou. |
| p. 44 | Col. 2, l. 28 | 27 sq. | 271 sq. |

Imprimerie de l'Orphelinat de T'ou-sè-wè,

Zi-ka-wei près Chang-hai,

CHINE.

